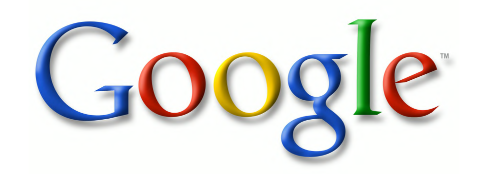
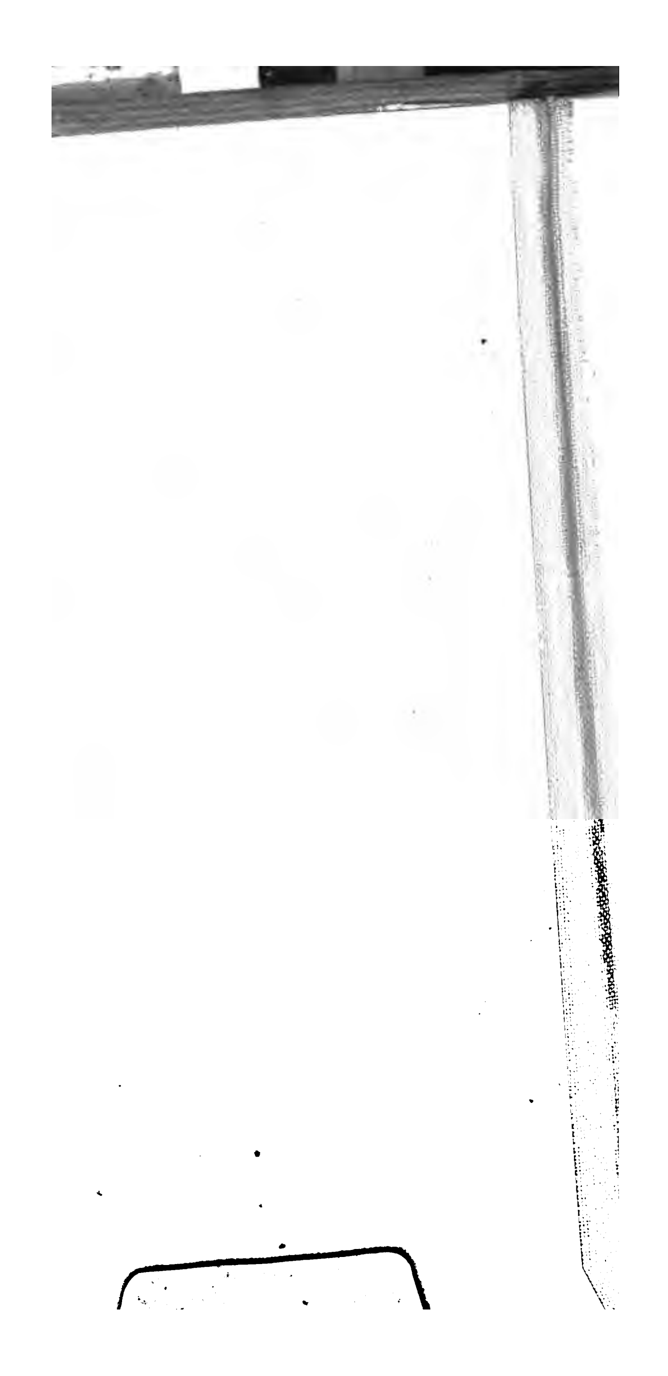
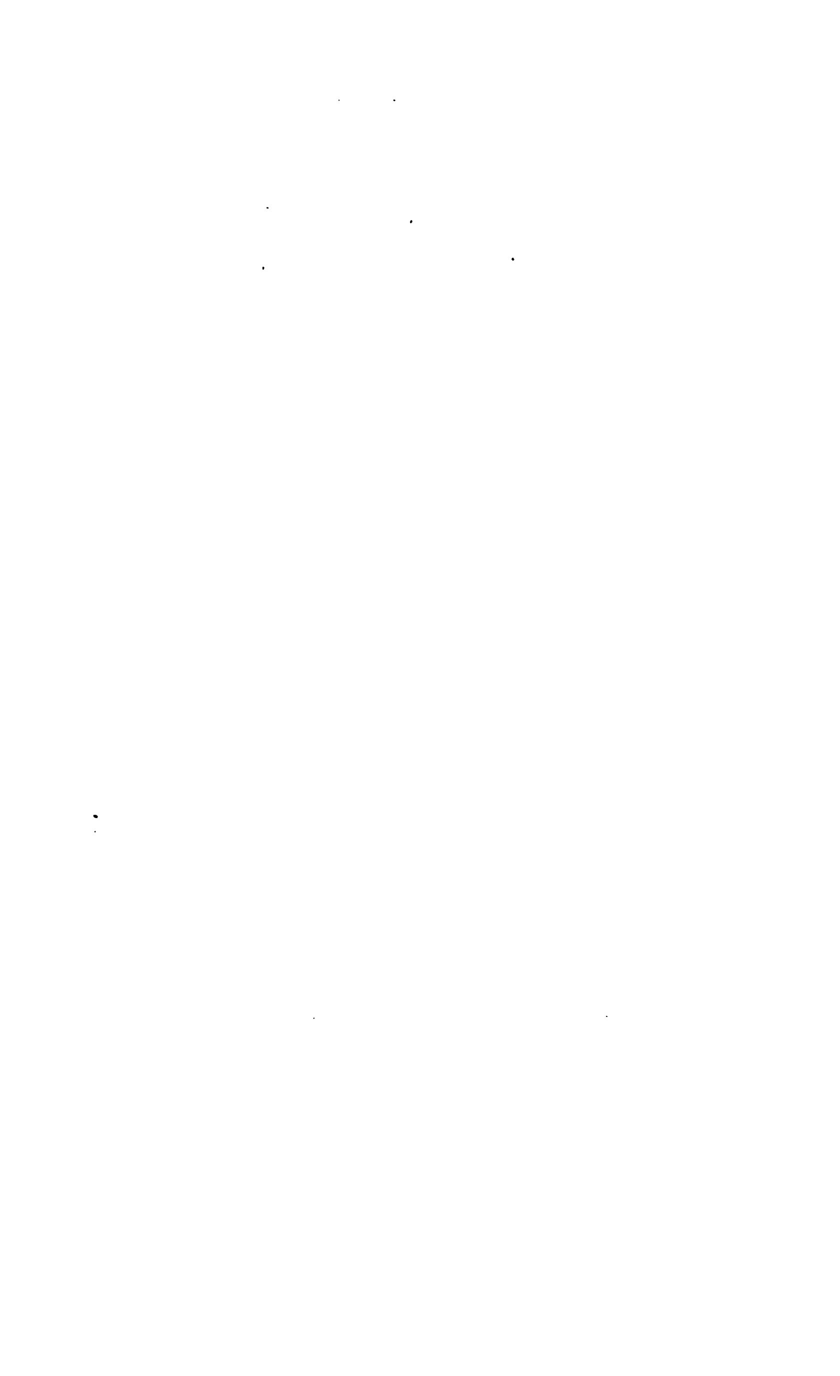




NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07576479 9









JEAN-JACQUES ROUSSEAU

SA VIE ET SES OUVRAGES

I

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

A 3 FR. 50 CHAQUE VOLUME

Essais de Littérature et de Morale. . . . . 2 vol.

Cours de littérature dramatique. . . . . 5 vol.

Paris. — Imp. VIÉVILLE et CAPIOMONT, 6, rue des Poitevins.

SAINT-MARC GIRARDIN

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

SA VIE ET SES OUVRAGES

AVEC UNE INTRODUCTION

Par M. Ernest BERSOT
MEMBRE DE L'INSTITUT

TOME PREMIER

PARIS
CHARPENTIER ET CIE, LIBRAIRES-ÉDITEURS
28, QUAI DU LOUVRE, 28

1875



INTRODUCTION

Les deux volumes sur *J.-J. Rousseau, sa vie et ses ouvrages*, sont tirés de la *Revue des Deux Mondes*, où les divers chapitres qui les composent ont paru de 1852 à 1856, et ces chapitres n'étaient eux-mêmes que la rédactiòn d'un cours professé à la Faculté des lettres de Paris pendant les années 1848-1851. Les auditeurs du cours, ceux qui subsistent encore, ne se souviennent plus guère que de la vive impression qu'ils en avaient reçue; les lecteurs de la *Revue* d'il y a dix-huit ou vingt ans regrettaient certainement de n'avoir pas sous la main ces remarquables articles ; il a semblé que c'était rendre un service au public de réunir ces études et de les publier à nouveau. Il y a là des choses exquises sur l'éducation, sur les femmes, sur le théâtre, sur le caractère de Rousseau, ses rapports avec les per-

sonnages du temps ; nous sommes assuré que cette publication fera grand honneur à M. Saint-Marc Girardin. Peu après sa mort, on y avait songé, pour occuper la douleur de sa famille, surtout de l'excellente femme qui ne se consolait pas de l'avoir perdu ; elle n'a pu que commencer un ouvrage qui a été achevé par ses enfants. On reconnaîtra le sentiment dans lequel les lignes qui suivent ont été écrites. M. Saint-Marc Girardin a été dignement loué à l'Académie française : deux hommes qui l'ont connu et aimé, ce qui est une même chose, ont raconté sa vie, décrit son caractère et son esprit. Je n'ai pas eu la pensée de recommencer ce qui a été si bien fait ; mais, en relisant l'étude sur Jean-Jacques Rousseau, je me suis si vivement rappelé les idées familières de M. Saint-Marc Girardin, que je me suis mis à écrire comme si je continuais nos conversations interrompues.

Au début de ces leçons, M. Saint-Marc Girardin a expliqué ce qui le déterminait à prendre le sujet qu'il a choisi, et, à la fin, il y revenait en ces termes :

Lorsqu'en 1848 je me décidai à faire un cours à la Sorbonne sur les œuvres de Jean-Jacques Rousseau, c'était surtout le *Contrat social* que je voulais examiner, afin d'attaquer dans son principe la plus funeste erreur de toutes celles qui égaraient à ce moment la société, je veux dire la doctrine du pouvoir absolu de

l'État et l'anéantissement des droits de la conscience individuelle. Jean-Jacques Rousseau passe pour le docteur et pour l'apôtre de la démocratie; mais ce n'est point l'apothéose de la démocratie que je crains dans Rousseau. Il passe aussi pour l'homme révolutionnaire par excellence; mais ce n'est point l'homme révolutionnaire non plus que je répudie en lui. Ce qu'en 1848 je voulais attaquer, ce n'était ni le docteur de la démocratie ni l'homme révolutionnaire; c'était la théorie du pouvoir absolu de l'État, théorie fatale qui s'accommode de tous les principes, du droit divin comme de la souveraineté du peuple, et qui les pousse tous à la tyrannie. Peu importe que le gouvernement soit tantôt une église, tantôt un palais, tantôt un forum, tantôt un club : cela dépend des temps et des pays. Ce qui est grave, c'est que, devant l'État une fois créé et reconnu, l'individu n'ait plus de droit qu'il puisse revendiquer légitimement. C'en est fait alors de la liberté dans le monde, et non-seulement de la liberté politique, mais de la liberté civile et de la liberté religieuse.

Est-ce à dire que je voulusse, en 1848, anéantir l'idée de l'État, et cela par rancune contre la révolution qui venait d'en changer le titre? Non : je n'ai peur ni de la république ni d'aucune forme de gouvernement; je ne redoute que l'idée qu'il y a quelque part ici-bas un pouvoir illimité, contre lequel l'individu n'a aucun droit.

Il est difficile d'affirmer (lui-même ne le savait pas parfaitement sans doute) que le regret de la chute de la monarchie tempérée ne fût pour rien

dans sa détérmination; toujours est-il qu'on voit ici l'instinct de sa nature: la préoccupation morale, la préoccupation de la liberté, du droit, de la responsabilité, de ce qui était tout pour lui, la valeur individuelle. Il a entièrement raison là-dessus; il a eu bien raison aussi de ne pas insister outre mesure. Il s'était mis en chemin pour combattre des théories sociales, et il n'y manqua pas dans les premières leçons; mais, à mesure qu'il avança, d'autres objets se présentèrent, et il s'y laissa attirer, heureusement pour lui et pour nous, qui, au lieu d'une dissertation politique, trouvons ici une lecture des plus variées.

Un mot sur les premiers chapitres. M. Saint-Marc Girardin a signalé à plusieurs reprises le procédé de Rousseau, qui débute par la singularité, pour finir par le lieu commun. Le paradoxe est lancé sur le public et le mord; une fois le public amené, on cause, on s'entend. Il a eu tort de se scandaliser, il a mal pris ce qu'il a lu, ce sont les ennemis qui ont tiré de fausses conséquences. Qui a jamais dit qu'il fallût supprimer les sciences, les lettres, les arts et la société? Certainement il eût mieux valu garder dans les forêts l'innocence primitive; maintenant que vous êtes en société, restez-y: le mal est fait, il y en aurait encore plus à changer d'état. Certainement il eût mieux valu

que les sciences, les lettres et les arts ne fussent pas nés ; mais ils sont nés : gardez-les donc ; seulement ne vous imaginez pas qu'ils vous tiennent lieu de vertu. Et autres vérités de cet ordre. Mais qui ne dirait que cela ne trouverait pas de lecteurs ?

Ce n'était pas le compte de Rousseau. Il a porté immédiatement à la perfection un art qui a été beaucoup pratiqué depuis, l'art de tirer un coup de pistolet dans la rue pour attrouper les passants. On est émerveillé de la clairvoyance qu'il a eue dans cette affaire. Il s'agissait de s'emparer d'un monde possédé par le goût de la société et des choses de l'esprit, lorsque déjà ce monde appartenait à un parti d'écrivains formidablement organisé : il malmena la civilisation, prêcha l'état sauvage, piqua par cette nouveauté ; par cela même qu'il ne s'enrégimentait pas, il évitait d'être classé à un rang et pouvait avoir le premier ; enfin, philosophe séparé des philosophes, et qui les malmenait rudement, il serait accueilli dans cette partie de la société où ils étaient détestés. Tout se passa ainsi.

On discute si Rousseau se proposait d'abord de résoudre la question pour ou contre les sciences, les lettres et les arts. Ce serait, il nous semble, peu le connaître de croire qu'à l'âge de près de quarante ans, il eût pensé à débuter dans le

monde par la thèse innocente de l'influence salutaire des beaux-arts sur les bonnes mœurs, et qu'à ce moment il n'eût pas encore réfléchi sur le vice des institutions et des mœurs contre lesquelles il allait éclater si vite et sans repos jusqu'à sa mort. Diderot se flatte de l'avoir converti à prendre la thèse comme il l'a prise; mais il serait bon d'avoir assisté à l'entrevue, pour savoir au juste ce qu'il en a été. Diderot était constamment trop troublé par la fermentation de ses idées, pour voir parfaitement clair dans l'esprit de ce débutant très-avisé, qui avait sa fortune à faire. Si le futur écrivain eut l'air de se laisser convertir, il dut rire intérieurement du bon Diderot. Du reste, n'est-ce pas d'ordinaire ainsi que l'on prend conseil ? L'honnête question académique, tombant sur cet esprit en travail, le remua avec une force extraordinaire : de là, la crise, l'éblouissement qu'il raconte. Cet instant le révéla à lui-même : dès lors il se connaissait, il se possédait, il tenait son commencement.

Au fond, que voulait-il ? disperser les hommes, sans lois, sans contrat? c'eût été absurde : la société est éternelle. Mais, dans la société éternelle, il y a la société que les hommes font, avec leurs idées particulières, leurs sentiments, leurs goûts, leurs fantaisies changeantes ; elle varie d'un pays à un autre et avec le temps dans un même pays. Autant

la première société est stable, autant celle-ci est mobile, et il est toujours permis de prétendre à la réformer.

Rousseau y prétendait. Pour réussir, il jugea à propos de frapper un grand coup : il attaqua, non pas telle ou telle société, mais la société. Le *Discours sur les sciences et les arts* fut le premier éclat ; le *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes* répéta cet effet. Il paraît juste de n'estimer ces pièces d'artifice que ce que les estimait l'auteur. M. Saint-Marc Girardin, les rencontrant au début de son cours et s'essayant à la critique de Rousseau, leur a donné peut-être une valeur exagérée ; contre ces déclamations, c'était beaucoup de la raison et de l'Évangile.

Il est difficile aujourd'hui d'accorder une grande importance aux deux ouvrages qui mirent Rousseau en évidence : ce sont d'abord de trop visibles paradoxes, puis ce ne sont plus nos paradoxes. Qu'il y ait des sauvages dans notre société, ce n'est que trop certain : il y a peu, on les a vus à l'œuvre ; encore ne saura-t-on jamais, sur les malheureux qui ont brûlé l'Hôtel de Ville, qui ont voulu brûler le Louvre et tout Paris, ce qu'il y avait là de civilisation corrompue, de nerfs surexcités, d'imaginations enfiévrées, d'appétits de jouissances monstrueuses. Il n'y a pas de danger que les Français soient

tentés de retourner à l'état de nature, où le théâtre est inconnu: ils y seraient fort embarrassés de leurs soirées; les dimanches surtout leur paraîtraient très-longs. Les lettres et les arts ne risquent rien, les sciences sont bien vues. Il est seulement à propos de surveiller certains amis trop zélés de l'éducation pratique, qui, si on les laissait maîtres, voueraient la jeunesse au culte exclusif de l'industrie, que Rousseau proscrit avec le reste; dans la culture de l'esprit, sacrifieraient entièrement les fleurs aux fruits, et nous feraient uniquement ce que M. Saint-Marc Girardin appelait spirituellement des bêtes utiles. Quant à la propriété, que Rousseau maudit, elle n'est plus sérieusement contestée, et il ne faudrait pas qu'un péril imaginaire empêchât de voir le vrai péril: on ne nie plus la distinction du tien et du mien; on les rapproche : on vise à ce que le tien devienne le mien, par des procédés supérieurs de finances ou de législation.

En même temps qu'il combat si sérieusement les doctrines, M. Saint-Marc Girardin se rend bien compte qu'en définitive ce ne sont pas celles de Rousseau. Comme il est au courant du procédé de Rousseau, il se garde de le prendre au mot, et, mettant les explications à côté des affirmations, il arrive aisément à reconnaître qu'il n'a pas affaire

à un destructeur si terrible de la civilisation et de la société. Toutefois il fait une observation extrêmement juste. Si la doctrine est innoffensive, ce qui ne l'est pas, c'est le sentiment qui s'étale dans ces pages, la protestation contre les riches, la supériorité morale des pauvres sur les riches. Il plaisait à Rousseau de faire le pauvre qui a pitié des riches ; cette pitié superbe est bien haute pour le commun des âmes et devait céder la place à l'envie, qui est un sentiment simple. Ainsi est-il arrivé. Pour M. Saint-Marc Girardin, avec sa résolution de n'être pas dupe et de rétablir toutes choses en leur vraie place, il déclare que richesse n'est pas vice et que pauvreté n'est pas vertu; il met la vertu et le vice ailleurs, dans l'usage des biens et des maux de la vie, il distingue les bons et les mauvais riches, les bons et les mauvais pauvres, et c'est une de ses meilleures pages.

Au sortir de cette discussion, dont l'intérêt risque de languir, parce qu'elle ne porte en plein ni contre Rousseau ni contre nous, M. Saint-Marc Girardin aborde enfin l'homme et ses plus sérieux écrits, et le livre commence véritablement. Chose étrange! on s'attendait à une critique très-vive de Rousseau : la critique y est, il va sans dire, et fort nette ; mais l'indulgence domine ; plus que l'indulgence, la sympathie. Quand on parle de

l'homme, dans Rousseau, il faut d'abord faire la part de ce qui ne saurait être défendu : l'orgueil, l'indélicatesse dans ses amours, ses ombrages, ses brouilleries avec ses protecteurs et ses amis, son triste ménage, ses enfants mis à l'hôpital; une fois cette part faite et largement, il reste un homme qui n'était pas méchant, qui était bon, si le manque d'équilibre d'un rêveur égaré dans une société très-compliquée et les noirs accès de la folie, qui commença plus tôt qu'on ne le croit (M. Saint-Marc Girardin l'a reconnu), n'avaient gâté sa vie. M. Saint-Marc Girardin ne songe pas à excuser ses gaucheries avec les grands; quand il s'agit des relations troublées avec les philosophes, il ne donne pas tous les torts à Rousseau et les distribue impartialement. N'eût-on pas été Rousseau, peut-être n'était-il pas si facile de s'accommoder avec tel ou tel d'entre eux : avec Grimm, qui ne paraît pas de caractère très-maniable, et avec l'impétueux Diderot, dont M. Saint-Marc Girardin a si joliment dépeint l'humeur théâtrale. Enfin, malgré tout, Rousseau trouve grâce près du critique, qui le préfère encore aux philosophes et lui pardonne beaucoup en faveur de la scène qu'il leur fit chez mademoiselle Quinault, quand ils se targuaient d'athéisme : « Moi, Messieurs, je crois en Dieu ; » et : « Je sors si vous dites un mot de plus. » Les

chapitres où M. Saint-Marc Girardin a raconté ces démêlés sont des chefs-d'œuvre d'observation morale et de peinture de la société du temps.

De même pour les grands ouvrages de Rousseau, une fois la part faite aux paradoxes, aux déclamations, M. Saint-Marc Girardin nous laisse sur une impression favorable. On sait que ces paradoxes ne l'étonnent pas, qu'il les réduit presque toujours à être la préface de lieux communs, qu'il recherche et découvre avec sagacité ; il en reste pourtant, qu'il réfute avec toute la force de son bon sens. On lira cette polémique; et, comme il ne se contente pas de convaincre l'erreur, mais qu'il tient à montrer la vérité, quand il reprend ces questions pour son compte, toutes celles que soulèvent la *Lettre sur les spectacles*, *la Nouvelle Héloïse*, l'*Émile*, il y applique la raison la plus ferme et la plus délicate. Ce sujet des spectacles, de leur innocence ou de leur danger, il le présente sous tous ses divers aspects, il le manie avec une merveilleuse adresse et conclut discrètement, en homme qui connaît la nature humaine. Il a parlé de la femme, de son rôle dans la famille et dans le monde avec un respect ému. Quoi de plus juste et de plus fin que ceci : « La femme a été créée pour appartenir à un maître qu'elle possède. » Ce qu'il a écrit sur l'éducation, il y a mis l'expérience de toute

sa vie de professeur et de père de famille, et avec sa science, son âme.

On éprouvera peut-être quelque étonnement en lisant le chapitre sur le *Contrat social.* On s'attendait à voir M. Saint-Marc Girardin résumer toutes ses forces pour attaquer cet ouvrage, qu'il semblait avoir uniquement en vue en commençant ; or il ne se produit rien de pareil. Sans doute il combat avec une grande vigueur l'omnipotence de l'État, l'idée absurde que l'État a le droit d'imposer une profession de foi et d'exiler ceux qui refusent de se soumettre : mais il aime aussi à montrer comment Rousseau s'est corrigé lui-même ; il laisse de côté des théories très-graves qui sont bien dans le *Contrat social*, comme la théorie du gouvernement direct ; et, sur un point des plus considérables, il attire Rousseau à lui au delà de ce que permet une exacte interprétation. Ainsi, après avoir recueilli dans les *Lettres de la Montagne* le passage suivant : « Le meilleur gouvernement est l'aristocratique, la pire des souverainetés est l'aristocratie, » il ajoute en songeant à la monarchie de Juillet tombée :

« Le gouvernement électif, où quelques-uns sont
« choisis pour faire les affaires de tous, et où l'on ne
« choisit que ceux qui peuvent donner leur temps aux
« affaires publiques, ce gouvernement, qui est l'idéal

« de Jean-Jacques Rousseau, il m'est impossible de
« ne pas remarquer que nous l'avons eu pendant
« trente ans sans nous douter de ses qualités. *Il est*
« *venu dans ce monde, et les siens ne l'ont pas*
« *connu.* Les paroles de l'Évangile de saint Jean
« peuvent, hélas ! s'appliquer à bien des choses rai-
« sonnables et bonnes qui passent dans ce monde sans
« que le monde les connaisse, ou que le monde ne
« connaît que lorsqu'elles sont passées. La Raison, la
« Vérité, la Sagesse, sont des divinités dont nous ne
« baisons les pieds que quand elles s'en vont. »

Rousseau n'oserait probablement pas accepter, pour sa doctrine politique, l'éloge qui lui est donné ici : s'il reconnaissait dans le régime dont il est question une aristocratie élective, ce qui est conforme à ses principes, il y trouverait sans doute aussi une aristocratie élisante, par conséquent souveraine, ce qui est à l'autre pôle de sa pensée. Voltaire ni Montesquieu ne traitent la question de souveraineté. Voltaire veut la liberté des esprits, mère des autres, et regarde la forme de gouvernement comme un moyen d'assurer cette liberté : il est pour le gouvernement tempéré, où elle court le moins de risques, pour la monarchie constitutionnelle à la façon de l'Angleterre, qu'il a vue à l'œuvre et qui lui paraît donner les plus sérieuses garanties. Montesquieu se préoccupe de la liberté du citoyen, qui « consiste dans la sûreté ou dans l'opinion que

« l'on a de sa sûreté ; » les constitutions sont des moyens de l'assurer, et la constitution anglaise lui semble un des moyens les plus ingénieux qu'on ait trouvés. Il parle des démocraties comme il parle de l'aristocratie et de la monarchie, non point pour juger la valeur absolue de ces principes, mais pour dire ce qui leur convient, par quoi ils se conservent ou se perdent. Rousseau laisse la réalité et l'histoire ; il pose le problème abstrait, philosophique de la souveraineté, qu'il met dans le corps entier des citoyens ; il lance dans le monde la souveraineté du peuple et le suffrage universel.

On s'explique comment les dispositions de M. Saint-Marc Girardin ont changé à l'égard de Rousseau. Il l'a vu se déclarant contre les encyclopédistes et en général contre les philosophes ; avant d'arriver au *Contrat social*, il a passé par *la Nouvelle Héloïse* et l'*Émile ;* il a vu dans *la Nouvelle Héloïse* l'idée nouvelle alors du devoir luttant contre la passion, et Julie invoquant l'assistance divine pour secourir sa vertu; il a lu la profession de foi du vicaire savoyard, les pages pénétrées d'émotion religieuse, le passage sur l'Évangile et la comparaison fameuse de Socrate et de Jésus-Christ : « Si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu ; » moitié séduction, moitié politique, désireux d'apporter à l'appui

des idées qu'il aime le témoignage éloquent et inattendu d'un philosophe du dix-huitième siècle aussi illustre que Jean-Jacques Rousseau, il atténue les oppositions et se le concilie le plus qu'il est possible ; il le fait sien.

Il y avait beaucoup à faire. Quand on se demande ce que Rousseau était dans son fond même, on estime qu'à le définir d'un mot il était un homme de sentiment. La raison analyse l'homme, et, en l'analysant, méconnaît tel ou tel élément réel, en sorte qu'il n'y en a pas un seul qui à ce procédé n'ait péri, et l'homme tout entier ; le sentiment résiste : ni analyse ni sophisme ne l'entament ; il jaillit ; il sort de tout l'être et du fond de l'être, comme le cri ; il est la nature, il est la vie. Le dix-huitième siècle avait singulièrement abusé de l'analyse : idées, instincts éternels, avaient été méconnus, et l'homme, cette grande chose, était réduit à bien peu ; le sentiment le retrouva. L'honneur en revient à J.-J. Rousseau. Contre la corruption sensuelle et la galanterie, qui est l'esprit en amour, il relève la passion, et contre la passion le devoir ; il apprend aux femmes à être mères ; il rétablit le principe de l'éducation, qui est de faire des hommes, le principe de la politique, qui fonde la société sur le contrat, il ranime le sentiment religieux et chrétien ; en dehors de

ce monde des salons, subtil, artificiel et blasé, il rencontre le sentiment de la nature, les plaisirs simples, la solitude, la rêverie et la poésie. C'est un trouveur de sources.

Le sentiment est la foi. Il ne procède pas par tâtonnements, par à peu près, par progrès, ni par défiance; il saisit son objet d'un seul coup. Aussi Rousseau est un homme de foi : il affirme, et n'admet pas que l'on doute de ce qu'il affirme ; lui, il n'est pas un philosophe, et il ne manque jamais de maltraiter les philosophes; il croit à la nature comme on croit à l'Écriture : il la voit sûrement, il l'interprète infailliblement; il reçoit directement la lumière qu'il renvoie sur le genre humain ; il a ses dévots et ses dévotes, qu'il traite de haut; il est intolérant et chasse de la cité quiconque n'adhère pas à sa religion civile.

Dans sa conduite, c'est le sentiment qui le mène. Aussi nulle suite, nulle tenue, des discordances criantes : il est très-haut ou très-bas ; l'entre-deux manque, c'est-à-dire la raison. Et ce qui achève de le caractériser, c'est qu'il croit et professe qu'aucun homme n'a été meilleur que lui, car les actes ne sont rien, les sentiments seuls existent, et c'est par là qu'il vaut : il était aimant et bon, il n'a jamais fait méchamment de mal à personne, et il a été enthousiaste de la vertu.

La vie de Rousseau lui a fait grand tort près de la postérité, et c'est justice. Pourtant, pour que la justice soit complète, il faut tenir compte de deux choses : de la disposition maladive qui troubla de bonne heure sa raison, pour la perdre entièrement à la fin ; et de cette nature mystique pour qui il n'y a de réel que la vie intérieure. Il mérite d'être jugé à part, celui qui a été à part parmi ses contemporains, celui qui, dans le dix-huitième siècle énervé par l'abus de la société, a porté en lui et rallumé dans les âmes cette flamme de la vie intérieure. Il y a beaucoup à lui pardonner ; mais il lui sera aussi beaucoup pardonné.

Rousseau écrivain a eu grand nombre d'imitateurs, surtout de ses défauts ; on a surtout aperçu chez lui ce qui faisait saillie : la tension, l'effort ; il a donné le ton de la déclamation, qui a infesté la fin du dix-huitième siècle. On a pris aussi au *Contrat social* l'appareil géométrique, qui fait croire à une science exacte, la logique, et ce quelque chose de raide et d'inflexible, qui donne un air d'infaillibilité. On a reproduit son style travaillé, ou plutôt le travail de son style ; pour la véritable force et la véritable grâce, il était plus difficile de les lui prendre et on les lui a laissées ; c'est seulement plus tard, après l'âge de la déclamation, qu'elles ont paru et inspiré des écrivains.

Nos idées, nos sentiments, ont leur langue naturelle ; il y a des gens qui pensent dans cette langue et la parlent naïvement ; ce sont les maîtres ; pour d'autres, la langue a sa beauté propre, indépendamment des choses exprimées : beauté de la ligne, de la couleur, du mouvement, du son, et la pensée ne fait que fournir un prétexte à l'art. Il va sans dire qu'il y a deux sortes d'artistes : ceux qui cherchent et ceux qui trouvent. Rousseau a plus d'un style : il a la pure déclamation, par laquelle il a commencé ; il a le procédé savant, qui sent plus ou moins le procédé ; il a enfin l'art consommé des *Confessions*, des *Lettres à M. de Malesherbes* et des *Rêveries*. Au delà, par delà, est la pure simplicité, celle qui écrit comme la parfaite vertu agit, sans se voir elle-même. Rousseau l'a-t-il atteinte ? Il était trop compliqué pour l'atteindre d'ordinaire, et l'on se méfie justement de ce qui y ressemble ; mais qui sait s'il n'y avait pas aussi d'heureux instants où, dans la solitude, dans la liberté de ses courses et de ses rêves, oubliant son rôle, et le monde, et le bruit, il n'était pas rendu pour un moment à la simplicité de la nature ? Et alors le charme puissant de certaines pages ne ferait que nous communiquer son propre enchantement.

On peut aimer ou ne pas aimer Rousseau, mais il faut compter avec lui quand on écrit notre histoire :

ses idées et son style ont laissé une trace profonde ; depuis lui, à travers cette eau, claire et un peu froide, de la littérature française, il circule un courant plus chaud.

M. Saint-Marc Girardin, en étudiant Rousseau avec la sympathie qu'il ne cache point, a montré jusqu'où pouvait aller l'intelligence et l'équité de sa critique, car il semblait né pour ne pas entendre l'homme qu'il étudie. Tandis que Rousseau, tout entier au sentiment intérieur, compte les actes pour peu, et que, par amour de l'idéal, il bouleverse le monde, M. Saint-Marc Girardin songe uniquement à asseoir solidement la vie. Il veut la règle : pour la vie privée, la raison dominant le sentiment, cédant à son tour à la foi, qui est un appui moins chancelant ; la chasteté ; l'amour associé au devoir dans le mariage et la famille ; pour la vie publique, le devoir encore, recommandé de préférence au droit, sauf le droit sans lequel l'homme même n'est plus : la liberté de l'individu, la liberté de conscience ; comme régime politique, le gouvernement des classes moyennes, qui représentent la raison et la modération. Esprit tout pratique, il ne goûtait point la fantaisie, la poésie pure, la philosophie pure, la spéculation.

C'est sa force et sa faiblesse devant Rousseau. Il est fort sur le terrain de la réalité, de la pratique : ces

deux volumes en sont un témoignage éclatant; mais ce qui est fort dans Rousseau, ce que le bon sens ne peut point remplacer et qu'il ne peut pas détruire, c'est la poésie, cette fleur de l'esprit, comme les autres, charmante et inutile; ce sont aussi les hardies anticipations de l'avenir.

Il a eu le don de rêver. Amoureux de la solitude, de l'indépendance, qui n'est que là, il a raconté comment il s'échappait dans la campagne et quelles jouissances il trouvait dans ces courses. Elles y attendent toujours ceux qui savent les y chercher. Le monde pèse sur nous avec ses lois, ses institutions, ses opinions convenues, ses mœurs, ses modes, ses obligations; il ne nous laisse ni le temps d'être à soi ni la liberté d'être soi. L'immense majorité des hommes n'ose pas lever les yeux contre sa tyrannie ou met sa gloire à connaître et pratiquer ses codes, et ne songe qu'à faire figure; contents de la société où ils sont, ils s'y adaptent, ils s'y moulent; ils n'éprouvent pas le besoin de se tourmenter pour savoir ce qu'ils doivent penser sur quoi que ce soit: ils s'en informent chaque matin ou chaque soir près des gens dont c'est l'affaire. Aussi la société s'en sert et les use si bien, qu'il ne reste rien d'eux après leur mort. A l'autre extrémité sont quelques esprits sauvages qui se refusent à se laisser apprivoiser, malgré les menaces et les caresses; ils prétendent

s'appartenir et se dérobent; ils se font une solitude où ils se retrouvent : tantôt c'est la solitude enfermée, tantôt la solitude errante, celle de Rousseau. On part joyeux d'échapper aux tracas quotidiens : d'abord l'esprit, embarrassé des mille idées incohérentes que les détails de l'existence apportent, ne peut pas se remuer; mais il rejette l'une puis l'autre le long du chemin, et parvient enfin à se dégager; le mouvement de la marche le met en mouvement; il va devant lui, au hasard des impressions que lui apportent les objets : le nuage qui court, l'oiseau qui s'envole d'une branche, la fourmi qui se hâte à travailler, le lézard qui fuit sous les ronces, la fleur qu'il devine à son parfum, le murmure de l'eau, le grondement des grandes vagues, le mugissement du vent, le tourment des arbres sous son effort, le grand silence des champs, le bruissement mystérieux qui sort de la création; toutes ces impressions qui se succèdent, nous donnant chacune leur atteinte et nous pénétrant de la grande vie de la nature, font évanouir les images du monde que l'on quitte et son artifice; l'âme se simplifie et construit hardiment un monde où elle pourra subsister telle qu'elle est, libre et heureuse. Oui, elle a alors des ailes; à ces courses en plein air, en plein ciel, la vie est plus légère, et ce qui naît dans ces moments de grâce a une force et un charme que le reste n'a pas.

Le nom que s'est fait M. Saint-Marc Girardin, il l'a fait par un art contraire, l'art d'observer la réalité et de la circonscrire avec une précision parfaite. Personne n'était moins rêveur : à Paris, qu'il habitait aussi peu que possible, le travail, les affaires, le monde ; à la campagne, de bon matin il était dans sa bibliothèque, préparant ses cours, écrivant ses livres ou ses articles ; il se reposait en parcourant sa propriété, le parc, le potager, l'étable, veillant à ce que tout fût en bon état, donnant ses instructions, jamais las d'être à l'air vif sur ses friches, où il y avait toujours à créer, faisant enlever des cailloux, plantant des arbres, les défendant contre la dent des animaux, observant les essences qui réussissaient le mieux, attentif à celles qui souffraient, renouvelant celles qui étaient mortes, connaissant tous les âges, toutes les histoires, enchanté de son ouvrage. Il aimait la chose rustique, la campagne active.

Il avait proprement l'horreur du vague. Je n'oserais pas dire qu'il ne l'a jamais affectée, quand il condamnait sous ce nom de grandes abstractions qui n'en sont pas moins des choses vraies, telles que la nature, le peuple, l'humanité. Je me permettrai de lui chercher querelle là-dessus, comme de son vivant, et c'était un de nos plaisirs.

Ainsi, lisez la page où il vante la campagne au

détriment de la nature[1]. Comme il parle avec malveillance de la nature, de sa grandeur abstraite! comme il la confond, par un raisonnement douteux, avec la science, l'astronomie et la physique! Comme, au contraire, il parle avec bienveillance de la campagne, de son charme individuel, de ses gracieuses images, de la communication d'émotions touchantes et douces qui s'établit entre elle et nous! pour faire de la nature la campagne, il lui donne des qualités morales, tempérées, des qualités de famille. Elle est cela, mais elle est aussi autre chose, elle est l'incomparable artiste qui nous charme par sa magie. Elle parle aux sens et à l'âme; la lumière, la couleur, le son, la forme, le mouvement, sont les mots de cette langue puissante et infiniment variée, qui exprime tous les modes de la vie : la force, la violence, la douceur, la joie, la tristesse, l'effort, la liberté, la grâce, le désordre, l'harmonie; tantôt elle admet le commerce familier dont parle M. Saint-Marc Girardin, tantôt elle est hautaine et impraticable, et ce n'est pas alors qu'elle nous fait l'impression la moins profonde.

Je me rappelle en ce moment la dernière grande excursion que j'ai faite; mais ce n'était pas la campagne, cela : c'était bien la nature, certainement. De

1. Tome II, p. 343-346.

Luchon, j'étais attiré par la montagne de Vénasque: je me fis porter jusqu'à l'Hospice; arrivé là, il ne pouvait me convenir de faire la partie de plaisir classique, de déjeuner largement, de monter en nombreuse compagnie, d'avoir de l'esprit ou de jouir de celui des autres; je partis avec un petit pain, sûr de ne pas manquer d'eau en route. Le ciel se chargeait; par intervalles, le tonnerre grondait; je me rappelais le début de cet admirable *Guillaume Tell* de Schiller: «Les hauteurs tonnent, le sentier tremble.» On monte des heures dans le chemin en lacet que les torrents coupent, sans rien apercevoir de tous les côtés que des aiguilles et des tours qui vous enferment dans une prison de pierre; mais tout à coup une brèche s'ouvre, le ciel s'ouvre aussi, et on voit, comme dans une vision, la Maladetta couverte de neige, qui domine de sa hauteur le troupeau des monts de Catalogne. On ne séjourne qu'un instant sur ces cîmes, et l'orage qui éclata bientôt terrible m'avertissait de me hâter; je n'y retournerai probablement jamais et il ne m'en reste que cette pierre d'un brun sombre de fer qui presse le papier où je viens d'écrire; mais le spectacle est encore là et l'émotion toujours vive.

Il traite l'humanité comme il a traité la nature. « Je ne crois pas à l'humanité, je ne crois qu'aux « hommes, et, parmi les hommes, je n'aime que

« ceux qui sont des personnes[1]. » Il traite le peuple de même. Un des hommes les meilleurs de notre pays et de notre temps, M. Édouard Charton, charmé d'être distingué par lui, lui en exprimait un jour sa reconnaissance et ajoutait comme reproche affectueux : « Mais combien je suis fâché que vous « n'aimiez pas le peuple ! » Il répondit encore qu'il n'aimait pas le peuple en général, pas plus que l'humanité en général, mais les individus, quand ils sont des personnes. On reconnaît là sa crainte des abstractions, son goût pour les réalités morales, sa haine de la déclamation, à laquelle le peuple et l'humanité ont trop souvent fourni des thèmes. Ces négations étaient pour lui des défenses ; mais il ne songeait pas toujours à se défendre : alors il avait ses chers Grecs, ses chers Arméniens, ses chers Roumains, ses chères provinces et sa chère France, aimant partout la vie, l'intelligence, le sentiment, la liberté, la moralité, tout ce qui fait qu'on est quelqu'un, que l'homme est homme, que ce fût un individu, ou une personne ou une nation ; et lorsqu'il parlait et écrivait en faveur de la bourgeoisie, ce n'était pas un individu pour qui il parlait et écrivait, c'était bien une classe, par conséquent une abstraction. Ainsi, quand il n'était pas sur ses gardes, il

1. Tome II, p. 108.

échappait heureusement de tous côtés à la règle étroite de n'aimer qu'une personne, avec un nom et un prénom. En ce qui est du peuple, il était toujours sur ses gardes : la politique quotidienne prenait soin de l'avertir. La vérité est que, même avec le sentiment le plus humain, il n'est pas toujours facile d'être exactement équitable avec cet être multiple qu'on appelle le peuple. Il a de si grandes qualités et de si grands défauts que, selon l'impression, on est attiré ou repoussé violemment. Mobile, changeant de passions, mais toujours extrême, il ne supporte rien ou il supporte tout; il a des sommeils et des réveils également redoutables; parfois il ne se connaît plus, il a des fureurs de désordre et de sang, il semble une force aveugle de la nature et il fait désespérer de la raison. Malgré tout, on s'intéresse à lui, on a pitié de tant d'ignorance et de souffrances, par sa faute ou par celle de sa destinée ; on songe à ce qu'il y a là d'admirables vertus, et d'abord de courage, pour lutter contre la vie, pour gagner le pain de chaque jour et élever les nombreuses familles ; on songe que de là sont sorties les armées qui ont fait la France, son sol et son honneur ; que des hommes de génie sont aussi sortis de là, que partout l'intelligence y éclate ; alors on conçoit un ardent désir que ces forces sauvages se civilisent, une bonne

volonté pareille à y travailler et, tout en plaignant ces terribles enfants, qui font tant de mal aux autres et à eux-mêmes, on se prend à espérer qu'ils pourront être des hommes. C'est ce qui s'appelle aimer le peuple, et comme il faut l'aimer. Qu'il se présente alors un individu qui soit un homme, nous l'accueillerons parce qu'il est lui, mais nous l'accueillerons aussi parce qu'il est du peuple, parce qu'il nous parle de tout un monde que nous voudrions semblable à lui.

La révolution de 89 a été l'enfantement douloureux et sanglant de la démocratie. A partir de là, la vie politique n'est plus concentrée dans un homme ou dans quelques hommes, elle est partout; d'une qu'elle était, elle devient diffuse. La démocratie est l'ensemble des énergies obscures, innombrables, infatigables, qui, avec le temps, relèvent le fond des sociétés; elle est, dans l'ordre moral, ce que sont les infiniment petits dans la nature; ces infiniment petits, en quantité infinie, vivant de peu, résistent à tout, au bout de millions d'années exhaussent le fond des mers et forment des terres où habiteront des hommes, qui les méprisent.

Il nous semble que la salutaire horreur du vague risque de tromper quelquefois et qu'elle a quelquefois trompé M. Saint-Marc Girardin. La raison a

tort quand elle va au delà ou quand elle reste en deçà de la vérité, et le sens commun a aussi ses paradoxes.

La critique que M. Saint-Marc Girardin a appliquée à Jean-Jacques Rousseau est celle que l'on connaît et qu'il a partout appliquée. Pour laisser de côté la critique exclamative, qui mérite à peine ce nom, il y en a, comme on sait, divers genres. La critique dogmatique établit des règles qu'elle impose à tous les ouvrages et par lesquelles elle les mesure ; la critique historique s'efforce d'expliquer ces ouvrages : tantôt elle cherche le milieu où ils ont paru, tantôt l'homme qui les a produits, et elle prend, dans ce dernier cas, le nom de critique biographique ; quelquefois elle juge en même temps qu'elle explique, et elle admet des types variés de beauté selon les lieux et les temps ; quelquefois, contente de rechercher les causes, elle s'interdit absolument de juger. M. Saint-Marc Girardin était un critique moraliste. Observateur des mœurs, de l'homme qui change avec les époques et les pays, il ne prétendait pas que les sentiments humains ne dussent avoir qu'une seule et même expression ; il a écrit le *Cours de littérature dramatique*, d'une critique si souple; mais il n'oublie pas que sous les hommes il y a l'homme éternel, avec sa nature et sa loi, et que rien n'est beau que ce qui réussit

à le rendre. Ainsi il ne s'emprisonnait dans aucune école et prenait toutes ses libertés. Il était d'esprit assez ouvert pour accepter les réformes justement introduites dans la critique; il était aussi assez prudent pour ne pousser aucune chose à outrance; il se fit donc, à son usage, sans prétendre que le monde dût l'adopter, l'espèce de critique tempérée qui convenait si bien à son instinct.

Il est facile de reconnaître où nous en sommes aujourd'hui. Après avoir souffert des excès de la critique dogmatique, nous souffrons des excès de la critique historique. S'il y a eu pendant longtemps une critique qui prenait une œuvre sans se soucier de la vie de celui qui l'a faite, ni du temps ni du lieu où elle a paru, pour la comparer à un type unique de beauté et la juger par sa ressemblance ou sa différence avec ce type, cette critique est morte, bien morte, et ce n'est pas la peine de la ressusciter. A cette critique abstraite et étroite en a succédé une vivante et large qui, pour connaître une œuvre, veut connaître l'homme qui l'a produite, le milieu où elle est née, et croit qu'il y a, dans l'art comme dans la nature, des types différents de beauté, qui sont beaux par une même raison. La critique historique et biographique est fondée. Il serait très-étonnant qu'elle se fût arrêtée dans la juste limite; aussi l'a-t-elle dépassée. Dans son désir d'expliquer un ou-

vrage, au lieu de se borner à signaler des influences qui pressent un esprit sans le forcer et respectent sa spontanéité originelle, elle a découvert des causes nécessitantes ; au lieu d'étudier l'homme dans son rapport avec l'ouvrage, elle l'a poursuivi dans le menu infini des détails, des actions et des transactions ; puis il lui a fallu expliquer l'homme à son tour, et, non contente de retrouver en lui l'héritage des parents et ancêtres prochains, elle a épuisé les généalogies ; il ne lui a pas suffi non plus de briser la règle rigide à laquelle on mesurait uniformément tous les ouvrages, elle a affirmé qu'il n'y a pas de règle, que, étant donnés un temps et un pays, la langue et la littérature de ce temps et de ce pays sont ce qu'elles doivent être ; qu'il faut renoncer, en fait de langue et de littérature, à l'idée de perfection et de maturité. La critique ne juge point, elle explique et comprend.

Rien de cette critique ne convenait à M. Saint-Marc Girardin. Il n'était pas homme à admettre qu'il n'y eût pas des degrés de perfection dans les langues et les littératures. Pour lui, une langue était un organe de l'esprit, et il pensait qu'un organe peut servir plus ou moins bien ; l'esprit lui-même ne lui paraissait pas se posséder aussi pleinement à tous les âges, et c'est ce qui lui faisait admettre que tous les âges littéraires ne sont pas égaux.

Prétendre que toutes les formes littéraires sont égales, ou prétendre que dans la politique toutes les formes sont également bonnes, dès qu'elles existent, et que dans l'histoire tous les faits accomplis sont légitimes, c'était à ses yeux une seule et même école; il l'attendait à la morale et qu'elle proclamât un jour que tous les actes sont bons.

L'application de la mécanique et de la physique aux choses de l'âme le blessait; il se moquait de la biographie préhistorique : il lui paraissait naturel, quand on raconte la vie d'une personne, de prendre sa vie entre sa naissance et sa mort, sans suivre trop loin la question des origines, qui forceraient de pousser jusqu'au paradis terrestre, où tout se confondrait; enfin, dans la vie même, il ne croyait pas que tout fût significatif, ni pour la connaissance de la personne ni pour la connaissance des ouvrages. On trouvera peut-être qu'il avait raison. On ne saurait assez admirer la naïveté de ceux qui s'imaginent faire de la critique littéraire quand ils collectionnent des inutilités biographiques, ni l'audace de ceux qui osent parler de l'*Iliade*, de l'*Odyssée* et de je ne sais combien de monuments de l'antiquité, quoiqu'ils ne sachent rien ou à peu près rien de leurs auteurs, pas même s'ils ont existé. Nous ne méprisons aucune information, nous sommes reconnaissants à qui

l'apporte, nous encourageons sincèrement les hommes qui s'y livrent, pourvu qu'il soit permis de mettre ces informations à leur place : un inventaire n'est pas de la littérature. Nous assistons aux excès d'un esprit à qui on peut bien pardonner ces excès en faveur des immenses services qu'il nous a rendus. Depuis cinquante ans l'histoire s'est renouvelée en France et a tout renouvelé ; par malheur, elle a ses dévots superstitieux qui se perdent dans les petites pratiques et les authentiques minuties. Laissez-les maîtres, on dira un jour de nous : ce siècle a commencé en historien et finit en notaire.

Le moraliste qui paraît dans ces deux volumes et dans tous les écrits de M. Saint-Marc Girardin n'est pas seulement l'observateur des mœurs, c'est aussi le croyant à la règle, qui veut qu'on y croie. Du reste, la morale qu'il propose n'est pas excessive, elle est humaine ; mais qu'on ne croie pas que, parce qu'elle est humaine, elle est commune. D'abord, il y a l'accent, que tout le monde n'a pas et qui chez lui partait du fond de l'âme ; peut-être même cet accent est-il tout dans l'enseignement moral ; puis, avec ses principes éternels, l'enseignement moral n'est pas si uniforme qu'on le peut croire: il se proportionne aux temps, il s'applique différemment à des générations différentes.

Ainsi, selon les moments, tantôt c'est la raison, tantôt c'est le sentiment qui est en faveur : tantôt on aime la vertu constante, tantôt on préfère celle qui se relève d'une chute à celle qui n'est pas tombée, et pour arriver à la réparation on commence par la chute, au risque de s'arrêter en chemin. M. Saint-Marc Girardin n'entend pas que ce soit le sentiment qui conduise la raison et il ne croit pas que la vertu cesse d'être intéressante quand elle n'est pas une réparation. Joignez à ces mérites de l'accent et de l'appropriation à notre temps, la grâce de la leçon, faite à des jeunes gens qui n'étaient pas venus chercher cela. M. Saint-Marc Girardin sentait les difficultés : il raconte dans une de ses plus jolies pages avec quelles précautions il s'avançait. A la faveur de ces habiletés, il réussissait à faire écouter et applaudir l'éloge de la chasteté par cette gentille jeunesse française qui sait tout entendre de ceux qui savent tout dire.

Il y avait dans ses cours des morceaux plus particulièrement préparés, qui se reconnaissaient. Il ne visait point à y montrer de l'esprit : ce n'était pas la peine de l'apporter de chez lui, il lui venait sur place ; ce n'étaient pas des pièces à effet, en vue d'un succès personnel : il mettait l'enseignement plus haut que cela ; non, c'étaient des leçons de morale, à l'adresse d'un auditoire qui ne court pas après

ces leçons. Quiconque a passé par l'épreuve de la parole sait qu'il y a toujours quelque moment où, travaillé par un sentiment intime, qui tient au fond même de l'homme, on désire le faire pénétrer chez ses auditeurs, et on se livre, afin qu'ils se livrent aussi; alors on n'est plus seulement un habile esprit qui, sur un sujet proposé, range et développe les idées de ce sujet, on donne de sa personne, on se découvre, au risque d'un échec et peut-être du ridicule. Nul n'arrive à ce point sans une certaine émotion, sans quelque saisissement et oppression, comme lorsqu'on entre dans une eau froide, d'autant plus qu'il n'est permis d'y entrer que peu à peu et qu'il faut préparer le passage d'un ton dans un autre. Dans les cours de M. Saint-Marc Girardin, sur le fond de conversation unie, où couraient les mots spirituels, les morceaux de ce genre se détachent et la maligne jeunesse qui les sentait venir se promettait bien de ne pas se laisser prendre ; pourtant elle était prise, tant l'accent était sincère, et l'éloquence était la parole d'un honnête homme, avec l'appui d'une vie intacte, toute de travail, d'honneur et de vertu, où les jeunes gens, si difficiles pour leurs maîtres, ne trouvaient partout qu'à respecter.

Dans ces cours, dans celui-ci, la leçon morale n'a-t-elle jamais tourné en prédication morale et la

prédication morale en prédication religieuse? On n'oserait l'affirmer, et M. Saint-Marc Girardin lui-même n'en paraît pas très-sûr : il prévoit les résistances, il annonce qu'elles sont venues et il ne trouve pas à propos de s'engager à fond dans ces occasions délicates ; son tact l'avertit qu'en voulant trop presser sur un point, il risque de perdre les prises qu'il a sur tous les autres.

Il n'est pas sûr non plus que dans sa préoccupation morale, il ait toujours fait une assez large part à la pure critique littéraire, où il était un maître d'une si grande autorité. On voudrait avoir son jugement sur l'art de Jean-Jacques Rousseau. Son penchant n'était pas du côté de cet art. Il n'était pas, tant s'en faut, ce qu'en langage de polémique religieuse on appelle un voltairien, mais il aimait passionnément la raison familière, le goût, l'esprit, la bonne langue, le style naturel, limpide et aisé, cette perfection qui n'avertit pas, qui est insensible à la plupart du monde, mais se découvre à quelques-uns et les ravit. Il y a des vérités qu'aucun dissentiment, aucun ressentiment, même le plus légitime, ne peut empêcher de reconnaître. Des personnes aujourd'hui s'emploient à prouver que Voltaire est passé, sans songer qu'elles diminuent encore notre pays. Quelque talent qu'elles aient, il en faudrait beaucoup pour nous consoler

de la perte de celui qu'elles suppriment ; quand on nous ôte une telle gloire, on nous doit de nous la rendre.

De bonne heure il avait été séduit par la correspondance de Voltaire. Il m'a raconté que, dans sa première jeunesse, ayant à faire visite à M. Villemain, et ne l'ayant pas trouvé chez lui, il laissa un billet ; quand ils se virent, M. Villemain lui dit : « Vous avez lu la correspondance de Voltaire. » C'était bien deviner. On sait qu'il a été fidèle à cette inclination et qu'il a publié des lettres inédites de Voltaire, avec une introduction où l'on sentait que l'auteur et l'éditeur étaient de la même famille. Qu'on lise, dans les *Souvenirs d'un journaliste*, l'article sur les *Solliciteurs en* 1830, c'est charmant : Voltaire en aurait été ravi ; il l'aurait aussi été de l'autre article sur les *Souvenirs de la Révolution de juillet ;* et quoiqu'il fût intéressé dans la question, il aurait ri de la *Loi sur les grands hommes et sur le Panthéon*. C'est son ironie légère.

M. Saint-Marc Girardin a été quarante ans professeur à la Sorbonne, non sur l'affiche, mais dans sa chaire tant qu'il l'a pu. Pendant cet intervalle, surtout dans les dernières années, tout en respectant son succès incontesté, on en est venu à dire que cette sorte de cours avait fait son temps et que M. Saint-Marc Girardin avait excellé dans un genre

condamné. Il n'acceptait pas cette condamnation et il aurait plutôt sacrifié le professeur que le genre du cours professé. Du reste, il voyait qu'il ne s'agissait pas seulement de réformer l'enseignement des facultés, mais aussi celui des lycées, tout l'enseignement public et par là l'esprit même de la nation. Il ne pouvait ni admettre ni à peine concevoir une telle entreprise, et le sujet est revenu si souvent dans nos entretiens qu'on me pardonnera d'y insister, car je suis sûr de rendre ses idées. C'était parmi les choses qui lui tenaient le plus profondément au cœur.

Oui, il n'y a pas à le nier, il s'est produit en fait d'enseignement un mouvement d'opinion qui mérite d'être pris en grande considération, par la nature des raisons qui sont produites et des personnes qui les présentent. On est mécontent de l'enseignement des Facultés des lettres et des lycées ; on proteste contre ce qu'on appelle les cours oratoires des Facultés et contre les exercices d'imagination des lycées ; on voudrait y substituer : dans les Facultés, de fortes leçons d'érudition et de grammaire ; dans les lycées, des notions solides de grammaire et, une fois que les écoliers posséderaient cette clé des langues, de larges explications et lectures des auteurs. C'est, comme on le voit, tout un système nouveau.

Cette réaction a été causée à la fois par les défauts qu'on a vus dans l'enseignement et par la faveur qu'ont prise certaines branches d'instruction. On craint que dans les lycées, destinés à faire connaître les trois langues, grecque, latine et française, les principes de ces trois langues ne soient pas suffisamment étudiés et que, par l'abus de certains genres de composition ou artificielles ou trop séparées de la réalité historique, les jeunes gens ne s'habituent aux formes vides ; on trouve aussi qu'ils sortent des classes ne connaissant guère que des morceaux des littératures avec lesquelles ils devraient être familiers. Quant aux Facultés, l'aspect d'un certain nombre de cours faits pour amuser un public de passage n'a pas paru mériter le nom d'enseignement supérieur donné par l'État, et on les a renvoyés aux athénées et aux conférences.

Dans les idées nouvelles, l'élève devrait profiter chaque jour d'une quantité calculable, augmenter son avoir d'une somme déterminée de connaissances ; aussi, dans ce système, choisit-on les connaissances qui se prêtent à ce compte exact. Il faut avouer qu'il y a là quelque chose de rigoureux qui exclut l'arbitraire dans les estimations ; mais c'est justement cette grande rigueur dont il faut se défier. S'il ne s'agit que d'acquérir un nombre donné de notions, à tant par jour et par heure, on en verrait

le bout ; ce serait différent s'il s'agissait de former une intelligence, capable de travailler sur de certains objets; or, c'est cela qui est la vérité : la doctrine du produit net n'est pas de mise dans ces affaires ; l'esprit n'est pas un magasin, c'est un instrument. Trouver les idées d'un sujet, distinguer celles qui lui conviennent et celles qui ne lui conviennent pas, les développer, c'est-à-dire les faire passer par diverses formes, jusqu'à ce qu'elles arrivent à la clarté nécessaire pour entrer dans tous les esprits, deviner les sentiments qui ont dû naître chez un homme dans une circonstance donnée, essayer les expressions et les tours de la langue ; pour achever, ne pas se contenter d'abstractions, mais se placer toujours en pleine histoire, varier, ajuster son invention et son langage en consultant la vérité des temps, des lieux, des personnes, c'est un travail qui vaut la peine d'être fait et qui se fait chez nous ; l'esprit acquiert par ces exercices une singulière souplesse, qui lui permet de s'employer diversement et avec plus d'aisance là où il s'emploie. Ainsi se conserve dans l'art d'écrire, comme dans les autres arts et dans l'industrie, ce qui est ici et qui n'est pas partout : la façon, le style, la main, le génie léger de l'ouvrier français. M. Saint-Marc Girardin avait été formé par cette méthode ; il ne s'en repentait pas et personne ne s'en plaignait.

On croit quelquefois que tout ce temps passé à essayer de composer et d'écrire est perdu pour la connaissance des grands auteurs ; l'affirmation est plus que contestable. Assurément, on ne saurait trop mépriser la routine qui, dans le fanatisme des devoirs de collége, ne donne de l'antiquité que ce qu'il en faut pour la provision de ces devoirs, craint la lecture comme une distraction de cet objet, et renvoie des jeunes gens après dix ans ne connaissant de grec, de français et de latin que le leur ; cela est misérable, et il faut espérer qu'il viendra un temps où on ne quittera plus les classes sans connaître les admirables écrivains grecs, latins et français, les maîtres de la maison, en définitive ; mais, pour bien les connaître, ce n'est pas assez de les lire, il faut tâcher de les imiter, de dérober leur art. Tant qu'on se borne à les regarder, mille choses échappent ; essaye-t-on de composer et d'écrire, à leur exemple, on est épouvanté de sa propre faiblesse, et l'on sent qu'on n'avancera à rien si on ne saisit leur secret ; c'est en comparant la faiblesse du trait que l'on trace avec la fierté de leur trait immortel, c'est en vous corrigeant sur eux, c'est en osant après eux, que vous pourrez espérer d'entrer dans leur esprit, et si vous avez écrit dans toute votre vie une seule ligne à laquelle ils auraient souri, soyez tranquille, vous les connaissez.

M. Saint-Marc Girardin n'a jamais songé à demander qu'il n'y eût qu'une sorte d'éducation pour tous les Français, celle qui était le plus de son goût : il admettait qu'il y en eût de différentes, selon les besoins ; il se bornait à demander que celle-ci fût conservée dans le nombre, car on a besoin aussi des hommes qu'elle fournit. Avec elle, il est vrai, il est peu commode de dire expressément où en est un jeune homme ; ce qui est sûr, c'est qu'il n'est pas aujourd'hui où il en était hier, que, sans le savoir, il se lève chaque matin autre qu'il ne s'est levé la veille ; c'est une éducation végétative, qui travaille la sève, et la sève, à son tour, produit des feuilles, des fleurs et des fruits, par la grâce de l'air et du soleil. Au cas où il n'y aurait pas assez d'air et de soleil dans notre éducation, il suffirait de les y mettre, en gardant l'éducation. S'il acceptait ce qu'il y a de légitime dans les réclamations contre certains abus des Facultés, on devine les réserves que M. Saint-Marc Girardin devait faire contre la réforme absolue que l'on propose dans cet enseignement. L'érudition est estimée aujourd'hui comme elle le mérite ! elle est la bonne information, sans laquelle il n'y a rien qu'une science vague et pour ainsi dire en l'air. La grammaire a une faveur tout à fait nouvelle : comme instrument, elle interprète les textes, en discute l'authenticité, l'origine et la date ;

comme science, elle étudie l'immense et curieuse végétation des langues, et y trouve des indications sur la parenté des familles humaines. Il importe donc que dans l'érudition et la philologie la France tienne son rang ; or, comme M. Albert Dumont le faisait dernièrement remarquer, il n'a jamais manqué de s'y produire quelque homme éminent qui les traite en maître, mais on craint toujours aussi que cette bonne fortune ne se renouvelle pas et on est inquiet de trouver des ouvriers, par qui la tradition se continue ; on n'est pas tranquille sur le recrutement, qui abonde dans d'autres pays, et on se préoccupe de l'assurer. Combien cela est juste ! Où commence l'injustice, c'est quand on prétend mettre toute une nation à ce métier, surtout quand cette nation est la nation française. Elle a beaucoup de défauts, qu'elle ne cache guère, elle a aussi quelques qualités. Elle a toujours compté et, malgré la fortune, elle compte toujours dans le monde par des aptitudes d'esprit que rien ne pourra lui enlever, excepté nous, si nous sommes assez imprudents pour essayer de la dénaturer. Elle est le pays des esprits lumineux qui se reconnaissent au milieu des idées, les discutent, les jugent, élèvent les idées vraies à une clarté supérieure, qui les rend visibles à tous. Rabelais, Montaigne, Pascal, Descartes, Montes-

quieu, Voltaire sont tous des Français ; il y en a d'autres, la foule sans cesse renouvelée qui, avec un nom moindre ou sans nom, écrit et cause et alimente l'éternelle querelle du vrai et du faux en philosophie, en religion, en morale, en politique, en art, avide de s'entendre et de se faire entendre, décidée à n'être dupe de rien, et qui, constamment en exercice, arrive à distinguer la vérité par une espèce de tact. Mais ce n'est pas seulement un pays de critiques ; quels écrivains, et quelle variété ! Tout ce pays est amoureux du bien dire : un trait heureux, un mot trouvé le ravissent, et il n'y a pas de situation où on ne le trouve ; aussi est-ce un des plus sensibles plaisirs qu'on puisse éprouver que d'être au milieu de ce public si fin connaisseur. On reconnaît avec joie que la culture ne fait pas tout ici, qu'il y a le sol.

Ce grand public mériterait qu'on lui rendît plus justice. On est bien méprisant pour les conférences. Il semble qu'il suffirait de mépriser celles qui le méritent, car enfin il y a conférences et conférences : il y en a de frivoles, il y en a de sérieuses. Le fait d'inviter un grand nombre de personnes pour les entretenir d'un sujet ne prouve pas nécessairement qu'on ne leur enseignera rien ; seulement il va sans dire qu'on s'interdit certains sujets qui,

à cause de leur difficulté, ne comportent pas un nombreux auditoire et qu'on présentera les autres par les côtés les plus accessibles. Par exemple, l'astronomie a différentes profondeurs : on ne fait pas de conférences sur la mécanique céleste, on peut en faire sur la cosmographie et qui ne sont pas, loin de là, du temps perdu. D'ailleurs, une certaine nature de sujets, les sujets de littérature et de morale, sont accessibles à tous les hommes cultivés et même aux hommes simplement intelligents. Aussi M. Saint-Marc Girardin ne crut pas déroger en répétant aux conférences de la salle Barthélemy une de ses leçons de la Sorbonne sur La Fontaine; elle était très-instructive et excellente à la Sorbonne, elle fut très-instructive et excellente à la salle Barthélemy; toute la différence était qu'il y avait ici quelques milliers d'auditeurs de plus, et le bon sens et l'esprit firent encore plus d'effet sur ce grand public si éveillé. Pour ne parler que des morts, est-ce que M. Cochin croyait seulement amuser quand il racontait à cette même foule, avec une si simple éloquence, la vie et les vertus d'Abraham Lincoln? Nous laissons à chacun de mettre sous ce nom de conférences le nom d'hommes qui l'ont enseigné et charmé, qui ont entretenu en lui le goût des choses littéraires, fortifié en lui l'idée d'un devoir, ranimé, quand elle lan-

guissait, la vie morale du pays et peut-être, en de tristes heures, nous ont appris à ne pas désespérer de la France. Fi des amuseurs publics! Ce métier est indigne de la parole; mais elle est aussi bien hautaine si elle prétend ne s'adresser qu'à quelques-uns et dédaigne le reste.

Ce pays, grâce à Dieu, est vivant, n'allons pas le refroidir et l'éteindre. Bien des choses servent à nourrir cette activité : les articles de journaux et de revues, les livres, les théâtres, les concerts, les musées, les expositions, les cours publics, les discours de la chaire, de tribune et d'académie, enfin tout ce qui fait sentir à l'esprit qu'il existe. N'y eût-il que ce mouvement, par lui-même le mouvement est bon, il est préférable à l'inertie; mais on n'en est pas réduit là, l'esprit ne se contente pas de se mouvoir, il se forme, il prend l'habitude de saisir, de juger à leur valeur les idées qui lui sont présentées, et, en faisant cela, il acquiert la justesse et la délicatesse, qui servent partout. Qui peut dire combien d'esprits ont excités et redressés les feuilletons de Sainte-Beuve, pratiquant en public, chaque semaine pendant tant d'années, ses pesées et ses contre-pesées, avec ces balances si sensibles où il plaçait les vivants et les morts? Qui sait quel travail a été fait dans les intelligences par la lecture de l'histoire telle qu'elle est entendue de-

puis cinquante ans, avec sa précision, ses scrupules infinis, sa résolution de poursuivre la vérité sur les événements et sur leurs causes, de marquer de leur caractère propre les hommes, les lieux, les temps? Comme, à cet exercice, la vue a dû devenir plus nette, plus fine, plus étendue! Et devant cette variété de l'histoire, combien l'âme est remuée par des sentiments qu'elle n'avait jamais compris! Or, l'intelligence de toutes choses, la critique, qui donne à chacune sa valeur, la richesse et l'élévation des goûts et des sentiments, c'est la civilisation. « Plus de lumière! » disait Gœthe mourant; oui, et plus de chaleur; plus de lumière et plus de chaleur, plus de tout ce qui fait vivre.

Revenons aux cours de Facultés; pourquoi vouloir les ramener à une condition uniforme? Il y a des cours qui, par leur objet, n'admettent évidemment qu'un nombre d'auditeurs restreint: tels sont plusieurs cours du Collége de France et de l'École des hautes études; il y a aussi des hommes qui, par la nature de leur esprit, essentiellement scientifique, donnent cette tournure à leur cours et enseignent plus utilement quelques auditeurs qu'ils n'enseigneraient un nombre plus considérable; il y a enfin des cours et des hommes qui se prêtent également aux petits et aux grands auditoires; aussi voit-on souvent des professeurs qui font, comme

on dit, une grande et une petite leçon, marquant par là de quoi et à qui ils entendent parler. Tout est bon qui est bien fait; il n'y a de mauvais que de vouloir des auditeurs à tout prix, et de sacrifier à ce succès l'utilité et la dignité de l'enseignement. Il faudrait bien établir qu'il n'est ni humiliant d'avoir peu d'auditeurs, ni glorieux; que, le talent supposé (et on ne s'en passe point), tout dépend de la conscience. L'enseignement ne peut pas ne servir qu'à faire des professeurs. Il est bon qu'il y ait des professeurs, mais, sans leur faire tort, il est bon qu'il y ait aussi autre chose, ne fût-ce que pour varier. Tout professeur n'est pas Villemain, Cousin, Guizot, Saint-Marc Girardin; mais si un de ces hommes se rencontre, il importe qu'il y ait place pour lui, que des auditeurs venus de partout emportent partout ses idées, transmettent l'impression reçue, étendent le mouvement; à côté du livre, il importe de garder l'enseignement autrement vivant de la parole, la communication rapide des esprits aux esprits, l'émotion contagieuse, l'électricité des foules. Et là où la foule manque à des leçons de ce genre, tout ne manque pas. Un certain nombre des meilleurs livres de notre temps ont été professés devant un modeste auditoire, ils ont été écrits pour ce public, avec ce public; on s'est donné la peine pour lui, après avoir étudié conscieucieuse-

ment un sujet, de rejeter les matériaux inutiles, de ranger le reste en ordre, de présenter ses idées avec un soin qu'on n'eût pas pris pour soi-même; aussi les leçons sont-elles devenues des ouvrages pour un public illimité, des ouvrages d'un agrément sérieux. Mais, que voulez-vous, aujourd'hui on se méfie de l'agrément; il nous reste encore cela à perdre.

Pendant tout le temps qu'il a occupé sa chaire de la Sorbonne, M. Saint-Marc Girardin a été populaire. La popularité est douce à celui qui la possède; du reste, elle vaut le prix dont on la paye, car il y en a à tous les prix : elle est misérable quand un homme flatte les passions du public et descend pour le garder à toutes les complaisances; il est vrai que, lorsqu'elle est achetée ainsi, elle ne dure pas longtemps, et que, le bon sens et l'honneur prenant vite le dessus chez ceux qu'on a séduits, on devient leur jouet et l'on finit misérablement. M. Saint-Marc Girardin jouissait de sa popularité bien acquise et il la trouvait bonne, parce qu'elle sert à faire le bien, parce qu'elle lui donnait accès dans l'âme de la jeunesse, pour y faire pénétrer des idées justes et de bons sentiments. A l'occasion, il ne se refusait pas une fine épigramme contre les puissances du jour, qui étaient assez fortes pour ne pas s'apercevoir de cela. Renoncer à ce plaisir eût

été bien stoïcien ; puis la liberté d'avoir de l'esprit est en ce pays une des libertés nécessaires ; de plus, il n'y a pas de mal à rire un peu entre honnêtes gens : le rire ouvre le cœur et fait passer beaucoup de bonnes choses ; ceux qui avaient ri d'une épigramme contre le gouvernement ne pouvaient se fâcher lorsque, un moment après, ils étaient atteints eux-mêmes. Ce qu'il est permis d'affirmer, c'est que M. Saint-Marc Girardin n'entendait pas fonder là-dessus son succès ; même, vers la fin de l'Empire, quand l'opinion sentit sa force, un peu avant que l'Empire déclinant se convertît, les moindres allusions étaient si vivement saisies, si accentuées par la faveur du public, ses applaudissements tournaient si aisément en allusion des paroles sans malice, l'auditoire était devenu si nerveux et la salle de la Sorbonne si sonore, que M. Saint-Marc Girardin avait peur d'un succès qui n'était pas de son goût : ce fut, je puis le dire, la principale cause, et bien honorable, pour laquelle il abandonna alors son enseignement.

Ceux qui ne l'ont connu qu'à son cours ou aux examens ne l'ont pas connu. Devant le public, il ne cherchait pas l'esprit, il n'avait pas à le chercher, il le trouvait ; mais il n'était pas sans quelque coquetterie. Il fallait le voir dans l'intimité : c'était une simplicité parfaite, le commerce le plus uni et

le plus doux, avec des causeries sans fin, de vraies causeries, en pleine liberté, en pleine sécurité, où l'on ose parler de tout, même des choses sur lesquelles on est le plus contraire, parce que chacun des deux permet à l'autre d'être ce qu'il est et l'aime ainsi, que rien n'est difficile avec la bonne grâce, et qu'en définitive, avant le point où l'on se sépare, il y a un terrain commun de principes solides et de sentiments élevés, où l'on est certain de se retrouver toujours, comme il convient à d'honnêtes gens. Il ne peut pas nuire, si cela se rencontre, qu'on ait aussi un goût commun, par exemple, le goût de l'observation morale. Il était né moraliste; on sentait toujours dans ses cours et dans sa conversation l'homme qui connaît les hommes. Il connaissait tellement les hommes, qu'il ne demandait à personne la perfection, et quand avec quelques qualités essentielles il avait découvert des défauts, il était indulgent aux défauts, il prenait le tout ensemble, mettait le bon au compte de la personne et le mal au compte de l'humanité. Si on lui recommandait un domestique, en lui disant qu'il était sans défauts, il le refusait, certain de quelque vice; au contraire, une fois qu'il savait ce qui leur manquait, il savait à quoi il devait s'attendre et sur quoi prendre son parti. Cette science du cœur humain le rendait d'un commerce extrêmement facile. Ce qui y aidait encore, c'est

qu'il acceptait l'heureuse variété de la nature humaine : il prenait chacun « dans son air » ; il permettait que chacun fût soi-même, sachant parfaitement que, sauf pour l'honnêteté et la sincérité, qui dépendent de nous, on n'est pas ce que l'on veut, et que nos idées et nos sentiments tiennent à mille causes. On était donc tranquille quand on causait avec lui : on était sûr de ne pas le blesser en montrant des opinions qui n'étaient pas les siennes. Ainsi, divisés sur bien des points et très-délicats, nous avons pu jusqu'au dernier moment parler librement de toutes choses; nous n'étions pas toujours du même avis, mais nous étions toujours d'accord. Il est même arrivé que, vivant ensemble, nous soutenions, dans le même journal, des thèses contraires, sous l'anonyme, que nous ne manquions jamais de nous reconnaître, et que nous nous amusions beaucoup de ces découvertes.

Avec cette facilité générale de vivre, il avait un mérite qui la relevait singulièrement : il était extrêmement sensible à la valeur individuelle. Il distinguait entre être quelque chose et être quelqu'un. Être quelque chose, ce n'est pas grand'chose ; mais être quelqu'un ! Il vaut la peine de l'être, et cela n'est pas donné à tout le monde. Aussi, quand il avait dit d'un homme que c'était quelqu'un, il en avait fait un bien grand éloge ; il l'avait mis à part

des autres, qu'il classait en bloc dans les indiscernables.

Sa grande et clairvoyante expérience lui faisait prendre les événements à peu près comme il prenait les hommes, avec une fine indulgence. Il croyait à ce qu'il appelait la bizarrerie des événements : il croyait que les choses tournent presque toujours autrement qu'on ne l'avait pensé, que l'imprévu se joue de ce monde, que l'accident est le maître des affaires. Lors donc que les choses allaient bien, il ne s'y fiait pas, et, lorsqu'elles allaient mal, il ne s'inquiétait pas trop non plus; il attendait ce qui ne manque guère : l'effet du temps sur les impatiences, la difficulté d'aller vite, les délais des affaires humaines, dont Hamlet se plaint, les rivalités des acteurs, le refroidissement pour ce qui avait d'abord charmé, les nouvelles passions qui surviennent et font qu'on aime ailleurs, les événements qui emportent à mille lieues d'où l'on était. Un jour que nous causions d'un sujet qui nous donnait des craintes, il me disait : « Ce qui sauve ce pays, c'est « qu'il a une grande fécondité d'avortements. » Les grandes vivacités qui éclatent, de temps à autre chez nos Français ne l'épouvantaient point, parce qu'il savait qu'un si beau feu ne manque pas de s'abattre. Il avait là-dessus une histoire qu'il appelait complaisamment une de ses histoires.

« Quelques jours, disait-il, après la révolution de Juillet, j'allais à un rendez-vous où devaient se trouver quelques hommes politiques, pour causer de la situation. Le long du chemin, je vois un ivrogne arrêté devant un chien qui avait ôté sa muselière en dépit des règlements, et lui tenant ce discours : « Tu as fait ta révolution, toi aussi, « tu as ôté ta muselière; on te la remettra, va, on « te la remettra. » J'arrive tout égayé de cette scène chez mes amis; et, lorsque vint la question de ce qu'il y avait à faire dans la situation, je leur dis : « Messieurs, je viens de l'apprendre au moment « même, » et leur racontai mon histoire. On la trouva pleine de sens, on jugea seulement qu'il convenait d'attendre encore un peu. »

Mais qu'on ne s'y trompe pas : il distinguait entre les événements comme entre les hommes, et il ne s'était pas fait la sagesse commode pour bien vivre qui accepte tout. Pendant l'Empire, resté professeur et journaliste, il avait critiqué ce régime avec la discrétion hardie qui était le fort de son talent; la déclaration de guerre le consterna, il souffrit cruellement de nos désastres, et quand il apprit qu'il était nommé député, résigné à voter la paix, parce qu'il ne croyait pas autre chose possible, il fondit en larmes ; il fut, par surcroît, nommé l'un des commissaires élus par l'Assemblée pour exa-

miner les conditions de la paix; ses fonctions politiques lui enlevèrent le repos de la vie de la campagne, qui lui était si nécessaire; il assista au déclin de sa santé, il se sentit frappé à mort et fit sans murmurer ce dernier sacrifice à son pays.

Sa conversation était charmante : c'était une vraie conversation. Il ne parlait pas seul (un genre où M. Cousin était incomparable), il causait : il laissait les sujets venir et partir comme ils voulaient, ne s'obstinant à rien, se prêtant à tout, et, comme il avait le sens commun original, n'affectant que la raison, mais une raison piquante, avec un demi-sourire, qui se marquait dans des yeux pleins d'esprit. Il donnait de l'esprit à ceux avec qui il causait; mais il ne fallait pas s'endormir avec lui, car il portait et rendait vivement l'attaque, et, quand il trouvait de forts joueurs, c'était une partie merveilleuse. Entre M. Legouvé et lui, bons voisins de campagne, on se rencontrait quelquefois ainsi à Morsang et à Senneport. Il ne se réservait pas pour les grandes circonstances; il était toujours prêt, surtout avec ceux qu'il aimait, et la bonne grâce qu'il montrait alors était une marque délicate de son affection. Nous avons vécu jusqu'à six mois de suite constamment ensemble, toujours contents de nous retrouver après le travail et les affaires, ce qui eût été impossible s'il y avait eu d'un côté ou de

l'autre la moindre prétention, le moindre effort; c'était un commerce aisé, naturel et charmant : nulle envie de briller, mais certainement le désir d'être agréable, avec une disposition à trouver ce qu'il faut pour l'être, ou, comme madame de Sévigné le dit d'une manière exquise : « une envie de plaire, qui fait qu'on plaît. »

Il était un homme de famille; il trouvait là deux forces qu'il ne séparait jamais, sans lesquelles il ne concevait pas la vie : l'affection et le devoir; il a été frappé cruellement à cet endroit, et l'existence de cet homme qu'on appelait heureux a été traversée par des événements terribles; mais chaque fois, après le premier ébranlement, il reprenait son équilibre : quelle que fût sa souffrance, il aimait mieux ces douleurs que d'autres plaisirs. Il a longtemps conservé sa vieille mère, une femme de grand sens et de grand courage, dont elle avait eu besoin dans des années difficiles; il a eu jusqu'à la fin près de lui la femme d'un cœur admirable, qui n'a jamais une seule fois pensé à elle-même, et des enfants, les plus respectueux et les plus tendres, en qui il revit.

Il n'était pas comme quelques-uns qui déploient toutes leurs grâces dans le monde et gardent leur mauvaise humeur pour la maison. Sous cette influence sereine, les naturels se mettaient en liberté.

Tantôt on devisait en paix, tantôt il s'élevait de violents orages : la jeunesse, intolérante dans ses idées, exclusive dans ses goûts, allait en guerre contre le père de famille ; la politique, la littérature, la morale, les choses et les hommes, l'hygiène et la médecine, où les dames n'entendaient pas qu'il eût la prétention de se gouverner à sa guise, tous les sujets passaient et repassaient, et Dieu sait ce qu'il partait de saillies. Les questions les plus vives étaient, cela va sans dire, les questions de personnes ; M. Saint-Marc Girardin était, en général, pour l'indulgence, qu'on lui reprochait amèrement. Je me souviens qu'un jour il s'éleva une discussion de ce genre. « Vous mangez, dit-il, le prochain. — Oh ! nous le ménageons. — C'est-à-dire que vous en laissez pour demain. » Et la discussion se termina par un éclat de rire. Dans ces querelles, j'étais quelquefois de son côté ; mais j'étais plus souvent du côté de la puissance, des femmes dans tous les temps, des enfants dans la famille moderne, quand elle est bien ordonnée. Hélas ! l'aimable petite société n'est plus ; mais laquelle subsiste, de celles où l'on rêvait de passer la vie ? Nous sommes comme des tourbillons de feuilles que le vent forme et disperse.

Je l'ai connu plus de vingt ans, et notre connaissance a promptement tourné en amitié, qui a été très-

intime dans les dernières années. Cette amitié de sa part était active. Je n'oublie pas qu'il y a aujourd'hui seize ans, d'accord avec M. de Rémusat, il porta mon premier article à M. Édouard Bertin, qui me mit immédiatement de la famille. En me présentant au *Journal des Débats*, M. Saint-Marc Girardin croyait au talent que son affection me prêtait ; il croyait, et il ne se trompait point, que j'étais prêt à suivre, sans y manquer jamais, la règle de la maison : le respect de soi-même et du public. Nous étions assurés que lorsque l'un de nous mourrait, il serait vivement regretté de l'autre ; c'est moi qui le regrette tous les jours.

ERNEST BERSOT.

11 janvier 1875.



JEAN-JACQUES ROUSSEAU

SA VIE ET SES OUVRAGES



JEAN-JACQUES ROUSSEAU

SA VIE ET SES OUVRAGES

CHAPITRE PREMIER

Un grand combat s'est engagé dans le domaine de la morale et de la politique entre l'individu et un pouvoir nouveau et absolu qu'on appelle l'*État*. Je veux rechercher d'où vient cette doctrine nouvelle de l'État absolu et tout-puissant, ce mépris insolent de l'individu, cet asservissement de la liberté de chacun de nous, ce système enfin qui glorifie le tout et qui déshonore la partie. Parmi les défenseurs de cette doctrine au dix-huitième siècle, je trouve Jean-Jacques Rousseau, et c'est à lui que je m'arrête pour examiner dans ses ouvrages quelle est l'origine de la théorie nouvelle et pour en comprendre la portée. Jean-Jacques Rousseau a cela de curieux, que personne dans sa vie et dans ses ouvrages n'a élevé si haut les droits de l'individu, et que personne non plus dans ses ouvrages ne les

a si hardiment contestés et opprimés. Personne n'a eu un moi si rebelle et si impérieux à la fois; personne enfin n'a été en même temps plus factieux et plus dictateur.

Lorsqu'on étudie avec attention la vie de Jean-Jacques Rousseau, on est frappé de la dissonance et du désaccord perpétuel qu'il y a entre lui et son siècle. Une comparaison toute naturelle fera comprendre ma pensée. Voyez Voltaire : jamais génie ne fut si ardent et si téméraire; mais, à côté de cette témérité de son génie, quelle régularité de vie! comme il s'encadre dans son temps, comme il s'adapte à la société! Littérateur dans un siècle littéraire, homme de salon dans un siècle de salon, rien dans Voltaire n'est en dissonance avec son siècle. Enfant, il fait ses études au collége Louis-le-Grand sous les jésuites; jeune homme, il concourt pour l'Académie : le collége, l'Académie, toutes institutions reçues et consacrées par l'usage. Plus tard, il fait des tragédies : le théâtre, encore une institution consacrée par l'usage. Jamais il ne manque à l'ordre extérieur établi. Le fond de ses ouvrages est hardi et remuant; la forme est régulière et telle que la veut l'étiquette. Vieillard, il vit dans son château de Ferney, patriarche de la littérature et visité par toute l'Europe. S'il vient à Paris, il est reçu au sein de l'Académie, où il expire chargé de couronnes. Toute cette vie est, d'un bout à l'autre, encadrée dans les usages et dans les formes de la société et de la littérature. Dans Rousseau, au contraire, rien ne s'adapte à la société de son temps, ni ses pensées ni sa vie. C'est un homme de génie, et le

sort en fait un laquais qui sert à table : triste humiliation qui aigrit son orgueil et enflamme ses haines, car viendra le jour où le laquais qui était debout demandera compte au maître du droit qu'il avait d'être assis. Jusqu'à près de trente-six ans, il rampe dans l'obscurité et la gêne, menant la vie des petites gens et ayant pour femme une servante d'auberge. Comment voulez-vous que le beau monde reçoive le mari d'une fille d'hôtel garni? Où sont ses titres et ses droits? Qui me dit que cet esclave sera Spartacus? Chargé de fers et vêtu de haillons, ce n'est encore, à mes yeux, qu'un gladiateur comme il y en a tant. Vous frémissez de vos chaînes, Spartacus, et vous amassez dans votre âme des trésors de colère; mais qu'importe à Rome cette colère d'un esclave? Pour le respecter, pour l'admirer peut-être, elle attendra qu'il ait rompu ses fers et témoigné de son génie en la faisant trembler jusque dans ses fondements. Pour admirer Rousseau, le dix-huitième siècle aussi attendait que Rousseau l'attaquât corps à corps. Ce moment vint. C'est sur une question d'académie et à une académie qu'il jette son premier défi, et que cet homme de lettres, dans un siècle tout littéraire, révèle la maladie intérieure des lettres et comment elles affaiblissent et énervent peu à peu la société. Maintenant que la lutte est commencée, l'athlète ne se repose plus : il a attaqué les lettres, il attaque l'inégalité des conditions sociales; il attaque l'homme même du dix-huitième siècle en attaquant la manière dont il est élevé. C'est en vain que la société veut l'attirer à elle et en faire un des siens; c'est en vain qu'on lui bâtit un ermitage à Montmorency et qu'on

lui ménage une retraite à Ermenonville; c'est en vain que Hume lui procure une pension du roi d'Angleterre. Son caractère, sa vie, son entourage, résistent à cette adoption de la société. On dit qu'il est capricieux, défiant, ingrat : eh, mon Dieu! je ne conteste point ses torts et ses fautes; mais cette inquiétude et cette défiance perpétuelle dont il est la première victime sont l'effet de cette âme qui n'a pas pu prendre de bonne heure le pli de la civilisation du temps, et de cette vie qui ne rentre dans aucune des formes du dix-huitième siècle.

Qu'il écrive sa vie ou qu'il exprime ses pensées, Rousseau met à chaque instant un point d'interrogation à côté de toutes les institutions, de tous les usages de la société. Son existence est un démenti perpétuel donné à l'ordre établi et un présage de révolution. Cependant, en dépit de cette dissonance perpétuelle avec la règle et les usages établis, Rousseau rend un hommage d'autant plus éclatant qu'on l'attend moins de lui à ce besoin de règle et de discipline qui est inné dans le cœur de l'homme, besoin tellement impérieux, que, lorsque l'homme ne prend pas sa règle toute faite des mains de la société et de la religion, il veut en créer une. C'est ce qu'a fait Jean-Jacques. Cette vie inquiète et aventureuse semble le fatiguer; son bon sens, qui domine tous les écarts de son imagination et tous les écarts de sa vie, lui dit qu'il faut une règle à l'homme et qu'il ne peut pas s'en passer. De là tous ses ouvrages d'éducation et de politique. Cet homme, qui rejette toutes les lois de la société, veut lui en donner de nouvelles, et cela par un sentiment tout naturel. Nous croyons en effet

que ce qui nous manque manque à tout le monde, et à peine pensons-nous avoir trouvé la vérité, que nous voulons la communiquer ou l'imposer aux autres. Tel est Rousseau. Dans l'*Émile*, il refait l'homme, et, dans le *Contrat social*, il refait l'État. L'éducation qu'il veut donner à son élève, la législation qu'il veut imposer à son État sont également impérieuses. Le précepteur d'Émile n'est pas seulement le guide de son enfance, il est son directeur dans la jeunesse et même dans l'âge viril. Un précepteur de ce genre est un maître absolu dont l'autorité ressemble à celle d'un directeur ecclésiastique. Comme législateur, Rousseau ne permet pas plus de liberté à ses sujets qu'il n'en permet comme précepteur à ses élèves. Il règle tout dans son État, les habits, les mœurs; il prescrit jusqu'à la religion, et ne laisse pas à la conscience de l'homme le choix de l'hommage qu'il veut rendre à Dieu. Ce n'est pas au nom d'une révélation surnaturelle que le législateur dans Rousseau enseigne à l'homme ce qu'il doit croire : c'est au nom de l'intérêt public. La diversité des cultes romprait l'unité de l'État : il ne faut donc pas que, dans un État bien réglé, les citoyens aient des religions différentes. Jamais personne n'a poussé si loin que Rousseau le fanatisme de la règle, puisqu'il la met partout à la place de la liberté, et jamais personne non plus n'a dans sa vie et dans ses écrits donné une si libre carrière à ses idées et à ses sentiments particuliers, si bien qu'il est à la fois, comme nous l'avons dit, le plus libre des individus et le plus impérieux des despotes.

Étudier la vie et les ouvrages de Jean-Jacques

Rousseau, c'est donc étudier trois problèmes curieux et dignes d'attention, de notre temps surtout. 1° Comment vit l'homme qui n'a que ses instincts pour guides? 2° L'homme peut-il se créer une règle de vie à l'aide de ses instincts et de ses idées seulement? 3° L'homme enfin peut-il, au nom de la règle qu'il a créée, investir l'État d'un droit absolu et anéantir la liberté des individus? La vie de Rousseau nous servira à résoudre le premier problème; ses ouvrages nous serviront à résoudre le second et le troisième.

I

Quiconque a vécu a eu ses émotions et ses aventures; quiconqne a vécu a eu ses doutes et ses scrupules; de là l'intérêt qui s'attache aux récits tirés de la vie humaine. L'homme le plus obscur et le plus médiocre du monde a de quoi nous intéresser, s'il veut exprimer fidèlement les émotions de cœur qu'il a eues et les anxiétés de conscience qu'il a ressenties.

Dans cette sorte de récits, le premier chapitre, c'est-à-dire celui qui raconte la jeunesse, est toujours le plus beau; mais, pour le bien faire, il faut le faire quand on est vieux. C'est à cinquante-quatre ans que Jean-Jacques Rousseau se mit à écrire ses *Confessions*. La jeunesse racontée à cet âge s'embellit des regrets qu'elle excite. Elle plaît d'autant plus que,

dans le lointain où elle est vue, elle perd l'agitation et garde le mouvement. Les jeunes gens qui racontent leur jeunesse risquent souvent de faire un chapitre d'histoire naturelle, car les sensations alors étouffent les sentiments; l'âge rend aux sentiments le rang qui leur appartient, et le cœur qui se souvient d'avoir senti inspire mieux que le cœur qui sent et qui jouit confusément. Il faut avoir ses aventures quand on est jeune, et les raconter quand on est vieux.

Quiconque se met à raconter sa jeunesse, c'est-à-dire un temps de plaisir et d'erreur, est tenté d'y mêler un peu de fiction et de dire les choses comme il aurait voulu qu'elles se passassent, au lieu de les dire comme elles se sont passées. Rousseau avoue lui-même que, souvent en écrivant ses *Confessions*, la mémoire lui manquait ou ne lui fournissait que des souvenirs imparfaits. Alors il en remplissait, dit-il, les lacunes par des détails qu'il imaginait en supplément de ces souvenirs, mais qui ne leur étaient jamais contraires. « Je disais les choses que j'avais oubliées, comme il me semblait qu'elles avaient dû être, comme elles avaient été peut-être en effet, jamais au contraire de ce que je me rappelais qu'elles avaient été. Je prêtais quelquefois à la vérité des charmes étrangers, mais jamais je n'ai mis le mensonge à la place pour pallier des vices ou pour m'arroger des vertus. »

Le charme des récits que Jean-Jacques Rousseau fait de sa jeunesse ne tient pas aux événements de sa vie; il tient aux émotions de son âme. Les émotions valent mieux que les événements, et je suis toujours

étonné que les romanciers fassent de si grands frais d'invention pour intéresser le lecteur : ils pourraient plaire à meilleur marché. Quelques sentiments vrais et vivement exprimés suffisent. C'est là le grand art de Rousseau. Il ne parle de ses aventures que pour nous entretenir de ses émotions. S'il quitte dès le commencement sa patrie et sa religion, cette fuite pour lui n'est qu'une promenade, et l'aventure lui cache la faute. Il pouvait en un jour aller de Genève à Annecy, il en mit trois. « Je ne voyais pas un château à droite ou à gauche sans aller chercher l'aventure que j'étais sûr qui m'y attendait. Je n'osais entrer dans le château ni heurter, car j'étais fort timide ; mais je chantais sous la fenêtre qui avait le plus d'apparence, fort surpris, après m'être époumonné, de ne voir paraître ni dame ni demoiselle qu'attirât la beauté de ma voix ou le sel de mes chansons, vu que j'en savais d'admirables que mes camarades m'avaient apprises, et que je chantais admirablement. »

Il y a l'ironie de l'expérience dans cette manière de peindre les illusions : c'est le vieillard qui écrit ; mais il y a la grâce et l'enthousiasme des souvenirs de la jeunesse, quand Rousseau décrit les émotions que lui donnait le plaisir de se sentir libre et de voyager à pied, ce qui, selon lui, est la plus agréable manière de voyager, parce que c'est la plus libre. « Je marchais légèrement, dit-il ; les jeunes désirs, l'espoir enchanteur, les brillants projets, remplissaient mon âme. Tous les objets que je voyais me semblaient les garants de ma prochaine félicité. Dans les maisons, j'imaginais des festins rustiques ; dans les près, de folâtres jeux ; le long des eaux, les

bains, des promenades, la pêche; sur les arbres, des fruits délicieux; sous leur ombre, de voluptueux tête-à-tête; sur les montagnes, des cuves de lait et de crême, une oisiveté charmante, la paix, la simplicité, le plaisir d'aller sans savoir où. Enfin, rien ne frappait mes yeux sans porter à mon cœur quelque attrait de jouissance. La grandeur, la vérité, la beauté réelle du spectacle rendait cet attrait digne de la raison; la vanité même y mêlait sa pointe. Si jeune, aller en Italie, avoir déjà vu tant de pays, suivre Annibal à travers les monts, me paraissait une gloire au-dessus de mon âge. Joignez à tout cela des stations fréquentes et bonnes, un grand appétit et de quoi le contenter [1]. »

Voilà le poëte; Rousseau l'est quand il écrit en prose et quand il écrit étant déjà vieux. Lorsqu'il était jeune au contraire et qu'il faisait des vers, Rousseau n'était guère poëte. Ses premiers opéras et ses comédies en vers sont fort mauvais. A peine dans l'*Allée de Sylvie* y a-t-il quelques vers harmonieux et qui respirent le goût de la rêverie [2]. Nouveau et curieux témoignage que, pour être poëte, il ne suf-

1. *Confessions*, livre II.
2. Voici quelques-uns de ces vers :

> Qu'à m'égarer dans ces bocages
> Mon cœur goûte de voluptés !
> Que je me plais sous ces ombrages !
> Que j'aime ces flots argentés !
> Douce et charmante rêverie,
> Solitude aimable et chérie,
> Puissiez-vous toujours me charmer !
> De ma triste et lente carrière
> Rien n'adoucirait la misère,
> Si je cessais de vous aimer.

fit pas d'avoir de l'imagination ; il faut savoir exprimer les sentiments que l'on ressent. Les blocs de marbre cachent tous une statue, seulement il n'y a que les grands sculpteurs qui sachent tirer la statue du bloc où elle est enfermée ; il n'y a que le style non plus qui sache tirer de l'âme la poésie qui s'y cache, et ce style est l'œuvre du travail. Il a fallu à Jean-Jacques Rousseau de longs efforts pour arriver à exprimer ce qu'il sentait.

La vie de chaque homme contient ainsi un petit poème qu'il ne sait pas toujours raconter, elle contient aussi une question de morale qu'il ne sait pas toujours résoudre. Quelle est la question de morale que contient la vie de Jean-Jacques Rousseau ? Jean-Jacques Rousseau est le chef d'une école qui prend la sensibilité pour la règle souveraine de la vie. Quiconque se laisse conduire par la sensibilité ne peut pas s'égarer, ou du moins ne peut avoir que d'honnêtes égarements. Cette école croit que le cœur de l'homme est bon : grave erreur ! il n'est pas bon ; il est tendre, et tendre pour le bien comme pour le mal. Mademoiselle de Scudéry, dans une des conversations sentimentales qui remplissent la *Clélie*, définit la sensibilité : la tendresse de l'âme. La définition n'est pas exacte. La sensibilité tient beaucoup des sens. La jeunesse et l'ardeur du sang y sont pour beaucoup ; aussi les gens sensibles, à trente ans, sont en général durs et égoïstes à soixante. Outre sa faiblesse morale, la sensibilité a un autre inconvénient ; elle est pleine d'illusions, et j'allais presque dire de mensonges ; elle trompe l'homme sur lui-même, elle lui fait croire qu'il a la force des bons

sentiments dont il a l'émotion. Ainsi trompé sur lui-même, l'homme trompe aisément les autres, et de dupe il devient charlatan. Combien de sentiments viennent de cette chaleur du sang, et passent avec elle! Et c'est là, pour le dire en passant, ce qui donne aux jeunes gens tant de charme et ce qui leur donne aussi l'heureuse confiance qu'ils ont en eux-mêmes. Ils font honneur à leur âme des émotions qu'ils tiennent de leur âge. Rousseau avait ce genre de sensibilité à la fois ardente et faible que nous essayons de définir; elle l'a servi dans ses ouvrages et l'a égaré dans la vie. Dès son enfance, Jean-Jacques Rousseau avait lu beaucoup de romans, et ce genre de lecture avait encore développé cette sensibilité qui commence par être un charme, et qui finit par être une maladie. « Je n'avais aucune idée des choses, dit-il dans ses *Confessions*, que tous les sentiments m'étaient déjà connus; je n'avais rien conçu, j'avais tout senti. Les émotions confuses que j'éprouvai coup sur coup n'altéraient point la raison que je n'avais pas encore; mais elles m'en formèrent une d'une autre trempe, et me donnèrent de la vie humaine des notions bizarres et romanesques dont l'expérience et la réflexion n'ont jamais bien pu me guérir[1]. »

Pour un homme sensible, ce qu'il y a de pis au monde, c'est d'avoir à se conduire lui-même, c'est de n'avoir pas un état qui règle ses actions et trace d'avance sa carrière, c'est de n'avoir pas une famille qui lui serve d'appui et de barrière contre ses fantaisies, ou, à défaut de famille, un guide éclairé et

1. *Confessions*, livre Ier.

ferme. Les hommes sensibles ressemblent aux femmes par beaucoup de traits, mais par celui-ci surtout : ils ne font pas eux-mêmes leur destinée ; il faut qu'ils la reçoivent toute faite des mains de leur famille ou des mains d'un bon directeur, sinon ils la reçoivent du hasard ou des passions. Rousseau, malheureusement, quitta dès sa première jeunesse sa patrie, sa famille, son état, tout ce qui pouvait le guider et le soutenir. Au lieu de ces appuis salutaires, il eut pour guide et pour directeur madame de Warens. Ainsi dans son enfance les romans, et dans sa jeunesse la femme philosophe, c'est-à-dire la femme qui n'a plus les vertus de son sexe et qui ne peut pas avoir les qualités du nôtre ; partout la fausse moralité au lieu de la vraie, voilà ce que Jean-Jacques Rousseau rencontra à son entrée dans la vie. Il regrette éloquemment de n'avoir pas conservé l'état que voulait lui donner son père et de n'avoir pas été graveur; mais il ne regrette nulle part d'avoir aimé madame de Warens. L'histoire même de sa vie témoigne, à défaut de ses regrets, contre madame de Warens, car c'est dès ce moment que commença pour Jean-Jacques cette vie d'exception qu'il a toujours menée, et que l'éclat de sa gloire n'a fait que rendre plus singulière, sans la rendre jamais plus douce et plus honorable.

La femme est encore plus faite que l'homme pour vivre sous le joug de la règle. Il faut seulement que le poids de la règle lui soit allégé par l'affection. Elle ne peut pas vivre seule; elle est faite pour la famille; elle en est le centre, sinon le principe; elle en est le cœur, sinon la tête. Quand elle est hors de ce milieu

grave et doux, elle se consume par le chagrin et par l'aigreur, ou elle s'altère par la corruption. La femme philosophe a la prétention de vivre en dehors de la famille et de pouvoir s'en passer. Elle se fait un système de morale dont elle exclut comme des faiblesses les qualités les plus naturelles à son sexe et les plus nécessaires à l'honneur et à l'union de la famille. C'est ainsi que madame de Warens avait retranché la pudeur du système de morale qu'elle s'était fait, sans comprendre que cette vertu est dans la femme la garantie de toutes les autres, comme l'honneur dans l'homme. Voilà quelle fut la directrice de Jean-Jacques Rousseau, et en même temps sa maîtresse : deux titres qui se repoussent l'un l'autre, car l'un suppose une force, et l'autre révèle une faiblesse. Rousseau a beau faire, dans ses *Confessions*, pour parer et pour embellir ses amours des Charmettes : l'amour aux Charmettes est embarrassé et confus; il n'y a ni la grâce d'un sentiment pur ni l'aisance d'un sentiment fier. Moitié amant et moitié élève, j'allais presque dire moitié domestique, Rousseau n'a pas la dignité qui sied à l'homme qui s'est fait aimer, et il n'a pas non plus la grâce de l'homme qui n'obéit que parce qu'il aime, et à qui la tendresse ôte seule la liberté. Il obéit à madame de Warens comme à la maîtresse de la maison, et non pas seulement comme à la maîtrese de son cœur. Il sied aux amants d'être des esclaves, il ne leur sied pas d'être des valets. Rousseau aux Charmettes n'a pas même le droit d'être jaloux, tant c'est peu le véritable amour qui règne chez madame de Warens; et, chose étrange, ce triste noviciat a si mal instruit et préparé Rousseau à comprendre la fierté de

l'amour et ses scrupules d'honneur et de jalousie, que, dans son récit même, écrit quarante ans plus tard, et après d'autres amours, il ne réclame pas contre le joug qu'il a subi. Le vieillard ne proteste pas contre l'abaissement du jeune homme, il l'accepte; bien plus, il le loue, il vante le honteux partage qui était la loi des Charmettes[1]. Je l'ai vue près de Chambéry, cette maison des Charmettes qui est devenue un des pèlerinages des admirateurs de Rousseau. Oui, le vallon où elle se cache est gracieux et beau, la solitude y est charmante, la verdure fraîche et vive, grâce à l'air des montagnes, l'ombrage doux aux regards, parce qu'il est épais sans être sombre, ce qui est le charme de l'ombrage des châtaigniers, et la pelouse aussi y est douce au marcher; mais le souvenir gâte le lieu, et Rousseau a eu beau y passer quelques journées heureuses, ce bonheur sans dignité me répugnait : l'amour m'y semblait confus et honteux de la mémoire qu'en gardait cette enceinte.

Quoique Rousseau ait fait de sa honte des Charmettes une vertu et un bonheur, cependant il a été moins dupe ou moins patient qu'il ne le veut dire. Après la mort d'Anet, Rousseau se croyait maître du cœur de madame de Warens; mais, comme il faisait de petits voyages à Genève, à Lyon, à Montpellier, il arriva que, pendant un de ces voyages, sa place fut prise, et au retour il se trouva presque étranger dans cette maison où il se croyait aimé et attendu. Il s'ir-

1. Voyez l'étrange passage des *Confessions* qui commence par ces mots : « Ainsi s'établit entre nous trois..... » *Confessions*, tome Ier, p. 104, édit. Furne.

rite alors, il s'afflige, et ce partage, qu'il trouvait beau quand il y gagnait, lui répugne quand il y perd : tant il est dans le cœur de l'homme de posséder exclusivement ! Du partage, il n'aime que les commencements, parce que c'est l'usurpation ; il en déteste la durée, parce que c'est l'égalité [1]. A partir de ce jour, les Charmettes lui deviennent insupportables, et il quitte madame de Warens « sans laisser ni presque sentir le moindre regret d'une séparation dont auparavant la seule idée nous eût donné les angoisses de la mort. » Voilà les héros et les héroïnes de la sensibilité ! ils croient qu'ils sont nés pour vivre et pour mourir ensemble. Vienne le moindre accident, une contrariété, une absence : aussitôt l'oubli et l'indifférence arrivent, inévitable dénoûment des affections que l'âme prend mal à propos à son compte et qui ne viennent que de l'ardeur de la jeunesse et de l'occasion. Ce moment de la répugnance et de la séparation est un moment que les romans cachent avec soin ; ils font mourir leurs héros plutôt que de les séparer, et ils ont raison : la séparation que fait la mort est moins triste que celle que fait l'indifférence.

Il semble qu'il y ait eu entre l'imagination de Rousseau et sa destinée une sorte de gageure, l'une toujours prompte à le séduire et à l'enchanter, l'autre toujours obstinée à le désappointer et à le railler. Quand il vint la première fois à Paris en 1732, « il se figurait une ville aussi belle que grande, de l'as-

1. Voyez le récit de Rousseau au sixième livre des *Confessions*.

pect le plus imposant, où l'on ne voyait que de superbes rues, des palais de marbre et d'or. » Il entra à Paris par le faubourg Saint-Marceau. En 1741, quand il y vint après avoir quitté les Charmettes, même entrée, et il alla loger rue des Cordiers, à l'hôtel Saint-Quentin, près de la Sorbonne. C'est là enfin que, par une dernière et irréparable raillerie de la fortune, toujours habile à prendre le contre-pied de l'imagination de Rousseau et à se servir contre lui de sa sensibilité à la fois faible et grossière, c'est là que Rousseau se lia avec Thérèse, une servante d'hôtel garni qui n'avait ni sa première vertu, ni beauté, ni esprit. Qu'est-ce donc qui séduisit Rousseau? Il était timide et pauvre, et dans le monde il était gauche et embarrassé ; Thérèse était bonne et douce, et surtout elle était là et à sa portée : voilà ce qui fit la liaison et ce qui l'entretint. La sensibilité d'ailleurs n'est pas délicate; elle est à la fois romanesque et brutale. Elle est brutale, parce que les sens y sont pour beaucoup; elle est romanesque, parce que l'ardeur des sens produit une sorte d'ivresse et d'illusion qui embellit tout. Rousseau d'ailleurs, dans son noviciat des Charmettes, n'avait guère pu apprendre à goûter les délicatesses de l'amour; il fut donc avec Thérèse ce qu'il avait été avec madame de Warens : la facilité de l'occasion en fit le charme, et, comme auprès de madame de Warens, il rêva le reste.

S'il a peint Thérèse sous des traits moins gracieux et moins attrayants que madame de Warens, il ne faut pas s'en étonner. Madame de Warens fut l'émotion de sa jeunesse ; Thérèse fut la compagne de

sa vie. Madame de Warens lui apparaissait dans le lointain de ses souvenirs et de ses regrets, et le lointain adoucit tout. Thérèse représentait la vérité revêche et dure de l'expérience.

Entre madame de Warens et Thérèse, l'avantage, quoi que fasse Rousseau dans ses peintures, est pour Thérèse ; elle est plus femme, car elle est mère, et elle veut garder et élever ses enfants. Je ne sais rien dans les *Confessions* qui soit plus curieux et plus instructif que la lutte que Rousseau a à soutenir contre Thérèse, qui refuse de mettre ses enfants à l'hôpital. Cette pauvre servante d'auberge, qui n'a ni esprit ni instruction, l'inspiration maternelle l'élève et l'affermit contre les sophismes odieux de son amant. Elle n'est ni femme philosophe, ni femme sensible ; elle est mère, et cela lui suffit pour sentir et pour vouloir son devoir. « Je m'y déterminai gaillardement sans le moindre scrupule, dit Rousseau racontant comment il mit ses enfants à l'hôpital, et le seul que j'eus à vaincre fut celui de Thérèse, à qui j'eus toutes les peines du monde de faire adopter cet unique moyen de sauver son honneur. » Voilà encore un des traits les plus caractéristiques de la sensibilité : elle est incapable de reconnaître le devoir, quand le devoir se montre sous la forme d'un embarras ou d'un sacrifice, quand il n'est pas accompagné d'une émotion et d'un plaisir.

J'ai montré comment avait fini le roman des Charmettes, et à quelle liaison, à quels sentiments avait abouti à Paris le héros de ce roman : la fin de madame de Warens est encore plus triste, et je ne m'en étonne pas. La femme, quand elle finit mal, finit

toujours plus mal que l'homme, et ses malheurs ont l'inconvénient d'être presque inévitablement honteux. Écoutez comment Rousseau lui-même raconte les derniers temps de madame de Warens : « A Lyon, je quittai Gauffecourt pour prendre ma route par la Savoie, ne pouvant me résoudre à passer derechef si près de maman sans la voir. Je la vis... Dans quel état, mon Dieu ! quel avilissement ! Était-ce la même madame de Warens, jadis si brillante, à qui le curé de Pontaverse m'avait adressé ? Que mon cœur fut navré !... » — « Je lui fis encore quelque légère part de ma bourse, bien moins que je n'aurais dû, bien moins que je n'aurais fait, si je n'eusse été parfaitement sûr qu'elle n'en profiterait pas d'un sou. » — « Ah ! c'était alors le moment d'acquitter ma dette. Il fallait tout quitter pour la suivre, m'attacher à elle jusqu'à sa dernière heure, et partager son sort, quel qu'il fût. Je n'en fis rien. Distrait par un autre attachement, je sentis relâcher le mien pour elle, faute d'espoir de pouvoir le lui rendre utile. Je gémis sur elle, et ne la suivis pas [1]. »

Fiez-vous donc à la morale du cœur, à celle qui cherche les devoirs dans les émotions, et qui ne croit l'homme obligé que lorsqu'il est attendri ! L'idée du devoir a cela de bon, qu'elle résiste à la lassitude, à la distraction, à l'oubli, et que nous nous sentons coupables quand nous nous sentons négligents ou indifférents. Quand l'obligation, au contraire, vient seulement des sentiments, elle s'efface avec le sentiment même qui l'a créée.

1. *Confessions*. Partie II, livre VIII.

II

J'ai fait dans Rousseau l'histoire de l'homme sensible ; elle est triste. Je dois faire maintenant l'histoire de l'écrivain et de ses commencements.

Les jeunes gens aiment à croire que le génie n'a qu'à se montrer pour être aussitôt accueilli par la gloire et par la fortune. L'histoire enseigne que le génie, au contraire, a beaucoup à lutter, beaucoup à souffrir avant de se faire sa place dans le monde. Les siècles ne croient pas légèrement au génie. Pour réussir, le génie a besoin de persévérance, et c'est par cette qualité-là surtout qu'il se fait reconnaître. Les génies et les talents qui n'ont que l'étoffe d'un ou deux ans d'éclat tout au plus, ceux-là sont nombreux, et le monde les paye par la vogue, qui est la gloire du quart d'heure. Les génies au contraire qui sont patients et féconds, ceux-là sont les vrais, et c'est ceux-là seulement qui ont une gloire qui s'affermit par le temps.

L'histoire des commencements de Jean-Jacques Rousseau justifie ces réflexions. Ces commencements furent pénibles et obscurs. Il avait quitté les Charmettes avec quinze louis dans sa poche et un nouveau système pour noter la musique. Ce fut comme musicien qu'il se présenta d'abord à Paris. Son système de notation musicale ne fut pas accueilli par l'Académie des sciences, quoiqu'il eût été fort com-

plimenté par les académiciens quand il était venu leur lire son mémoire. Ses protecteurs étaient indifférents et distraits, et ses quinze louis se dépensaient rapidement. Il en attendait la fin, se livrant tranquillement à la paresse et aux soins de la Providence, quand un matin qu'il allait voir le père Castel, un de ses protecteurs : « Puisque les musiciens et les savants, lui dit-il, ne chantent pas à votre unisson, changez de corde, et voyez les femmes ; vous réussirez peut-être mieux de ce côté-là... On ne fait rien à Paris que par les femmes. Ce sont comme des courbes dont les sages sont les asymptotes. Ils s'en approchent sans cesse, mais n'y touchent jamais. »

Ce père Castel, qui donnait à Jean-Jacques Rousseau un conseil d'homme du monde en langage scientifique, était un jésuite de beaucoup d'esprit, à la fois géomètre et philosophe, mais un esprit singulier, ayant des idées grandes ou ingénieuses, parfois chimériques, jamais paradoxales, souvent fort contraires aux idées de son temps, mais qui ne s'en inquiétait pas et qui ne s'en enorgueillissait pas non plus. Le père Castel était plein de saillies et de fantaisies, et nous pourrons, chemin passant, comparer quelques-unes de ses réflexions avec les pensées de Rousseau, soit qu'elles s'en éloignent, soit qu'elles s'en rapprochent, parce que je ne puis pas croire que la pétulance et la hardiesse d'esprit du père Castel n'aient pas eu quelque influence sur Jean-Jacques Rousseau. Sous les auspices du père Castel, Rousseau se décida à voir quelques dames du monde, il tomba amoureux de madame Dupin, femme d'un fermier général, fort belle et fort honnête personne.

N'osant parler, il écrivit; sa lettre le fit éconduire. Bref, comme il était à bout de ressources, on lui offrit d'être secrétaire du comte de Montaigu, qui venait d'être nommé ambassadeur à Venise. Il accepta avec 1,000 francs d'appointements, et le voilà quasi-secrétaire d'ambassade à Venise, où il n'y avait rien à faire, sous un ambassadeur qui ne savait rien faire. Rousseau prétend pourtant qu'il fit quelque chose d'un pareil emploi, et qu'un avis, qu'il fit passer à temps, pendant la guerre de 1743, à M. le marquis de l'Hôpital, ambassadeur de France à Naples, empêcha la révolte des Abruzzes. « Ainsi, dit-il, c'est peut-être à ce pauvre Jean-Jacques, si bafoué, que la maison de Bourbon doit la conservation du royaume de Naples. » Le service qu'il venait de rendre à la maison de Bourbon manqua de le brouiller avec le comte de Montaigu, qui devint jaloux de son secrétaire. Une première brouille réconciliée en amena une seconde, qui devint irréconciliable, et bientôt, en 1744, Rousseau quitta M. de Montaigu et revint à Paris se plaindre de son ambassadeur. Comme l'ambassadeur était un sot et connu pour tel, on écouta volontiers Rousseau, qui le disait, mais on s'en tint là, et les griefs de Rousseau contre M. de Montaigu aidèrent à faire rappeler l'ambassadeur, sans qu'on fît du reste rien pour le secrétaire.

De retour à Paris, Rousseau revit ses protecteurs, devenus un peu plus froids par l'absence d'abord et par le mauvais succès du premier emploi. Les protecteurs n'aiment pas à protéger deux fois la même personne. Parmi ces protecteurs était le duc de Ri-

chelieu, qui, en 1745, eut besoin de quelqu'un qui fût un peu musicien et un peu poëte pour retoucher le poëme et la musique de *la Reine de Navarre*, qu'il voulait faire jouer devant le roi. Le poëme de cet opéra était de Voltaire et la musique de Rameau. Il ne s'agissait que de changer les vers et les airs de quelques divertissements qu'il fallait mettre à la mode du jour. Plus confiant comme musicien que comme poëte, Rousseau se mit hardiment à retoucher la musique de Rameau sans lui en demander la permission; mais il mit plus de façons avec Voltaire, et lui écrivit une belle lettre bien humble. Voltaire lui répondit par une lettre complimenteuse et leste, comme il savait les faire. Ces deux lettres sont curieuses. Vous avez lu dans La Bruyère la description du pauvre et du riche. Le riche qui a le teint frais et le visage plein,... qui déploie un ample mouchoir et se mouche avec grand bruit,... qui s'enfonce dans son fauteuil quand il s'assied et croise les jambes l'une sur l'autre;... le pauvre, qui a les yeux creux, le teint échauffé et le visage maigre;... qui, si on le prie de s'asseoir, se met à peine sur le bord d'un siége,... qui tousse et se mouche sous son chapeau et crache presque sur soi[1] : c'est l'image fidèle de ces deux lettres, l'une de Rousseau encore obscur et méconnu, l'autre de Voltaire déjà illustre et partout accrédité. Si nous en croyons Rousseau, l'opéra de Rameau retouché par lui eut un grand succès; mais M. de Richelieu, son protecteur, partit pour Dunkerque, oublia *la Reine de Navarre*, et Rousseau,

1. La Bruyère. Chap. VI, *Des Biens de fortune*.

qui ne reçut pas d'honoraires pour la peine qu'il avait prise, s'en consola, dit-il, avec son insouciance habituelle. Il fit bientôt recevoir aux Italiens sa petite pièce de *Narcisse;* cela lui valut ses entrées, et voilà tout. Il lui fallait pour vivre quelque travail plus lucratif et plus régulier que ces tentatives musicales et littéraires. Il y avait parmi les personnes qui le protégeaient M. de Francueil, qui, quoique homme du monde, avait des prétentions scientifiques et visait à l'Académie des sciences; il voulait pour cela faire un livre, et il croyait qu'il aurait besoin de Rousseau pour son livre. Madame Dupin méditait aussi de faire un livre, et pensait que Rousseau lui serait un secrétaire utile. Ils prirent donc Rousseau en commun comme une sorte de collaborateur. L'emploi était vague et peu laborieux peut-être; il n'y avait que 900 francs de traitement. Ce fut alors que Rousseau alla passer quelque temps à Chenonceaux, car les châteaux des rois commençaient dès ce moment à être possédés par les fermiers généraux, et c'est là qu'il fit ses meilleurs vers, l'*Allée de Sylvie.* Ce fut aussi pendant son secrétariat auprès de madame Dupin et de M. de Francueil qu'il commença à connaître madame d'Épinay. M. de Francueil, qui était alors l'amant de madame d'Épinay, introduisit Rousseau dans la société de madame d'Épinay, et bientôt Rousseau fut de tous les amusements du château de la Chevrette, qu'habitait madame d'Épinay, près de Saint-Denis. Il y joua la comédie, sorte de plaisir que le dix-huitième siècle aimait surtout à prendre à la campagne. Rousseau dit dans ses *Confessions* « qu'on le chargea d'un rôle,

qu'il l'étudia six mois sans relâche, et qu'il fallut le souffler d'un bout à l'autre à la représentation. Après cette épreuve, ajoute-t-il, on ne me proposa plus de rôles. » Pure affectation de gaucherie que ce récit. Madame d'Épinay, dans ses *Mémoires*, raconte l'histoire tout autrement, et fait de Rousseau un homme aimable, quoiqu'un peu singulier. « Nous avons, dit-elle, débuté par l'*Engagement téméraire*, comédie nouvelle de M. Rousseau, ami de M. de Francueil, qui nous l'a présenté. L'auteur a joué un rôle dans sa pièce. Quoique ce ne soit qu'une comédie de société, elle a eu un grand succès. Je doute cependant qu'elle pût réussir au théâtre; mais c'est l'ouvrage d'un homme d'esprit et d'un homme singulier. Je ne sais pas trop cependant si c'est ce que j'ai vu de l'auteur ou de la pièce qui me fait juger ainsi. Il est complimenteur sans être poli, ou au moins sans en avoir l'air. Il paraît ignorer les usages du monde; mais il est aisé de voir qu'il a infiniment d'esprit. Il a le teint brun, et des yeux pleins de feu animent sa physionomie. Lorsqu'il a parlé et qu'on le regarde, il paraît joli; mais lorsqu'on se le rappelle, c'est toujours en laid. On dit qu'il est d'une mauvaise santé;... c'est apparemment ce qui lui donne de temps en temps l'air farouche [1]. »

Il y avait à la Chevrette une femme qui passait pour très-spirituelle et très-méchante, mademoiselle d'Ette, qui, dit Rousseau dans ses *Confessions*, vivait avec le chevalier de Valory, qui, de son côté, ne passait pas pour bon. Mademoiselle d'Ette vit aussi

1. *Mémoires* de madame d'Épinay, t. Ier, p. 201 et 202.

jouer Rousseau; dit-elle qu'il ait mal joué ? non. « Nous avons eu vraiment une pièce nouvelle, et Francueil a présenté le pauvre diable d'auteur, qui vous est pauvre comme Job, mais qui a de l'esprit et de la vanité comme quatre. Sa pauvreté l'a forcé de se mettre quelque temps aux gages de la belle-mère de Francueil, madame Dupin, en qualité de secrétaire. On dit toute son histoire aussi bizarre que sa personne, et ce n'est pas peu. J'espère que nous la saurons un jour. Nous prétendions hier, la petite Margency et moi, qu'à nous deux nous la devinerions. — Malgré sa figure, disait-elle (car il est certain qu'il est laid, quoiqu'Émilie le voie joli), ses yeux disent que l'amour joue un grand rôle dans son roman. — Non, lui dis-je, son nez dit que c'est la vanité. — Eh bien ! l'un et l'autre. — Nous en étions là, lorsque Francueil vint nous apprendre que c'était un homme d'un grand mérite : cela pourrait bien être vrai. Il est certain que sa pièce, sans être bonne, n'est pas d'un homme ordinaire; il y a des situations fortes et rendues avec beaucoup de chaleur. Tout ce qui est de gaieté est de mauvais ton; tout ce qui est de discussion et de causerie, même de persiflage, est excellent, quoiqu'avec un peu d'apprêt[1]. »

Rousseau, à la Chevrette, ne se bornait pas à jouer la comédie et à y jouer ses propres comédies, toutes choses qu'il veut oublier; il y causait avec madame d'Épinay, et c'est par là surtout qu'il la charmait. « Une conversation que j'ai eue avec M. Rousseau m'a enchantée. J'ai encore l'âme attendrie de la ma-

1. *Mémoires* de madame d'Épinay, t. Ier, p. 204, 205.

nière simple et originale en même temps dont il raconte ses malheurs[1]. »

Ces détails peignent la vie de la société oisive et lettrée du dix-huitième siècle, dans laquelle Rousseau se trouvait jeté, et l'attitude qu'il y avait. Rousseau, secrétaire à 900 francs de madame Dupin, devenait le commensal accueilli et fêté du château de la Chevrette. Il savait y être aimable, sans pourtant se corriger d'un reste d'air farouche ; il savait surtout y raconter ses malheurs et même sa querelle avec son ambassadeur, de manière à passer pour un cœur tendre et pour une âme héroïque, les deux grandes prétentions du dix-huitième siècle. C'est au milieu de ces travaux obscurs et de ces amusements frivoles qu'il allait paraître tout à coup au grand jour par son *Discours sur les sciences et les arts*.

1. *Mémoires* de madame d'Épinay, t. Ier, p. 204, 205.

CHAPITRE II

LE DISCOURS SUR LES SCIENCES ET LES ARTS

I

Rousseau prétend que si, dans ce discours, il prit parti contre les sciences et les arts, ce fut par une sorte d'inspiration quasi-surnaturelle. Il allait, dit-il, à Vincennes voir Diderot, qui était prisonnier au Donjon. Il feuilletait, en marchant, le *Mercure de France*, et il tomba sur cette question proposée par l'Académie de Dijon : « Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs. » Tout à coup, dit-il, je me sens l'esprit ébloui de mille lumières; des foules d'idées neuves s'y présentent à la fois avec une force et une confusion qui me jettent dans un trouble inexprimable; je sens ma tête prise par un étourdissement semblable à l'ivresse. Une violente palpitation m'oppresse, soulève ma poitrine. Ne pouvant plus respirer en marchant, je me laisse tomber sous un des arbres de l'avenue, et j'y passe une demi-heure dans une telle

agitation, qu'en me relevant j'aperçus tout le devant de ma veste mouillé de mes larmes sans avoir senti que j'en répandais [1]. » L'histoire est belle et ressemble à la conversion de saint Paul sur le chemin de Damas. La Harpe raconte la chose différemment. Rousseau allait voir Diderot à Vincennes, et il lui parla de la question proposée par l'Académie de Dijon. « Quel parti allez-vous prendre ? dit Diderot à Rousseau. — Je vais prouver, répond Rousseau, que le progrès des sciences et des arts épure les mœurs. — Eh ! c'est le pont aux ânes ! s'écria Diderot ; prenez le parti contraire et vous ferez un bruit du diable. « C'est ainsi, selon La Harpe, que Rousseau se jeta dans le paradoxe pour éviter le lieu commun.

Auquel croire des deux récits ? Je crois aux deux. Rousseau, allant à Vincennes et lisant la question de Dijon, a pu être frappé du doute que contient cette question. Il en a parlé à Diderot, qui lui a conseillé de prendre parti contre les sciences et les arts, afin de faire plus de bruit. Puis, comme ce discours contre les sciences et les arts a été le commencement de la gloire de Rousseau, le jour où il a eu l'idée de le faire est devenu pour lui le grand événement de sa vie. Son imagination a embelli peu à peu l'événement, et l'idée est devenue une inspiration qu'il a décrite comme il croyait s'en souvenir. J'ose dire qu'il n'y a pas un homme de lettres, petit ou grand, si quelque succès l'a tiré de la foule, qui ne fasse, du jour où il a conçu son ouvrage d'élite, l'événement de sa vie, et qui n'en retrace les moments et les circonstances avec plus de

1. Deuxième lettre à M. de Malesherbes.

complaisance que de vérité. Et ce ne sont pas seulement les hommes de lettres qui font des romans de leurs souvenirs ; les hommes du monde font de même. S'ils ont réussi, ils ont tous dans leur vie ce jour marqué d'une pierre blanche, qui a été la cause et le commencement de leur fortune, et ils ne sont pas éloignés de croire, à voir la manière dont ils racontent ce jour décisif, que le bon Dieu s'en est mêlé.

En prenant parti contre les sciences et les arts, Rousseau étonna son siècle, et parut faire un paradoxe ; il ne faisait que renouveler un lieu commun oublié. Le roi Salomon se plaignait déjà de son temps qu'on fît trop de livres, et que cette continuelle inquiétude de l'esprit affaiblît le corps [1]. Non-seulement le roi Salomon croit que l'étude et la méditation excessives nuisent à la santé; l'étude et la méditation sont elles-mêmes une vanité. « J'ai été roi dans Israël, dit-il, et j'ai résolu dans mon âme de rechercher la cause et la nature de toutes les choses qui sont sous le ciel. Et j'ai donné toute mon âme à l'étude, afin de savoir la sagesse et la science, et les erreurs et les sottises des hommes, et j'ai reconnu que dans tout cela il n'y avait que peine et chagrin pour l'esprit [2]. »

Les plaintes contre la science sont donc anciennes dans le monde. En Grèce, mêmes reproches faits aux sciences et aux arts. Lisez les dialogues de Platon contre les sophistes : ce sont autant de plaidoyers

1. « Faciendi plures libros nullus est finis ; frequensque meditatio carnis afflictio est. » *Ecclésiaste*, chap. XII, verset 12[e].

2. *Ecclésiaste*, chap. I[er].

contre l'abus des lettres. Le triomphe de la sophistique ou de la rhétorique, comme l'entendait Gorgias, c'était de pouvoir prouver le pour et le contre, et de parler de tout sans savoir grand'chose au fond. Le sophiste ou le rhétoricien ne se souciait guère d'enseigner le juste et l'injuste, ce qui pouvait aider à la vertu des citoyens ou ce qui pouvait la corrompre, et par là ébranler les fondements mêmes de la république; il ne se souciait que de plaire et de réussir. Ainsi, dit Socrate à Gorgias, il n'est pas nécessaire que la rhétorique s'instruise de la nature des choses, et il suffit qu'elle invente quelque moyen de persuasion, de manière à paraître, aux yeux des ignorants, plus savante que ceux qui savent?

« GORGIAS. — Oui, et n'est-ce pas une chose bien commode, Socrate, de n'avoir pas besoin d'apprendre d'autre art que celui-là, pour ne le céder en rien à personne[1]? »

Je ne veux pas chercher comment s'appelle de nos jours cet art que Gorgias trouvait si commode. Est-ce la tribune ou le barreau? est-ce la littérature, est-ce la presse? Je n'en sais rien; mais l'art de Gorgias est assurément un des griefs de Jean-Jacques Rousseau contre le progrès des arts et des sciences.

Ce n'est pas seulement dans le *Gorgias* que Socrate ou Platon attaque le progrès ou l'abus des sciences et des arts: voici l'histoire ou l'apologue qu'il raconte dans le *Phédon*, et qui, comme le discours de Jean-Jacques Rousseau, sape dans son fondement la littérature. « J'ai entendu raconter, dit Socrate, que

1. *Gorgias*, tr. de Platon, par Cousin, t. III, p. 207.

près de Naucratis, en Égypte, il y eut un dieu, l'un des plus anciennement adorés dans le pays, qui s'appelle Theuth. On dit qu'il a inventé, le premier, les nombres, le calcul, le géométrie et l'astronomie, les jeux d'échecs, de dés et l'écriture. L'Égypte tout entière était alors sous la domination de Thamus, qui habitait dans la grande ville capitale de la Haute-Égypte; Theuth vint donc trouver le roi, lui montra les arts qu'il avait inventés, et lui dit qu'il fallait en faire part à tous les Égyptiens. Celui-ci lui demanda de quelle utilité serait chacun de ces arts et se mit à disserter sur tout ce que Theuth disait au sujet de ses inventions, blâmant ceci, approuvant cela. Ainsi Thamus allégua, dit-on, au dieu Theuth beaucoup de raisons pour et contre chaque art en particulier. Il serait trop long de les parcourir; mais quand ils en furent à l'écriture[1] : « Cette science, ô roi, lui dit Theuth, rendra les Égyptiens plus savants et soulagera leur mémoire; c'est un remède que j'ai trouvé contre la difficulté d'apprendre et de savoir. » Le roi répondit : « Industrieux Theuth, tel homme est capable d'enfanter les arts, tel autre d'apprécier les avantages ou les désavantages qui peuvent résulter de leur emploi; et toi, père de l'écriture, par une bienveillance naturelle pour ton ouvrage, tu l'as vu tout autre qu'il n'est : il ne produira que l'oubli dans l'esprit de ceux qui apprennent, en leur faisant oublier le nécessaire. En effet, ils laisseront à ces caractères étran-

1. Je suppose qu'au lieu de l'écriture il s'agisse de l'imprimerie et de la liberté de la presse : le sens de l'apologue de Platon sera plus clair.

gers le soin de leur rappeler ce qu'ils auront confié à l'écriture, et ils n'en garderont eux-mêmes aucun souvenir. Tu n'as donc point trouvé un moyen pour la mémoire, mais pour la simple réminiscence, et tu n'offres à tes disciples que le nom de la science, sans la réalité; car, lorsqu'ils auront lu beaucoup de choses sans maîtres, ils se croiront beaucoup de connaissances, tout ignorants qu'ils seront pour la plupart, et la fausse opinion qu'ils auront de leur science les rendra insupportables dans le commerce de la vie[1].»

Le procès que Jean-Jacques Rousseau se mit à faire aux sciences, aux arts, à la littérature, n'est donc pas un procès nouveau; c'est un vieux procès souvent plaidé chez les Juifs, chez les Grecs, chez les Romains aussi. Depuis Auguste, comme si la civilisation romaine se repentait d'elle-même dans ses plus beaux jours, les poètes et les historiens sont pleins de lamentations sur la décadence des mœurs et l'abus des sciences et des arts, expliquant la perte des mœurs par le raffinement de l'intelligence, opposant sans cesse la barbarie à la civilisation, et prenant parti pour la barbarie naïve et ignorante contre la civilisation éclairée et élégante. Horace vante les Scythes et leurs vertus[2]. Trogue Pompée ou Justin, son abréviateur, loue aussi les Scythes, qu'il oppose aux Grecs, les uns vertueux dans leur ignorance, les autres vicieux avec toute leur science. *Tanto plus profuit in illis*, dit-il, *vitiorum ignoratio quam in his cognitio virtutis*. Tacite fait des mœurs des Germains un éloge

1. Platon, *Phédon*, t. VI, p. 121 et 122, tr. Cousin.
2. Livre III, ode 24e.

qui est la satire perpétuelle des mœurs des Romains. Saint Augustin, dans ses *Confessions*, se plaint que son père, suivant les habitudes de son temps, se souciât beaucoup plus de sa science que de ses mœurs[1]. Montaigne, qui doutait un peu de tout, n'a pas manqué de douter aussi de l'utilité des sciences et des lettres. « Les exemples nous apprennent, dit Montaigne, que l'étude des sciences amollit et effémine les courages plus qu'elle ne les fermit et aguerrit... Je trouve Rome plus vaillante avant qu'elle fût savante. Les plus belliqueuses nations en nos jours sont les plus grossières et les plus ignorantes. Les Scythes, les Parthes, Tamburlan, nous servent à cette preuve. Quand les Goths ravagèrent la Grèce, ce qui sauva toutes les librairies[2] d'être passées au feu, ce fut un d'entre eux qui sema cette opinion, qu'il fallait laisser ce meuble entier aux ennemis, propre à les détourner de l'exercice militaire et à amuser des occupations sédentaires et oisives. Quand notre roi Charles VIII, quasi sans tirer l'épée du fourreau, se vit maître du royaume de Naples et d'une bonne partie de la Toscane, les seigneurs de sa suite attribuèrent cette inespérée facilité de conquête à ce que les princes et la noblesse d'Italie s'amusaient plus à se rendre ingénieux et savants que vigoureux et guerriers[3]. »

Que veut dire cette longue tradition de doute ou de colère contre la science ? Cela veut-il dire que la science est mauvaise, que l'étude est dangereuse, et que le

1. *Confessions*, liv. II, chap. III.
2. Les bibliothèques.
3. Livre Ier, ch. XXIV.

meilleur acheminement à la vertu est une douce et béate ignorance ? non. Cela veut dire seulement que la science a ses inconvénients, qu'une nation n'a pas besoin tout entière de faire sa rhétorique, et que, si elle la fait, elle n'en sera pas pour cela plus forte ou plus belliqueuse, ni même plus honnête ou plus sage. Cela veut dire encore qu'après avoir tenu longtemps les sciences et les lettres en haute estime, il y a des moments où les peuples se mettent volontiers à en médire, et qu'après avoir accordé peut-être trop d'ascendant aux lettrés, à l'orateur, à l'avocat, au philosophe, on se prend à détester leur influence. Hier on parlait trop, aujourd'hui on veut que tout le monde se taise. « Si j'aborde en France, disait Napoléon à Kléber en quittant l'Égypte, le règne du bavardage est fini. » Ces reproches faits de tout temps aux sciences et aux lettres sont la préface que je voulais mettre au discours de Jean-Jacques Rousseau, afin d'en juger impartialement.

A-t-il dit contre les lettres autre chose que ce que nous venons d'entendre dire ? a-t-il même dit tout cela ? dans quel temps enfin l'a-t-il dit ? Voilà maintenant ce que nous devons examiner.

II

Il y a dans le discours de Jean-Jacques Rousseau une intention générale et une intention particulière. L'intention générale est de montrer que le progrès

des sciences et des arts ne contribue pas ordinairement à la pureté des mœurs; l'intention particulière est d'attaquer les philosophes du temps et de se faire un rôle à part. Recherchons d'abord les marques de cette intention particulière, qui a beaucoup influé sur l'intention générale.

Quand Rousseau fit son discours, il était disposé, sans le savoir, à rompre en visière avec les philosophes du temps, qui lui déplaisaient également à cause de leurs doctrines et à cause de leurs succès. Il était encore obscur, et ils étaient célèbres; il y avait en lui du campagnard et du pauvre, de l'homme gauche et géné, tandis que les brillants littérateurs du jour, déjà façonnés aux beaux usages du monde, déjà accrédités et même un peu tyrans, avaient partout le ton haut et l'allure aisée. Il y avait enfin en lui un fond naturel de spiritualisme qui lui rendait odieux le penchant chaque jour plus visible de la philosophie vers le matérialisme et vers l'incrédulité. C'est à ces causes diverses qu'il faut rapporter les traits de satire contemporaine qui sont répandus dans le discours de Jean-Jacques. Les vices des sociétés civilisées qu'il énumère avec le plus de complaisance sont les vices et les défauts du monde et des salons. « Les soupçons, les ombrages, les craintes, la froideur, la réserve, la haine, la trahison, dit-il, se cacheront sans cesse sous ce voile uniforme et perfide de politesse, sous cette urbanité si vantée que nous devons aux lumières de notre siècle [1]. » Il est facile de voir ici dans chaque mot les

1. Page 28, t. XV, édition de 1791.

souvenirs que Jean-Jacques, le soir, emportait des salons et les retours qu'il y faisait sur lui-même. Cette froideur et cette réserve qu'il s'étonne de trouver dans le monde à côté de la politesse, il en a souffert, parce que, dans son inexpérience, il a pris la politesse pour l'affection, et qu'il a voulu du premier coup donner son âme aux hommes qui lui donnaient la main, ou son cœur aux dames qui lui faisaient la révérence. Puis, ayant vu qu'il s'est trompé, il s'est jeté dans les soupçons et dans les craintes; il s'y jettera chaque jour davantage, et il finira par voir partout des ennemis et des traîtres. Ici nous n'en sommes encore qu'à ses premiers désappointements, qu'il érige en griefs généraux contre la politesse et l'urbanité. « On ne profanera plus, dit-il, par des jurements le nom du maître de l'univers, mais on l'insultera par des blasphèmes, sans que nos oreilles scrupuleuses en soient offensées. » J'entrevois encore dans cette phrase le souvenir des conversations du monde philosophique. Cependant le reproche est adressé au siècle en général plutôt qu'aux gens de lettres en particulier; mais voici qui se rapporte entièrement à eux : « On ne vantera pas son propre mérite, mais on rabaissera celui d'autrui; on n'outragera point grossièrement son ennemi, mais on le calomniera avec adresse... Il y aura de vices proscrits, des vices déshonorés; mais d'autre seront décorés du nom de vertus ; il faudra les aim ou les affecter. Vantera qui voudra la sobriété d sages du temps; je n'y vois pour moi qu'un raffin ment d'intempérance autant indigne de mon élo que leur artificieuse simplicité. » Et, comme si Ro

seau craignait qu'on ne reconnût pas ici les modèles qui ont servi à sa peinture, il ajoute en note une phrase de Montaigne sur les gens d'esprit qui se font les parasites des grands seigneurs, métier très-messéant à un homme d'honneur, dit Montaigne; sur quoi Rousseau conclut par ces mots : C'est le métier de tous nos beaux esprits, hors un [1].

En attaquant ainsi les littérateurs du temps, Rousseau ne cédait pas seulement à l'envie naturelle que, dans la littérature comme ailleurs, le second rang a contre le premier : il prenait une attitude particulière qui ne fut pas inutile à son succès. Les philosophes avaient beaucoup d'ascendant et de crédit dans le monde : les grands seigneurs et les financiers les courtisaient; cependant ils avaient aussi leurs ennemis, et ils s'en faisaient par leur pouvoir même ou par la façon dont ils l'exerçaient. Il y avait des salons qui se piquaient d'avoir de l'esprit et de ne pas obéir aux philosophes. Ce fut une bonne fortune pour ces oppositions ou ces rivalités de salons de trouver au sein même de la littérature un homme qui, avec une force et une audace singulières, jetait le gant aux littérateurs et à la littérature elle-même. Aussi Rousseau eut-il, dès son début, un grand parti dans le monde; il eut ses grands seigneurs comme Voltaire : il eut le prince de Conti, le duc et la duchesse de Luxembourg, madame de Boufflers et bien d'autres. Ce ne fut pas son discours seulement qui

1. Quel est ce bel esprit qui était seul resté homme d'honneur selon Rousseau? A cette époque c'était Diderot; mais, avec les soupçons de Rousseau, l'exception ne dura pas longtemps.

les lui donna, ses autres ouvrages y furent pour beaucoup ; mais son discours disposa en sa faveur la partie du monde qui n'aimait pas les philosophes. Remarquons seulement qu'à la différence de Voltaire, Rousseau n'avait rien de ce qu'il fallait pour garder les protecteurs qu'il s'était faits et pour s'en servir. Voltaire, avec ses grands seigneurs, savait être demi-client et demi-patron ; il se prêtait, et ne se donnait pas. Rousseau se donnait aux grands avec une confiance étourdie qui se changeait bientôt en défiance atrabilaire.

Les traits de satire contemporaine répandus çà et là dans le discours de Jean-Jacques Rousseau ne doivent donc pas être pris seulement comme des boutades de mauvaise humeur ou de jalousie; ils ont plus de portée. Ils montrent que les philosophes et la philosophie du jour viennent de rencontrer un adversaire, et que cet adversaire a son parti, adversaire dangereux à ses amis comme à ses ennemis, contradicteur de l'irréligion sans oser être chrétien, essayant de ramener son siècle vers les idées pieuses, mais le laissant dans le vague; en même temps prôneur effréné de l'insurrection et de la démocratie, et travaillant avec plus de hardiesse et d'effet que personne à la ruine de l'ancienne société ou même de tout ordre social, plus destructeur enfin que personne, parce qu'il a la prétention de tout rebâtir. Ces divers traits de la doctrine de Jean-Jacques Rousseau percent partout dans son discours contre les sciences et les arts, mais ils y sont mêlés et confondus. Le siècle ne comprit pas d'abord toute la doctrine de Jean-Jacques Rousseau, puisque Rousseau

n'en montrait encore qu'une partie, et il s'attacha surtout à ce qui piquait le plus sa malignité et sa curiosité : à la satire des littérateurs et à la censure des lettres.

Attaquer l'utilité des sciences et des arts, c'était attaquer dans ses fondements l'éducation que, depuis trois cents ans, l'Europe donne à ses enfants, et qu'Athènes et Rome donnaient aussi à la jeunesse grecque et à la jeunesse romaine. Les exercices du corps avaient dans l'éducation antique plus de place que dans l'éducation moderne; mais l'étude des sciences et des lettres faisait le fond de l'éducation antique comme de l'éducation moderne. Les anciens avaient-ils tort? Oui, selon Rousseau, et nous avons encore plus tort que les anciens. Nous ne songeons qu'à développer l'intelligence, et nous oublions trop les exercices du corps. De là des esprits raffinés et prétentieux, des corps chétifs et par suite des âmes faibles et molles. De même qu'aux fortes épées il ne faut pas des fourreaux de soie, de même aux âmes énergiques il faut des corps robustes. Si Jean-Jacques Rousseau veut proscrire les éducations efféminées qui énervent le corps sous prétexte de rendre l'esprit plus souple et plus délicat, s'il veut établir un juste équilibre entre le développement de la force physique et la force intellectuelle, je suis tout à fait de son avis. Je me souviens qu'en Allemagne le professeur Jahn, en 1811 et en 1812, disait aux jeunes étudiants de l'université qui frémissaient sous le joug des Français : « Faites de la gymnastique, et ne faites pas seulement de la théologie et de la philosophie. Fortifiez vos corps pour la guerre, si vous

voulez délivrer vos âmes; sachez manier les lourdes épées, et ne maniez pas seulement les livres. » Jahn avait raison, et ce sont ces jeunes étudiants endurcis et fortifiés par une gymnastique généreuse qui délivrèrent l'Allemagne. Mais Jahn, qui disait aux étudiants d'apprendre à manier le fusil et le sabre, ne leur disait pas de brûler leurs livres et leurs cahiers. Il leur conseillait de fortifier leurs corps, mais il ne leur demandait pas d'abrutir leurs âmes et d'étouffer leurs esprits. La force physique a grand tort de mépriser la force intellectuelle; elle en a grand besoin pour se soutenir et pour s'accroître. Si Jahn n'avait fait que des Hercules brutaux et sauvages, ces grossiers batailleurs n'auraient pas été capables de l'enthousiasme libéral et patriotique qui a fait la force des Allemands en 1813. Un homme qui a un nom éminent dans les annales des Chambres législatives et qui est un observateur habile et pénétrant, M. Hippolyte Passy, me disait un jour qu'il avait remarqué que, dans la retraite de Moscou, les officiers résistaient plus longtemps et mieux que les soldats aux maux de toutes sortes qui accablaient l'armée. Ils se décourageaient moins vite, et la force morale venait chez eux en aide à la force physique. Ils avaient deux ressources au lieu d'une : ce sont ces deux ressources que l'éducation doit nous ménager. Rousseau a raison de vouloir que dans l'éducation on songe au corps; il a tort de vouloir qu'on néglige l'esprit, et je reconnais bien là le génie révolutionnaire, c'est-à-dire hautain et intolérant, de Jean-Jacques Rousseau. Les révolutionnaires ne savent jamais que remplacer un excès par l'excès contraire. L'éducation

était trop lettrée, ils la font toute matérielle et toute mécanique.

Rousseau blâme fort les colléges : c'est là que la jeunesse s'énerve et s'efféminе à apprendre « des langues qui ne sont en usage nulle part, à composer des vers qu'à peine les enfants pourront comprendre... » Et il cite le mot de Montaigne : « J'aimerois mieux, disait Montaigne, que mon écolier eût passé le temps dans un jeu de paume; au moins le corps en seroit plus dispos. » Que veulent dire Montaigne et Rousseau? Croient-ils par hasard que le collége ne soit pas un lieu où le corps s'habitue à devenir dispos? L'éducation lettrée est un bien ou un mal : grande question! Mais, une fois l'éducation lettrée adoptée, elle comporte, au collége mieux qu'ailleurs, ces exercices du corps qui doivent tempérer la fatigue des exercices de l'esprit. Nulle part la gymnastique, et je parle ici de la gymastique naturelle, de celle qui se trouve dans les jeux des enfants, dans la course, le saut, la balle, etc., n'a plus de part qu'au collége. L'éducation lettrée qui se donne dans l'intérieur de la famille efféminе les enfants, je le reconnais; mais ce n'est pas parce qu'elle est lettrée, c'est parce qu'elle est molle. L'éducation lettrée au contraire, telle qu'elle se donne dans les colléges, peut avoir pour l'esprit les inconvénients de la littérature; mais elle n'a pas pour le corps l'inconvénient de l'affaiblir par la mollesse : elle le rend dispos et fort, et du même coup elle donne à l'âme les qualités que l'âme prend volontiers dans la compagnie d'un corps robuste et ferme qui ne craint pas la fatigue et le danger.

Montaigne, avant Rousseau, avait blâmé le trop de science enseignée aux enfants, et le même homme qui a tant profité des Grecs et des Latins se moquait fort gaiement des petits *sçavanteaux* de collége. « Voyez-le, dit-il, revenir de là, après quinze ou seize ans employés; il n'est rien si mal propre à mettre en besogne; tout ce que vous y reconnaissez davantage, c'est que son latin et son grec l'ont rendu plus sot et présomptueux qu'il n'était parti de la maison. Il en devait rapporter l'âme pleine; il ne l'en rapporte que bouffie, et l'a seulement enflée, au lieu de la grossir. » Montaigne ici se moque des pédants et non des jeunes gens instruits. Il y a beaucoup de sots dans le monde qui le sont sans l'aide du grec et du latin, et il serait trop commode de croire que, pour éviter d'être ridicule, il suffit d'être ignorant. Montaigne a raison de critiquer les pédants : ils ne sont bons à rien; mais chaque métier a ses pédants : j'ai vu des pédants de boudoirs et de salons, car la pédanterie consiste à faire une science et un métier de ce qui devrait rester un goût et un plaisir. Les lettres aussi doivent servir à former l'esprit et à l'élever, à le rendre capable de goûter des plaisirs nobles et délicats, et non à l'embarrasser et à l'engourdir. Les pédants de tout genre, ceux du monde comme ceux du collége, sont ceux qui prennent la forme pour le fond. Blâmer l'éducation pédantesque, ce n'est pas blâmer l'éducation lettrée, c'est en blâmer un des défauts ou des ridicules.

La gymnastique ou les exercices du corps relevés du discrédit où ils étaient tombés peu à peu, grâce à la mollesse du siècle, dans l'éducation privée bien

plus que dans l'éducation publique ; la pédanterie raillée et critiquée, après Montaigne, comme étant l'inévitable effet de l'éducation lettrée, tandis qu'elle en est l'abus et la ruine ; par conséquent une idée vraie, c'est-à-dire le danger de faire des sybarites ou des pédants, poussée avec une exagération déclamatoire jusqu'au paradoxe, jusqu'à la manie de ne priser que les athlètes et les ignorants, et de prendre la force du corps pour un signe certain de la fermeté de l'âme, voilà le premier point que nous devons indiquer dans le discours de Jean-Jacques Rousseau. Venons au second, et essayons d'indiquer également dans ce second point ce qu'il y a de vrai et ce qu'il y a de faux.

La question de la liberté de la presse tient une grande place dans l'histoire politique de l'Europe depuis plus de soixante ans. Jean-Jacques a le mérite, dans son discours, d'avoir prévu la gravité de cette question ; mais ne croyons pas qu'il soit favorable à la liberté de la presse. L'apôtre de la démocratie excessive est l'implacable adversaire de la liberté de la presse, et je n'en suis pas étonné. Le principe fondamental des gouvernements démocratiques est l'idée qu'il y a un droit dans la foule, qu'elle soit instruite ou qu'elle soit ignorante. Chaque homme venant dans ce monde a le droit de donner son avis et son vote sur les affaires de l'État, non pas à titre d'homme sage et avisé, d'homme savant et éclairé, mais à titre d'individu. Avec cette idée, peu importe que les hommes soient instruits ou ignorants, puisqu'ils n'en sont pas moins souverains. Avec cette idée, l'instruction est une sorte de super-

flu et de luxe inutile dans un État, et souvent même dangereux. Or, si l'instruction est inutile, si la littérature est un mal plutôt qu'un remède, à quoi bon la liberté de la presse, qui est un moyen de propager la science? à quoi bon l'imprimerie, qui est un moyen de conserver la science? Écoutons Jean-Jacques Rousseau : « A considérer les désordres affreux que l'imprimerie a déjà causés en Europe, à juger de l'avenir par le progrès que le mal fait d'un jour à l'autre, on peut prévoir aisément *que les souverains ne tarderont pas à se donner autant de soin pour bannir cet art terrible de leurs États qu'ils en ont pris pour l'y introduire.* Le sultan Achmet, cédant aux importunités de quelques prétendus gens de goût, avait consenti d'établir une imprimerie à Constantinople; mais à peine la presse fut-elle en train, qu'on fut contraint de la détruire et d'en jeter les instruments dans un puits. On dit que le calife Omar, consulté sur ce qu'il fallait faire de la bibliothèque d'Alexandrie, répondit en ces termes : « Si les livres de cette « bibliothèque contiennent des choses opposées à « l'Alcoran, ils sont mauvais, il faut les brûler; s'ils « ne contiennent que la doctrine de l'Alcoran, « brûlez-les encore; ils sont superflus. » Nos savants ont cité ce raisonnement comme le comble de l'absurdité. Cependant supposez Grégoire le Grand à la place d'Omar, et l'Évangile à la place de l'Alcoran; la bibliothèque aurait été brûlée, et ce serait peut-être le plus beau trait de la vie de cet illustre pontife. » Quel bizarre mélange de sagacité et de paradoxe! De sagacité politique, quand il prévoit que la liberté de la presse va devenir bientôt le souci des

hommes d'État ; de paradoxe grossier, quand il a l'air de croire ou de dire que le seul moyen d'affranchir les États des soucis que peut leur causer la liberté de la presse est de supprimer l'imprimerie et de brûler les livres. L'*Émile* a été brûlé; cela a-t-il empêché les doctrines de Jean-Jacques Rousseau de se répandre? Eh! dira Jean-Jacques, le mal n'est pas d'avoir brûlé l'*Émile;* le mal est de n'avoir brûlé que l'*Émile*. Un seul livre suffit : l'Orient aura l'Alcoran, et l'Occident l'Évangile. C'est assez! — Vous vous trompez, Jean-Jacques! c'est trop, car il suffit d'un livre et de douze hommes qui le lisent et le commentent ensemble pour convertir de proche en proche le monde entier. Ce ne sont pas les livres qu'il faut supprimer, c'est l'esprit humain qu'il faut détruire, l'esprit qui réfléchit et qui raisonne, la bouche qui parle et l'oreille qui écoute. Nous touchons déjà presque à la grande maxime du discours sur l'inégalité des conditions : l'homme qui pense est un animal dépravé. Cette maxime perce partout dans le premier discours de Jean-Jacques. Prenez en effet la prosopopée de Fabricius et dépouillez-la de la pompe déclamatoire du langage. Quel est le fond de toute cette rhétorique? L'instruction est un fléau, l'intelligence est un danger, l'ignorance est la sauvegarde de la vertu. Fabricius met sur le compte de l'esprit humain tous les péchés de la civilisation romaine. Il a grand tort. L'esprit ne pèche pas seul en ce monde; le corps pèche aussi, et les péchés mortels se partagent fort également entre les deux portions de notre être. Être ignorant est le moyen assurément de ne pas aimer les arts; mais ce n'est pas le moyen de ne

pas être gourmand ou libertin. Le corps a sa corruption qui ne vaut pas mieux que celle de l'esprit ; elle est plus grossière, elle n'est pas moins dangereuse. O Fabricius, vous voulez chasser les philosophes et les rhéteurs grecs ; mais vous n'aurez rien fait, si vous ne chassez pas du même coup les cuisiniers de Sicile et les danseuses de l'Ionie! Que dis-je les chasser de Rome? Ce n'est rien faire encore, si Rome va avec ses légions les chercher en Grèce et en Asie. Si Rome veut garder sa pauvreté et son honnêteté, il faut que Rome garde son étroite enceinte, et s'enferme entre ses sept collines. Il faut que le Capitole soit le couvent où elle emprisonne sa vertu, et non le palais d'où elle commande à l'univers.

Jean-Jacques Rousseau avait attaqué vivement les sciences et les lettres, qui étaient l'objet de la foi, et je dirai volontiers de la superstition du dix-huitième siècle. Il fut donc attaqué à son tour de tous les côtés. Les injures et les railleries commencèrent l'attaque comme toujours, puis vinrent les raisonnements. La discussion que Jean-Jacques Rousseau soutint contre ses adversaires de toutes sortes est plus curieuse, selon moi, que son discours. Le discours appartient presque entièrement au paradoxe et à la rhétorique. Dans la discussion, il est plus sage, parce qu'il sent que c'est le moyen d'être plus fort, et ce qu'il y a de vrai dans ses réflexions sur la trop grande part que le dix-huitième siècle faisait aux sciences et aux lettres paraît d'autant mieux, que Jean-Jacques a soin de le séparer de tout paradoxe. Il restreint et corrige sa thèse, afin de la mieux défendre, et il

change en une vérité de bon sens et d'expérience son paradoxe de rhéteur.

« Gardons-nous de conclure, dit-il à la fin de sa réponse au roi de Pologne Stanislas, qui, en véritable prince philosophe du dix-huitième siècle, avait cru devoir prendre fait et cause pour les sciences et les lettres, gardons-nous de conclure qu'il faille aujourd'hui brûler toutes les bibliothèques, et détruire les universités et les académies [1]; nous ne ferions que replonger l'Europe dans la barbarie, et les mœurs n'y gagneraient rien. Les vices nous resteraient, et nous aurions l'ignorance de plus. C'est avec douleur que je vais prononcer une grande et fatale vérité : il n'y a qu'un pas du savoir à l'ignorance, et l'alternative de l'un à l'autre est fréquente chez les nations ; mais on n'a jamais vu de peuple une fois corrompu revenir à la vertu. En vain vous prétendriez detruire les sources du mal ; en vain vous ôteriez les éléments de la vanité, de l'oisiveté et du luxe; en vain même vous ramèneriez les hommes à cette première égalité, conservatrice de l'innocence et source de toute vertu : leurs cœurs une fois gâtés le seront toujours ; il n'y a plus de remède, à moins de quelque grande révolution, presque aussi à craindre que le mal qu'elle pourrait guérir, et qu'il est blâmable de désirer et impossible de prévoir. *Laissons donc les sciences et les arts adoucir en quelque sorte la férocité des hommes qu'ils ont corrompus....* Les lumières du mé-

1. Que disait donc aux Romains Fabricius? Hâtez-vous de renverser ces amphithéâtres, brisez ces marbres, brûlez ces tableaux !

chant sont encore moins à craindre que sa brutale stupidité[1]. »

J'ai voulu citer tout entier ce curieux passage ; je dois faire maintenant deux observations : l'une qui touche à la méthode et ce que j'appellerai volontiers la tactique de Jean-Jacques Rousseau, l'autre qui touche au fond même de ses idées.

Voici la première.

Rousseau a mis le paradoxe au frontispice de tous ses ouvrages, pour attirer les yeux du public ; il a mis le bon sens au fond de l'édifice et comme dans le sanctuaire. Mais le plus grand nombre de ses lecteurs s'arrête dans le vestibule, sans passer plus avant. Cette manière de se servir du paradoxe comme d'un appât pour la curiosité publique est visible dans le discours sur les sciences et les lettres, quand on rapproche ce discours de la controverse qu'il produisit. Dans le discours, Jean-Jacques Rousseau excommunie sans hésiter les sciences et les lettres ; dans la discussion, il leur fait grâce. Dans le discours, les sciences et les lettres sont un fléau ; dans la discussion, Rousseau avoue qu'à les détruire, les choses iraient encore un peu plus mal. Que conclure donc de cet aveu ? Qu'il faut conserver les bibliothèques, les écoles, les académies, ne point brûler les tableaux, ne pas briser les statues, mais qu'il ne faut pas croire non plus que le soin des sciences puisse nous dispenser du soin des mœurs, qui est mille fois plus important. La science n'ôte pas la vertu, mais elle ne la donne pas non plus, et les peuples les plus savants

1. Réponse au roi de Pologne, t. XV, p. 181-182. Édition 1790.

et les plus spirituels ne sont nécessairement ni les plus vertueux ni les plus vicieux de tous les peuples. Voilà à quelle conclusion de bon sens aboutissait Jean-Jacques Rousseau dans la discussion. De ce côté, la leçon était bonne à donner au dix huitième siècle, qui croyait sincèrement que la science était une bonne œuvre, et que la meilleure manière d'aller dans le paradis, c'était de passer par l'Académie. Il était à propos de rendre à la morale la place que lui avait prise la littérature. C'est ce que veut Rousseau ; seulement, pour arriver à ce but, qui est bon, il passe par le paradoxe, afin d'attirer la foule sur ses pas. Nous verrons comment, dans chacun des ouvrages de Rousseau, le paradoxe sert toujours ainsi de tambour à la vérité et comment l'auteur s'arrange pour faire du bruit avant et afin de faire du bien.

J'arrive à la seconde observation, qui touche au fond même des idées de Rousseau.

Rousseau aurait voulu que l'homme n'arrivât pas à la science; mais puisqu'il y est arrivé, ce qui est un malheur, il ne veut pas qu'il retourne maintenant à l'ignorance, ce qui serait un autre malheur, et un malheur hideux. Sur ce point, Rousseau est bien convaincu que la pire barbarie est celle qui suit la civilisation. Il a peut-être quelque tendresse pour la barbarie qui précède la civilisation : c'est l'âge d'or des poëtes; mais il sait ce que vaut la barbarie qui naît du raffinement même de la civilisation et de ses excès. La barbarie d'avant la civilisation et celle d'après sont également ignorantes ; mais l'ignorance de l'une est l'innocence, celle de l'autre est la brutalité. Il y a deux créations poétiques qui me semblent per-

sonnifier admirablement ces deux états si différents de l'humanité : l'une est *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre, qui exprime l'innocence ; l'autre est le *Caliban* de Shakspeare, qui exprime la brutalité. Paul et Virginie sont étrangers au monde, et ils ont la grâce et la pureté que nous attribuons aux personnages de l'âge d'or. Caliban au contraire, qui est également étranger au monde et à la civilisation, n'y touche que pour se pervertir. Voyez avec quelle effrayante rapidité il prend les vices des matelots. Ne vous y trompez pas : voilà ce que la civilisation fait de la barbarie, quand elle y touche. La civilisation ne devient pas meilleure et plus honnête à l'aide du commerce de la barbarie ; c'est la barbarie qui devient elle-même plus méchante et plus brutale par le commerce de la civilisation. Et qu'on ne croie pas non plus que la civilisation, pour trouver Caliban, ait besoin de l'aller chercher dans les îles désertes : Caliban est partout à côté de nous. Toutes les sociétés civilisées ont leurs sauvages, et le malheur, c'est que ceux qui sont civilisés et ceux qui sont sauvages se touchent et se rapprochent les uns des autres par leurs vices plutôt que par leurs vertus. Un de mes amis qui a vu l'Orient et qui y a vécu me disait fort gaiement, en me parlant des réformes que l'Orient tâchait de faire dans ses lois et dans ses mœurs, en prenant modèle sur la civilisation européenne : « Oui, ce sont toujours des anthropophages ; seulement ils mangent avec des fourchettes. » Ce mot, ingénieux dans son exagération, explique fort bien ce que les sauvages, je dis ceux de notre société occidentale, prennent de la civilisation. Ils en prennent le dehors

et la forme; ils en prennent aussi les vices qu'ils ajoutent aux leurs, et quand les péchés d'en haut arrivent à la portée des passions d'en bas, on dit que la civilisation se répand et s'accroît.

Nous connaissons maintenant la doctrine de Jean-Jacques Rousseau : ne point arriver à la science, mais ne pas non plus retourner à l'ignorance, doctrine qui se prête plus aux regrets qu'aux remèdes, et qui revient à cette grave question qui est un des mystères de la vie humaine : Aurait-il mieux valu pour l'homme qu'il n'y eût ni sciences ni arts dans le monde? ou, pour parler comme la Bible, pourquoi l'homme a-t-il goûté des fruits de l'arbre de la science ? Ici, ne craignons pas d'indiquer une ressemblance tout extérieure entre la doctrine chrétienne et la doctrine de Jean-Jacques Rousseau, afin d'en faire mieux ressortir la différence fondamentale.

La doctrine de Jean-Jacques Rousseau n'a, je le répète, que des regrets et point de remèdes. Il regrette la simplicité et l'ignorance primitives; mais quoi ! cette simplicité et cette ignorance primitives n'existant plus depuis le jour où l'homme, par sa faute, a quitté l'Éden, que faire maintenant? Rien, dit Rousseau, sinon maudire éloquemment la condition humaine. Et si vous pressez le philosophe de vous donner cependant quelque règle de conduite, il ajoutera en grondant qu'il faut tâcher d'être le moins méchant que l'on peut dans le plus mauvais des mondes possibles. Voilà toute la doctrine morale de Rousseau; avec son principe, il ne peut pas en avoir de plus consolante.

La Bible regrette aussi le jour où l'homme s'est

dépouillé de son innocence et de sa félicité primitives, le jour où le mal et la mort sont entrés dans le monde; mais elle ne s'arrête pas à ce point fatal, et elle ne laisse pas l'homme sur cet écueil désespéré. La promesse de la rédemption accompagne l'arrêt de la condamnation. L'homme a maintenant la science du bien et du mal, c'est sa faute et son malheur; mais il aura aussi une loi qui lui enseignera à faire le bien et à fuir le mal; il aura surtout un rédempteur qui l'y aidera. C'est ainsi que dans la religion l'homme est à la fois puni et consolé, déchu par la liberté humaine et relevé par la grâce divine.

Telle est la ressemblance extérieure et la différence fondamentale de la doctrine de Rousseau et de la loi chrétienne. Selon Rousseau, l'invention de la science est la cause de la déchéance de l'homme; mais il laisse l'homme dans cette déchéance et la déplore sans la réparer. La loi chrétienne montre à la fois le mal et le remède. Elle prend l'homme au péché originel, et elle le conduit à la rédemption.

Croyant que l'homme est mauvais depuis l'invention de la science, et mauvais d'une façon irréparable, Rousseau est forcé de croire que tous les progrès de l'homme dans les sciences et dans les lettres profitent au mal plutôt qu'au bien. « Si les hommes sont méchants par leur nature, dit-il dans sa réponse à M. Bordes, il peut arriver, si l'on veut, que les sciences produiront quelque bien entre leurs mains, mais il est très-certain qu'elles y feront beaucoup plus de mal. Il ne faut point donner d'armes à des furieux. « Gardons-nous donc de développer l'esprit

de l'homme, puisque ce serait développer la méchanceté humaine : point d'écoles, point d'imprimerie, point de livres ; « car premièrement les savants ne feront jamais autant de bons livres qu'ils donnent de mauvais exemples, secondement il y aura toujours plus de mauvais livres que de bons. »

Chose curieuse à remarquer en passant : quand sont arrivés les temps prédits par Jean-Jacques Rousseau, quand la liberté de la presse est devenue un sujet de débat entre les rois et leurs sujets, il y a eu un jour en France, en 1827, où la question a été posée et discutée devant les Chambres dans les mêmes termes que du temps de Rousseau, où quelques-uns ont soutenu, comme Rousseau, qu'il fallait supprimer la liberté de faire de bons livres pour détruire plus sûrement la liberté d'en faire de mauvais. Que répondait alors M. Royer-Collard à ces disciples méconnus de Rousseau ? « Dans la pensée intime de nos adversaires, il y a eu de l'imprévoyance, au grand jour de la création, à laisser l'homme s'échapper libre et intelligent au milieu de l'univers : de là sont sortis le mal et l'erreur. Une plus haute sagesse vient réparer la faute de la Providence, restreindre sa libéralité imprudente, et rendre à l'humanité sagement mutilée le service de l'élever à l'heureuse innocence des brutes. »

L'innocence des brutes ! voilà, en effet, l'avenir que Rousseau semble souhaiter à l'homme. « Il ne faut point, dit-il, nous faire *tant de peur de la vie purement animale*, ni la considérer comme le pire état où nous puissions tomber, car il vaudrait encore mieux ressembler à une brebis qu'à un mauvais ange. »

S'il ne doit point y avoir de livres dans la république de Rousseau, parce que les livres font ordinairement plus de mal que de bien, ils ne faut pas non plus que les sujets de Rousseau aillent chercher ailleurs les livres et l'instruction qu'ils ne trouvent pas dans leur pays. Aussi Rousseau défend à ses sujets de voyager. « Si j'étais chef de quelqu'un des peuples de la Nigritie, je déclare que je ferais élever sur la frontière du pays une potence où je ferais pendre sans rémission le premier Européen qui oserait y pénétrer et le premier citoyen qui tenterait d'en sortir. On me demandera peut-être quel mal peut faire à l'État un citoyen qui en sort pour n'y plus rentrer? Il fait du mal aux autres par le mauvais exemple qu'il donne; il en fait à lui-même par les vices qu'il va chercher. De toute manière, c'est à la loi de le prévenir, et il vaut encore mieux qu'il soit pendu que méchant. » Assurément, il vaut mieux être pendu que méchant, puisqu'il y a un autre monde. Je propose cependant un amendement à la loi de Rousseau : c'est que cette loi sera faite et appliquée par un Dieu, afin que je sois sûr de n'être pendu que si je suis vraiment méchant.

Est-ce tout? Est-ce assez de gênes et de contraintes, assez de privations et d'entraves? non. Cette société qui ne lira pas, qui n'étudiera pas, qui ne voyagera pas, que fera-t-elle? — Eh bien! elle travaillera : le grand mal! — J'entends; mais à quoi travaillera-t-elle? Aux métiers qui ont besoin des sciences ou des arts? assurément non. Que fera-t-elle donc? Elle travaillera de ses mains, sans se faire aider par aucun outil trop ingénieux, ou qui suppose trop de réflexion

dans l'inventeur ou dans l'ouvrier. On aura soin surtout en travaillant de ne pas le faire pour devenir riche ou pour se distinguer, car s'il y a des riches dans la société de Rousseau, ou des hommes qui veuillent se faire un nom, tout est perdu. Point de loisirs qui se puissent donner à la réflexion ou à l'étude, point de supériorité qui fasse qu'un homme vaille mieux qu'un autre et s'en applaudisse. « Dans un État bien constitué, tous les citoyens sont si bien égaux, que nul ne peut être préféré aux autres comme le plus savant ni même comme le plus habile. » Avez-vous jamais vu dans nos villes manufacturières un de ces grands établissements où de la cave au grenier un machine à vapeur fait mouvoir tous les métiers? Les ouvriers sont près de ces métiers agissants, et rattachent les fils qui se cassent. Personne ne pense, personne ne réfléchit, ni l'homme ni la machine, et tout travaille avec une activité infatigable, les mains occupées, l'esprit en repos. Voilà l'image de la société de Rousseau, avec cette différence que la machine à vapeur vient de la science, et qu'à ce titre elle ne doit pas être admise dans l'atelier de Rousseau, et que de plus la machine travaille pour enrichir quelqu'un, ce qui est contraire aussi aux règles d'un état bien constitué. Travailler sans penser, travailler pour ne point s'enrichir et pour ne point se distinguer, travailler comme la fourmi et comme l'abeille, par instinct et non par goût et par émulation, voilà le but final de l'humanité. Quand Dieu a condamné l'homme au travail, il a donné au travail ses dédommagements, la liberté, la science, la richesse, la gloire. Rousseau condamne

l'homme au travail obligé, ignorant, et infructueux.

J'ai indiqué quelle était la ressemblance extérieure et la différence fondamentale entre le principe de la doctrine chrétienne et le principe de la doctrine de Jean-Jacques Rousseau. La différence de régime n'est pas moins grande que la différence de principes entre les deux doctrines, en dépit de quelques ressemblances apparentes.

Rousseau en effet veut que l'homme renonce aux sciences, aux arts, aux lettres, à tout ce qui développe l'esprit et le cœur de l'homme. Le chrétien aime aussi à renoncer au monde et à tout ce qui excite les passions humaines. Rousseau veut que sa république s'isole et s'éloigne du commerce des hommes; il la met dans un désert ou dans une prison pour la maintenir honnête et pure. L'ascétisme chrétien a aussi ses thébaïdes; mais c'est ici que s'arrête la ressemblance et que commence une profonde et heureuse différence. La thébaïde exclut le monde, elle n'exclut pas la science. Saint Jérôme au désert traduit la Bible et correspond avec saint Augustin. La religion sait qu'elle est assez forte pour contenir et pour régler l'esprit; elle n'a pas besoin de l'engourdir et de l'étouffer. Rousseau désespère de la vertu dans la science; c'est au contraire la vertu dans la science qui fait la grandeur des Pères de l'Église. Avec la foi, l'âme humaine n'a pas à craindre de devenir plus mauvaise en devenant plus savante, et, si fougueux que soit le cheval, le frein suffit à le conduire. Il n'y a que les calomniateurs de la religion chrétienne qui prétendent qu'elle est fa-

vorable à l'ignorance. Quand Jésus-Christ dit ces paroles : « Je vous rends gloire, ô mon Père, seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et de ce que vous les avez révélées aux simples et aux petits[1], » entendez bien, dit saint Augustin, le langage du Sauveur; c'est aux simples et aux petits qu'il a révélé ses mystères, et non pas aux sots, *non stultis, sed parvulis*, aux humbles de cœur et d'esprit, et non pas aux ignorants orgueilleux qui veulent faire de leur bêtise triomphante le niveau de l'esprit humain. Jésus-Christ a condamné les sages et les prudents qui s'enorgueillissent et non ceux qui s'humilient; il a condamné l'orgueil et non pas l'intelligence : *tumorem se damnasse significavit, non animum*. Oui, Dieu réprouve l'orgueil de la science et de la sagesse, mais ce n'est point pour approuver l'orgueil de la sottise et de l'ignorance. C'est aux simples que Dieu se révèle et non aux sots. Un sot est une bête qui n'est pas simple. La bête est aimable quand elle est simple et douce, même la bête humaine, et quand elle ne force pas sa nature. Le peuple croit que les idiots sont bénis de Dieu, parce qu'ils sont doux et simples. Je suis volontiers de son avis; mais l'idiot orgueilleux ou l'idiot prémédité, l'idiot qui érige l'idiotisme en système et en théorie a beau me dire que Dieu ne se révèle pas aux savants et aux prudents, mais aux petits : je dis avec saint Augustin que Dieu se révèle encore moins à ceux qui se font une autorité de leur petitesse pour rapetisser les

1. Saint Matthieu, chap. XI, verset 25.

autres. Dieu est pour les humbles, et il est contre les niveleurs.

Le nivellement intellectuel et moral de l'esprit humain, voilà le fond de la doctrine de Jean-Jacques Rousseau ; il n'y a rien là de chrétien, ni dans le principe ni dans le but. Quand l'ascétisme renonce au monde, c'est pour se donner à Dieu, et il ne se détache de la terre que pour obtenir le ciel. Quand Jean-Jacques Rousseau, au contraire, veut que son citoyen renonce au monde, à la science, à la liberté, qu'a-t-il à lui donner en retour? Le bonheur de la vie purement animale et la félicité des brebis qui ne rencontrent pas de loups! A ce compte, Dieu pouvait s'arrêter à la création des animaux et ne pas aller jusqu'à la création de l'homme. Et même pourquoi ne pas s'arrêter aux végétaux, dont la vie, moins remuante et moins passionnée que celle des animaux, me paraît plus heureuse? Pourquoi même des végétaux? pourquoi quelque chose?

CHAPITRE III

LA VIE ET LES ÉCRITS DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU DE 1750 A 1754.

I

Je veux dans ce chapitre examiner la vie et les ouvrages de Jean-Jacques Rousseau depuis 1750 jusqu'en 1754, voir quels sont ses sentiments, ses habitudes, ses relations, le monde où il vit, l'allure qu'il y a, et en même temps étudier la suite de ses pensées depuis le *Discours sur les arts et sur les sciences* jusqu'au *Discours sur l'inégalité des conditions humaines*.

Le *Discours sur les sciences et les arts* avait fait un grand bruit, et Rousseau était sorti de son obscurité. Il la regrette et dit dans ses *Confessions*[1] que ce succès a fait son malheur. Rousseau n'a pas regretté son obscurité au moment où il l'a perdue; c'est plus tard, lorsqu'il était déjà grand et illustre, mais tourmenté par les inquiétudes de son imagination, c'est

1. Livre VIII.

plus tard seulement qu'il a regretté l'obscurité qu'il ne pouvait plus retrouver. En 1750, il accueillit avec joie la célébrité, et, loin de la repousser, il la chercha partout, concourant pour les académies, étendant ses relations dans le monde et tâchant d'étonner son siècle par la singularité de ses idées et même de ses habitudes.

C'est à ce moment, en effet, qu'il fit cette réforme somptuaire dont il parle dans ses *Confessions*. Il quitta la dorure et les bas blancs, prit une perruque ronde, posa l'épée, et, voulant choisir un métier, il choisit celui de copiste de musique. « Je compris, dit-il dans ses *Confessions*, tout l'avantage que je pouvais tirer du grand succès de mon discours pour le parti que j'étais prêt à prendre, et je jugeai qu'un copiste de quelque célébrité ne manquerait vraisemblablement pas de travail. » Je n'aime pas beaucoup qu'on fasse des lettres un métier ; ce que j'aime encorme moins, c'est qu'on en fasse l'affiche d'un autre métier. Rousseau, au surplus, fut puni d'avoir voulu ainsi jouer l'ouvrier en restant homme de lettres. « Les deux métiers, dit-il, se contrariaient par les diverses manières de vivre auxquelles ils m'assujettissaient. Le succès de mes premiers écrits m'avait mis à la mode. L'état que j'avais pris excitait la curiosité ; l'on voulait connaître cet homme bizarre qui ne recherchait personne et ne se souciait de rien que de vivre heureux et libre à sa manière ; c'en était assez pour qu'il ne le pût point. Ma chambre ne désemplissait pas de gens qui, sous divers prétextes, venaient s'emparer de mon temps. Les femmes employaient mille ruses pour m'avoir à dîner. Plus je

brusquais les gens, plus ils s'obstinaient... Je sentis alors qu'il n'est pas toujours aussi aisé qu'on se l'imagine d'être pauvre et indépendant. Je voulais vivre de mon métier ; le public ne le voulait pas. On imaginait mille petits moyens pour me dédommager du temps qu'on me faisait perdre. Bientôt il aurait fallu me montrer comme Polichinelle, à tant par personne. Je ne connais pas d'assujettissement plus avilissant et plus cruel que celui-là. Je n'y vis de remède que de refuser les cadeaux, grands et petits, de ne faire exception pour qui que ce fût. Tout cela ne fit qu'attirer les donneurs... On se doutera bien que le parti que j'avais pris et le système que je voulais suivre n'étaient pas du goût de Madame Levasseur[1]. Tout le désintéressement de la fille ne l'empêchait pas de suivre les directions de sa mère, et les *gouverneuses*, comme les appelait Gauffecourt, n'étaient pas toujours aussi fermes que moi dans leurs refus[2]. »

Quelle piquante et triste comédie Rousseau nous raconte là ! Comédie dans Rousseau qui se fait artisan, mais qui compte sur sa renommée d'homme de lettres pour achalander son atelier ; comédie dans le beau monde du dix-huitième siècle, qui sent bien que le métier de Rousseau n'est qu'une grimace, mais qui s'y laisse prendre volontiers, qui va demander au copiste de lui montrer l'homme de lettres, et qui, voulant payer sa curiosité, se pique de libéralité envers cet homme qui se pique de désintéressement ; comédie enfin dans les *gouverneuses*, mais comédie,

1. Mère de Thérèse.
2. *Confessions*, livre VIII.

disons-le, à la façon des valets, qui prennent de toutes mains, et qui, chose misérable, font jouer à Rousseau le rôle de mendiant, comme pour le punir d'avoir voulu jouer le rôle d'ouvrier.

Rousseau, à cette époque, n'était point encore misanthrope[1]. Parmi ces femmes qui voulaient toutes l'avoir à dîner, il y en a qui semblent avoir réussi pour quelque temps à apprivoiser l'ours. C'est même une des flatteries de Rousseau de leur dire « qu'il leur appartient d'apprivoiser les monstres[2]. » Nous trouvons à ce moment dans sa correspondance plusieurs petits billets écrits à Madame de Créqui, qui sentent la coquetterie d'un solitaire qui veut se faire attirer par le monde. La correspondance avec madame de Créqui commença, comme toutes les amitiés de Jean-Jacques Rousseau, par être vive et presque passionnée. Bientôt elle s'amortit; les billets cessent, et pendant six ans, de 1752 à 1758, nous ne trouvons pas une seule lettre de Rousseau à madame de Créqui. Depuis 1758, Rousseau lui écrit de loin en loin: tantôt ce sont des boutades de misanthropie déclamatoire, comme lorsqu'il lui reproche de trop craindre pour la vie de son fils qui faisait la guerre

1. Loin de prêcher la fuite des hommes et le goût de la solitude, il écrivait alors à un homme du monde qui s'était pris tout à coup de passion pour la retraite : « ... Vous n'avez pas sans doute renoncé absolument à la société, ni au commerce des hommes; comme vous vous êtes déterminé de pur choix, et sans qu'aucun fâcheux revers vous y ait contraint, vous n'aurez garde d'épouser les fureurs atrabilaires des misanthropes, ennemis mortels du genre humain. » (*Correspondance*, 1749.)

2. Lettre à Madame de Créqui, 9 octobre 1751.

et qu'il s'écrie : « Eh ! madame, est-ce un si grand mal de mourir ? Hélas ! c'en est souvent un bien plus grand de vivre[1]; tantôt ce sont des brusqueries et des impolitesses, comme lorsqu'il gourmande madame de Créqui, qui lui a envoyé quatre poulardes; enfin la correspondance avec madame de Créqui se termine par un trait de brutale défiance, comme se terminaient en général les amitiés de Rousseau[2].

A mesure que nous avancerons dans l'examen de la vie et des ouvrages de Jean-Jacques Rousseau, nous trouverons des dévotes de Rousseau plus ferventes, plus passionnées, plus persévérantes que madame de Créqui; j'ai cependant voulu en dire un mot, d'abord parce qu'elle fut la première, et de plus parce que son histoire montre comment Rousseau s'attirait ses dévotes et comment il les traitait.

Disons aussi quelques mots des personnages du monde ou de la littérature avec lesquels Rousseau est alors en relations. Nous ne parlons pas de ceux qui sont mêlés aux aventures de sa vie, comme Grimm et Diderot; nous voulons parler seulement de ceux avec lesquels Rousseau entretenait à ce moment quelques rapports d'amitié, et qui ont eu sur son génie croissant plus d'influence peut-être qu'on ne le pense. A ce sujet, je veux revenir un instant sur un homme qui accueillit Rousseau lorsqu'il arriva à Paris en 1741, sur le père Castel. Rousseau lui était adressé comme musicien; mais le père Castel était un

1. *Correspondance*, 13 octobre 1758.
2. Voir la dernière lettre à Madame de Créqui, 1771.

musicien du genre de Rousseau, c'est-à-dire un homme qui aimait la musique, et qui même s'en était fait un système particulier; mais c'était surtout un homme d'esprit qui avait beaucoup d'idées et qui même ne craignait pas le paradoxe. Il m'est difficile de croire qu'il n'ait jamais parlé d'autre chose que de musique avec Rousseau, et que par ses réflexions il ne l'ait pas disposé contre les philosophes et les littérateurs du siècle, quand je lis du père Castel les phrases suivantes : « La science est aujourd'hui trop répandue, trop facile et à trop grand marché; elle est trop à la portée de bien des têtes qui n'ont pas la force de la porter. Je suis payé pour vanter les journaux, les dictionnaires, les manières de faciliter les sciences et de les mettre à la portée de tout le monde. J'ai été trente ans journaliste; j'ai mis les mathématiques en une espèce de dictionnaire, et ma fantaisie a toujours été de tout faciliter, arts, science et littérature. J'ai cru par là faire la guerre à la demi-science et rendre tout le monde pleinement savant. Pour un savant que j'ai fait, j'ai fait deux à trois cents demi-savants, quart et demi-quart de savants, et il y a plus de quinze ans que j'ai reconnu de bonne foi que j'avais manqué mon coup et mon but...[1]. » Voilà des idées qui touchent de bien près à celles de Rousseau. Le même homme, il est vrai, qui se repent d'avoir trop aidé à la diffusion des sciences par les journaux et par les dictionnaires, est grand partisan des routes, des canaux, et de tous les moyens de communication; il en parle même comme pourrait faire un

1. *Esprit du père Castel*, 1763, p. 110 et 111.

économiste de nos jours. Ainsi il remarque que l'intendant du Languedoc sous Louis XIV, M. Lamoignon de Baville, a plus fait pour soumettre et pacifier les Cévennes par les grandes routes qu'il y a ouvertes que le maréchal de Villars par les armes et par les négociations. Il croit que les routes créent des voyageurs, et qu'elles développent sur leur passage l'industrie et l'agriculture. « Percez un État en tous sens de canaux et de grands chemins; dès ce moment, sans presque qu'on s'en mêle, tout va s'animer dans ces grandes voies et dans tout ce qui y aboutit. Croyez-vous ce que je vais vous dire? Il n'est pas possible qu'un pays soit longtemps en friche, lorsqu'il est coupé de grands chemins...[1]. » Ainsi va la nature humaine. L'ingénieur se défie des livres, il en médit; mais il adore les routes, et il ne comprend pas que les livres et les chemins sont des véhicules de genre différent, mais de même effet, et qu'on ne peut pas remuer le corps de l'homme sans remuer aussi quelque peu son esprit. Les sciences mentent quand elles se vantent de ne s'adresser qu'à la matière, et qu'elles s'en font un mérite auprès des gouvernements; elles ont tous les dangers des lettres et n'en ont pas les remèdes[2].

1. *Esprit du père Castel*, p. 173.

2. Le père Castel, devançant les hardis aphorismes des ingénieurs de nos jours, croit même que « les ruisseaux n'existent que pour servir d'ébauches et comme de semences des canaux que nous pouvons former en les recueillant, en les perfectionnant, et que les torrents laissent aussi des ébauches et des semences de grands chemins qu'il ne tient non plus qu'à notre art de perfectionner et de multiplier. » Page 181.

Je me suis arrêté un instant sur le père Castel, parce qu'il y a entre ses idées et celles de Jean-Jacques Rousseau quelques traits de ressemblance et de différence qu'il m'a paru curieux de signaler, d'autant plus que le père Castel est aujourd'hui fort inconnu. Les autres personnes avec lesquelles Rousseau est alors en correspondance sont plus célèbres que le père Castel : c'est l'abbé Raynal, d'Holbach, Saurin, l'abbé Prévost, Boulanger, etc.; voilà pour la littérature. Pour le monde, Rousseau voit, surtout à ce moment, la société de madame d'Épinay. Il est mêlé à toutes les aventures, à tous les amusements, comme aussi à tous les chagrins de cette société. C'est ici, par exemple, que vient se placer une lettre de Rousseau sur la mort de la belle-sœur de madame d'Épinay, madame de Jully, et si je parle de cette lettre, c'est qu'elle montre un coin des mœurs du dix-huitième siècle.

Madame de Jully était une jeune femme belle, élégante, gracieuse, spirituelle, et qui vivait dans les plaisirs du monde ; tout à coup elle tombe malade de la petite vérole et elle meurt. Rien de si triste et de si simple, hélas! que cette aventure, et la société du dix-huitième siècle ne se serait pas occupée de la mort de madame de Jully plus que le monde ne fait de tant de jeunes et belles femmes qui fleurissent un instant et qui tombent, si M. de Jully n'avait témoigné de la mort de sa femme une douleur excessive et surtout inattendue. Il ne paraissait guère en effet beaucoup aimer sa femme quand elle vivait; madame de Jully, de son côté, n'aimait guère son mari. Cependant, une fois sa femme morte, M. de Jully fut

inconsolable, et c'est là ce qui fit causer à perte de vue le monde à la fois frivole et lettré où vivaient madame d'Épinay et Rousseau. Qu'était-ce que la douleur de M. de Jully? Était-ce un caprice? était-ce un jeu? Pour un philosophe et pour un romancier, il y avait de quoi méditer et il y avait de quoi s'attendrir sur cette douleur. Rousseau pourtant, dans la lettre qu'il écrit à M. de Francueil, beau-frère de M. de Jully, prend le petit côté de cette aventure; non-seulement il n'est pas ému de la douleur de M. de Jully, il s'en moque ou en fait un sujet de réflexions littéraires. « Il ne s'est pas contenté, dit-il en parlant de M. de Jully, de faire placer partout le portrait de sa femme, il vient de bâtir un cabinet qu'il a fait décorer d'un superbe mausolée de marbre avec le buste de madame de Jully et une inscription en vers latins qui sont, ma foi, très-pathétiques et très-beaux. Savez-vous, monsieur, qu'un habile artiste, en pareil cas, serait peut-être désolé que sa femme revînt? » Que dirons-nous à notre tour de cette manière d'entendre finesse à la douleur de M. de Jully? Pourquoi, après tout, tant s'étonner de cette douleur et tant la commenter? Deux personnes vivaient de la vie insouciante du monde, sans trop s'inquiéter l'une de l'autre, quoique mariées, quand tout à coup la mort est venue qui a jeté ses pensées graves et sérieuses à travers la frivolité de cette vie mondaine. En voyant périr tout à coup sa jeune et belle femme, M. de Jully a senti peut-être qu'il l'aimait au fond du cœur, ou plutôt ce cœur blasé et engourdi est devenu sensible à l'aide de cette piqûre que nous font les choses irréparables. Que de gens ne comprennent et ne sentent

que ce qu'ils perdent! Ils ne savent pas jouir, ils ne savent que regretter. Les âmes du monde surtout en sont souvent là; la mollesse de la vie ôte aux sentiments la force et le ressort; la rude rencontre de la mort les leur rend. Tel était M. de Jully, insouciant et indifférent envers sa femme vivante, inconsolable envers sa femme morte.

L'histoire de madame de Jully m'intéressant, j'ai voulu savoir qui aimait cette jeune femme, tant aimée de son mari après sa mort. Cela me l'a un peu gâtée, je le confesse; mais cela, en même temps, m'a ouvert une échappée nouvelle sur la société du dix-huitième siècle. Madame de Jully aimait Jélyotte, et Jélyotte était un acteur de l'opéra, dont Marmontel fait grand éloge dans ses *Mémoires*, non pas seulement comme chanteur, mais comme homme du monde; il dit même de lui ce mot remarquable : « Si l'on me demande quel est l'homme le plus complétement heureux que j'aie vu en ma vie, je répondrai : c'est Jélyotte [1] ! » Un homme heureux! chose rare et digne d'être considérée un instant! Marmontel nous dit ce qui, selon lui, faisait de Jélyotte un homme heureux : acteur, c'était l'idole du public; dans le monde, il était accueilli et désiré; partout simple, doux et modeste, il n'était jamais déplacé. » Il avait beaucoup de crédit dans les bureaux et près des ministres; il s'en servait pour obliger ses amis. Enfin, « homme à bonnes fortunes autant et plus qu'il n'aurait voulu l'être, il était renommé pour sa discrétion. » Voilà, selon Marmontel, l'homme heureux

1. *Mémoires*, livre IV.

dans le dix-huitième siècle. Chaque siècle aussi bien et chaque classe de la société a son type de l'homme heureux; ce qui fait, pour le dire en passant, qu'il y a du bonheur pour chaque temps et pour tout le monde. Et cependant, comme il n'y a pas de tableau qui n'ait son ombre, j'ai trouvé l'ombre au tableau du bonheur de Jélyotte : c'est le passage suivant des *Mémoires* de madame d'Épinay : « Une chose m'étonne, et je n'y entends rien. Jélyotte, fameux chanteur de l'Opéra, s'est installé chez madame de Jully pendant l'hiver dernier. Il a un ton, une aisance à laquelle je ne me fais point. Je sais qu'il y a nombre de bonnes maisons où il est reçu; mais cela m'est toujours nouveau, et, quand il perd vingt louis au brelan, je ne puis m'empêcher d'être étonné qu'on les prenne. Il est réellement d'une société très-agréable : il cause bien, il a de grands airs sans être fat; il a seulement un ton au-dessus de son état. Je suis même persuadée qu'il parviendrait à le faire oublier, s'il n'était pas forcé de l'afficher trois fois la semaine[1]. » Est-ce être tout à fait heureux que d'être exposé à de pareilles réflexions de la part d'une femme du monde et d'une femme d'esprit? Grave question, que je laisse à débattre entre madame d'Épinay et Marmontel. Je dirai seulement que, quant à moi, je sais gré à madame d'Épinay de son observation; cela prouve qu'on est toujours prude par quelque endroit.

1. *Mémoires* de Madame d'Épinay, t. I[er], p. 290. Édition Charpentier, 1863.

II

A prendre le monde dans lequel il vivait alors, Rousseau n'avait rien d'un misanthrope. A prendre les ouvrages de ce moment de sa vie, il continuait le rôle qu'il avait pris dans son premier discours de censeur de la civilisation. Il concourait pour les académies, il travaillait pour l'Encyclopédie; mais partout il frondait les arts et les lettres, sous prétexte de ramener les hommes à la simplicité et à la vertu. L'académie de Corse avait proposé cette question : « Quelle est la vertu la plus nécessaire aux héros, et quels sont les héros à qui cette vertu a manqué ? » Cette question, qui ressemble un peu à une énigme, inspira à Rousseau un mauvais discours qui n'est curieux pour nous que parce qu'il continue son plan d'attaque contre la littérature. Ainsi le signe caractéristique de l'héroïsme, selon Rousseau, c'est l'action, et je suis de son avis; mais il part de là pour attaquer Socrate et Platon : Socrate, « parce qu'il vit et déplora les malheurs de sa patrie, et qu'il laissa à Thrasybule la gloire de les finir; Platon, parce qu'il était éloquent à la cour de Denis, et que ce fut Timoléon qui délivra Syracuse du joug de la tyrannie.» Que veut dire Rousseau ? Que les généraux qui se fâchent sont plus redoutables que les philosophes qui

se résignent? assurément! Une autre idée de Rousseau dans ses discours, idée chère à tous les pouvoirs révolutionnaires et qui a fait école, c'est que le meilleur moyen d'arriver à la liberté, c'est de passer par la dictature. « C'est souvent la force à la main qu'un héros se met en état de recevoir les bénédictions des hommes, qu'il contraint d'abord à porter le joug des lois pour les soumettre enfin à l'autorité de la raison. »

Concourir pour les académies, c'est prendre tout à fait le rôle de littérateur. Rousseau le prenait encore mieux en composant des ouvrages pour ceux qui voulaient être auteurs et qui ne s'en trouvaient pas le talent. C'est ainsi qu'il fit une oraison funèbre du duc d'Orléans pour l'abbé Darcy. Cet abbé, qui voulait être prédicateur, croyait sans doute que, quand on ne fait pas soi-même ses discours, il faut qu'ils soient bons : ainsi, voulant faire un panégyrique de saint Louis, il s'était une fois adressé à Voltaire, et, voulant maintenant faire une oraison funèbre du duc d'Orléans, il s'adressait à Rousseau. Malheureusement, Voltaire et Rousseau, quand ils composaient pour l'abbé Darcy, travaillaient comme pour lui et non comme pour eux-mêmes. Aussi l'oraison funèbre du duc d'Orléans est fort mauvaise. Le héros pourtant avait quelques titres aux louanges de Rousseau. Fils du régent et premier prince du sang, le duc d'Orléans avait quitté la cour et s'était retiré à Sainte-Geneviève, où il acheva sa vie dans l'étude et dans les bonnes œuvres. Cela avait de quoi toucher Rousseau, et l'homme qui regrettait de n'avoir pas été graveur et de n'avoir pas vécu obscur

devait comprendre celui qui n'avait pas voulu être prince et qui avait mieux aimé vivre dans un cloître que dans un palais.

L'ouvrage le plus important de Rousseau à cette époque est le *Discours sur l'économie politique*, fait pour l'Encyclopédie, et qui, moins paradoxal dans sa forme et dans sa conclusion que le *Discours sur les sciences et les arts* qui l'avait précédé, et le *Discours sur l'inégalité des conditions humaines* qui le suivit, n'en est pas moins curieux à étudier, parce qu'aucun autre ouvrage de Rousseau ne montre mieux le fond de ses opinions et à quels souvenirs il empruntait sa politique.

Rousseau n'a rien des publicistes modernes : il n'est ni de l'école de Grotius ni de l'école de Montesquieu ; il ne tient aucun compte de l'histoire, de la coutume, de l'état des mœurs et de l'âge des sociétés : il est de l'école des anciens, il est tout spéculatif ; mais ces spéculations ont toutes la morale pour principe. La morale, en effet, fait le fond de la politique ancienne. Le législateur moderne cherche à déterminer quels sont les droits des citoyens et comment ils peuvent exercer ces droits ; le législateur ancien (je parle du législateur spéculatif) règle avec une autorité souveraine la conduite des citoyens de son État : il dit ce que feront les guerriers et les magistrats, comment ils seront élevés, comment ils seront nourris, comment ils seront vêtus. Quant aux autres habitants de la ville, quant aux commerçants et aux artisans, il n'en est pas question. Dans les publicistes antiques, l'État est une sorte de couvent politique, où il y a des esclaves pour faire le ménage.

Les membres de la communauté s'occupent du gouvernement sans être distraits par aucun soin subalterne. Voilà l'école à laquelle appartient Rousseau. Il ne connaît et ne comprend que les petites républiques des anciens ou les petites républiques de la Suisse. La république de Platon ne comprend que huit à dix mille citoyens : les anciens, pour les grands États, ne concevaient que la monarchie ; la république était pour eux le gouvernement de l'élite et du petit nombre.

Il y a, selon Rousseau, trois règles fondamentales dans l'économie publique, trois conditions d'un gouvernement légitime. La première, c'est que la loi soit l'expression de la volonté générale : partout où la loi est l'expression de la volonté particulière d'un seul homme ou de quelques hommes, il y a tyrannie ; partout où la loi est l'expression de la volonté générale, il y a liberté et dignité. Mais quoi? si la loi, quoique étant l'expression de la volonté générale, n'est pas juste! Selon Rousseau, et nous retrouvons ici le publiciste si cher à l'école démocratique, la loi est toujours juste, parce qu'elle est la loi [1]. Mais, de plus, la volonté générale sera toujours juste, parce que les citoyens seront élevés de manière à toujours aimer la justice et à la préférer à leurs intérêts particuliers. Ici Rousseau insiste sur le soin que le législateur doit donner à l'éducation des citoyens : c'est par l'éducation, c'est en formant les citoyens à la vertu que ceux-ci seront disposés à toujours rapporter leurs volontés particulières à la

1. « Comme si tout ce qu'ordonne la loi pouvait ne pas être légitime... »

volonté générale, ce qui est la seconde règle de l'économie publique et la seconde condition d'un gouvernement légitime.

La troisième règle de l'économie publique est de pourvoir aux besoins publics. Ici nous nous rapprochons du sens que nous attribuons de nos jours au mot d'économie politique; mais nous nous en éloignerons fort pour le fond des maximes. C'était par la morale que le législateur pourvoyait *au gouvernement des personnes :* ce sera par la morale aussi qu'il pourvoira *à l'administration des biens*, et de même qu'il inspirait la justice à la volonté générale et la vertu aux volontés particulières à l'aide de l'éducation, de même il règle l'administration des biens dans son État en inspirant ou en imposant aux propriétaires le désintéressement, la simplicité et le goût de la pauvreté. Au lieu d'un système d'économie politique qui traite de la production et de la répartition de la richesse, il fait un système de morale qui nous apprend à nous passer de la fortune et même à la craindre comme un danger.

Venons aux exemples, afin de montrer combien l'économie politique de Jean-Jacques est contraire à l'économie politique de nos jours. Je suppose, par exemple, qu'il plût au gouvernement de décréter qu'à moins de trente mille livres de rente, personne n'a le droit de porter un habit de drap fin ou de manger de la venaison. Quelles réclamations de toutes parts! réclamations de la part de ceux qui achètent, réclamations plus vives encore de la part de ceux qui vendent. Eh quoi! ne puis-je pas dépenser mon argent comme bon me semble? Si j'aime mieux être bien

vêtu que bien nourri, ou si j'aime mieux être bien vêtu que bien logé, de quel droit l'État vient-il se mêler de ma toilette ou de ma nourriture? Je paye mes contributions; que veut-on de plus? Pourquoi, diraient d'autre part les marchands de drap, les tailleurs et les vendeurs de comestibles, pourquoi ne pas nous laisser gagner honnêtement notre vie en faisant notre commerce? Pourquoi nous empêcher d'avoir des pratiques? Nous payons notre patente; l'État doit être content, et il n'a pas le droit de se mêler de nos affaires. Ces plaintes-là nous paraîtraient fort justes. Selon Jean-Jacques Rousseau cependant, l'État doit se mêler du vêtement et de la nourriture des citoyens, et veiller à ce que les uns ne soient pas trop élégants et les autres trop gourmands. « Former des hommes, dit Jean-Jacques, c'était là le grand art des gouvernements anciens, dans ce temps reculé où les philosophes donnaient des lois aux peuples et n'employaient leur autorité qu'à les rendre sages et heureux. *De là tant de lois somptuaires*, tant de règlements sur les mœurs, tant de maximes publiques, admises ou rejetées avec le plus grand soin..... Mais nos gouvernements modernes, qui croient avoir tout fait quand ils ont tiré de l'argent, n'imaginent pas qu'il soit nécessaire ou possible d'aller jusque-là. » A Dieu ne plaise que je prenne la boutade de Jean-Jacques pour une juste définition des gouvernements modernes! Ils font autre chose que de tirer de l'argent des contribuables; ils le dépensent, ce qui est la mesure sur laquelle il faut les juger; car dépenser bien ou dépenser mal l'argent du public, c'est là toute la différence entre les bon-

nes et les mauvaises administrations, entre les bons et les mauvais gouvernements. Je veux dire seulement que les gouvernements modernes ne se croient pas chargés du soin des mœurs de la société; ils n'entrent pas dans le détail de la conduite des citoyens, et ils ne répriment les péchés capitaux que lorsque ces péchés deviennent des crimes. Cette réserve des gouvernements tient, selon moi, à ce que, dans les temps modernes, c'est l'Église qui veille au maintien des mœurs, et qu'elle a pour exercer cette surveillance des moyens et des ressources que l'État ne peut point avoir. Quelle police, si habile et si minutieuse qu'elle soit, vaudra jamais celle que fait le prêtre dans le confessionnal, où il attend, non les rapports de l'espionnage, mais les aveux du remords et du repentir? L'Église étant chargée du soin de la conscience, c'est-à-dire du soin de l'ordre intérieur, l'État n'a plus que le soin de l'ordre extérieur. Et voyez combien est juste le partage que l'Église et l'État se sont fait du gouvernement de l'homme! L'Église a la force qui persuade, elle règne sur l'homme du dedans; l'État a la force qui contraint, il règne sur l'homme du dehors. Essayez de changer les attributions, essayez de donner le soin des mœurs à l'État, c'est une tyrannie insupportable; car, pour me rendre meilleur, l'État, qui ne sait que contraindre, emploiera la force, et les mauvais sentiments seront punis comme de mauvaises actions. Essayez, au contraire, de donner le soin de l'ordre extérieur à l'Église; comme elle n'a que la force qui persuade, elle emploiera en vain cette persuasion auprès des coupables endurcis, et les plus scélérats seront les plus impunis.

Rousseau qui n'a jamais rien voulu comprendre à la séparation du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel, et qui a toujours soumis l'Église à l'État, le pouvoir qui veille sur les pensées au pouvoir qui veille sur les actions, Rousseau n'hésite pas à charger l'État du soin des mœurs des citoyens. Il fait des lois pour les préserver du vice, il a des moyens pour les empêcher de faillir, et comme, dans ses idées, le grand mal, c'est l'inégalité des conditions et des fortunes, il cherche comment il faut s'y prendre pour que les uns ne deviennent pas riches et les autres ne deviennent pas pauvres. « C'est, dit-il, une des plus importantes affaires du gouvernement de prévenir l'extrême inégalité des fortunes, non en enlevant les trésors à leurs possesseurs, mais en ôtant à tous les moyens d'en accumuler, ni en bâtissant des hôpitaux pour les pauvres, mais en garantissant les citoyens de le devenir. »

Les gouvernements modernes ne semblent pas avoir cru que l'inégalité des fortunes fût un mal, car ils ne font rien pour la prévenir; l'Église elle-même ne prêche point contre l'acquisition honnête de la fortune, surtout si la fortune s'honore par l'aumône. l'Église et l'État des temps modernes semblent penser qu'il ne faut pas gêner l'activité humaine, que si les laborieux s'enrichissent et si les paresseux s'appauvrissent, la justice ne peut qu'approuver cette distribution du bien et du mal que l'homme se fait lui-même. L'Église et l'État ont pu croire aussi qu'à vouloir déranger par la loi cet ordre naturel des choses, il faudrait charger l'homme de trop d'entraves et garrotter la société sous prétexte

de la régler. Voyez, en effet, à quelles conditions Rousseau veut prévenir l'inégalité des fortunes : il les énumère en phrases pompeuses, que je traduirai l'une après l'autre en langage vulgaire, afin qu'on comprenne mieux quel est le genre de société que veut fonder Rousseau.

« Les hommes inégalement distribués sur le territoire et entassés dans un lieu, tandis que les autres se dépeuplent, » — cela s'appelle les villes et surtout les villes capitales. — « Les arts d'agrément et de pure industrie favorisés aux dépens des métiers utiles et pénibles, » — cela s'appelle les fabriques de drap, de soie, de coton, de meubles, de bronze, d'argenterie ; cela s'appelle l'exposition de l'industrie à Londres, à Paris, à Berlin. — « L'agriculture sacrifiée au commerce, » — le commerce, cela s'appelle le roulage, les canaux, les chemins de fer, la marine ; cela s'appelle dans l'histoire Tyr, Athènes, Venise, Amsterdam, Bordeaux, Rouen, New-York. — « Telles sont, conclut Rousseau, les causes les plus sensibles de l'opulence et de la misère. » — J'entends : voulez-vous n'avoir ni pauvres, ni riches, ni opulence, ni misère ? supprimez les grandes villes, les manufactures, l'industrie, le commerce, les canaux, la marine ! Faites que chacun cultive son champ, mais faites aussi que chacun le conserve, qu'il n'y ait pas un laboureur ivrogne ou paresseux pour le vendre et un laboureur économe et intelligent pour l'acheter, car, sans cela, voilà un pauvre et un riche qui commencent ; la société est perdue. Rousseau remédie, il est vrai, à ce désordre possible en immobilisant les biens dans les mêmes familles.

« Il faut, dit-il, que, de père en fils et de proche en proche, les biens de la famille en sortent et s'aliènent le moins qu'il est possible. C'est l'intérêt des enfants; c'est aussi l'intérêt de l'État. Rien n'est plus funeste aux mœurs et à la république que les changements continuels d'état et de fortune entre les citoyens, changements qui sont la preuve et la source de mille désordres, qui bouleversent et confondent tout, et par lesquels ceux qui sont élevés pour une chose se trouvant destinés pour une autre, ni ceux qui montent, ni ceux qui descendent, ne peuvent prendre les maximes ni les lumières convenables à leur nouvel état, et beaucoup moins en remplir les devoirs. » Que dites-vous de ce langage, et concevez-vous, après l'avoir entendu, que Jean-Jacques Rousseau soit le docteur de prédilection de l'école révolutionnaire? Lorsque, sous la restauration, on proposait un projet de loi sur le droit d'aînesse, n'était-ce pas pour immobiliser une portion du patrimoine au sein de la famille et pour empêcher que les héritages ne s'évaporassent à force de se diviser? N'était-ce pas pour prévenir ces brusques changements de fortune qui paraissent funestes à Jean-Jacques Rousseau, et ce perpétuel va-et-vient des familles, tantôt montant et tantôt descendant? La stabilité dans les familles produit la stabilité dans l'État. Le droit d'aînesse, les majorats, les substitutions, ces institutions, favorables à l'aristocratie et contraires à la démocratie, procèdent toutes des principes que soutient Jean-Jacques Rousseau. La démocratie s'est-elle donc trompée en prenant Rousseau pour son docteur et pour son prophète?

Est-ce un aristocrate méconnu? Non; l'école révolutionnaire ne s'est point méprise : Jean-Jacques Rousseau n'est point toujours révolutionnaire par les doctrines, et il y a même beaucoup des doctrines de Jean-Jacques Rousseau qu'on peut retourner contre l'esprit révolutionnaire; mais ce qu'il y a d'essentiellement révolutionnaire dans Jean-Jacques Rousseau, ce sont les sentiments. Or, c'est là le point capital. L'homme est bien plus révolutionnaire par ses sentiments que par ses doctrines, et le cœur pousse à la révolte bien plus que l'esprit, qui ne sert que d'instrument. Ayez les meilleures doctrines du monde, ayez les maximes même de l'Évangile, si en même temps vous avez dans l'âme les passions révolutionnaires par excellence, je veux dire l'orgueil et l'envie, vous êtes, en dépit de la bénignité de vos doctrines, un révolutionnaire de la pire espèce. J'ai connu des athées qui étaient honnêtes gens : c'est que chez eux le cœur n'était pas athée; ils aimaient la justice sans y croire, et cela valait mieux pour eux que d'y croire sans l'aimer. J'ai connu aussi des spiritualistes ou des dévots qui étaient d'assez méchantes gens : c'est que chez eux l'âme était impie, la pensée seule ou la parole était pieuse. Les directeurs chrétiens ont bien raison de dire que le jour où les mauvaises passions n'auront plus intérêt aux mauvaises doctrines, ce jour-là les mauvaises doctrines seront vaincues. Otez en effet l'orgueil et l'envie du cœur de l'homme, que restera-t-il à l'esprit révolutionnaire? Rien ou presque rien : des maximes creuses, des sentences obscures, des principes qui se tournent et se retournent en tous sens. Depuis

quatre ans[1], nous avons beaucoup entendu parler du socialisme, et nous avons été bien près de voir ses œuvres. Comme doctrine, le socialisme est chose pitoyable : il n'y a rien de si vague et de si confus. Qu'est-ce donc qui a fait la force du socialisme, et qu'est-ce qui en fait le danger? Ce sont les mauvais sentiments du cœur humain. Le socialisme ne fait des prosélytes qu'après avoir fait des complices, et il ne pervertit les esprits qu'après avoir d'abord corrompu les âmes. Avec ses contradictions infinies, le socialisme est une vraie tour de Babel, c'est-à-dire une impossibilité; mais c'est la tour de Babel ayant pour garnison les sept péchés mortels : c'est là ce qui fait sa puissance.

Jean-Jacques Rousseau, dans son *Traité d'économie politique*, ne veut ni grandes villes, ni fabriques, ni routes, ni écoles, et il semble vouloir un droit d'aînesse, des majorats, des substitutions, ou tout au moins des lois qui immobilisent les patrimoines dans les familles. Quoi de moins révolutionnaire et de moins démocratique que tout cela? Mais le même homme, dans le même ouvrage, prêche contre le riche et le dénonce à la haine du pauvre; le même homme écrit ces paroles : « Tous les avantages de la société ne sont-ils pas pour les puissants et les riches? tous les emplois lucratifs ne sont-ils pas remplis par eux seuls? toutes les grâces, toutes les exemptions ne leur sont-elles pas réservées?..... Que le tableau du pauvre est différent! Plus l'humanité lui doit, plus la société lui refuse... S'il y a des cor-

1. Écrit en 1852. Réimprimé en 1874 avec le même à-propos.

vées à faire, une milice à tirer, c'est à lui qu'on donne la préférence. Il porte toujours, outre sa charge, celle dont son voisin plus riche a le crédit de se faire exempter. Au moindre accident qui lui arrive, chacun s'éloigne de lui. Si sa pauvre charrette verse, loin d'être aidé par personne, je le tiens heureux s'il évite en passant les avanies des gens lestes d'un jeune duc; en un mot, toute assistance gratuite le fuit au besoin, précisément parce qu'il n'a pas de quoi la payer; mais je le tiens pour un homme perdu, s'il a le malheur d'avoir l'âme honnête, une fille aimable et un puissant voisin. » Quelles doctrines, si sages, ou même si aristocratiques qu'elles soient, pourraient compenser de pareils sentiments? Ayez tous les principes que vous voudrez, si vous parlez de cette manière, si vous faites ce terrible appel à l'envie humaine, vous êtes un révolutionnaire.

III

J'ai examiné les écrits de Rousseau de 1750 à 1754, entre le *Discours sur les arts et les sciences* et le *Discours sur l'inégalité des conditions humaines*. Ces écrits ne sont curieux que parce qu'ils témoignent de la suite et de la persistance des pensées de Rousseau. J'arrive maintenant à l'événement le plus important de sa vie littéraire à cette époque, à la première représentation du *Devin du Village* et à

la publication de la *Lettre sur la musique française.*

Rousseau avait pris, pendant son séjour à Venise, le goût de la musique italienne. Il avait fait un premier opéra intitulé *les Muses galantes*, qui n'avait point réussi; il fit un nouvel essai, et *le Devin du Village* eut un grand succès. Le récit que Rousseau fait de la première représentation de son opéra à Fontainebleau, devant le roi, est un des plus piquants récits de ses *Confessions.* L'ivresse du triomphe, l'orgueil satisfait, l'embarras de sa contenance à la cour et l'effort qu'il fait pour y garder l'allure d'un austère républicain, tout cela se mêlant et se confondant, tout cela à demi avoué et à demi justifié fait une véritable scène de comédie. « J'étais ce jour-là dans le même équipage négligé qui m'était ordinaire; grande barbe et perruque assez mal peignée. Prenant ce défaut de décence pour un acte de courage, j'entrai de cette façon dans la même salle où devaient arriver, peu de temps après, le roi, la reine, la famille royale et toute la cour..... Quand on eut allumé, me voyant dans cet équipage au milieu de gens tous excessivement parés, je commençai d'être mal à mon aise; je me demandai si j'étais à ma place, si j'y étais mis convenablement; et, après quelques minutes d'inquiétude, je me répondis, Oui, avec une intrépidité qui venait peut-être plus de l'impossibilité de m'en dédire que de la force de mes raisons... Je suis mis à mon ordinaire, ni mieux ni pis; si je recommence à m'asservir à l'opinion dans quelque chose, m'y voilà bientôt asservi derechef en tout. Mon extérieur est simple et négligé, mais non crasseux ni malpropre; la barbe ne l'est point en elle-

même, puisque c'est la nature qui nous la donne, et que, selon les temps et les modes, elle est quelquefois un ornement..... Après ce petit soliloque, je me raffermis si bien que j'aurais été intrépide, si j'eusse eu besoin de l'être. Mais, soit effet de la présence du maître, soit naturelle disposition des cœurs, je n'aperçus rien que d'obligeant et d'honnête dans la curiosité dont j'étais l'objet... J'étais armé contre leur raillerie; mais leur air caressant, auquel je ne m'étais pas attendu, me subjugua si bien, que je tremblais comme un enfant quand on commença. J'eus bientôt de quoi me rassurer... Dès la première scène, qui véritablement est d'une naïveté touchante, j'entendis s'élever dans les loges un murmure de surprise et d'applaudissement jusqu'alors inouï dans ce genre de pièces. La fermentation croissante alla bientôt au point d'être sensible dans toute l'assemblée, et, pour parler à la Montesquieu, d'augmenter son effet par son effet même. A la scène des deux petites bonnes gens, cet effet fut à son comble... J'entendais autour de moi un chuchotement de femmes qui me semblaient belles comme des anges, et qui s'entredisaient à demi-voix : Cela est charmant; cela est ravissant; il n'y a pas un son là qui ne parle au cœur. Le plaisir de donner de l'émotion à tant d'aimables personnes m'émut moi-même jusqu'aux larmes [1]. » Je ne puis pas lire ce récit du succès du *Devin du Village* sans me remettre en mémoire les vicissitudes de la mode ! Cet opéra du *Devin du Village*, qui enthousiasma la ville et la cour en

1. *Confessions*, livre VIII.

1752, je l'ai vu, en 1823, honni comme une œuvre qui représentait la routine de la vieille école française [1].

On me dit (car en pareille matière mon ignorance musicale m'empêche d'avoir une opinion), on me dit que c'est surtout dans la musique qu'ont lieu ces vicissitudes de la mode. Elles y sont peut-être plus éclatantes qu'ailleurs, quoiqu'à vrai dire je les trouve un peu partout. Si je voulais les expliquer autrement que par l'inconstance naturelle du cœur humain, si j'en voulais chercher la cause dans la nature même des différents arts, j'en viendrais volontiers à la généalogie qu'Hegel donne des arts dans son esthétique. Il établit un parallèle ingénieux entre le développement de nos sens et le développement des qualités de la matière, et c'est de la rencontre de ces deux développements que naissent les arts et l'ordre dans lequel ils paraissent dans l'histoire de l'humanité. Le premier de nos sens qui se développe, celui qui est pour ainsi dire répandu sur tout notre corps et qui s'exerce presque malgré nous, c'est le tact, et la première aussi des qualités de la matière, celle que nous touchons et que nous apercevons partout, c'est la forme. Aussi, le premier des arts qui se développe dans le monde, c'est l'architecture et la sculpture, c'est-à-dire la forme avec la proportion, soit en grand comme dans les édifices, soit en petit, comme dans l'homme. Après le tact, la vue est le premier sens qui se développe dans l'homme, et la couleur, la première des qualités qui

1. En 1823, pendant une représentation du *Devin du village*, une perruque fut jetée sur le théâtre.

se développe dans la matière. De là la peinture, qui est l'art de la forme augmentée de la couleur. Celui de nos sens enfin qui se développe le plus lentement, c'est l'ouïe, et celle des qualités aussi de la matière qui se développe la dernière, qui ne vient pas nous frapper du premier coup par un choc ou une résistance comme la forme, par un objet ou un contraste comme la couleur, qui est invisible et impalpable, qui a quelque chose de délicat et de mystérieux, c'est le son. De là la musique, qui est aussi le dernier des arts à se développer dans l'histoire de la civilisation et qui brille souvent quand tous les autres s'éteignent, la musique, c'est-à-dire le son ramené à la mesure. Ce qu'il y a de délicat dans le son, qui est le principe de la musique, fait-il que l'art de la musique est plus mobile que les autres et que la mode en règle plus souverainement les vicissitudes? Les règles y sont-elles plus difficiles à fixer que dans les autres arts, parce que, ces règles ne pouvant se trouver que dans le rapport mystérieux qui existe entre le son et l'émotion de l'âme, ce rapport est impossible à établir d'une manière certaine, puisqu'il y a des sons fort divers qui excitent la même émotion? Je ne sais et laisse aux plus habiles à traiter ces questions délicates qui touchent à la nature même de la musique. Je reviens au succès du *Devin du Village* et à la querelle qui s'éleva alors entre les partisans de la musique italienne et les partisans de la musique française.

Rousseau prit vivement parti dans cette querelle. Quelque temps avant le succès du *Devin du Village*, il était arrivé à Paris des bouffons italiens qu'on fit

jouer sur le théâtre de l'Opéra. « Sans prévoir, dit Rousseau, l'effet qu'ils y allaient faire.... la comparaison des deux musiques entendues le même jour sur le même théâtre déboucha les oreilles françaises. » Il se forma aussitôt deux partis, l'un pour les bouffons et qui s'appelait le coin de la reine, parce qu'il se rassemblait, à l'Opéra, sous la loge de la reine; l'autre pour l'ancien opéra français et qui s'appelait le coin du roi, parce qu'il se rassemblait sous la loge du roi. Ce fut Grimm qui engagea la guerre contre la musique française. Il attaqua, dans une lettre sur l'opéra d'*Omphale* [1], cette « façon de pousser avec effort des sons hors de son gosier et de les fracasser sur les dents par un mouvement de menton convulsif que les Français appellent *chanter*, et que partout ailleurs en Europe on appelle *crier*. » Grimm mêlait des traits de satire philosophique à ses attaques contre la musique française, si bien que peu à peu c'était le parti de l'Encyclopédie qui se faisait le champion de la musique italienne. « En fait de goût, disait Grimm, la cour donne à la nation des modes, et les philosophes des lois. » Fallait-il en conclure que les philosophes étaient les meilleurs connaisseurs en musique? Je ne sais; mais ces sentiments philosophiques mêlés à la controverse musicale indiquent l'esprit du temps. *Le Petit Prophète de Bœhmischbrod*, autre brochure de Grimm dans cette querelle, est encore un recueil de railleries contre l'opéra français mises en style et en versets bibliques. Le ton de plaisanterie du *Petit Prophète* témoi-

1. *Omphale*, paroles de Lamothe, musique de Destouches.

gne chez Grimm d'un esprit tout français mêlé à une sorte d'imagination allemande qui est naïve en apparence et n'en est que plus piquante au fond. Voyez, par exemple, comme il se moque d'une façon plaisante du bâton du chef d'orchestre de l'Opéra. « Ch. IV. — LE BUCHERON. Et pendant que je me parlais ainsi à moi-même (car j'aime à me parler à moi-même, quand j'en ai le temps), je trouvai que l'orchestre avait commencé à jouer sans que je m'en fusse aperçu, et ils jouaient quelque chose qu'ils appelaient une ouverture, — et je vis un homme qui tenait un bâton, et je crus qu'il allait châtier les mauvais violons, car j'en entendis beaucoup parmi les autres qui étaient bons et qui n'étaient pas beaucoup. — Et il faisait un bruit comme s'il fendait du bois, et j'étais étonné de ce qu'il ne se démettait pas l'épaule, et la vigueur de son bras m'épouvanta. — Et je disais : Si cet homme-là était né dans la maison de mon père, qui est à un quart de lieue de la forêt de Bœhmischbroda, en Bohême, il gagnerait jusqu'à 30 deniers par jour, et sa famille serait riche et honorée, et ses enfants vivraient dans l'abondance ; — et je vis qu'on appelait cela battre la mesure, et encore qu'elle fût battue bien fortement, les musiciens n'étaient jamais ensemble. » Voltaire fut charmé de cette gaieté moitié allemande, moitié française et surtout anti-biblique, et, dans sa correspondance familière, il ne désigna plus Grimm que sous le nom du *Petit Prophète*.

La lettre sur *Omphale* et *le Petit Prophète* étaient les escarmouches de la guerre ; la *Lettre sur la musique française* fut une véritable bataille rangée. Cette

lettre n'est pas seulement une dissertation sur la musique, c'est un examen et une analyse de notre langue : est-elle et peut-elle être musicale? Elle n'a point de prosodie, ou « elle n'a qu'une mauvaise prosodie, peu marquée, sans exactitude, sans précision. Or, toute musique nationale tire son principal caractère de la langue qui lui est propre, et particulièrement de la prosodie de cette langue[1]. » Après avoir montré avec beaucoup de finesse et de sagacité les qualités et les défauts de notre langue, ses qualités pour l'éloquence, ses défauts pour la musique, Rousseau arrive à cette rude conclusion, qui fit bondir de colère le coin du roi. « Je crois avoir fait voir qu'il n'y a ni mesure ni mélodie dans la musique française, parce que la langue n'en est pas susceptible; que le chant français est un aboiement continuel, insupportable à toute oreille non prévenue; que l'harmonie en est brute, sans expression et sentant uniquement son remplissage d'écolier; que les airs français ne sont point des airs; que le récitatif français n'est point du récitatif: d'où je conclus que les Français n'ont point de musique et n'en peuvent avoir, ou que, si jamais ils en ont une, ce sera tant pis pour eux. »

Rousseau continue, dans son *Dictionnaire de Musique*, la guerre qu'il avait commencée dans sa *Lettre sur la musique française*, de sorte que ce dictionnaire est à la fois un traité de musique et un pamphlet. Comme traité de musique, il échappe à ma compétence; comme pamphlet dans la guerre des

1. *Lettre sur la Musique française.*

bouffons, il m'est accessible. Il y a je ne sais combien d'articles de ce dictionnaire qui ne sont que des épigrammes sous forme d'aphorismes. Ainsi j'ouvre le livre au mot *crier* : « C'est forcer tellement la voix en chantant, dit Rousseau, que les sons n'en soient plus appréciables et ressemblent plus à des cris qu'à du chant. La musique française veut être criée ; c'est en cela que consiste sa plus grande expression. » Parfois, l'épigramme tourne à la déclamation : voyez, au mot *génie*, ce qu'il dit des jeunes musiciens, et à quels signes ils reconnaîtront s'ils ont du génie, signes, après tout, qu'il est facile d'imiter, puisqu'il ne s'agit que de pleurer, de tressaillir, de palpiter et de suffoquer en écoutant la musique. Mais si le jeune musicien n'a pas ces signes du génie musical, s'il n'a ni délires, ni ravissements, « oh ! alors, s'écrie Rousseau, ne demande pas ce que c'est que le génie ! Homme vulgaire, que t'importerait de le connaître ? tu ne saurais le sentir : fais de la musique française ! » Voilà le trait épigrammatique ; mais quelle peine et quelle pompe pour y arriver ! Parfois aussi, nous trouvons dans ce dictionnaire des traits curieux de caractère et des commentaires inattendus de ses *Confessions*. Ainsi au mot *copiste* il remarque d'abord, et cette observation se rapporte à ce que j'ai dit des vicissitudes de la musique, qu'on n'a jamais pu appliquer « l'art typographique à la musique avec autant de succès qu'à l'écriture, parce que, les goûts de l'esprit étant plus constants que ceux de l'oreille, on s'ennuie moins vite des mêmes livres que des mêmes chansons. » Il expose ensuite les devoirs et les soins d'un bon copiste. « Je sens,

dit-il, combien je vais me nuire à moi-même, si l'on compare mon travail à mes règles; mais je n'ignore pas que celui qui cherche l'utilité publique doit avoir oublié la sienne. Homme de lettres, j'ai dit de mon état tout le mal que j'en pense; je n'ai fait que de la musique française et n'aime que l'italienne; j'ai montré toutes les misères de la société, quand j'étais heureux par elle; mauvais copiste, j'expose ici ce que sont les bons. O vérité! mon intérêt ne fut jamais rien devant toi; qu'il ne souille en rien le culte que je t'ai voué! » Que dites-vous de ce dithyrambe à propos des copistes de musique? Non, ce n'est pas par amour de la vérité que Jean-Jacques Rousseau a dit du mal de la littérature, quoique homme de lettres; de la société, quoique alors homme du monde; et de ses *copies* de musique, quoique copiste; c'est par vanité pure, hélas! et pour jouer l'homme austère et franc. Gardons-nous bien, d'ailleurs, de le prendre au mot quand il parle de ses mauvaises copies; nous risquerions fort de le fâcher, car il y a des jours où il met sa vanité à être un bon copiste. Écoutez cette anecdote, qui sera la dernière. « Il s'est élevé hier, dit madame d'Épinay dans ses *Mémoires*, une discussion entre Grimm et Rousseau, qui n'était au fond qu'une plaisanterie. Rousseau a eu l'air de s'y prêter de bonne grâce; mais il en souffrait intérieurement, ou je suis bien trompée. Il avait rapporté à M. d'Épinay les copies qu'il avait faites pour lui; celui-ci lui demanda s'il était homme à lui en livrer encore autant dans quinze jours; il répondit : « Peut-être que oui, peut-être que non; c'est suivant la disposition, l'humeur

et la santé. — En ce cas, dit M. d'Épinay, je ne vous en donnerai que six à faire, parce qu'il me faut la certitude de les avoir. — Eh bien ! répondit M. Rousseau, vous aurez la satisfaction d'en avoir six qui dépareront les six autres, car je défie que celles que vous ferez faire approchent de l'exactitude et de la perfection des miennes. — Voyez-vous, reprit Grimm en riant, cette prétention de copiste qui le saisit déjà ! Si vous disiez qu'il ne manque pas une virgule à vos écrits, tout le monde en serait d'accord; mais je parie qu'il y a bien quelques notes de transposées dans vos copies. » Tout en riant et en pariant, Rousseau rougit, et rougit plus fortement encore quand, à l'examen, il se trouva que M. Grimm avait raison. Il resta pensif et triste le reste de la soirée, et il est retourné ce matin à l'Hermitage sans mot dire[1]. » Ce qui faisait la tristesse de Rousseau, ce n'était pas que Grimm discréditait son métier, c'est qu'il déconcertait son charlatanisme.

Jean-Jacques Rousseau prétend que la description de l'incroyable effet que produisit sa *Lettre sur la musique française* « serait digne de la plume de Tacite. » C'était le temps de la grande querelle du Parlement et du clergé : le Parlement venait d'être exilé; la fermentation était au comble; tout menaçait d'un prochain soulèvement. La brochure parut : à l'instant, toutes les autres querelles furent oubliées; on ne songea qu'au péril de la musique française, « et il n'y eut plus de soulèvement que contre moi, dit Rousseau. Il fut tel que la nation n'en est

1. *Mémoires* de Madame d'Épinay, t. II, p. 151.

jamais bien revenue... Quand on lira que cette brochure a peut-être empêché une révolution dans l'État, on croira rêver. » Heureux temps que celui où une brochure empêchait une révolution dans le gouvernement, en prêchant une révolution dans l'opéra! Mais ce qu'il y a de singulier, c'est que Rousseau, en parlant ainsi de l'effet de sa brochure, n'exagère pas. Grimm parle de même de l'effet de la querelle des deux musiques et de la brochure de Rousseau. « Les acteurs italiens, qui jouent depuis dix mois sur le théâtre de l'Opéra de Paris et qu'on nomme ici les bouffons, ont tellement absorbé l'attention de Paris, que le Parlement, malgré toutes ses démarches et procédures qui devaient lui donner de la célébrité, ne pouvait pas manquer de tomber dans un oubli entier. Un homme d'esprit a dit que l'arrivée de Manelli nous avait évité une guerre civile[1], » et plus loin, « Jean-Jacques Rousseau de Genève, que ses amis ont appelé le citoyen par excellence, cet éloquent et bilieux adversaire des sciences, vient de mettre le feu aux quatre coins de Paris par une lettre sur la musique, dans laquelle il prouve qu'il est impossible de faire de la musique sur des paroles françaises[2]..... Ce qui est difficile à croire, et ce qui n'en est pas moins vrai pour cela, c'est que M. Rousseau a pensé être exilé pour cette brochure. Il aurait été singulier de voir Rousseau exilé pour avoir dit du mal de la musique française, après avoir traité impuné-

1. 1er juillet 1753.
2. 15 octobre 1753.

ment les matières de politique les plus délicates[1]. »

Ce n'est pas la plume de Tacite, mais c'est la plume d'un détracteur habituel de Rousseau qui peint le prodigieux effet de la *Lettre sur la musique;* nous pouvons donc y croire, et qu'il me soit permis, ayant jugé sévèrement jusqu'ici le caractère de Jean-Jacques Rousseau, de finir par une remarque en sa faveur. Il fait son *Discours sur les sciences et les arts*, et le voilà tout à coup célèbre, partout loué et partout critiqué; il fait le *Devin du Village*, et les belles dames de la cour se pâment de plaisir à l'entendre; il fait enfin la *Lettre sur la Musique française*, et il fait presque une révolution en même temps qu'il en empêche une autre : tout cela en moins de trois ans. Il n'était rien, et il est tout en un moment. Comment ce brusque changement des ténèbres au grand jour ne l'aurait-il pas ébloui? Rousseau est le premier exemple de ces énormes orgueils qui semblent propres à notre temps, c'est-à-dire des orgueils qui veulent être tout à la fois, qui ne visent rien moins qu'à la divinité, et qui touchent à la folie. Aussi tenons compte de ce qu'il y a d'extraordinaire dans sa destinée littéraire : il s'est enivré; mais n'oublions pas que la coupe qui l'a enivré, tout le monde la lui a présentée avec enthousiasme. Le monde fait plus de fous que la nature, et pour se racheter de cette faute le monde a pris le parti d'être surtout sévère pour les fous qu'il a faits.

1. 1er janvier 1754.

CHAPITRE IV

LE DISCOURS SUR L'INÉGALITÉ DES CONDITIONS.

Pourquoi y a-t-il des riches et des pauvres, des grands et des petits? Pourquoi n'avons-nous pas tous la même destinée et la même fortune? Terrible question que nous adressons à Dieu et à la société dans nos jours de dépit et de souffrance, et qui fait tantôt des athées et tantôt des révolutionnaires; question douloureuse que les bons et les compatissants se font aussi quand ils voient souffrir leurs semblables, et qui reste, pour eux, un mystère divin, dont ils essayent d'adoucir la rigueur par leurs bienfaits, sans chercher à en pénétrer la profondeur. Mais qu'elle vienne de l'envie et de la cupidité, qu'elle vienne de la curiosité ou même d'un sentiment de justice, la question de l'inégalité des conditions humaines est au fond de toutes les plaintes et de tous les doutes de l'homme; elle irrite les

envieux, elle inquiète les curieux, elle afflige les bons. Il n'y a que l'égoïste qui trouve que tout est dans l'ordre naturel, lorsque l'inégalité est à son profit.

Pourquoi les conditions humaines sont-elles inégales? dit Rousseau. Parce que l'homme se développe, et il se développe surtout dans la société. « L'inégalité, étant presque nulle dans l'état de nature, tire sa force et son accroissement du développement de nos facultés et des progrès de l'esprit humain [1]. » Dans la société, en effet, les facultés de l'homme ont plus d'occasions et de chances de se développer que dans la solitude. Une fois que l'homme est en rapport avec ses semblables, il s'ingénie et il s'avise; il se compare et il se mesure; il y a des forts et des faibles, des habiles et des sots, des bons et des méchants; il y en a qui prévoient que, s'ils abattent l'arbre pour avoir le fruit, ils n'auront le fruit qu'une fois, et qu'au contraire, s'ils laissent vivre l'arbre et même s'ils le cultivent, ils auront le fruit tous les ans. Cette seule réflexion crée déjà entre les hommes du même pays une prodigieuse inégalité; mais aussi cette réflexion ne vient point à l'homme dans l'état de nature : elle ne vient qu'à l'homme qui est déjà sorti de l'état de nature.

Qu'est-ce donc que cet état de nature où aucune réflexion ni aucun développement de l'esprit ne vient troubler l'égalité primitive? L'état de nature a-t-il existé quelque part? Les philosophes du dix-huitième siècle parlaient beaucoup de l'état de na-

1. Tome VII, édition de 1790.

ture, sans beaucoup s'en rendre compte, et ils en faisaient un âge d'or qu'ils opposaient à la société. Rousseau se garde bien d'adopter cet état de nature inventé par des philosophes qu'il se plaît à contredire; il nie hardiment qu'il y ait jamais eu quelque part un état de nature. Mais si l'égalité n'existe que dans l'état de nature, et si l'état de nature n'a jamais existé, que devient l'égalité si chère à Rousseau? Aussi Rousseau, après avoir détruit l'état de nature des philosophes, se hâte d'en refaire un autre, c'est-à-dire l'état de l'homme naturel. Ce procédé, notons-le en passant, est le procédé favori de Rousseau. Personne n'est plus habile et plus empressé à détruire les systèmes des autres pour y substituer les siens, sans qu'il y ait au fond grande différence entre le système qu'il renverse et celui qu'il élève.

Point d'état de nature, c'est une chimère qui n'a jamais existé; mais nous pouvons imaginer ce qu'aurait été la nature de « l'homme abandonné à lui-même. » L'homme naturel, voilà donc l'hypothèse que Rousseau substitue à l'état de nature. Voyons si l'hypothèse vaut mieux que la chimère. L'une n'a pas existé, l'autre peut-elle exister? Telle est la question. Ici Jean-Jacques nous met à notre aise. Le dialecticien écarte avec tant de soin toutes les idées et toutes les acquisitions qui viennent d'une autre origine que de *la nature de l'homme abandonné à lui-même*, qu'il finit par rendre son homme naturel aussi impossible que l'état de nature est chimérique; mais cette impossibilité n'effraye pas Jean-Jacques Rousseau : il s'y heurte bravement, plus fier de la force dialectique qu'il met à réduire l'homme naturel à sa

propre expression, que fâché du tort que cette conclusion doit faire à sa doctrine. Il tient plus à sa logique qu'à sa cause.

Cette logique est admirable dans le triage qu'elle fait entre ce que l'homme tient de la nature et ce qu'il tient de la société; seulement, quand on arrive au bout du triage, on est effrayé du peu que c'est que l'homme naturel. Cet effroi même est un service que Rousseau rend malgré lui à la société. Il y a deux doctrines en effet qui luttent depuis longtemps dans le monde : l'une qui croit que l'homme peut tout tirer de son propre génie, sa morale, son gouvernement, ses lois, ses langues, ses arts, son industrie, la société enfin; l'autre qui croit au contraire que l'homme a reçu de Dieu lui-même non-seulement la force de créer la société, les langues, les institutions, mais qu'il a reçu la société même, c'est-à-dire le langage et la loi, et que c'est de cette société primitive et divine que dérivent les diverses sociétés que nous voyons sur la terre. Poussez jusqu'au bout la doctrine qui fait la société d'institution humaine : l'homme alors, ayant tout fait, peut aussi tout défaire. Il a fait les lois, il peut les défaire; il a fait les gouvernements, il peut les défaire; il a fait la famille, la propriété, la religion, il peut les défaire. Tout lui est soumis; point de règles inébranlables, point de droits primordiaux. Nous sommes ce que nous font les lois que nous faisons. Avec cette doctrine, l'ordre social dépend d'un scrutin. Poussez au contraire jusqu'au bout la doctrine que la société est d'institution divine : tout novateur est un sacrilége, toute amélioration est une impiété, toute assemblée

législative est un conciliabule d'hérétiques. Au dix-huitième siècle, où l'homme était en train de proclamer sa souveraineté et de se passer de Dieu, c'était rendre service à la société que de montrer à l'homme le peu qu'il est, abandonné à lui-même. Il est vrai que Rousseau voulait prouver en même temps que ce peu qu'est l'homme naturel vaut mieux que l'homme civilisé; mais qu'importe la conclusion du philosophe? qu'importe qu'il arrive à l'erreur en passant par la vérité? Nous sommes maîtres de nous arrêter où la vérité finit et où l'erreur commence.

« En considérant l'homme, dit Jean-Jacques Rousseau, tel qu'il a dû sortir des mains de la nature, je vois un animal moins fort que les uns, moins agile que les autres, mais, à tout prendre, organisé le plus avantageusement de tous [1]. » Oui, l'homme est l'animal organisé le plus avantageusement de tous; mais, prenez-y garde, ce qui fait la supériorité de son organisation, c'est qu'il est capable de réfléchir et de raisonner. Or, s'il réfléchit et s'il raisonne, tout est perdu : il sort de l'état de nature, l'inégalité commence, de telle sorte que l'homme, qui n'a que sa faculté de réfléchir pour compenser son défaut de force et d'agilité en face des autres animaux, ne peut pas user de cette faculté sans mettre en péril à l'instant même cette égalité primitive qui tient tant au cœur de Jean-Jacques Rousseau.

1. « Deus homini animam creavit, qua per rationem atque intelligentiam omnibus esset præstantior animalibus. » Saint Augustin, *Cité de Dieu*, livre XII-XXIII.

Cette nécessité que l'homme a de réfléchir, parce que la réflexion est le don particulier de son organisation, cette nécessité est un écueil sur lequel Jean-Jacques Rousseau vient échouer à chaque instant; car il a beau faire, son homme naturel ne peut ni regarder, ni marcher, ni remuer les bras, ni manger, sans réfléchir. Tout lui cause une réflexion, tout l'y oblige. Voyez la description que fait Jean-Jacques Rousseau des premières actions de son homme naturel : « La terre, dit-il, abandonnée à sa fertilité naturelle et couverte de forêts immenses que la cognée ne mutila jamais, offre à chaque pas des magasins et des retraites aux animaux de toute espèce. Les hommes dispersés parmi eux observent, imitent leur industrie, et s'élèvent ainsi jusqu'à l'instinct des bêtes, avec cet avantage que chaque espèce n'a que le sien propre, et que l'homme, n'en ayant peut-être aucun qui lui appartienne, se les approprie tous, se nourrit également de la plupart des aliments que les autres animaux se partagent, et trouve par conséquent sa subsistance plus aisément que ne peut faire aucun d'eux. » Oui, comme l'homme n'a pas d'instinct qui lui soit propre, il peut s'approprier celui des animaux divers; mais en vertu de quoi et comment peut-il faire cette appropriation? Par sa raison, par sa réflexion. Quel travail intellectuel que d'observer dans chaque animal la qualité qui lui est propre et qui peut être utile à l'homme, de l'accommoder à notre usage, et surtout, car c'est le point le plus difficile et le plus délicat, de transformer en science ce qui n'est qu'un instinct! A voir quelle profonde différence de fond

et de procédé il y a entre l'instinct des animaux et la science humaine, on peut grandement douter que l'imitation des animaux ait pu aider l'homme à inventer les sciences. Il lui a été plus court et plus facile de les créer par l'effort spontané de son intelligence, s'il est vrai que l'homme ait lui-même inventé ses arts et ses sciences, que de les imiter des animaux et de partir de l'instinct pour arriver à la science.

Ce n'est pas tout : quand Rousseau parle de la fertilité naturelle de la terre, que veut-il dire? Est-ce une fertilité utile et nourricière ou une fécondité embarrassante et parasite? Livrée à sa fertilité naturelle, sans l'aide et la direction de la culture, la terre se couvre d'herbes inutiles et nuisibles plutôt que de moissons nourricières [1]. La terre a besoin de l'homme comme l'homme a besoin de la terre. L'homme qui, pour vivre, se fierait à la fertilité naturelle de la terre risquerait bien vite de mourir de faim : l'homme cultivera donc la terre; mais alors encore tout est perdu. Cultiver, c'est réfléchir, c'est prévoir, c'est raisonner, que sais-je? De plus, pour labourer, il faut du fer; l'agriculture, premier danger, nous conduit à la métallurgie, second danger. « Pour le poëte, dit Rousseau, c'est l'or et l'argent, mais, pour le philosophe, ce sont le fer et le blé qui ont civilisé les hommes et perdu le genre humain [2]. »

Ainsi l'homme ne peut profiter de son organisation plus avantageuse que celle des autres animaux

1. Voir dans Buffon la description de la nature sauvage.
2. Tome VII, p. 132.

qu'à la condition de réfléchir; mais, s'il réfléchit, alors, selon Rousseau, il sort de l'état naturel; il est perdu : plus d'égalité possible, et, une fois l'égalité perdue, tous les maux de la civilisation arrivent. Rousseau n'hésite pas sur ce point : il préfère de beaucoup l'homme naturel à l'homme civilisé, et, pour qu'on ne l'accuse pas d'adoucir ou de farder sa conclusion, il arrive sans se faire prier à son fameux aphorisme : « L'état de réflexion est un état contre nature, et l'homme qui médite est un animal dépravé[1]. »

Si l'homme qui réfléchit est un animal dépravé, l'homme qui ne réfléchit pas est un animal impossible. Que faire donc ?

Je sais bien que Rousseau cherche à déguiser la dureté de son aphorisme en disant : « Si la nature nous a destinés à être sains, la réflexion est un état contre nature. » Mais quoi! cela veut-il dire que l'homme n'a autre chose à faire ici-bas que se bien porter? L'état de nature n'est-il autre chose que la bonne santé? En ce cas l'aphorisme de Rousseau ressemble fort aux prescriptions de certains médecins : Si vous voulez vous bien porter ne pensez pas trop. Vous avez des soucis, oubliez-les; des chagrins, n'y songez pas. Ne vous inquiétez ni de votre famille, ni de vos amis, ni de vos affaires; ne vous attachez qu'à bien digérer : c'est là l'important. Les médecins ont observé depuis longtemps que l'âme et l'esprit, l'une avec ses passions et l'autre avec ses réflexions, nuisaient au bon état du corps, que la lame usait

1. Tome VII, p. 63.

trop le fourreau, et, comme ils sont surtout chargés d'entretenir le fourreau, ils se plaignent des secousses de la lame. Ils trouvent que la machine irait beaucoup mieux, si elle allait toute seule, et ils supprimeraient de bon cœur la mauvaise habitude que nous avons prise de penser. Mais quoi! ne pas penser, n'est-ce pas s'approcher de l'imbécillité? Les médecins nous répondent assez pertinemment : « Eh! rassurez-vous, vous penserez toujours assez. » Rousseau va plus loin : « Eh bien! quand vous ne penseriez pas, où serait le mal? L'imbécillité n'est pas un si grand malheur, et ce fut un être bienfaisant celui qui le premier suggéra à un habitant des rives de l'Orénoque l'usage de ces ais qu'il applique sur les tempes de ses enfants et qui leur assurent du moins une partie *de leur imbécillité et de leur bonheur originel*[1]. »

La santé et l'imbécillité, voilà l'état de nature. Un imbécile bien portant, voilà l'homme naturel : en effet, quand vous écartez avec une logique rigoureuse tout ce que l'homme tient de la société, vous arrivez en fin de compte au sauvage inerte et imbécile. Cependant ce sauvage, en dépit de son inertie, sera remué par quelque chose; il aura des désirs et des craintes; il y aura pour lui des biens et des maux; oui, voici les désirs de l'homme sauvage « qui ne passent pas ses besoins physiques; les seuls biens qu'il connaisse dans l'univers sont la nourriture, une femelle et le repos; les seuls maux qu'il craigne sont la douleur et la faim. » *Ecce homo!*

1. Tome VII, p. 72.

Ici je ne puis pas m'empêcher de citer une anecdote.

Mademoiselle Quinault, actrice de l'Opéra, recevait chez elle les philosophes et les grands seigneurs du dix-huitième siècle. Ils venaient souper chez elle, et quand les domestiques étaient sortis, alors entre les hommes du monde et les hommes de lettres commençait la conversation la plus libre et la plus hardie qu'on puisse imaginer. Lois et religion, gouvernement et culte, tout était battu en brèche. Or, un soir qu'on avait mis en pièces Dieu, le pape, les rois, les magistrats, et qu'on n'avait laissé debout que le lieutenant de police, qui empêche la bonne compagnie d'être volée et de n'avoir plus de quoi donner à souper, on se mit, en finissant, à causer du plaisir et du bonheur. Qu'est-ce que le plaisir? qu'est-ce que le bonheur? « Messieurs, s'écria Duclos, un des convives, il est absurde de discuter sur une chose qui est entre les mains de tout le monde. On est heureux quand on veut ou quand on peut. Je ne vois pas.....
— Parlez pour vous à qui il ne faut, pour l'être, que du pain, du fromage et la première venue, » lui répondit Mademoiselle Quinault [1].

La nourriture, une femelle, le repos, voilà le bonheur de l'homme selon la nature; du pain, du fromage et la première venue, voilà le bonheur de l'homme selon la philosophie du dix-huitième siècle, expliquée et résumée par mademoiselle Quinault. Singulière ressemblance et pleine d'enseignements! Oui, quand la civilisation commence, si elle com-

1. *Mémoires* de Madame d'Épinay, t. I[er], p. 382.

mence dans les forêts, ainsi que le prétend Rousseau, la civilisation commence par les grossiers désirs et les grossiers besoins du sauvage; mais bientôt ces besoins et ces désirs se règlent et se purifient, bientôt même ils vont prendre d'autres noms, des noms doux et sacrés. La nourriture devient le repas du foyer domestique, la table hospitalière où les dieux sont invoqués et où ils président, où quiconque vient s'asseoir est un hôte et un ami. Cet affreux nom de femelle disparaît devant le nom gracieux et saint d'épouse et le nom touchant et sacré de mère de famille. Puis, quand, après une longue jouissance de ces biens chéris et vénérés, la civilisation laisse corrompre les mœurs ou altérer les sentiments des hommes, alors, comme pour punir les nations et les individus, l'homme retourne aux grossiers désirs et aux grossiers besoins de son début, et il finit comme il a commencé. Triste condition des sociétés ou de l'homme, qui ayant, les unes usé leurs lois et leurs institutions, les autres perverti l'idée de la règle et du devoir, et appelant cela n'avoir point de préjugés, reviennent à la barbarie par le raffinement ! Il y a, hélas! deux états de nature ou deux hommes naturels, l'un qu'invente et que peint Rousseau; mais celui-là au moins, j'ai le droit et le bonheur d'en douter, et je ne crois pas qu'il ait existé nulle part; l'autre homme naturel est celui que produit la corruption du cœur et de l'esprit humain, lorsque l'homme, rejetant toute loi et tout devoir, s'abandonne à lui-même, à ses instincts, à ses passions, sans scrupule, sans retenue, et ne songe qu'à satisfaire ses appétits brutaux. Voilà le

véritable état de nature, et celui-là, ne le cherchez pas dans les forêts : il est dans les sociétes qui finissent, il est dans les âmes qui se pervertissent et qui se dégradent. Je n'ai pas peur de la barbarie qui commence les sociétés; j'ai peur et dégoût de celle qui les finit : c'est la pire. Il n'y a même que celle-là qui soit la barbarie et qui soit vraiment le contraire de la civilisation; elle en est d'autant plus le contraire, qu'elle en est l'excès, ce qui fait que beaucoup s'y trompent.

Rousseau n'a point ignoré cette grande et douloureuse vérité. Il sait que, si nous entrons dans le cercle social par l'état de nature, c'est par l'état de nature aussi que nous en sortons; seulement il met ce dernier état de nature à la charge du despotisme. « Quand les sujets, dit-il, n'ont plus d'autre loi que la volonté du maître, ni le maître d'autre règle que ses passions, les notions du bien et les principes de la justice s'évanouissent. C'est ici que tout se ramène à la seule loi du plus fort, et par conséquent *à un nouvel état de nature différent de celui par lequel nous avons commencé*, en ce que l'un était l'état de nature dans sa pureté, et que ce dernier est le fruit d'un excès de corruption. » Au dix-huitième siècle, on croyait et on disait volontiers que le despotisme est le grand coupable des maux de la société. Nous savons aujourd'hui que le despotisme est un des destructeurs de la société, mais qu'il n'est pas le seul. C'était l'état de nature, je le crois, que l'état de l'empire romain sous ses tyrans, quand il n'y avait d'autres lois que la force; quand l'empereur se passait tous ses caprices de cruauté et de débauche, jusqu'à

ce qu'il fut assassiné; quand les délateurs satisfaisaient leurs convoitises par la calomnie, comme l'empereur par la force; quand l'or et le plaisir étaient le désir et la pensée universelle. Mais la démocratie athénienne dans ses mauvais jours, quand le peuple obéissait aveuglément à ses flatteurs, quand il tuait Socrate et Phocion, ou, sans remonter dans l'histoire ancienne, la France en 1793, quand il n'y avait ni loi ni règle que la volonté des démagogues ou le caprice brutal de la foule, n'était-ce pas aussi l'état de nature? Le despotisme et l'anarchie sont un égal retour de la société à la barbarie. Néron est le sauvage sur le trône, comme Marat est le sauvage dans les clubs; car n'avoir ni frein ni scrupule, céder à tous ses désirs et à toutes ses pensées, c'est là assurément être sauvage, et peu m'importe que vous ayez des désirs plus raffinés et des pensées plus compliquées que celles du sauvage de Rousseau, tant pis pour la société! Néron n'est un si cruel tyran que parce qu'il est un artiste; Marat n'est un si cruel démagogue que parce qu'il est un sophiste: une âme sauvage et un esprit civilisé, combinaison terrible et fréquente, hélas! dans les vieilles sociétés!

On ne peut pas reprocher à Rousseau d'avoir fardé son état de nature pour nous le faire adopter plus aisément. On dirait même qu'au lieu d'adoucir sa description, il tient à la rendre dure et choquante. Il dépeint avec une sorte de complaisance le sauvage inerte et imbécile dont il fait le type de l'homme. « Son âme, dit-il, que rien n'agite, se livre au seul sentiment de son existence actuelle, sans aucune idée de l'avenir, quelque prochain qu'il puisse être, et ses

projets, bornés comme ses vues, s'étendent à peine jusqu'à la fin de la journée. Tel est encore aujourd'hui le degré de prévoyance du Caraïbe : il vend le matin son lit de coton et vient pleurer le soir pour le racheter, faute d'avoir prévu qu'il en aurait besoin pour la nuit prochaine. »

Ici vient une grande et importante question. Ce sauvage inerte et imprévoyant qui est, selon Rousseau, le véritable homme naturel, comment est-il devenu l'homme civilisé que nous voyons? Peut-il le devenir? La brute humaine que décrit Rousseau peut-elle devenir le citoyen d'Athènes sous Périclès ou le courtisan de Versailles sous Louis XIV? Les philosophes du dix-huitième siècle ne doutaient pas que la métamorphose ne fût possible, et ils croyaient qu'elle s'était faite peu à peu. Ils pensaient que de l'état de nature à la civilisation il y avait plus ou moins d'étapes, mais que c'était la même route; seulement ils ne se faisaient pas de l'état de nature l'image rebutante qu'en fait Rousseau : ils le peignaient en beau, et par là ils rapprochaient les degrès à parcourir de l'état de nature à la civilisation. Rousseau ne croit point le passage possible, et il emploie sa logique impitoyable à démontrer contre les philosophes de son temps l'impossibilité de passer de l'état de nature à l'état social. « Plus on insiste sur ce sujet, dit Rousseau, plus la distance des pures sensations aux simples connaissances s'agrandit à nos regards, et il est impossible de concevoir comment un homme aurait pu par ses seules forces, sans le secours de la communication et sans l'aiguillon de la nécessité, franchir un si grand intervalle,

Combien de siècles se sont peut-être écoulés avant que les hommes aient été à portée de voir d'autre feu que celui du ciel ! Combien ne leur a-t-il pas fallu de différents hasards pour apprendre les usages les plus communs de cet élément?... Que dirons-nous de l'agriculture, art qui demande tant de travail et de prévoyance, qui tient à tant d'autres arts, qui très-évidemment n'est praticable que dans une société au moins commencée [1]?... » Ainsi, même pour inventer et pratiquer les arts les plus simples, il faut que la société soit au moins commencée; mais, pour commencer la société, il faut que les hommes aient entre eux le moyen de s'entendre et de se communiquer leurs pensées, il faut un langage. Or comment inventer le langage? Dire qu'on a commencé à parler par gestes, puis qu'on a substitué un beau jour aux gestes les articulations de la voix, c'est ne rien dire, car « cette substitution est difficile à concevoir en elle-même, puisque cet accord unanime a dû être motivé et que la parole paraît avoir été fort nécessaire pour établir l'usage de la parole. » Ainsi l'homme n'a pas pu créer les arts les plus simples avant de créer la société ; il n'a pas pu créer la société avant de créer le langage; il n'a pas pu créer le langage avant d'avoir déjà un langage à sa disposition, et Rousseau conclut par cette réflexion significative : « Quant à moi, effrayé des difficultés qui se multiplient, et convaincu de l'impossibilité presque démontrée *que les langues aient pu naître et s'établir par des moyens purement humains*, je laisse à qui vou-

1. Tome VII, p. 76.

dra l'entreprendre la discussion de ce difficile problème, lequel a été le plus nécessaire de la société déjà liée à l'institution des langues, ou des langues déjà inventées à l'établissement de la société? »

Nous touchons en ce moment à deux conclusions fort différentes, la conclusion de Rousseau ou plutôt celle de son paradoxe, conclusion pleine d'embarras et de contradictions à peine déguisées, et, à côté de celle-là, la conclusion naturelle et vraie des principes que Rousseau a posés, la conclusion qu'il est impossible que Rousseau n'ait pas vue, tant il s'en approche. Voyons d'abord la conclusion de Rousseau. « Errant dans les forêts, sans industrie, sans parole, sans domicile, sans guerre et sans liaison, sans nul besoin de ses semblables comme sans nul désir de leur nuire, peut-être même sans jamais en reconnaître aucun individuellement, l'homme sauvage, sujet à peu de passions et se suffisant à lui-même, n'avait que les sentiments et les lumières propres à cet état; il ne sentait que ses vrais besoins, ne regardait que ce qu'il croyait avoir intérêt de voir, et son intelligence ne faisait pas plus de progrès que sa vanité. Si par hasard il faisait quelque découverte, il pouvait d'autant moins la communiquer *qu'il ne reconnaissait pas même ses enfants*... Si je me suis étendu sur la supposition de cette condition primitive, c'est qu'ayant des anciennes erreurs et des préjugés invétérés à détruire, j'ai cru devoir creuser jusqu'à la racine, et montrer, dans le tableau du véritable état de nature, combien l'inégalité, même naturelle, est loin d'avoir dans cet état autant de réalité et d'influence

que le prétendent nos écrivains[1]. » Voilà donc, selon Rousseau, les conditions de l'égalité primitive : point de domicile, point d'industrie, point de famille; l'homme ne reconnaît pas même ses enfants : un esprit inerte et une âme indifférente, c'est de cette façon seulement que l'égalité peut être conservée. Mais alors vient aussitôt cette question : l'égalité vaut-elle d'être conservée à ce prix? Et si nous ne pouvons retrouver en effet l'égalité qu'en retrouvant l'état naturel de l'homme, si l'état naturel de l'homme est de n'avoir ni famille, ni domicile, ni langage, ni industrie, ne ferons-nous pas bien de nous résigner à n'être pas égaux les uns aux autres, puisque c'est la seule manière pour nous de n'être point des brutes inertes?

Que Rousseau, en parlant comme nous venons de l'entendre, ait voulu conclure pour ou contre l'inégalité, peu importe, car ce n'est là, selon moi, que la petite conclusion de son discours; il y en a une autre plus belle et plus grande qu'il n'exprime pas, mais à laquelle j'ai hâte d'arriver.

Les impossibilités humaines aboutissent à la puissance divine; c'est là qu'elles vont se dénouer. Quand donc Rousseau démontre avec une force admirable l'impossibilité pour l'homme naturel d'avoir une famille, un langage, un domicile, une patrie, je ne m'effraye pas de ces coups qu'il porte à l'homme naturel, je m'en applaudis au contraire; car, puisque l'homme n'a créé ni la famille, ni la maison, ni le langage, ni même l'art et l'industrie, c'est Dieu qui les a créés, et je me réjouis de voir ôter à tant de grandes

1. Tome VII, p. 109.

et bonnes choses le caractère humain pour leur donner le caractère divin. Il me répugnait d'entendre dire que l'homme était l'auteur de la famille, de la société, de la patrie, et, loin de savoir gré à l'orgueil humain de faire tout procéder de l'homme, je me disais en moi-même que, si tout cela était créé de notre poussière, tout cela pouvait y retomber. Grâce à Dieu, voilà Rousseau qui me prouve que l'homme est incapable de créer le foyer domestique, le lit conjugal, la table hospitalière, le berceau de l'enfant, le fauteuil de l'aïeul et le tombeau des ancêtres. Merci, mille fois merci, philosophe qu'on a pris à tort pour un misanthrope! Je m'appuierai désormais avec confiance sur ces objets sacrés, puisque je sais qu'ils ne viennent pas de moi. L'homme en effet ne s'appuie que sur ce qu'il n'a pas créé; il ne se fie qu'aux choses qui ne sortent pas de ses mains. On le dit orgueilleux: oui, orgueilleux en apparence, mais faible au fond et timide, car tout ce qu'il a créé, il s'en défie. Il sait qu'il y a là une fragilité originelle qui l'inquiète et le mécontente; il se pavane d'être créateur aux petites choses, il s'épouvante de l'être aux grandes. Par orgueil, il aime à faire ses lois, ses institutions, son gouvernement; mais, comme il les fait, il ne les respecte pas. Gouvernements créés de main d'homme, religions nées de l'imagination humaine, que de fois je vous ai vus naître et mourir! et c'est parce que j'avais vu votre naissance que je savais d'avance que je verrais votre mort. Heureuses donc les institutions que l'homme n'a pas créées et qui le soutiennent! heureuses la famille et la société de n'avoir pas pu être créées par l'humanité! Pour qui

sait voir et qui sait entendre, l'abîme que Rousseau a mis entre l'homme naturel et l'homme social est un abîme utile; c'est le fossé qui sépare la civilisation de la barbarie.

II

Trois choses sont établies : 1° Il n'y a pas eu d'état de nature, c'est une chimère des philosophes; mais on peut supposer l'homme abandonné à lui-même : c'est l'état naturel. 2° Cet état naturel est le seul qui comporte l'égalité; mais cet état naturel est l'immobilité de l'âme et de l'esprit, autrement dit l'inertie et l'imbécillité. 3° Enfin, l'homme n'a pas pu passer par lui-même de l'état naturel à l'état social; l'abîme est trop profond. Ces trois points une fois établis, allons plus loin.

Si l'homme n'a pas pu par ses propres efforts passer de l'état naturel à l'état social, il s'ensuit que la société n'est pas de création humaine, mais divine, et que l'inégalité, qui est, selon Rousseau, le propre de l'état social, est aussi une institution divine. Voilà à quoi Rousseau vient aboutir, et, arrivé à ce point, il semble qu'il ne peut pas aller plus loin, car que dire contre l'inégalité, si elle est, comme la société elle-même, d'institution divine? Comment Rousseau sortira-t-il de l'impasse où il s'est engagé? Comment, ayant bâti le mur contre lequel il semble

n'avoir plus qu'à se casser la tête, va-t-il tâcher de s'y ménager une issue ?

On sent dans le passage de la première à la seconde partie combien Rousseau est embarrassé. « Après avoir montré, dit-il, que la perfectibilité, les vertus sociales et les autres facultés que l'homme naturel avait reçues en puissance, ne pouvaient jamais se développer d'elles-mêmes, qu'elles avaient besoin pour cela *du concours fortuit de plusieurs causes étrangères qui pouvaient ne jamais naître*, et sans lesquelles il fût demeuré éternellement dans sa constitution primitive, il me reste à considérer et à rapprocher les différents hasards qui ont pu perfectionner la raison humaine en détériorant l'espèce, rendre un être méchant en le rendant sociable, et *d'un terme si éloigné amener enfin l'homme et le monde au point où nous les voyons*[1]. » Bizarre contradiction ! Tout à l'heure l'homme ne pouvait point passer seul et par lui-même de l'état naturel à l'état social; Rousseau maintenant se rapproche des philosophes qu'il combattait, et il croit que l'homme, grâce, il est vrai, à des hasards efficaces, a pu par lui-même *perfectionner sa raison* et arriver à l'état social. Rousseau essaye donc de déterminer les diverses phases de ce perfectionnement de la raison qu'il maudit, de ce développement spontané des facultés humaines qu'il regarde comme une décadence, de ce passage enfin de l'état naturel à l'état social qu'il disait impossible.

La première phase de l'établissement de la société

1. Tome VII, p. 114.

est l'établissement de la propriété. Rousseau la signale en la détestant : « Le premier, dit-il, qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : Ceci est à moi ! et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables : Gardez-vous d'écouter cet imposteur ! Vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits sont à tous et que la terre n'est à personne ! » L'anathème est éloquent ; mais bientôt Rousseau se ravise, et, songeant que, pour que l'homme arrive à l'idée de la propriété, il faut que d'autres idées aient précédé celle-là, il consent à ne pas prendre le premier propriétaire pour le premier coupable en ce monde. Il cherche un coupable plus ancien, un crime plus originel, la propriété n'étant qu'un des derniers degrés du développement de l'homme. Voyons donc les premiers. D'abord l'homme se retirait pour dormir sous le premier arbre venu ou dans une caverne ; il s'avisa un beau jour de creuser la terre ou de se faire une hutte de branchages : « ce fut là l'époque d'une première révolution qui forma *l'établissement et la distinction des familles*, et qui introduisit une sorte de propriété, d'où peut-être naquirent déjà bien des querelles et des combats[1]. » Ainsi l'homme sort de la promiscuité, qui est la plus radicale égalité du monde ; il distingue sa famille, premier pas vers la décadence ; il a une

1. Tome VII, p. 128.

cabane qu'il dit la sienne, second pas. La cabane amène le jardin ou l'agriculture, l'agriculture amène la propriété. « Les choses en cet état eussent encore pu demeurer égales, si les talents eussent été égaux ; » mais, voilà le malheur! il y avait des forts et des faibles, des adroits et des maladroits, « et, en travaillant également, l'un gagnait beaucoup, tandis que l'autre avait peine à vivre. » J'entends. La décadence est consommée ; nous sommes arrivés par la société à l'inégalité.

Ici Rousseau fait un tableau affreux de la société, et, s'il n'a pas flatté l'état naturel dans la peinture qu'il en a faite, il se dédommage des vérités qu'il s'est cru forcé de dire sur l'état naturel par les duretés qu'il dit à la société. « Une fois la société établie, dit Rousseau, être et paraître devinrent deux choses tout à fait différentes ; et de cette distinction sortirent le faste imposant, la ruse trompeuse, et tous les vices qui en sont le cortége. D'un autre côté, de libre et indépendant qu'était auparavant l'homme, le voilà, par une multitude de nouveaux besoins, assujetti pour ainsi dire à toute la nature et surtout à ses semblables, dont il devient l'esclave en un sens, même en devenant leur maître : riche, il a besoin de leurs services ; pauvre, il a besoin de leurs secours, et la médiocrité ne le met point en état de se passer d'eux. Il faut donc qu'il cherche sans cesse à les intéresser à son sort, et à leur faire trouver en effet ou en apparence leur profit à travailler pour le sien ; ce qui le rend fourbe et artificieux avec les uns, impérieux et dur avec les autres, et le met dans la nécessité d'abuser tous ceux dont il a besoin, quand il ne

peut s'en faire craindre, et qu'il ne trouve pas son intérêt à les servir utilement. Enfin, l'ambition dévorante, l'ardeur d'élever sa fortune relative, moins par un véritable besoin que pour se mettre au-dessus des autres, inspirent à tous les hommes un noir penchant à se nuire mutuellement, une jalousie secrète d'autant plus dangereuse, que, pour faire son coup plus en sûreté, elle prend souvent le masque de la bienveillance; en un mot, concurrence et rivalité d'une part, de l'autre opposition d'intérêts, et toujours le désir caché de faire son profit aux dépens d'autrui : tous ces maux sont le premier effet de la propriété et le cortége inséparable de l'inégalité naissante[1]. »

En lisant cette vive censure de la société, je me souvenais de l'avoir déjà lue en mille endroits divers; je ne me trompais pas : c'était dans les sermonnaires et dans les moralistes chrétiens du dix-septième siècle, et je ne suis embarrassé en vérité que du choix des citations. Prenez, par exemple, le moins théologien des prédicateurs du dix-septième siècle, et je dirai volontiers le plus laïque des sermonnaires; prenez Massillon dans ses paraphrases des psaumes : que voyons-nous? « La vanité, l'ambition, la vengeance, le luxe, la volupté, le désir insatiable d'accumuler, voilà les vertus que le monde connaît et estime; voilà les vertus auxquelles il porte ses partisans... Loin de se regarder tous comme ne faisant entre eux qu'une même famille dont les intérêts doivent être communs, il semble que, dans ce monde corrompu, les

1. Tome VII, p. 137, 139 et 140.

hommes ne se lient ensemble que pour se tromper mutuellement et se donner le change. La droiture y passe pour simplicité; être double et dissimulé est un mérite qui honore. Toutes les sociétés sont empoisonnées par le défaut de sincérité. La parole n'y est pas l'interprète des cœurs; elle n'est que le masque qui les cache et qui les déguise. Les entretiens ne sont plus que des mensonges enveloppés sous les dehors de l'amitié et de la politesse. On se prodigue à l'envi les louanges et les adulations, et on porte dans le cœur la haine, la jalousie et le mépris de ceux qu'on loue. L'intérêt le plus vil arme le frère contre le frère, l'ami contre l'ami, rómpt tous les liens du sang et de l'amitié, et c'est un motif si bas qui décide de nos haines et de nos amours[1]. » Quelle ressemblance ou plutôt quelle conformité! Ce que

1. Massillon, t. Ier, édit. de 1825, p. 402 et 403. Nicole dit aussi dans ses *Essais de morale*, t. III, *Traité de la charité et de l'amour-propre,* p. 141 : « Chacun pense d'abord à occuper les premières places de la société où il est, et si l'on s'en voit exclu, on pense à celles qui suivent. En un mot, on s'élève le plus qu'on peut, et on ne se rabaisse que par contrainte. Dans tout état et dans toute condition, on tâche toujours de s'acquérir quelque sorte de prééminence, d'autorité, d'intendance, de considération, de juridiction, et d'étendre son pouvoir autant qu'on le peut. Les princes font la guerre à leurs voisins pour étendre les limites de leurs États. Les officiers de divers corps d'un même état entreprennent les uns sur les autres. On tâche de se supplanter, de se rabaisser l'un l'autre dans tous les emplois et dans tous les ministères; et si les guerres que l'on s'y fait ne sont pas si sanglantes que celles que se font les princes, ce n'est pas que les passions n'y soient aussi vives et aussi aigres, mais c'est pour l'ordinaire que l'on craint les peines dont les lois menacent ceux qui ont recours à des moyens violents. »

Rousseau dit de la société, Massillon le dit du monde. Le propre de la société selon Rousseau, c'est d'être le domaine des passions humaines; c'est aussi le propre du monde selon tous les moralistes chrétiens. La censure chrétienne n'est pas moins vive et moins amère assurément que la censure philosophique. Que fait cependant la doctrine chrétienne? Après avoir montré à l'homme le monde tel qu'il est, lui dit-elle qu'il faut le quitter et aller vivre au désert? lui dit-elle qu'il n'y a que l'abandon de la société ou sa destruction (les philosophes aiment mieux détruire le monde que de l'abandonner) qui peut le préserver de la corruption universelle? non. Ce n'est pas que la doctrine chrétienne n'ait eu aussi ses exagérés et ses violents, qui appelaient l'humanité dans le désert. L'Église a eu ses solitaires de la Thébaïde : elle a eu ses chartreux et ses trappistes, ces émigrés du monde, qui croient ne pas pouvoir le fuir assez loin; mais les solitaires de la Thébaïde et de la Trappe quittent le monde, ils ne le veulent pas détruire; ils visent au calme et presque à l'immobilité, ils ne l'imposent pas aux autres; ils étouffent les passions, désespérant de les régler, mais ce sont les leurs. Entre le solitaire chrétien et le sauvage de Rousseau, il y a cependant, quant au dehors de la vie du moins, de curieuses ressemblances. « L'homme sauvage et l'homme policé, dit Rousseau, diffèrent tellement par le fond du cœur et des inclinations, que ce qui fait le bonheur suprême de l'un réduirait l'autre au désespoir. Le premier ne respire que le repos et la liberté : il ne veut que vivre et rester oisif, et l'ataraxie même des stoïciens n'approche pas de sa profonde indifférence

pour tout autre objet. Au contraire, le citoyen, toujours actif, sue, s'agite, se tourmente sans cesse pour chercher des occupations encore plus laborieuses... Quel spectacle pour un Caraïbe que les travaux pénibles et enviés d'un ministre européen ! Le sauvage vit en lui-même; l'homme sociable, toujours hors de lui, ne sait vivre que dans l'opinion des autres... » Changez quelques mots de cette description, elle peut s'appliquer au solitaire chrétien : il n'est pas oisif comme le sauvage, mais il est calme et paisible, indifférent surtout aux choses du monde et aussi dédaigneux ou aussi étonné que le Caraïbe de l'activité des mondains. Au lieu de parler nous-même, prenons encore dans Massillon nos traits de comparaison. « Non-seulement, dit Massillon, notre vie n'est pas intérieure et recueillie, mais encore c'est l'esprit du monde qui en forme les désirs, qui en conduit les affections, qui en règle les jugements, qui en produit les vues, qui en anime toutes les démarches..... Qu'est-ce que la vie du monde, qu'une servitude éternelle où nul ne vit pour soi[1] ? » Voilà comment Massillon peint la vie du mondain. Que serait-ce maintenant si je prenais la peinture que les moralistes chrétiens font des charmes de la retraite? Qu'a donc fait Rousseau? Il a, sans le savoir et sans le vouloir, je crois, pris dans la doctrine chrétienne ce qu'elle a d'opposé au monde et de favorable à la solitude, laissant de côté tout ce qu'elle a de règles pieuses et sages sur la manière de vivre chrétiennement dans le monde, et il l'a transformée en une

1. Massillon, t. Ier, p. 381 et 496.

doctrine misanthropique et anti-sociale. Ce n'est pas tout que d'avoir ainsi changé la doctrine chrétienne et de l'avoir, pour ainsi dire, débaptisée pour se l'approprier : il a ôté à cette doctrine ce qui fait son principe et sa cause. Que cherche, en effet, dans le désert le solitaire chrétien? il y cherche Dieu. Voilà pourquoi il fuit le monde. Il ne demande pas à la solitude l'oisiveté et la liberté du Caraïbe; il demande le recueillement et la prière : il n'y va point vivre en égoïste insouciant et brutal, mais en pieux enthousiaste. Aussi personne n'est moins seul que le solitaire au désert ; Dieu y peuple la solitude de sa présence infinie.

In solis tu mihi turba locis,

voilà ce que l'anachorète dit sans cesse à Dieu dans la retraite. Otez Dieu de la Thébaïde, saint Jérôme en effet n'est plus qu'un Caraïbe.

Ainsi la doctrine de Jean-Jacques Rousseau n'est que la doctrine de la Thébaïde, défigurée dans ses effets et surtout privée de sa cause; mais, ne l'oublions pas, la doctrine de la Thébaïde n'est pas la vraie doctrine chrétienne, c'en est l'exaltation. La doctrine chrétienne est plus sage et plus indulgente : elle n'ordonne pas à l'homme de fuir le monde, elle lui en signale les écueils et les périls; en même temps elle lui dit comment il peut les éviter. « O mon Dieu ! s'écrie Massillon après avoir peint le monde et ses vices, ô mon Dieu ! quel besoin n'ai-je pas de votre grâce et d'une protection particulière pour préserver mon cœur au milieu d'une corruption si

universelle[1]! » Voilà le sentiment chrétien. Demandez à Dieu la force, méritez-la par la foi, et ne craignez pas de vivre dans le monde. Dieu nous a donné ses commandements pour nous préserver du mal, non pas du malheur, qui est l'exercice de la vertu, mais du mal, qui est la tentation de tous les hommes, et qui n'est la nécessité d'aucun. *Nihil est tam discordiosum vitio, tam sociale naturâ quam genus humanum*, dit saint Augustin en parlant de l'humanité[2]; admirable maxime qui pose à la fois et qui résout la question autour de laquelle Rousseau amoncèle tant de contradictions. L'homme est fait pour la société, mais ce sont les vices de l'homme qui rendent la société mauvaise : de là la conclusion que ce sont nos vices qu'il faut détruire et non pas la société; conclusion simple et facile, à ne consulter que la raison, mais qui n'est praticable qu'avec l'aide et l'assistance de Dieu. Cette assistance, Dieu l'a donnée à l'homme par ses commandements dans l'ancienne loi et par l'Évangile dans la loi nouvelle.

Tout s'accorde donc dans la doctrine chrétienne et tout est clair. Le mal vient de la nature humaine abandonnée de Dieu, et le bien vient aussi de la nature humaine secourue de Dieu. Otez Dieu à l'homme, la société n'est plus supportable, et de même que Dieu rend la terre féconde par les lois qu'il a données aux saisons, Dieu rend aussi la société humaine possible et douce par la règle qu'il a donnée à l'homme. Seulement la société humaine peut désobéir à cette

1. Massillon, t. Ier, p. 403.
2. *Cité de Dieu*, livre XII.

règle. Il est vrai que du même coup elle devient intolérable et impossible. Essayez d'ôter à l'âme humaine un seul des bons sentiments qu'elle tient de la grâce de Dieu, ou bien essayez d'ôter à la végétation une seule des gouttes de pluie ou un seul des rayons de soleil que Dieu lui a destinés, vous verrez l'âme humaine se dessécher et la végétation se flétrir et périr. Je lisais dernièrement un admirable conte de Dickens intitulé *le Pacte du Fantôme*, un peu confus peut-être au premier coup d'œil, mais dont l'intention, à mesure qu'elle s'éclaircit et se découvre peu à peu, touche l'âme profondément. C'est un chimiste à qui le diable accorde de n'avoir plus le souvenir ni du mal qu'il a souffert des autres hommes ou de celui qu'il leur a fait, ni du bien qu'il en a reçu ou de celui qu'il leur a fait. Une âme qui n'a plus la mémoire ni de la joie ni du chagrin va-t-elle pour si peu cesser d'être une âme humaine? Car enfin, qu'est-ce que la mémoire parmi nos sentiments? C'est ici une de ces gouttes de pluie ou un de ces rayons de soleil dont la végétation ne peut pas se passer. Le don de l'oubli démoralise l'âme, et l'homme qui ne se souvient plus des diverses émotions de sa vie morale, de ses joies, de ses chagrins, cet homme, tout savant qu'il est, devient une brute méchante. Pour mieux expliquer la leçon, ce possédé a le malheureux don de communiquer l'oubli moral à tous ceux qu'il touche. Aussi, partout où il va, il change à l'instant même, par son don pernicieux, le climat moral des familles. Là où régnait la joie du foyer domestique, là où le malheur inspirait la patience, parce que le malheur était supporté en commun et devenait un

pieux souvenir d'affection mutuelle, les âmes, frappées d'oubli, deviennent aussitôt égoïstes et méchantes, tant notre âme ne peut rien perdre de sa vie morale ! tant elle a besoin de toutes les ressources que Dieu lui a préparées, pour se soutenir à travers la vie de ce monde !

Rousseau prétend que nos vices rendent les institutions sociales nécessaires, et il ajoute que ces mêmes vices rendent inévitable l'abus des institutions, de telle sorte qu'à l'entendre, nous ne pouvons point ne pas vivre en société et nous ne pouvons pas non plus en avoir une bonne. A ce compte, le mal est partout et partout invincible, puisque l'état de nature est impossible et que la société est intolérable. Qu'avons-nous donc à faire sinon à désespérer et à mourir le plus tôt possible, afin de retourner au néant dont nous n'aurions jamais dû sortir, puisque nous ne pouvons être heureux ni selon la nature, ni selon la société? Au lieu de nous laisser comme Rousseau dans cette terrible impasse, la religion nous offre sa règle consolante et douce, qui ne condamne pas la société à son origine, puisqu'elle la croit naturelle à l'homme, et qui ne la condamne pas non plus dans sa marche à cause de nos vices, puisqu'elle croit que ce sont surtout nos vices qui rendent la société mauvaise. Rousseau, pour prévenir les abus de la société, pour éviter l'inégalité qui en est le grand fléau, n'a qu'un moyen, c'est d'empêcher les passions humaines de se développer, c'est-à-dire qu'il nous impose une règle impossible : la religion veut seulement que nous corrigions ces passions et que nous les dirigions vers le bien plutôt que vers le mal.

Rousseau dit : « N'ayez pas de pauvres et n'ayez pas de riches ; » la religion dit : « Que les riches secourent les pauvres, que les pauvres supportent les riches. » — « Gardez-vous de réfléchir, gardez-vous de faire usage de votre raison, » dit Rousseau. — « Usez de votre raison pour suivre la loi, » dit la religion ; *sit rationabile obsequium vestrum*. De ces deux conseils ou de ces deux règles, celle du philosophe et celle de la religion, quelle est la plus douce au cœur de l'homme ? quelle est celle qui l'encourage le mieux à supporter la vie ? quelle est celle enfin qui révèle et qui honore le mieux le mystère de la condition humaine, ce mystère que deux mots renferment, un grand devoir sur la terre et un grand espoir au ciel ?

III

Je viens d'examiner le discours de Rousseau, tel qu'il est ; mais je n'ai pas examiné toute la controverse que soutint Rousseau. Il y a dans toutes les discussions de Rousseau deux choses qu'il faut soigneusement distinguer : les maximes du discours et les conclusions de la controverse. Les maximes sont ordinairement paradoxales ; les conclusions sont pleines de bon sens. Il débute par la singularité, il finit par le lieu commun. Cette allure de Rousseau, que j'ai déjà remarquée dans le *Discours* sur le progrès des sciences et des lettres, n'est nulle part plus

visible que dans la discussion sur l'origine de l'inégalité des conditions humaines. Dans le discours, il faut, pour èmpêcher l'inégalité, empêcher la société, et, pour empêcher la société, il faut empêcher l'humanité; Rousseau semble ne pas hésiter. Dans la discussion, il revient à une conclusion plus modérée, et dans les notes je lis ces paroles remarquables, qui détruisent le système de Rousseau sous prétexte de l'expliquer. Je suis forcé de citer cette note curieuse : « Quoi donc ! faut-il détruire les sociétés, anéantir le tien et le mien, et retourner vivre dans les forêts avec les ours ? Conséquence à la manière de mes adversaires, que j'aime autant prévenir que de leur laisser la honte de la tirer. O vous *à qui la voix céleste ne s'est point fait entendre et qui ne reconnaissez pour votre espèce d'autre destination que d'achever en paix cette courte vie;* vous qui pouvez laisser au milieu des villes vos funestes acquisitions, vos esprits inquiets, vos cœurs corrompus et vos désirs effrénés ; reprenez, puisqu'il dépend de vous, votre antique et première innocence; allez dans les bois perdre la vue et la mémoire des crimes de vos contemporains, et ne craignez point d'avilir votre espèce en renonçant à ses lumières pour renoncer à ses vices. » Ici j'interromps la citation pour me demander à qui Rousseau s'adresse, et si c'est sérieusement qu'il parle. Quels sont ces hommes à qui *la voix céleste ne s'est pas fait entendre,* et qui croient que tout finit pour l'homme avec la vie ? Sont-ce des matérialistes innocents, d'honnêtes athées auxquels Rousseau propose d'aller vivre dans les bois ? Mais voyez en même temps comme il les traite. Ils ont

des esprits inquiets, des cœurs corrompus, des désirs effrénés, qu'ils laisseront dans les villes. Pure ironie! L'homme ne change pas aussi aisément de caractère que de domicile. Ce n'est donc pas à ces mondains envieillis que Rousseau propose sérieusement d'aller au désert. Continuons: « Quant aux hommes semblables à moi, dont les passions ont détruit pour toujours l'originelle simplicité, qui ne peuvent plus se nourrir d'herbes et de glands, ni se passer de lois et de chefs; *ceux qui furent honorés dans leur premier père de leçons surnaturelles*;... ceux, en un mot, qui sont convaincus que *la voix divine appela tout le genre humain aux lumières et au bonheur des célestes intelligences :* tous ceux-là tâcheront, par l'exercice des vertus qu'ils s'obligent à pratiquer en apprenant à les connaître, à mériter le prix éternel qu'ils en doivent attendre; ils respecteront les sacrés liens des sociétés dont ils sont les membres; ils aimeront leurs semblables et les serviront de tout leur pouvoir; ils obéiront scrupuleusement aux lois et aux hommes qui en sont les auteurs et les ministres; ils honoreront surtout les bons et sages princes qui sauront prévenir, guérir ou pallier cette foule d'abus et de maux toujours prêts à nous accabler; ils animeront le zèle de ces dignes chefs, en leur montrant sans crainte et sans flatterie la grandeur de leur tâche et la rigueur de leur devoir : mais ils n'en mépriseront pas moins une constitution qui ne peut se maintenir qu'à l'aide de tant de gens respectables qu'on désire plus souvent qu'on ne les obtient, et de laquelle, malgré tous leurs soins, naissent toujours plus de calamités réelles que d'avantages appa-

rents[1]. » Ainsi les mondains, ceux à qui la voix céleste ne s'est pas fait entendre, n'aboliront pas la société, parce que c'est le milieu le plus commode à leurs esprits inquiets, à leurs cœurs corrompus et à leurs désirs effrénés. Et les chrétiens, car c'est des chrétiens sans doute que Rousseau veut parler, quand il parle *de ceux qui furent honorés dans leur premier père de leçons surnaturelles*, et les chrétiens, que feront-ils? Ils maintiendront la société dont ils sont membres; ils respecteront les lois, les magistrats, les ministres, c'est-à-dire qu'ils ne changeront rien au train du monde, tout en tâchant de l'améliorer. Seulement, et c'est un dernier et innocent hommage que Rousseau rend aux maximes de son discours, ils mépriseront l'ordre social qu'ils conserveront, et ils lui reprocheront d'avoir besoin de trop de vertus pour se soutenir.

Nous voyons déjà les paradoxes du discours s'effacer devant le bon sens modeste et simple des notes. Dans ses *Dialogues*, ouvrage singulier où Rousseau s'attache à justifier ses écrits et qui témoigne de cette préoccupation maladive du moi qui était la folie de Rousseau, dans ses *Dialogues*, Rousseau revient encore sur son discours de l'inégalité des conditions humaines, et c'est là surtout que nous allons trouver sa véritable pensée. Bizarre procédé de l'auteur, dans ses ouvrages, de mettre l'erreur au frontispice et de cacher la vérité dans les coins! « Dans ses premiers écrits[2], Rousseau s'attache à

1. Tome VII, notes, p. 207.
2. Dans les *Dialogues*, Rousseau parle de lui-même à la troisième personne.

détruire ce prestige d'illusion qui nous donne une admiration stupide pour les instruments de nos misères, et à corriger cette estimation trompeuse qui nous fait honorer des talents pernicieux, et mépriser des vertus utiles. Partout il nous fait voir l'espèce humaine meilleure, plus sage et plus heureuse dans sa constitution primitive; aveugle, misérable et méchante à mesure qu'elle s'en éloigne. Son but est de redresser l'erreur de nos jugements pour retarder le progrès de nos vices, et de nous montrer que, là où nous cherchons la gloire et l'éclat, nous ne trouvons en effet qu'erreurs et misères. Mais la nature humaine ne rétrograde pas, et jamais on ne remonte vers les temps d'innocence et d'égalité, quand une fois on s'en est éloigné; c'est encore un des principes sur lesquels il a le plus insisté. Ainsi son objet ne pouvait être de *ramener les peuples nombreux ni les grands états* à leur première simplicité, mais seulement d'arrêter, s'il était possible, le progrès de ceux dont la petitesse et la situation les ont préservés d'une marche aussi rapide vers la perfection de la société, et vers la détérioration de l'espèce. » Je m'arrête ici un instant. Ainsi point de retour possible aux prétendus temps d'innocence et d'égalité, ainsi point d'application des maximes de Rousseau aux peuples nombreux et aux grands États. Rousseau n'a jamais eu en vue que les petits États : dans l'antiquité, les républiques de la Grèce, dans les temps modernes, celles de la Suisse. Ce sont ces petits États qu'il veut maintenir, s'il est possible, dans leur simplicité primitive; en même temps il signale un des effets de la marche rapide de la civi-

lisation, c'est-à-dire le perfectionnement de la société et la détérioration de l'espèce. Si Rousseau veut parler de la détérioration de l'espèce humaine en général, je crois qu'il y a telle barbarie et telle grossièreté primitive qui ne fait pas des hommes plus beaux et plus grands que ne les fait la civilisation raffinée des grandes villes; mais si Rousseau veut parler de la faiblesse croissante de l'individu, à mesure que la société s'accroît et se perfectionne, s'il veut dire que l'homme aujourd'hui, en face de l'industrie et des forces qu'elle emprunte à la vapeur, vaut moins, comme ouvrier, qu'il ne valait autrefois, de même qu'en face de la société organisée et administrée, il vaut moins aujourd'hui, comme membre de l'État, qu'il ne valait autrefois, beaucoup de personnes seront tentées d'être de l'avis de Rousseau. Je sais bien qu'on nous dira qu'autrefois c'était l'élite seule qui comptait dans l'État, et qu'aujourd'hui c'est tout le monde. La diffusion ne console pas de l'abaissement. Il y a en politique plus de parties prenantes, je le veux bien; mais Dieu sait quelle est la part de chacun. Les écus se sont faits centimes; je ne cherche pas si cela fait grand plaisir aux centimes et grand'peine aux écus: est-ce un perfectionnement pour la société? je n'en sais rien; mais ce n'est pas assurément un agrandissement pour l'individu. Je me souviens qu'un de mes vieux amis me disait que le monde ne finirait ni par le feu ni par l'eau, et qu'il finirait par l'aplatissement. Beaucoup de petits domaines et peu de grands, beaucoup d'hommes d'esprit et peu d'hommes de génie, beaucoup de poëtes et peu de poésie, beaucoup de citoyens et peu de liberté,

la quantité en politique substituée à la qualité, autant de signes de l'accomplissement de la prophétie de mon vieil ami, et qu'il remarquait avec malignité.

Je reviens à Rousseau et à ses *Dialogues*. « On s'est obstiné à l'accuser de vouloir détruire les sciences, les arts, les théâtres, les académies, et replonger l'univers dans sa première barbarie, et il a toujours insisté, au contraire, sur la *conservation des institutions existantes,* soutenant que leur destruction ne ferait qu'ôter les palliatifs en laissant les vices, et substituer le brigandage à la corruption. Il avait travaillé pour sa patrie et pour les petits États constitués comme elle. Si sa doctrine pouvait être aux autres de quelque utilité, c'était en changeant les objets de leur estime, et retardant peut-être aussi leur décadence qu'ils accélèrent par leurs fausses appréciations. Mais, malgré ces distinctions si souvent et si fortement répétées, la mauvaise foi des gens de lettres, et la sottise de l'amour-propre, qui persuade à chacun que c'est toujours de lui qu'on s'occupe, lors même qu'on n'y pense pas, ont fait que les grandes nations ont pris pour elles ce qui n'avait pour objet que les petites républiques; et l'on s'est obstiné à voir un promoteur de bouleversements et de troubles dans l'homme du monde qui porte le plus vrai respect aux lois et aux constitutions nationales, et qui a le plus d'aversion pour les révolutions et pour les ligueurs de toute espèce, qui la lui rendent bien [1]. »

Que dites-vous de cette profession de foi que je

1. Troisième dialogue.

crois sincère? Nous sommes-nous donc trompés sur le sens du discours de Rousseau? Avons-nous mal compris ces étranges paradoxes sur l'homme qui se déprave s'il réfléchit? non ; mais Rousseau, dans la discussion, se corrigeait sans croire se démentir. La controverse force l'homme à revenir au bon sens. Quand nous sommes en face de notre pensée seulement, nous abondons volontiers dans notre propre sens; mais, quand nous sommes en face de la pensée des autres, nous revenons au sens commun, souvent même au lieu commun, comme à notre plus sûr abri, et nous désavouons, sans nous en apercevoir, les paradoxes dont nous étions le plus fiers. C'est ainsi que Rousseau, qui semblait d'abord vouloir abolir la société, se rabat à dire que tous les progrès de la société ne sont pas des améliorations pour l'humanité ou pour l'individu ; c'est là sa dernière conclusion et celle qu'il soutint contre les nombreux contradicteurs que lui attira son nouvel ouvrage.

L'apothéose de la vie sauvage que semblait faire Rousseau en face des salons du dix-huitième siècle ne choqua pas moins l'esprit du siècle que l'avait fait sa censure des lettres et des arts en face des académies et des théâtres. Voltaire, que Rousseau ménageait encore beaucoup et à qui il avait envoyé son ouvrage, lui écrivit une de ces lettres charmantes, mêlées de compliments et d'épigrammes, dont il avait le secret [1]. Entre Voltaire et Rousseau,

1. « J'ai reçu, Monsieur, dit Voltaire, votre nouveau livre contre le genre humain; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, et vous ne les corrigerez

c'était une conversation plutôt qu'une discussion, et chacun y causait à sa façon. Ailleurs la controverse avait une allure plus grave à la fois et plus vive. Un philosophe savant et ingénieux, Bonnet de Genève, écrivait sous le nom de Philopolis, l'ami des villes, une lettre qui résume à merveille les objections qu'on peut faire contre le système de Jean-Jacques Rousseau :

« Voici, disait Bonnet, le raisonnement que je vous propose : tout ce qui résulte immédiatement des facultés de l'homme ne doit-il pas être dit résulter de la nature? Or, je crois que l'on démontre fort bien que l'état de société résulte immédiatement des facultés de l'homme : je n'en veux point alléguer d'autres preuves à notre savant auteur que ses propres idées sur l'établissement des sociétés, idées ingénieuses, et qu'il a si élégamment exprimées dans la seconde partie de son discours. Si donc l'état de

pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la société humaine, dont notre ignorance et notre faiblesse se promettent tant de douceurs. On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes ; il prend envie de marcher à quatre pattes quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il est impossible de la reprendre, et je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi. Je ne peux pas non plus m'embarquer pour aller trouver les sauvages du Canada : premièrement, parce que les maladies auxquelles je suis condamné me rendent un médecin d'Europe nécessaire ; secondement, parce que la guerre est portée dans ce pays-là, et que les exemples de nos nations ont rendu les sauvages presque aussi méchants que nous. Je me borne à être un sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie auprès de votre patrie, où vous devriez être. »

société découle des facultés de l'homme, il est naturel à l'homme. Il serait donc aussi déraisonnable de se plaindre de ce que ces facultés, en se développant, ont donné naissance à cet état, qu'il le serait de se plaindre de ce que Dieu a donné à l'homme de telles facultés. L'homme est tel que l'exigeait la place qu'il devait occuper dans l'univers. Il y fallait apparemment des hommes qui bâtissent des villes, comme il y fallait des castors qui construisissent des cabanes... Quand M. Rousseau déclame avec tant de véhémence et d'obstination contre l'état de société, il s'élève, sans y penser, contre la volonté de celui qui a fait l'homme et qui a ordonné cet état, etc. »

Rousseau répond à la lettre de Bonnet en reprenant, avec plus de force que jamais, sa conclusion adoucie et tempérée, que tous les progrès de la société ne sont pas toujours des améliorations pour l'humanité ou pour l'individu : « L'état de société, me dites-vous, résulte immédiatement des facultés de l'homme, et par conséquent de sa nature. Vouloir que l'homme ne devînt point sociable, ce serait donc vouloir qu'il ne fût point homme, et c'est attaquer l'ouvrage de Dieu que de s'élever contre la société humaine. Permettez-moi, monsieur, de vous proposer à mon tour une difficulté avant de résoudre la vôtre. Je vous épargnerais ce détour, si je connaissais un chemin plus sûr pour aller au but.

« Supposons que quelques savants trouvassent un jour le secret d'accélérer la vieillesse, et l'art d'engager les hommes à faire usage de cette rare décou-

verte : persuasion qui ne serait peut-être pas si difficile à produire qu'elle paraît au premier aspect; car la raison, ce grand véhicule de toutes nos sottises, n'aurait garde de nous manquer à celle-ci. Les philosophes surtout et les gens sensés, pour secouer le joug des passions et goûter le précieux repos de l'âme, gagneraient à grands pas l'âge de Nestor, et renonceraient volontiers aux désirs qu'on peut satisfaire, afin de se garantir de ceux qu'il faut étouffer. Il n'y aurait que quelques étourdis qui, rougissant même de leur faiblesse, voudraient follement rester jeunes et heureux, au lieu de vieillir pour être sages.

« Supposons qu'un esprit singulier, bizarre, et, pour tout dire, un homme à paradoxes, s'avisât alors de reprocher aux autres l'absurdité de leurs maximes, de leur prouver qu'ils courent à la mort en cherchant la tranquillité, qu'ils ne font que radoter à force d'être raisonnables, et que, s'il faut qu'ils soient vieux un jour, ils devraient tâcher au moins de l'être le plus tard qu'il serait possible.

« Il ne faut pas demander si nos sophistes, craignant le décri de leur arcane, se hâteraient d'interrompre ce discoureur importun. Sages vieillards, diraient-ils à leurs sectateurs, remerciez le ciel des grâces qu'il vous accorde, et félicitez-vous sans cesse d'avoir si bien suivi ses volontés. Vous êtes décrépits, il est vrai, languissants, cacochymes, tel est le sort inévitable de l'homme; mais votre entendement est sain; vous êtes perclus de tous les membres, mais votre tête en est plus libre; vous ne sauriez agir, mais vous parlez comme des oracles; et, si vos douleurs aug-

mentent de jour en jour, votre philosophie augmente avec elles. Plaignez cette jeunesse impétueuse, que sa brutale santé prive des biens attachés à votre faiblesse. Heureuses infirmités, qui rassemblent autour de vous tant d'habiles pharmaciens fournis de plus de drogues que vous n'avez de maux, tant de savans médecins qui connaissent à fond votre pouls, qui savent en grec le nom de tous vos rhumatismes, tant de zélés consolateurs et d'héritiers fidèles qui vous conduisent agréablement à votre dernière heure ! Que de secours perdus pour vous, si vous n'aviez su vous donner les maux qui les ont rendus nécessaires !

« Ne pouvons-nous pas imaginer qu'apostrophant ensuite notre imprudent avertisseur, ils lui parleraient à peu près ainsi : Cessez, déclamateur téméraire, de tenir ces discours impies ? Osez-vous blâmer ainsi la volonté de celui qui a fait le genre humain ? L'état de vieillesse ne découle-t-il pas de la constitution de l'homme ? N'est-il pas naturel à l'homme de vieillir ? Que faites-vous donc dans vos discours séditieux que d'attaquer une loi de la nature, et par conséquent la volonté de son créateur ? Puisque l'homme vieillit, Dieu veut qu'il vieillisse. Les faits sont-ils autre chose que l'expression de sa volonté ? Apprenez que l'homme jeune n'est point celui que Dieu a voulu faire, et que, pour s'empresser d'obéir à ses ordres, il faut se hâter de vieillir.

« Tout cela supposé, je vous demande, monsieur, si l'homme aux paradoxes doit se taire ou répondre, et, dans ce dernier cas, de vouloir bien m'indiquer

ce qu'il doit dire : je tâcherai de résoudre alors votre objection.

« Puisque vous prétendez m'attaquer par mon propre système, n'oubliez pas, je vous prie, que, selon moi, la société est naturelle à l'espèce humaine, comme la décrépitude à l'individu; qu'il faut des arts, des lois, des gouvernemens aux peuples, comme il faut des béquilles aux vieillards. Toute la différence est que l'état de vieillesse découle de la seule nature de l'homme, et que celui de société découle de la nature du genre humain ; non pas immédiatement, comme vous le dites, mais seulement, comme je l'ai prouvé, à l'aide de certaines circonstances extérieures qui pouvaient être ou n'être pas, ou du moins arriver plus tôt ou plus tard, et par conséquent accélérer ou ralentir le progrès. Plusieurs même de ces circonstances dépendent de la volonté des hommes : j'ai été obligé, pour établir une parité parfaite, de supposer dans l'individu le pouvoir d'accélérer sa vieillesse, comme l'espèce a celui de retarder la sienne. *L'état de société ayant donc un terme extrême auquel les hommes sont les maîtres d'arriver plus tôt ou plus tard*, il n'est pas inutile de leur montrer *le danger d'aller si vite et les misères d'une condition qu'ils prennent pour la perfection de l'espèce.* »

Voilà la dernière conclusion de Rousseau sous sa forme la plus vive et la plus piquante, mais le fond en est modeste et n'a presque plus rien qui puisse nous effrayer ou nous choquer. Que dit-il en effet que ne dise l'histoire de tous les peuples qui ont passé sur la terre ? Les sociétés naissent, vivent et

vieillissent selon une loi nécessaire et toute-puissante, qui pousse les individus et les peuples de la naissance à la jeunesse, de la jeunesse à l'âge mûr, de l'âge mûr à la vieillesse. Heureuses les sociétés qui ne *vivront pas trop vite*, qui ne se hâtent pas d'épuiser leur viatique, qui n'abrégent pas leur enfance et leur jeunesse sous prétexte d'allonger leur âge mûr ! L'histoire de la civilisation d'un peuple n'est que l'histoire de son passage de la jeunesse à l'âge mûr, de l'âge mûr à la vieillesse et à la mort, et Rousseau n'a plus qu'un tort : c'est de croire que les peuples civilisés sont plus près de leur fin que les peuples barbares. Le tort n'est pas de croire à la mort des peuples civilisés, mais à la vie des peuples barbares. Il y a des peuples barbares qui périssent sans s'être jamais civilisés, et la barbarie, qui leur fait une vie misérable, ne la leur fait pas plus longue : si la civilisation n'éternise pas les nations, la barbarie ne les fait pas vivre.

Encore un mot, et je finis. Quelle est, même dans cette dernière conclusion, le fond de la doctrine de Rousseau ? La société est la déchéance ou la décrépitude de l'espèce humaine. L'homme était primitivement bon et heureux : il est déchu de sa félicité. Comment ? parce qu'il est entré en société, parce qu'il a développé ses facultés et ses passions. Qui ne voit du premier coup d'œil combien cette doctrine est près de la doctrine chrétienne de la chute de l'homme ? Ce monde-ci qui est une déchéance, cette déchéance qui est une suite de la faute de l'homme, voilà les points de ressemblance. Où est la différence ? En deux points importants qui élèvent la

doctrine chrétienne au-dessus de la doctrine de Rousseau de toute la hauteur de la vérité sur l'erreur, du ciel sur la terre. Dans Rousseau, la société est une déchéance sans régénération possible, et de plus cette déchéance est une injustice de Dieu; car l'homme, selon Rousseau, ne pouvait pas trouver la société par lui-même. C'est Dieu qui a donné à l'homme les arts qui ont développé ses passions et amené sa chute. Dans l'Écriture, l'homme tombe par sa faute; mais, à peine tombé, Dieu le relève par l'espoir de la rédemption dans l'éternité, et de plus il lui donne les arts et la société sur la terre pour lui rendre sa misère supportable. Voulez-vous même, comme le croient beaucoup de docteurs chrétiens, que les arts que l'homme a retrouvés dans son exil, il les eût déjà dans le paradis terrestre? Soit : la bonté de Dieu n'en est pas moins grande, puisqu'il fait servir à la consolation de l'homme ce qui servait à sa félicité.

Contre les philosophes du dix-huitième siècle, les chrétiens croient, avec Rousseau, que ce monde-ci est une déchéance; mais les chrétiens croient, contre Rousseau, que cette déchéance a son remède dans la rédemption.

Contre les philosophes du dix-huitième siècle, les chrétiens croient avec Rousseau que la société et le monde sont un mal; mais les chrétiens croient contre Rousseau que ce mal a son remède dans l'accomplissement de la loi chrétienne. Les chrétiens ne désespèrent donc de l'homme ni dans ce monde ni dans l'autre.

Ce sont ces ressemblances et ces différences

de la doctrine de Rousseau avec la doctrine chrétienne, ce sont ces retours imprévus, quoique à longue distance encore, vers le christianisme, qui font l'intérêt de l'étude attentive des œuvres de Rousseau.

CHAPITRE V

RAPPORTS DE ROUSSEAU AVEC VOLTAIRE. ÉTABLISSEMENT A L'HERMITAGE.

I

Rousseau était célèbre. Ses deux discours l'avaient tiré de la foule des écrivains. Il n'était pas encore au premier rang, au rang de Voltaire et de Montesquieu; mais il y marchait. Il sentait en lui-même, et son siècle aussi sentait en lui des idées et des sentiments nouveaux. Dans cet entrain de génie et ce commencement de gloire, Rousseau eut envie d'aller revoir sa ville natale. Il mettait son orgueil à revenir déjà célèbre dans sa patrie, qu'il avait quittée comme un fugitif obscur. Nul n'est prophète en son pays; mais quiconque est devenu prophète aime à revenir en son pays, ne fût-ce qu'un instant, et à y montrer la renommée qu'il s'est faite ailleurs.

Il fut fort bien accueilli à Genève; sa famille y était ancienne et estimée, et cette famille s'honorait volontiers d'un parent qui s'était fait une réputation à

Paris. Nous sommes trop aisément disposés à croire que les grands hommes ne sont ni les frères ni les cousins de personne. Nous les isolons pour les grandir, ou bien encore nous aimons à les faire sortir de familles obscures et pauvres, pour faire contraste et parfois même pour faire affront à la naissance et à la richesse. Nous avons fait de Jean-Jacques Rousseau surtout un homme du peuple, venu d'en bas et s'élevant par son génie à la dictature de l'opinion publique. Pur roman que tout cela. Rousseau était bourgeois de Genève, et de bonne bourgeoisie. Les Rousseau à Genève étaient des réfugiés français du seizième siècle. C'est en 1529 que Didier Rousseau, fils d'Antoine Rousseau, qui était libraire à Paris, vint s'établir à Genève. Il y fut libraire, et en 1555 il fut admis dans la bourgeoisie. Un de ses petits-fils, Jean Rousseau, eut seize enfants; sur ces seize enfants, il y avait six garçons, dont deux seulement, David et Noé Rousseau, laissèrent une postérité. David fut père d'Isaac Rousseau, dont Jean-Jacques Rousseau fut le seul fils. Noé eut deux fils, Jacques Rousseau et Jean-François Rousseau. Jacques Rousseau alla en Perse, et sa branche a suivi la carrière des consulats. Jean-François resta à Genève, et il y reçut Rousseau dans une maison qu'il avait aux *Eaux-Vives*, sur les bords du lac. Parmi les lettres de Jean-Jacques Rousseau, il y en a plusieurs adressées à son cousin Théodore, un des fils de Jean-François, et il lui rappelle la bonne réception que lui avait faite son père en 1754. Pendant son séjour à Genève, il vit donc beaucoup sa famille, et fut tout à fait bon parent. Il avait une tante qui lui avait

sauvé la vie dans son enfance par les soins qu'elle avait pris de lui; ne pouvant pas, dans les premiers moments de son séjour, aller la voir à la campagne, où elle habitait, il lui écrit : « Il y a quinze jours, ma très-bonne et très-chère tante, que je me propose chaque matin de partir pour aller vous voir, vous embrasser et mettre à vos pieds un neveu qui se souvient avec la plus tendre reconnaissance des soins que vous avez pris de lui pendant son enfance et de l'amitié que vous lui avez toujours témoignée... Je ne puis vous dire quelle fête je me fais de vous revoir et de retrouver en vous cette chère et bonne tante que je pouvais appeler ma mère par les bontés qu'elle avait pour moi, et à laquelle je ne pense jamais sans un véritable attendrissement [1]. » Au commencement de ses *Confessions*, il parle aussi de sa tante Gonceru : « Chère tante, dit-il en l'apostrophant au milieu du récit (car l'apostrophe est la figure favorite et un peu banale de Rousseau), chère tante, je vous pardonne de m'avoir fait vivre, et je m'afflige de ne pouvoir vous rendre à la fin de vos jours les tendres soins que vous m'avez prodigués au commencement des miens [2]. » Voilà des sentiments bien différents de ceux qu'il avait à Genève. A Genève, il était bonhomme et il se laissait aller sans mauvaise honte à ses penchants d'affection et de reconnaissance. Dans les *Confessions*, il jouait son rôle de misanthrope et de mélancolique.

Il y a dans la correspondance et dans les divers

1. Genève, 11 juillet 1754.
2. *Confessions*, livre Ier.

écrits de Rousseau d'autres témoignages encore de sa bonne humeur pendant son séjour à Genève. Ainsi c'est des *Eaux-Vives* et de la maison de son cousin qu'il écrit sur la musique à M. Lesage, qui était un mathématicien, et qui, à ce titre, croyait que la musique était une science exacte ou bien une sensation seulement dont le goût individuel déterminait le prix. Rousseau prétend avec raison que la musique est un art « qui a, comme tous les beaux-arts, le principe de ses plus grands charmes dans celui de l'imitation... et qu'il y a des règles pour juger d'une pièce de musique aussi bien que d'un poëme ou d'un tableau. Que dirait-on d'un homme qui prétendrait juger de l'*Iliade* d'Homère, ou de la *Phèdre* de Racine, ou du *Déluge* du Poussin, comme d'une oille ou d'un jambon ? Autant en ferait celui qui voudrait comparer les prestiges d'une musique ravissante, qui porte au cœur le trouble de toutes les passions et la volupté de tous les sentiments, avec la sensation grossière et purement physique du palais dans l'usage des aliments. Quelle différence pour les mouvements de l'âme entre des hommes exercés et ceux qui ne le sont pas ! Un Pergolèse, un Voltaire, un Titien, disposeront, pour ainsi dire, à leur gré des cœurs chez un peuple éclairé; mais le paysan insensible aux chefs-d'œuvre de ces grands hommes ne trouve rien de si beau que la *bibliothèque bleue*, les enseignes à bière et le branle de son village[1]. » Ce sont là les vrais principes des arts, qui ne seront jamais le plaisir de la foule, mais de l'élite, et que l'élite seule

1. Lettre à M. Lesage, t. III, édit. Furne, p. 582.

peut goûter et peut comprendre. J'ai souvent entendu des poëtes, des peintres, des musiciens qui disaient qu'ils travaillaient pour le peuple: vaine prétention, et qui se sent des manies politiques de notre temps! Les arts ne travaillent pas pour le peuple, mais pour le public, qui n'est qu'une petite portion du peuple; et encore que de publics divers! Or le meilleur public est le public d'en haut, celui qui a le temps d'avoir du goût. A Athènes, les arts travaillaient pour le peuple, parce que, grâce à l'aide des esclaves, le peuple athénien avait le temps d'avoir du goût. Soumettre les arts au peuple, c'est les soumettre à la sensation. Rousseau a bien raison, et il a raison avec esprit et avec bonne humeur, ce que j'aime à remarquer chez lui, parce que ce n'est pas toujours son habitude. Le paysan préfère son enseigne à bière à la *Transfiguration;* cette préférence fait-elle autorité? non assurément. Il y a des gens, et même des gens d'esprit, qui disent résolûment qu'ils n'aiment pas la *Vénus* de Milo, ou l'*Athalie* de Racine, ou le *Polyeucte* de Corneille, et qui croient juger Racine ou Corneille. Eh non! ils se font juger eux-mêmes, et voilà tout. — Mais je suis du public. — Oui, mais du mauvais! — Mais je suis du peuple. — Oui, mais le suffrage universel n'a rien à faire ici, et Rousseau, grand adorateur du peuple, quoiqu'il ait bien soin, dans le *Contrat social*, de dire que le peuple est incapable d'exercer la souveraineté et qu'il ne peut que la déléguer, Rousseau, quand il s'agit des beaux-arts, revendique nettement les droits de l'élite et bafoue les gens de la foule qui

jugent l'*Iliade* comme ils jugeraient d'un jambon[1].

Pourquoi ai-je recueilli ainsi les détails du séjour de Rousseau à Genève en 1754, de l'accueil de sa famille, du plaisir et de la bonne humeur qu'il en eut? Je l'ai fait pour détruire l'idée romanesque que nous nous faisons de Rousseau. Nous en faisons un aventurier éloquent, un prolétaire de génie, un Spartacus lettré. Ce n'est rien de tout cela. C'est un bourgeois déclassé par son alliance avec une servante d'auberge: voilà la vérité, et s'il y a du démagogue dans ses ouvrages, cela ne tient pas à son origine, qui n'a rien de bas ni d'obscur; cela tient aux accidents de sa vie et aux erreurs de sa conduite.

Quoique bien accueilli à Genève par sa famille et par tout ce qu'il y avait d'éclairé et de considéré dans la ville, Rousseau n'y fit pas un long séjour; il paraît même, par une de ses lettres, qu'il partit un peu brusquement[2]. Il se promettait cependant de revenir à Genève en 1755 ou en 1756, tant il se félicitait de l'accueil qu'il y avait trouvé. Il dédiait à la république de Genève son *Discours sur l'inégalité des conditions humaines*, et même, pour être sûr que cette dédicace arriverait à son adresse, il avait eu

1. Epicurus, quum uni ex consortibus studiorum suorum scriberet : Hæc, inquit, ego non multis, sed tibi; satis enim magnum alter alteri theatrum sumus. (Seneq., *Epist.*, 7.)

2. « Votre éloquence aura de quoi briller à faire l'apologie d'un homme qui, après tant d'honnêtetés reçues, part et emporte le chat. » Lettre à M. Vernes (Paris, 15 octobre 1754), qu'il charge de faire ses excuses à quelques-unes des personnes qui l'avaient le mieux reçu.

soin de ne pas demander aux magistrats de Genève la permission de faire cette dédicace. « C'était le moyen, disait-il, de ne pas être refusé [1]. » Le procédé étonna un peu, et les raisons que Jean-Jacques Rousseau donnait pour se défendre l'excusaient fort mal. « Il avait fait, disait-il, son voyage à Genève pour demander la permission de faire cette dédicace ; mais il lui avait fallu peu de temps et d'observation pour reconnaître l'impossibilité de l'obtenir. » Rousseau ne s'explique pas davantage ; mais je crois en effet qu'il avait promptement reconnu que la république de Genève n'était rien moins que le séjour de l'égalité chimérique qu'il prêchait. L'égalité n'est possible que dans le pêle-mêle et l'obscurité de la foule. Aussitôt que les gens se connaissent, se touchent, se mesurent, comme cela arrive dans les petites républiques, l'égalité disparaît. Je crois à l'égalité à Constantinople et à Saint-Pétersbourg ; je n'y crois pas à Saint-Marin. Le jour où l'idée de la hiérarchie, c'est-à-dire de la différence des individus, sera perdue, allez dans la plus petite commune de France ; vous l'y retrouverez. L'égalité est facile, je me trompe, elle est inévitable à Paris, dans les douze arrondissements, où personne ne connaît son voisin : elle est impossible au village.

Rousseau s'était cru habile en ne demandant pas la permission de faire sa dédicace, et peut-être avait-il contrevenu aux procédés de la politesse, dont il ne faut pas plus se dispenser à l'égard des États qu'à l'égard des particuliers. Le conseil de Genève fut à

1. Lettre à M. Perdriau, de Genève, 28 novembre 1754.

la fois habile et poli en acceptant la dédicace faite et en s'honorant du talent d'un de ses concitoyens, sans se mêler d'approuver les principes du *Discours sur l'inégalité des conditions*. Rousseau ne fut pas content de cette mesure gardée par les magistrats de Genève, et il se plaint dans ses *Confessions* de la lettre honnête et froide que lui écrivit le premier syndic. En rendant un hommage, il avait voulu imposer une profession de foi.

Dans les premiers moments de son séjour à Genève, plein d'un beau zèle patriotique, il avait abjuré le catholicisme pour recouvrer ses droits de citoyen, et il était rentré dans le sein du calvinisme. C'est ainsi qu'il explique lui-même sa nouvelle conversion : « Honteux, dit-il, d'être exclu de mes droits de citoyen par la profession d'un autre culte que celui de mes pères, je résolus de reprendre ouvertement ce dernier. Je pensais que, l'Évangile étant le même pour tous les chrétiens et le fond du dogme n'étant différent qu'en ce qu'on se mêlait d'expliquer ce qu'on ne pouvait entendre, il appartenait en chaque pays au seul souverain de fixer et le culte et le dogme inintelligible, et qu'il était par conséquent du devoir du citoyen d'admettre le dogme et de suivre le culte prescrits par la loi[1]. » Voilà cette théorie de la religion civile que nous retrouverons dans le *Contrat social* et dans les *Lettres de la Montagne*. Je n'en veux point parler en ce moment, sinon pour protester contre l'insolence et la tyrannie d'une pareille doctrine, qui ôte à l'homme

1. *Confessions*, livre VIII.

sa plus belle et sa plus imprescriptible liberté, la liberté de conscience, celle par laquelle il mérite de recouvrer toutes les autres, quand il les a perdues.

Les travaux de Rousseau à ce moment de sa vie sont curieux à étudier. Il avait fait ses deux grands discours, celui sur les *lettres* et celui sur l'*inégalité*, qui avaient été fort lus et fort admirés; cependant il voulait apprendre à écrire, comme s'il ne le savait pas encore, et il se mit à traduire du latin pour former son style. Bizarre idée, dira-t-on, nouveau paradoxe d'un homme qui aimait à en faire. Non; Rousseau avait raison. Il savait écrire quand il était inspiré par son sujet et par son génie; mais il sentait aussi que, quand l'inspiration lui faisait défaut, son style languissait, et devenait lourd et confus. Il n'était pas encore le maître de sa phrase; c'était un outil qui, dans certains moments, semblait travailler tout seul, et qui, dans d'autres, résistait à la main et en trompait les efforts. Il voulut dompter son outil, et pour cela il s'exerça d'abord à traduire Tacite [1]; mais il abandonna bientôt cet exercice : un si rude jouteur, dit-il, l'avait promptement lassé. Rousseau fit bien, après tout, de ne point s'opiniâtrer à traduire Tacite; car de toutes les traductions de Tacite que j'ai lues, celle qu'il fit du premier livre des *Histoires* est la plus faible. Il efface et il ternit comme à plaisir les tableaux du grand his-

1. « Quand j'eus le malheur de vouloir parler au public, je sentis le besoin d'apprendre à écrire. » Préface de la traduction du premier livre des *Histoires* de Tacite.

torien. Tout se glace et se décolore sous la plume du traducteur. Rousseau s'accuse d'avoir fait des contresens. Il a fait bien pis, selon moi, que de ne pas comprendre son auteur : il l'a défiguré. Ce premier livre des *Histoires* est un drame terrible ; c'est la peinture de Rome après Néron, sous Galba, Othon et Vitellius : l'empire passant de mains en mains au gré de la cupidité des soldats ; la tyrannie ne donnant pas même l'ordre ; le sénat déshonoré par des adulations contradictoires, forcé de bénir et de maudire le même prince à quelques mois de distance ; le peuple indifférent et demandant seulement du pain et des spectacles ; le massacre venant interrompre la frivolité et le plaisir, et le sang coulant à flots le lendemain ou à la veille d'une fête : quel temps et quels hommes ! Mais pour peindre ce temps et ces hommes il s'est trouvé un écrivain dont le pinceau, à la fois énergique et éclatant, représente d'un trait ces scènes affreuses, et qui, pour peindre cet empire que donnent et reprennent les soldats, dira par exemple avec je ne sais quelle trivialité éloquente : *Suscepêre duo manipulares imperium populi romani transferendum, et transtulerunt*. Qu'a fait Rousseau de ces deux caporaux entrepreneurs du transport de la dignité impériale, et qui la transportent ? « On vit, dit Rousseau, deux manipulaires entreprendre et venir à bout de disposer de l'empire romain. » Ailleurs, c'est la peinture du meurtre de Galba ; quelle vive et belle description ! *Igitur milites romani, quasi Vologesen aut Pacorum avito Arsacidarum solio depulsuri, ac non imperatorem suum inermem et senem trucidare pergerent, disjecta plebe, proculcato senatu, truces ar-*

mis, rapidis equis, Forum irrumpunt. Nec illos Capitolii aspectus et imminentium templorum relligio et priores et futuri principes terruere, quominus facerent scelus, cujus ultor est quisquis successit. Tout le génie, tout l'art de Tacite est dans cette phrase : grand peintre à la fois et grand penseur, terminant toujours un tableau par une sentence, s'adressant à la fois à l'imagination et à l'âme. Nous voyons les soldats romains en face, non pas de l'empereur des Parthes, les vieux ennemis de Rome, mais de leur empereur et d'un vieillard désarmé, courir pour le massacrer, dispersant le peuple, foulant aux pieds le sénat, l'arme au poing, au galop de leurs chevaux, s'élançant dans le Forum, sans s'arrêter ni à la vue du Capitole, ni au respect des temples qui dominent la place publique, ni à la pensée des empereurs passés et des empereurs à venir, et s'acharnant à ce crime que venge infailliblement celui qui en hérite. Rousseau traduit : « Alors, comme s'il eût été question, non de massacrer dans leur prince un vieillard désarmé, mais de renverser Pacore ou Vologèse du trône des Arsacides, on vit les soldats romains, écrasant le peuple, foulant aux pieds les sénateurs, pénétrer dans la place à la course de leurs chevaux et à la pointe de leurs armes, sans respecter le Capitole ni les temples des dieux, sans craindre les princes présents et à venir, vengeurs de ceux qui les ont précédés. » Je laisse de côté le contre-sens de la fin : *Cujus ultor est quisquis successit*, mot que Rousseau n'a pas entendu ; mais où est le tableau ?

Je ne suis pas étonné que Rousseau n'ait pas réussi à bien traduire Tacite, et cela pour deux rai-

sons : la première est la différence entre le génie de Tacite et celui de Rousseau ; la seconde, la différence entre le temps de Tacite et le temps de Rousseau.

Rousseau est éloquent à exprimer ses idées et ses sentiments particuliers. Personne ne sait mieux décrire que lui les magnificences de la nature, mais à la condition d'y mêler ses émotions ; personne non plus ne sait mieux raconter, mais il ne raconte bien que ce qu'il a éprouvé et senti. Il n'y a en lui rien de la froide et sévère impartialité de l'historien qui voit et qui juge. Tacite, au contraire, semble n'avoir pas de passions qui lui soient propres ; il n'a que la haine du mal. Observateur profond et grand peintre, il observe tout ce qu'il y a dans l'âme du méchant, et il le révèle d'un mot. A un siècle pervers et raffiné, aux passions à la fois violentes et hypocrites d'une vieille civilisation, il fallait cet observateur et ce peintre, dont rien ne trouble la vue et dont rien n'égare le pinceau. Tacite n'est jamais en jeu dans ses récits : il reste étranger comme un miroir à ce qu'il représente ; mais les personnages qu'il met en scène vivent d'une vie admirable, sans qu'il ait besoin de se substituer à ceux qu'il fait vivre. Il y a des écrivains qui ne savent animer que leurs propres images. Otez-les du moi, ils languissent. Il en est d'autres, au contraire, dont le regard crée ce qu'ils observent, si bien que sous leur coup d'œil fécond les hommes et les événements prennent un corps, une physionomie, et que l'image devient la chose. Tels sont les grands historiens et les grands peintres, tels sont les poëtes dramatiques, tel est Tacite.

La différence entre les deux siècles, celui de Tacite et celui de Rousseau, n'est pas moins grande qu'entre les deux génies. M. Daunou, je crois, prétendait qu'ayant bien cherché dans l'histoire du monde quel était le siècle où il faisait le mieux vivre, il avait trouvé que c'était le dix-huitième siècle, et qu'un homme qui serait né en France vers 1705 ou 1706, qui aurait échappé par l'enfance aux malheurs des dernières années de Louis XIV et qui serait mort vers 1785 ou 1786, ayant vécu ses quatre-vingts ans, pourrait se dire avoir été aussi heureux que le comporte l'histoire de l'humanité. Point de grandes révolutions, point de tyrannies, point de proscriptions : une société aimable et douce, ayant le goût des lettres, livrée au plaisir; un gouvernement facile et indulgent par insouciance; des guerres, les unes glorieuses, mais promptement terminées par la paix; les autres malheureuses, mais n'en venant jamais jusqu'à l'invasion; des vices plutôt que des crimes, des mécontentements plutôt que des malheurs : voilà le dix-huitième siècle en France, fort différent du temps que racontait Tacite, temps plein de guerres cruelles, de massacres, d'empereurs assassinés, de tyrans, de délateurs, de persécutions, d'exils, de malheurs publics et privés, où personne ne songe qu'à jouir du présent sans respecter le passé, et sans craindre l'avenir. Entre deux siècles aussi opposés, il n'y a pas de rapprochement possible. Comment le dix-huitième siècle pouvait-il comprendre et traduire Tacite ? Il le regardait comme un misanthrope éloquent, qui avait calomnié la nature humaine, et c'est peut-être là ce qui attira

Rousseau de ce côté. Il n'y a que nous, acteurs et témoins d'un siècle plein de révolutions, qui sachions ce qu'est la nature humaine dans ces jours d'agitation, et qui puissions croire que Tacite n'a point calomnié l'humanité.

Ayant abandonné Tacite, Rousseau se mit à traduire Sénèque, et il fit choix du plus bizarre ouvrage de Sénèque, l'*Apocolocuntosis*. C'est un pamphlet ou une satire contre l'empereur Claude, contre Claude mort, entendons-nous bien. Vivant, Sénèque l'avait flatté; il l'avait appelé le plus doux des Césars, un prince dont la clémence était la première vertu, un prince qui savait par cœur tous les préceptes de la sagesse antique, un dieu enfin, le plus grand et le plus magnanime des dieux [1]. Il est vrai qu'alors Sénèque était exilé en Corse; il s'y ennuyait et voulait revenir à Rome. Une fois Claude mort, Sénèque se vengea des éloges qu'il lui avait donnés. C'était l'usage des Romains de faire des dieux de leurs empereurs quand ils étaient morts, et parfois même ils hâtaient la mort pour hâter l'apothéose. Sénèque raconte que, selon cette coutume, les dieux se mettent à délibérer sur la réception de Claude dans l'Olympe. Chaque dieu parle, et Jupiter, qui préside, est souvent forcé de rappeler les dieux à la question et même à l'ordre. L'apothéose de Claude allait être décrétée, quand Auguste fait un discours véhément contre Claude : il a été trop stupide pour être dieu. Sur le discours d'Auguste, l'Olympe change d'avis, comme si l'Olympe était le Sénat ro-

1. *Maximum et clarissimum numen.*

main, et Claude est exclu; il ne sera pas dieu. Que sera-t-il donc? Il sera changé en citrouille, qui est, je ne sais pourquoi, un emblème de la bêtise, et de là le titre de la satire de Sénèque, l'*Apocolocuntosis*, la métamorphose en citrouille.

II

Tels étaient les travaux ou plutôt les exercices littéraires de Rousseau à son retour à Paris. Il s'était promis de retourner à Genève, et même il avait envie de s'y établir. Il y renonça, dit-il dans ses *Confessions*, parce que la dédicace de son *Discours sur l'inégalité* ne fut pas accueillie comme il l'espérait; mais ce qui le détermina surtout à renoncer à Genève, ce fut l'établissement de Voltaire auprès de cette ville. « Je compris[1] que cet homme y ferait révolution; que j'irais retrouver dans ma patrie le ton, les airs, les mœurs qui me chassaient de Paris; qu'il me faudrait batailler sans cesse, et que je n'aurais d'autre choix dans ma conduite que d'être un pédant insupportable ou un lâche et mauvais citoyen. » Rousseau avait un peu contre Voltaire la haine du pauvre contre le riche, non qu'il enviât sa richesse, non qu'il n'ait pas su parfois vivre d'assez bonne grâce auprès des riches et des grands seigneurs de son

1. *Confessions*, livre VIII.

temps. Ce qu'il détestait dans Voltaire, c'était l'aisance et l'ascendant que lui donnait sa fortune, et qui faisait contraste avec l'allure timide et gênée qu'avait Rousseau. En face d'un grand seigneur bienveillant, Rousseau, qui se sentait son supérieur par le génie, ne souffrait guère d'être son inférieur par la fortune et par le rang; il retrouvait son compte d'un autre côté. En face de Voltaire, il se sentait son égal par le génie et son inférieur par tout le reste. Je sais bien que ce reste, qui se compose des biens accidentels du monde, peut et doit être méprisé par un philosophe; mais on déteste souvent chez les autres les biens qu'on méprise pour soi. C'est ici le lieu d'exposer rapidement les rapports de Rousseau avec Voltaire.

En 1755, Lisbonne avait été à moitié détruite par un tremblement de terre. Voltaire, qui était à l'affût de toutes les catastrophes et de tous les maux de l'humanité pour en faire des arguments contre Dieu, ne manqua pas de saisir cette occasion, et il fit un poëme sur le tremblement de terre de Lisbonne, où il attaqua vivement la maxime de Leibnitz et de Pope, que tout était bien. Ce n'était pas que Voltaire ne crût en Dieu; mais je dirai volontiers, empruntant mon exemple à l'histoire des gouvernements parlementaires, que Voltaire aimait le bon Dieu comme beaucoup de gens dans l'opposition aimaient le roi, c'est-à-dire à la condition de lui jouer de temps en temps de mauvais tours et de critiquer à leur aise son gouvernement. Voltaire envoya son poëme à Jean-Jacques Rousseau, parce que ces deux grands hommes se faisaient encore à ce moment des

politesses; mais il l'adressait mal. Rousseau n'entendait pas raillerie sur Dieu; il l'aimait, et il y croyait de tout son cœur. Un soir, dans le salon de mademoiselle Quinault, les beaux esprits du temps s'évertuaient à qui mieux mieux contre la religion. Madame d'Épinay, qui raconte la scène, « craignant qu'ils ne voulussent détruire toute religion, demanda grâce pour la religion naturelle. — Pas plus que pour les autres, dit Saint-Lambert; qu'est-ce qu'un Dieu qui se fâche et s'apaise? — Mademoiselle Quinault : Mais parlez donc, marquis; est-ce que vous seriez athée? — A sa réponse, Rousseau se fâcha, et murmura entre ses dents; on l'en plaisanta. — Rousseau : Si c'est une lâcheté que de souffrir qu'on dise du mal de son ami absent, c'est un crime que de souffrir qu'on dise du mal de son Dieu qui est présent; et moi, messieurs, je crois en Dieu[1]. »

Le mot de Rousseau est beau, et vaut pour moi toute la profession de foi du vicaire savoyard[2].

Ayant hardiment confessé Dieu chez mademoiselle Quinault, Rousseau n'hésita point non plus à défendre la divine Providence contre les arguments et les sarcasmes de Voltaire.

> Tout est bien, dites-vous, et tout est nécessaire!

s'écriait Voltaire dans son poëme;

> Quoi! l'univers entier, sans ce gouffre infernal,

1. *Mémoires* de Madame d'Épinay, t. I, p. 380.

2. Quelques personnes m'ont demandé des renseignements sur mademoiselle Quinault et sur sa société. Je ne puis que les ren-

Sans engloutir Lisbonne, eût-il été plus mal?

. . . .

Je désire humblement, sans offenser mon maître,
Que ce gouffre enflammé de soufre et de salpêtre

voyer aux *Mémoires* de madame d'Épinay, qui sont assurément la plus piquante et la plus fidèle peinture de la société philosophique du dix-huitième siècle. Il a paru en 1745, sous le nom de *Recueil de ces Messieurs*, un livre composé des *impromptu* de la société de mademoiselle Quinault, petits contes, portraits en vers et en prose, dialogues, réflexions, lettres. J'ai lu ce livre, qui est fort médiocre, soit que les écrits qui s'y trouvent ne fussent que des bagatelles dont leurs auteurs se souciaient fort peu et qui ne méritaient pas que le public s'en souciât davantage, soit plutôt, et c'est ce que je crois, que la société de mademoiselle Quinault fût encore, en 1745, frivole et badine seulement; elle n'est devenue philosophique qu'un peu plus tard, et au moment où la philosophie prit le pas sur la littérature proprement dite. C'est de 1745 à 1755 que ce changement se fait dans les esprits. Le *Recueil de ces Messieurs*, en 1745, a donc encore le ton littéraire. Les conversations du salon de mademoiselle Quinault, racontées d'une manière charmante par madame d'Épinay, sont au contraire en général philosophiques. C'est à peine si, dans le *Recueil de ces Messieurs*, j'ai trouvé quelques mots qui se sentent de l'esprit du siècle, ou qui soient seulement ingénieux. Voici pourtant quelques phrases d'un éloge de la paresse et du paresseux : « Les princes sont trop heureux d'avoir des paresseux dans leurs États. Le véritable paresseux, ne connaissant pas l'ambition, est bien éloigné de former aucune cabale et d'entrer dans aucun poste; il est au contraire le sujet le plus soumis...... Pourvu qu'on ne trouble point son repos personnel, il ne critique point le gouvernement. » (*Recueil de ces Messieurs*, p. 332.) Il y a là une petite part de malice politique qui décèle le siècle. Je veux citer encore un mot qui semble être une réflexion du siècle contre lui-même. « La marque de l'esprit borné d'un siècle est lorsque tout le monde a de l'esprit : c'est la marque qu'il n'y a pas d'esprits supérieurs, car ils ne sont jamais en troupe. » (*Ibid.*, p. 374.)

Eût allumé ces feux dans le fond des déserts.
Je respecte mon Dieu, mais j'aime l'univers.
Quand l'homme ose gémir d'un fléau si terrible,
Il n'est point orgueilleux, hélas! il est sensible.
Les tristes habitants de ces bords désolés,
Dans l'horreur des tourments, seraient-ils consolés,
Si quelqu'un leur disait : Tombez, mourez tranquilles!
Pour le bonheur du monde on détruit vos asiles;
D'autres mains vont bâtir vos palais embrasés,
D'autres peuples naîtront dans vos murs écrasés;
Le Nord va s'enrichir de vos pertes fatales;
Tous vos maux sont un bien dans les lois générales!

Comme cette façon de trouver en faute la Providence plaisait fort à Voltaire, il la reprend dans la préface de son poëme, et, si je cite encore quelques phrases de cette préface, c'est que la prose de Voltaire, toujours vive et piquante, fait comprendre, par le contraste, ce qui manque souvent à sa poésie. « Si, lorsque Lisbonne, Méquinez, Tétuan et tant d'autres villes furent englouties avec un si grand nombre de leurs habitants au mois de novembre 1755, nos philosophes avaient crié aux malheureux qui échappaient à peine des ruines : Tout est bien! les héritiers des morts augmenteront leurs fortunes, les maçons gagneront de l'argent à rebâtir des maisons, les bêtes se nourriront des cadavres enterrés dans les débris : c'est l'effet nécessaire des causes nécessaires; votre mal particulier n'est rien; vous contribuez au bien général! un tel discours certainement eût été aussi cruel que le tremblement de terre a été funeste, et voilà ce que dit l'auteur du poëme sur le désastre de Lisbonne. »

Si Voltaire veut dire qu'il ne faut pas prêcher que tout est bien à ceux qui sortent à peine de l'éruption d'un volcan ou d'une peste, Voltaire a mille fois raison; mais est-ce à ceux-là aussi qu'il faut prêcher que tout est mal? Cela ne me semble guère plus raisonnable : il ne faut dire aux malheureux ni qu'ils doivent être contents, ce qui est impossible, ni qu'ils doivent être mécontents et se plaindre de la Providence, car cela leur est trop facile et ne leur servira pas à grand'chose : ils y perdront seulement la résignation, qui est le seul remède aux maux irréparables. Que leur dit donc Voltaire? car, après avoir critiqué à loisir ceux qui disent que tout est bien, il ne veut pourtant pas arriver à dire que tout est mal. Il dit que tout est douteux, conclusion fort commode, mais qui ne peut guère consoler les échappés des volcans et de la peste :

> Que peut donc de l'esprit la plus vaste étendue?
> Rien. Le livre du sort se ferme à notre vue.
> L'homme étranger à soi de l'homme est ignoré.
> Que suis-je? où suis-je? où vais-je? et d'où suis-je tiré?
> Atomes tourmentés sur cet amas de boue,
> Que la mort engloutit et dont le sort se joue,
> Mais atomes pensants, atomes dont les yeux
> Guidés par la pensée ont mesuré les cieux,
> Au sein de l'infini nous élançons notre être
> Sans pouvoir un moment nous voir et nous connaître.

Voilà de beaux vers cette fois, mais de pauvres consolations. C'est là pourtant tout le système de Voltaire sur la Providence, système d'ailleurs qu'il serait facile de rendre chrétien, en y ajoutant un mot,

et Voltaire ne se faisait pas faute d'ajouter ce mot, quand il le croyait utile à sa sécurité. Ce que Voltaire en effet appelle le doute qui plane sur tout notre être n'est rien autre chose que le mystère de la vie humaine, tel que le chrétien le conçoit, et le résout par la foi et par l'espérance qu'il a en son Père céleste. Où le philosophe doute, le chrétien espère. C'est la même condition, le sentiment seul est différent.

Voyons maintenant ce que dit Rousseau sur ce grand problème de l'existence du mal dans ce monde. Il commence par une fort spirituelle analyse du poëme de Voltaire, qui reproche à Popé et à Leibnitz d'insulter à nos maux en soutenant que tout est bien, et qui charge tellement le tableau de nos misères, qu'il en aggrave le sentiment. « Au lieu des consolations que j'espérais, dit Rousseau, vous ne faites que m'affliger ; on dirait que vous craignez que je ne voie pas assez combien je suis malheureux, et vous croiriez, ce me semble, me tranquilliser beaucoup en me prouvant que tout est mal..... Le poëme de Pope adoucit mes maux et me porte à la patience ; le vôtre aigrit mes peines, m'excite aux murmures, et m'ôtant tout, hors une espérance ébranlée, il me réduit au désespoir.[1] »

Voltaire et Rousseau s'étaient donné chacun un adversaire qu'ils attaquaient en toute occasion : Voltaire le bon Dieu, Rousseau la société. De même que Voltaire reproche au bon Dieu le tremblement de terre de Lisbonne, Rousseau le reproche à la société. Le passage est curieux. « Convenez, par exem-

1. *Correspondance*, 18 août 1756.

ple, dit-il à Voltaire, que si la nature n'avait point rassemblé à Lisbonne vingt mille maisons de six à sept étages, et que si les habitants de cette grande ville eussent été dispersés plus également et plus légèrement logés, le dégât eût été beaucoup moindre et peut-être nul... Vous auriez voulu que le tremblement se fût fait au fond d'un désert plutôt qu'à Lisbonne. Peut-on douter qu'il ne s'en forme aussi dans les déserts? Mais nous n'en parlons point, parce qu'ils ne font aucun mal aux messieurs des villes, les seuls hommes dont nous tenions compte. Ils en font peu même aux animaux et aux sauvages qui habitent épars ces lieux retirés, et qui ne craignent ni la chute des toits, ni l'embrasement des maisons; mais que signifierait un pareil privilége? Serait-ce donc à dire que l'ordre du monde doit changer selon nos caprices, que la nature doit être soumise à nos lois, et que, pour lui interdire un tremblement de terre en quelque lieu, nous n'avons qu'à y bâtir une ville?» Chose étrange que l'aveuglement de l'esprit de système! il rapporte tout à sa manie. La terre tremble à Lisbonne : c'est, selon l'un, la faute de la Providence, et selon l'autre, c'est la faute de la société!

Après avoir donné carrière à sa mauvaise humeur contre les villes qui gênent la liberté des tremblements de terre, Rousseau arrive à la maxime tant attaquée par Voltaire : — Tout est bien — et il commence par faire une distinction fort juste entre le mal particulier, dont aucun philosophe n'a jamais nié l'existence, et le mal général que nie l'optimisme. « Il n'est pas question, dit Rousseau, de savoir si

chacun de nous souffre ou non, mais s'il était bon que l'univers fût, et si nos maux étaient inévitables dans sa constitution. Ainsi l'addition d'un article rendrait, ce semble, la proposition plus exacte, et, au lieu de *Tout est bien*, il vaudrait peut-être mieux dire : *Le tout est bien*, ou : *Tout est bien pour le tout.* Alors il est évident qu'aucun homme ne saurait donner de preuves directes ni pour ni contre, car ces preuves dépendent d'une connaissance parfaite de la constitution du monde et du but de son auteur, et cette connaissance est incontestablement au-dessus de l'intelligence humaine. Les vrais principes de l'optimisme ne peuvent se tirer ni des propriétés de la matière ni de la mécanique de l'univers, mais seulement par induction des perfections de Dieu qui préside à tout, de sorte qu'on ne prouve pas l'existence de Dieu par le système de Pope, mais le système de Pope par l'existence de Dieu. » J'aime et j'admire cette manière hardie et forte de raisonner. Non, il n'est pas besoin que nous trouvions que tout est bien pour croire à l'existence de Dieu; mais, comme nous croyons à l'existence de Dieu, il faut nécessairement que tout soit bien. A prendre l'optimisme comme le fait Voltaire, l'existence de Dieu dépend d'une objection que nous ne saurons pas réfuter. J'ai mal aux dents; donc Dieu n'existe pas! A prendre au contraire l'optimisme comme le fait Rousseau, l'existence de Dieu, et par conséquent la nécessité que le tout soit bien ou que tout soit bien pour le tout surmonte et renverse toutes les petites objections. En raisonnant ainsi, Jean-Jacques Rousseau raisonnait, sans le savoir, comme saint Augus-

tin dans la *Cité de Dieu*. Pourquoi, dit saint Augustin, vouloir juger la nature sur les avantages ou les inconvénients qu'elle a pour nous? « C'est la nature prise en soi et non dans ses rapports avec nous qui glorifie son Créateur... Si l'ordre de la nature nous déplaît et si nous le critiquons, c'est que par la condition de notre nature mortelle, incorporés nous-mêmes à la partie mobile et périssable de l'univers, nous ne pouvons pas concevoir comment ce qui nous choque dans cette partie se rapporte d'une manière juste et salutaire à l'ensemble général. Aussi c'est avec raison que là où la Providence du Créateur échappe à notre contemplation, elle est prescrite à notre foi pour interdire à la témérité humaine le moindre blâme sur l'œuvre de l'artisan suprême[1]. » N'est-ce pas là, mot pour mot, le raisonnement de Rousseau? Ne jugeons pas l'univers sur ce qui nous touche; jugeons-le sur l'ensemble, et, comme cet ensemble échappe à notre vue, là où nous ne pouvons pas comprendre, croyons, et suppléons à la science par la foi. Croyons à la bonté de l'univers à cause de Dieu, et ne croyons pas à Dieu à cause de la bonté de l'univers. Je ne veux pas dire que Rousseau ait emprunté le raisonnement à saint Augustin; j'aime qu'il l'ait retrouvé, et que lorsqu'il s'agit de défendre la Providence contre les chicanes de l'esprit humain, le philosophe et le Père de l'Église aient hardiment recours tous les deux à la foi, qui est toujours forcée de venir au secours de la raison humaine, aux uns plus tôt, aux autres plus tard, selon que la raison

1. *Cité de Dieu*, livre XII, chap. IV.

humaine va plus ou moins loin par sa propre force; mais il y a toujours un point et un moment où la raison s'arrête, et c'est alors que la foi commence, si bien en vérité, que, puisque la foi doit toujours commencer quelque part, peu importe où la raison s'arrête, et qu'elle fasse quelques relais de plus ou de moins.

La *Lettre sur la Providence* à toutes les qualités du génie de Rousseau et presque aucun de ses défauts; elle a la fermeté et la profondeur du raisonnement; elle a aussi la chaleur et l'émotion qui font l'éloquence de Rousseau. C'est ainsi qu'après avoir réfuté avec une force admirable les petits sophismes de Voltaire contre la Providence, il finit par ce retour touchant sur lui-même et sur Voltaire. « Je ne puis m'empêcher, monsieur, de remarquer une opposition bien singulière entre vous et moi dans le sujet de cette lettre. Rassasié de gloire et désabusé des vaines grandeurs, vous vivez libre au sein de l'abondance. Bien sûr de votre immortalité, vous philosophez paisiblement sur la nature de l'âme, et, si le corps ou le cœur souffre, vous avez Tronchin pour médecin et pour ami; vous ne trouvez pourtant que mal sur la terre, et moi, homme obscur, pauvre, tourmenté d'un mal sans remède, je médite avec plaisir dans ma retraite, et trouve que tout est bien. D'où viennent ces contradictions apparentes? Vous l'avez vous-même expliqué: vous jouissez, moi j'espère, et l'espérance adoucit tout. »

Voltaire se garda bien de répondre aux raisonnements de Rousseau; il s'en tira par une de ses espié-

gleries ordinaires ; il se fit malade et garde-malade pour avoir le droit de rester muet. Cependant sa lettre est encore fort amicale, et rien n'annonce la triste inimitié qui devait bientôt éclater entre eux. Voltaire même invite Rousseau à venir aux Délices. Mais cette jalousie fatale, qui fait que les grands hommes, à mesure qu'ils s'élèvent au dessus des autres hommes, ne se rencontrent que pour se combattre; cette impuissance malheureuse de souffrir un supérieur, ou même un égal, qui fait que dans l'art de la guerre ou dans l'art de la parole, dans la politique ou dans la philosophie, un pays et un siècle ne peuvent pas contenir à la fois deux hommes supérieurs sans qu'ils soient ennemis l'un de l'autre; cette répugnance profonde de l'égalité, qui est propre à tous les hommes et qui éclate surtout dans les plus grands d'entre eux; cet empressement pernicieux des petits à pousser les grands les uns contre les autres, et à satisfaire leurs petites passions à l'abri des grandes qu'ils excitent; la sotte incapacité qu'ont les hommes, et dont ils se louent comme d'un mérite, de ne pouvoir pas admirer deux grands hommes à la fois : tout cela rompit bientôt la bonne intelligence entre Rousseau et Voltaire. Ajoutez-y les soupçons et les défiances de Rousseau, qui, voyant partout des ennemis, ne pouvait pas manquer d'en voir un dans Voltaire.

Qui des deux a commencé la querelle? Qui a rompu le premier avec l'autre? Ce fut Rousseau. Il raconte lui-même dans ses *Confessions* que, la lettre qu'il avait écrite à Voltaire sur la Providence ayant été imprimée, il écrivit à Voltaire pour lui dire que ce n'était pas lui qui avait donné copie de cette lettre.

Le procédé était honnête; mais voici comment il crut devoir finir sa lettre : « Je ne vous aime point, monsieur; vous m'avez fait les maux qui pouvaient m'être les plus sensibles, à moi votre disciple et votre enthousiaste. Vous avez perdu Genève pour le prix de l'asile que vous y avez reçu; vous avez aliéné de moi mes concitoyens pour le prix des applaudissements que je vous ai prodigués parmi eux : c'est vous qui me rendez le séjour de mon pays insupportable : c'est vous qui me ferez mourir en terre étrangère, privé de toutes les consolations des mourants, et jeté, pour tout honneur, dans une voirie; tandis que tous les honneurs qu'un homme peut attendre vous accompagnent dans mon pays. Je vous hais enfin, puisque vous l'avez voulu; mais je vous hais en homme encore plus digne de vous aimer, si vous l'aviez voulu. De tous les sentiments dont mon cœur était pénétré pour vous, il n'y reste que l'admiration, qu'on ne peut refuser à votre beau génie, et l'amour de vos écrits. Si je ne puis honorer en vous que vos talents, ce n'est pas ma faute. Je ne manquerai jamais au respect qui leur est dû ni aux procédés que le respect exige. Adieu, monsieur[1] ! »

Rousseau, dans ses *Confessions*, s'étonne que Voltaire n'ait point répondu à cette lettre, et il dit que, « pour mettre sa brutalité plus à l'aise, il fit semblant d'être irrité jusqu'à la fureur. » Rousseau, par hasard, avait-il écrit la lettre que nous venons de lire pour plaire à Voltaire? Assurément non. Pourquoi donc se plaignait-il, si Voltaire était ir-

1. *Confessions*, livre X.

rité? Voltaire, jusqu'à cette lettre, n'était coupable envers Rousseau que de quelques plaisanteries contre son système. Rien de public : quelques bons mots pour défendre les lettres et la civilisation, et ces bons mots étaient adressés à Rousseau lui-même ou à des amis, et dans des lettres privées. En 1756 même, Voltaire, répondant à la grande lettre de Rousseau sur la *Providence*, lui disait : « Comptez que, de tous ceux qui vous ont lu, personne ne vous estime mieux que moi malgré mes mauvaises plaisanteries, et que, de tous ceux qui vous verront, personne n'est plus disposé à vous aimer tendrement. » Cela, il faut l'avouer, ne ressemble guère au *je vous hais* de Rousseau. Il est vrai que Voltaire, tout en s'excusant de ses mauvaises plaisanteries, n'y renonçait pas, et qu'en 1756, dans sa correspondance avec d'Alembert, il raille assez gaiement la *sagesse iroquoise* de Jean-Jacques Rousseau. Ailleurs, en 1757, il écrit encore à d'Alembert : « Si vous avez un moment de loisir, mandez-moi comment vont les organes pensants de Rousseau et s'il a toujours mal à la glande pinéale. S'il y a une preuve contre l'immortalité de l'âme, c'est cette maladie du cerveau; on a une fluxion sur l'âme comme sur les dents. Nous sommes de pauvres machines. » Ces plaisanteries contre la spiritualité de l'âme humaine plutôt que contre Rousseau ne sont que des peccadilles dans Voltaire, et rien n'indique encore qu'il déteste Rousseau. Après la lettre même où Rousseau lui déclare solennellement sa haine et à laquelle Voltaire ne répond rien, nous ne voyons pas que Voltaire s'emporte jusqu'à la fureur. « J'ai reçu, dit-il à Thiriot le 23 juin 1760, une

grande lettre de Jean-Jacques Rousseau; il est devenu tout à fait fou, c'est dommage! » Deux mois après, le 29 août, il n'est pas non plus fort irrité, car il écrit à Thiriot encore : « Jean-Jacques, à force d'être sérieux, est devenu fou ; il écrivait à Jérôme[1] dans sa douleur amère : « Monsieur, vous serez enterré pompeusement, et je serai jeté à la voirie. » Pauvre Jean-Jacques! Voilà un grand mal d'être enterré comme un chien, quand on a vécu dans le tonneau de Diogène. »

Qu'est-ce donc qui fit que Voltaire devint enfin furieux contre Rousseau? Rousseau ne voulait point qu'il y eût de théâtre à Genève, et il ne voulait même pas que les Génevois allassent jouer la tragédie et la comédie chez Voltaire, qui avait construit un théâtre dans son château pour y jouer ses pièces. Voilà le crime impardonnable. Point de théâtre à Genève, ce n'était encore qu'une querelle entre Rousseau et d'Alembert : Voltaire pouvait être tolérant, et il l'était; mais point de théâtre aux Délices, ou point de Génevois, c'est-à-dire point de public et point d'admirateurs au théâtre des Délices, cela peut-il se concevoir? Dès ce moment, Rousseau devient pour Voltaire un de ces noms détestés qu'il poursuit d'abord de ses sarcasmes et plus tard de ses insultes. « Jean-Jacques Rousseau, homme fort sage et fort conséquent, a écrit plusieurs lettres contre *ce scandale*[2] à des diacres de l'église de Genève, à mon mar-

1. Jérôme Vadé, c'est un des pseudonymes que prenait Voltaire.

2. Le théâtre des Délices.

chand de clous, à mon cordonnier[1]. » Les expressions de la lettre de Rousseau, dont il avait ri d'abord, lui reviennent à la mémoire et l'irritent. « C'est contre votre Jean-Jacques que je suis le plus en colère, écrit-il à d'Alembert le 19 mars 1761. Cet archifou, *qui aurait pu être quelque chose, s'il s'était laissé conduire par vous, s'avise de faire bande à part;* il écrit contre les spectacles après avoir fait une mauvaise comédie; il écrit contre la France qui le nourrit; il trouve quatre ou cinq douves pourries du tonneau de Diogène, il se met dedans pour aboyer; il abandonne ses amis; il m'écrit à moi la plus impertinente lettre que jamais fanatique ait griffonnée. Il m'écrit en propres mots : *Vous avez corrompu Genève pour prix de l'asile qu'elle vous a donné*, comme si je me souciais d'adoucir les mœurs de Genève, comme si j'avais besoin d'un asile, comme si j'en avais pris un dans cette ville de prédicants sociniens, comme si j'avais quelque obligation à cette ville ! »

En recevant cette lettre, où la colère d'un poëte qui veut qu'on joue et qu'on applaudisse ses pièces met en mouvement toutes les autres colères de Voltaire : et sa colère de philosophe contre les prédicants, et sa colère de grand seigneur contre les marchands de clous et les cordonniers qui de plus sont diacres, et sa colère de riche contre ceux qui croient qu'il a besoin de quelqu'un, d'Alembert essaya de calmer l'irascible vieillard. « Je viens à Jean-Jacques, écrit d'Alembert à Voltaire, non pas à

1. Tome LXXXIX, lettres à d'Alembert, p. 192. Édition de 1785.

Jean-Jacques Lefranc de Pompignan, *qui pense être quelque chose*, mais à Jean-Jacques Rousseau, qui *pense être cynique*, et qui n'est qu'inconséquent et ridicule. Je veux qu'il vous ait écrit une lettre impertinente; je veux que, vous et vos amis, vous ayez à vous en plaindre : malgré tout cela, je n'approuve pas que vous vous déclariez publiquement contre lui comme vous faites, et je n'aurai sur cela qu'à vous répéter vos propres paroles : *Que deviendra le petit troupeau, s'il est désuni et dispersé?* Nous ne voyons point que ni Platon, ni Aristote, ni Sophocle, ni Euripide aient écrit contre Diogène, quoique Diogène leur ait dit à tous des injures. *Jean-Jacques est un malade de beaucoup d'esprit et qui n'a d'esprit que quand il a la fièvre. Il ne faut ni le guérir ni l'outrager.* » Cette lettre sage et noble apaisa-t-elle Voltaire? Pas le moins du monde. Il voulait bien gronder les philosophes de Paris qui se disputaient, mais il voulait qu'on le laissât injurier Rousseau tout à son aise[1]. « A l'égard de Jean-Jacques, répondit-il à

1. Cette irascibilité égoïste de Voltaire me rappelle une belle et judicieuse lettre du médecin Tronchin à Rousseau. Rousseau, en 1756, l'avait chargé de remettre à Voltaire sa *Lettre sur la Providence*. Tronchin dit à Rousseau qu'il a fait sa commission, et, lui parlant de Voltaire, qu'il appelle « notre ami, » il le juge avec une sagacité morale qui témoigne que Tronchin était vraiment un grand médecin. « Son état moral a été, dès sa plus tendre enfance, si peu naturel et si altéré, que son être actuel fait un tout artificiel qui ne ressemble à rien. De tous les hommes qui coexistent avec lui, celui qu'il connaît le moins, c'est lui-même. L'excès de ses prétentions l'a conduit insensiblement à cet excès d'injustice que les lois ne condamnent pas, mais que la raison désapprouve..... A soixante ans, on ne guérit guère des

d'Alembert, s'il n'était qu'un inconséquent, un petit bout d'homme pétri de vanité, il n'y aurait pas grand mal; mais qu'il ait ajouté à l'emportement de sa lettre l'infamie de cabaler du fond de son village avec des prédicants sociniens pour m'empêcher *d'avoir un théâtre à Tournay, ou du moins pour empêcher ses concitoyens, qu'il ne connaît pas, de jouer avec moi;* qu'il ait voulu, par cette indigne manœuvre, se préparer un retour triomphant *dans ses rues basses*, c'est l'action d'un coquin, et je ne lui pardonnerai jamais. J'aurais tâché de me venger de Platon, s'il m'avait joué un pareil tour, à plus forte raison du laquais de Diogène. Je n'aime ni sa personne ni ses ouvrages, et son procédé est haïssable. »

Si j'ai cité ces divers passages de la correspondance de Voltaire avec d'Alembert sur Rousseau, ce n'est pas seulement pour être un rapporteur exact de la querelle commencée par Rousseau, continuée et envenimée par Voltaire. Il y a aussi dans cette correspondance des traits curieux sur l'histoire littéraire du dix-huitième siècle, et un jugement sur Rousseau qui fait honneur à l'esprit et au caractère de d'Alembert. Ce mot de Voltaire en parlant de Rousseau : « Cet archi-fou qui aurait pu être quelque chose, s'il s'était laissé conduire par vous, et qui s'avise de faire bande à part, » est le grand grief du parti phi-

maux commencés à dix-huit. On l'a gâté; on en gâtera bien d'autres. » (Musset-Pathay, *Histoire de Jean-Jacques Rousseau*, t. II, p. 322.) Nulle part cette maladie de l'âme que produit la vanité et qui finit par substituer un être artificiel à un homme n'a été mieux observée.

losophique contre Rousseau; il n'a pas voulu se laisser conduire et il a fait bande à part. Ç'aurait été un bon soldat, mais il a mieux aimé être général, pouvant l'être. Il n'a pas voulu prendre le mot d'ordre; il a préféré donner le sien. Quant au jugement de d'Alembert sur Rousseau, il est d'une sagacité singulière. Il n'aime pas Rousseau, mais sa répugnance ne l'empêche pas de reconnaître le génie de Rousseau et d'en comprendre la nature fébrile et maladive. *Rousseau est un malade de beaucoup d'esprit, et qui n'a d'esprit que quand il a la fièvre. Il ne faut ni le guérir ni l'outrager.* Le mot est admirable de sens et de noblesse.

Pendant que Voltaire, dans sa correspondance, se livrait ainsi à sa colère et à sa haine contre Rousseau, que faisait Rousseau? Il n'avait aucune des qualités du chef du parti et du pamphlétaire; il ne savait pas revenir sans cesse à la charge pour écraser son ennemi; il n'avait point de confident ou de plénipotentiaire à Paris à qui donner la consigne et le mot d'ordre, comme le fait Voltaire avec d'Alembert. N'en faisons point cependant un saint ou un martyr. Ce saint, dans sa correspondance, n'épargne pas plus Voltaire que Voltaire ne l'épargnait. Il sait même manier l'ironie et l'employer d'une façon piquante contre le grand moqueur. Voyez ce dialogue de Voltaire avec un ouvrier du comté de Neufchâtel que Rousseau envoie à madame de Boufflers. Madame de Boufflers était une des dévotes de Rousseau, une des meilleures, la plus judicieuse et la plus éclairée, fort accréditée dans le grand monde parisien, et qui régnait dans la petite cour du prince de Conti. Ce

dialogue, qui est une véritable scène de comédie, et la plus piquante qu'ait faite Rousseau, Rousseau l'a, dit-il, rédigé de mémoire d'après une conversation de M. le pasteur Montmollin. « Le tout peut n'être pas absolument exact; mais les traits principaux sont fidèles, car ils ont frappé M. de Montmollin, il les a retenus, et vous croyez bien que je ne les ai pas oubliés. » La scène se passe pendant le séjour de Rousseau à Motiers-Travers. « Voltaire à l'ouvrier : Est-il vrai que vous êtes du comté de Neufchâtel?— L'ouvrier : Oui, monsieur. — Êtes-vous de Neufchâtel même? — Non, monsieur; je suis du village de Butte, dans la vallée de Travers.— Butte! cela est-il loin de Motiers? — A une petite lieue. — Vous avez dans votre pays un personnage de celui-ci qui a bien fait des siennes.—Qui donc, monsieur? — Un certain Jean-Jacques Rousseau. Le connaissez-vous? — Oui, monsieur; je l'ai vu un jour, à Butte, dans le carrosse de M. de Montmollin, qui se promenait avec lui. — Comment! ce pied plat va en carrosse? Le voilà donc bien fier? — Oh! monsieur, il se promène aussi à pied; il court comme un chat maigre et grimpe sur toutes nos montagnes. — Il pourrait bien grimper quelque jour sur une échelle. Il eût été pendu à Paris, s'il ne se fût sauvé, et il le sera ici, s'il y vient. — Pendu, monsieur! Il a l'air d'un si bon homme! Eh! mon Dieu! qu'a-t-il donc fait? — Il a fait des livres abominables : c'est un impie, un athée.—Vous me surprenez. Il va tous les dimanches à l'église. — Ah! l'hypocrite! Et que dit-on de lui dans le pays? Y a-t-il quelqu'un qui veuille le voir? — Tout le monde, monsieur; tout le monde l'aime.

Il est recherché par tous, et on dit que milord [1] lui fait aussi bien des caresses. — C'est que milord ne le connaît pas, ni vous non plus. Attendez seulement deux ou trois mois, et vous connaîtrez l'homme. Les gens de Montmorency, où il demeurait, ont fait des feux de joie quand il s'est sauvé pour n'être pas pendu. C'est un homme sans foi, sans honneur, sans religion. — Sans religion, monsieur ! mais on dit que vous n'en avez pas beaucoup vous-même. — Qui, moi ? grand Dieu ! et qui est-ce qui dit cela ? — Tout le monde, monsieur. — Ah ! quelle horrible calomnie ! moi qui ai étudié chez les jésuites, moi qui ai parlé de Dieu mieux que tous les théologiens ! — Mais, monsieur, on dit que vous avez fait bien des mauvais livres. — On ment. Qu'on m'en montre un seul qui porte mon nom, comme ceux de ce croquant portent le sien [2] ! » La conversation est piquante, et l'ouvrier m'a l'air d'un paysan malicieux qui sait comment il faut s'y prendre pour faire rire le beau monde de Paris aux dépens de M. de Voltaire ; mais ces malices ne sont rien auprès des grossières attaques que Voltaire se permettait contre Rousseau.

Il écrivait contre lui en prose et en vers ; il faisait en 1764 un odieux libelle intitulé : *Sentiments des citoyens de Genève sur Jean-Jacques Rousseau*, et il laissait attribuer ce libelle à M. Vernes, pasteur protestant ; enfin il faisait en 1768 la *Guerre de Genève*,

1. George Keith, connu sous le nom de milord Maréchal, et alors gouverneur de Neufchâtel pour le roi de Prusse.

2. *Correspondance* de Rousseau, à Madame la comtesse de Boufflers, 30 octobre 1768.

mauvais poëme où Rousseau joue un rôle affreux. Je laisse de côté les injures grossières qui abondent dans ce dernier ouvrage, où Voltaire semble avoir perdu son talent en punition de sa méchanceté, et j'y cherche à grand'peine quelques vers qui se sentent de son ancien et charmant esprit. Je prends les vers qui racontent l'incendie du théâtre de Genève, que Voltaire ne manque pas d'imputer, par fiction poétique, dit-il en note, à Rousseau et aux *prédicants* de Genève, qui s'irritent de voir qu'on joue la comédie à Genève. La vieille colère du poëte dramatique contre l'ennemi des spectacles inspire encore ici Voltaire. Rousseau harangue un prédicant de ses amis et l'excite à brûler le théâtre :

> Des Genevois on adoucit les mœurs,
> On les polit, ils deviendront meilleurs;
> On s'aimera : souffrirons-nous qu'on s'aime?
> Allons brûler le théâtre à l'instant.
> . . . .
> Qu'il soit détruit jusqu'en son fondement !
> . . . .
> Ayons tous deux la vertu d'Érostrate;
> Prenons ce soir en secret un brandon.
> En vain les sots diront que c'est un crime;
> Dans ce bas monde il n'est ni bien ni mal.
> Aux vrais savants tout doit sembler égal.
> Bâtir est beau, mais détruire est sublime !

III

J'ai voulu mettre à part tout ce qui dans Rousseau et dans Voltaire concerne leurs tristes querelles, afin de n'avoir plus à m'en occuper. Je reviens maintenant à la vie et aux ouvrages de Rousseau après son retour de Genève, et je dois raconter son établissement à l'Hermitage.

L'établissement de Rousseau à l'Hermitage en 1756 est un des plus curieux chapitres de l'histoire littéraire du dix-huitième siècle. Tout s'y mêle, l'engouement d'une femme bonne, aimable et frivole, qui veut avoir son philosophe près d'elle, comme une curiosité et comme une ressource de conversation dans la solitude ; les amis impérieux, qui veulent régler la vie d'autrui sur la leur et qui croient impossible tout ce qu'ils ne font pas ; le contraste inévitable et plein d'embarras de la famille de Thérèse, dont Rousseau avait fait la sienne, avec les amis et la société que lui faisait son génie ; la finesse et la cupidité des petites gens en face de l'étourderie vaniteuse et prodigue des belles dames et de la sentimentalité déclamatoire des philosophes, tout cela animé et mis en fermentation, si je l'ose dire, par le caractère à la fois affectueux et soupçonneux de Rousseau, qui se donne et se retire tour à tour, si bien qu'à n'y pas regarder de près, on est tenté de prendre pour des inégalités d'humeur ce qui n'est

que le contre-coup de toutes les disparates de goût, d'idées, d'habitudes, de conditions, de manières de vivre et de penser amoncelées autour de Rousseau, et dont il est le centre agité et flottant.

Rousseau raconte lui-même comment madame d'Épinay lui offrit l'Hermitage, et ce récit, quoique fait par Rousseau après sa rupture avec madame d'Épinay, lui est cependant plus favorable que celui de madame d'Épinay elle-même dans ses *Mémoires*. Il a quelque chose de romanesque et de théâtral, qui montre aussi peut-être la manière dont les souvenirs revenaient à Rousseau quand il composait ses *Confessions*. L'imagination aidait la mémoire. Il raconte donc qu'étant un jour au château de la Chevrette, il poussa sa promenade avec madame d'Épinay jusqu'au réservoir des eaux du parc, qui touchait la forêt de Montmorency. Il y avait là un potager avec une loge fort délabrée, qu'on appelait l'Hermitage. Ce lieu, solitaire et très-agréable, enchanta Rousseau, et il se mit à dire : « Ah ! madame, quelle habitation délicieuse ! Voilà un asile tout fait pour moi. » C'était avant le voyage de Rousseau à Genève. Madame d'Épinay ne dit rien ; mais, après le retour de Rousseau, comme il était à la Chevrette, madame d'Épinay poussa de nouveau la promenade jusqu'à l'Hermitage : la loge était devenue une jolie maison, et madame d'Épinay dit à Rousseau tout surpris de ce changement : « Mon ours, voilà votre asile ! C'est vous qui l'avez choisi, et c'est l'amitié qui vous l'offre. » Je ne crois pas, dit Rousseau, avoir été de mes jours plus vivement, plus délicieusement ému. Je mouillai de mes pleurs la main bienfaisante de

mon amie[1]. » Le récit de madame d'Épinay est plus simple; elle y est aussi bonne et aussi empressée, mais elle n'a pas cet air de fée qui construit une maison d'un coup de baguette. Rousseau était tenté de retourner à Genève, où on lui offrait une place de bibliothécaire avec 1,200 francs d'appointements; mais il hésitait à quitter la France, « quoiqu'il voulût, disait-il, quitter Paris. » Madame d'Épinay alors, dans une lettre, lui offre l'Hermitage. De plus, se rappelant lui avoir entendu dire que, s'il avait 100 pistoles de rentes, il ne choisirait pas d'autre habitation, elle lui offre d'ajouter à la vente de son dernier ouvrage ce qui lui manquait pour compléter son revenu. Que fait Rousseau ? Il se fâche, et il écrit à madame d'Épinay que « sa proposition lui a glacé l'âme. » .... « Que vous entendez mal vos intérêts, lui dit-il, de vouloir faire un valet d'un ami !..... Je ne suis point en peine de vivre ni de mourir... Je ne refuse pas, au reste, d'écouter ce que vous avez à me dire, pourvu que vous vous souveniez que je ne suis pas à vendre, et que mes sentiments, au-dessus maintenant de tout le prix qu'on y peut mettre, se trouveraient bientôt au-dessous de celui qu'on y aurait mis[2]. »

Il est impossible d'écrire une letre plus blessante et qui sente plus, disons-le, la sotte et ombrageuse vanité des petites gens. Le *souvenez-vous que je ne suis pas à vendre* est d'un portier déclamateur. La réponse de madame d'Épinay au contraire est char-

1. *Confessions*, livre VIII.
2. *Correspondance*, année 1755.

mante; elle est bonne et sensée, elle est digne et compatissante. « Votre lettre m'a fait rire d'abord, tant je la trouve extravagante; ensuite elle m'a affligée pour vous. Car il faut avoir l'esprit bien gauche pour se fâcher de propositions dictées par une amitié qui doit vous être connue, et pour supposer que j'ai le sot orgueil de vouloir me faire des créatures... Je ne vous conseille pas de prendre une détermination présentement[1], car vous ne me paraissez pas en état de juger sainement de ce qui peut vous convenir. Bonjour, mon cher Rousseau[2]. »

On voit qu'entre le conte de fée que fait Rousseau de son établissement à l'Hermitage, et la négociation quinteuse dont témoigne la correspondance avec madame d'Épinay, il y a une différence notable. Enfin Rousseau accepta, tant madame d'Épinay mit de bonne grâce et de patience dans sa proposition. Elle fut ravie du consentement de Rousseau, et, comme elle en témoignait sa joie à Grimm, celui-ci la blâma fort du service qu'elle rendait à Rousseau. Elle combattit son opinion et lui montra les lettres que Rousseau lui avait écrites. « Je ne vois, dit Grimm, de la part de Rousseau, que de l'orgueil caché partout : vous lui rendez un fort mauvais service de lui donner l'habitation de l'Hermitage; mais vous vous en rendez un bien plus mauvais encore. La solitude achèvera de noircir son imagination; il verra tous ses amis injustes, ingrats, et vous toute la

1. Rousseau hésitait entre Genève et la France.

2. *Mémoires* de madame d'Épinay, t. II, p. 119, et *Correspondance* de Rousseau.

première, si vous refusez une seule fois d'être à ses ordres; il vous accusera de l'avoir sollicité de vivre auprès de vous, et de l'avoir empêché de se rendre aux vœux de sa patrie. Je vois déjà le germe de ses accusations dans la tournure des lettres que vous m'avez montrées[1]. »

Grimm avait raison et prévoyait l'avenir. Madame d'Épinay ne se livrait qu'au plaisir d'installer son philosophe. Elle avait bon cœur, mais elle avait aussi la vanité de son bon cœur; Grimm, qui était alors son sage et son amant, lui disait en vain : « Faites pour vous et pour les vôtres le mieux qu'il vous est possible ; renoncez à vous mêler des autres. Je vous jure que ce qui peut vous arriver de moins fâcheux dans tout ceci, c'est de vous donner un ridicule ; on croira que c'est par air et pour faire parler de vous que vous avez logé Rousseau. » Ce conseil fort sage ne prévalut pas, malgré la double autorité de Grimm, contre l'engouement de madame d'Épinay pour *son ours*. En même temps, Rousseau, après s'être fait beaucoup prier, s'était pris tout à coup d'un désir singulier d'habiter l'Hermitage. Ses amis de Paris se moquaient de son goût pour la retraite. « Il avait besoin, disaient-ils, de l'encens et des amusements de la ville; il ne soutiendrait pas quinze jours de solitude, et on le verrait bientôt revenir avec sa courte honte à Paris[2]. » Ces sarcasmes le piquaient au jeu, et il fut bientôt aussi impatient d'aller s'établir à l'Hermitage, que madame d'Épinay

1. *Mémoires*, tome II, p. 129.
2. *Confessions*, liv. IX.

l'était de l'y installer. Cette installation fut une scène qui eut aussi son air romanesque. Madame d'Épinay alla dans sa voiture prendre Rousseau et ses deux gouvernantes. « La mère Levasseur était une femme de soixante-dix ans, lourde, épaisse et presque impotente. Le chemin, dès l'entrée de la forêt, est impraticable pour une berline. Madame d'Épinay n'avait pas prévu que la bonne vieille serait embarrassante à transporter, et qu'il lui serait impossible de faire le reste de la route à pied; il fallut donc faire clouer de forts bâtons à un fauteuil et porter à bras la mère Levasseur jusqu'à l'Hermitage. Cette pauvre femme pleurait de joie et de reconnaissance; mais Rousseau, après le premier moment de surprise et d'attendrissement passé, marcha en silence, la tête baissée, sans avoir l'air d'avoir la moindre part à ce qui se passait... Madame d'Épinay était si épuisée, qu'après le dîner elle pensa se trouver mal; elle fit ce qu'elle put pour le cacher à Rousseau, qui s'en douta, mais qui ne voulut point avoir l'air de s'en apercevoir[1]. » Que dites-vous de cette fin d'une journée d'attendrissement ? Madame d'Épinay fatiguée d'avoir pris elle-même la peine de sa bonne action, ce dont je lui sais gré, et Rousseau mécontent ou embarrassé d'une bonté qui lui impose trop d'obligations. Le personnage le plus simple de cette scène, et qui m'amuse le plus, est la mère Levasseur, enchantée d'être portée à bras dans un fauteuil du château.

Les premiers moments du séjour de Rousseau à l'Hermitage furent un véritable enchantement. Il ai-

1. Madame d'Épinay, t. II, p. 132.

mait les champs, la vie rustique et simple, le loisir et le travail à ses heures, point de gêne, point de devoirs, la promenade, la méditation, et il sentait qu'il allait avoir tout cela à l'Hermitage. Depuis quelques années, il allait fréquemment à la campagne; mais c'était dans les châteaux du beau monde, « et ces voyages, toujours faits avec des gens à prétentions, toujours gâtés par la gêne, ne faisaient, dit-il, qu'aiguiser en moi le goût des plaisirs rustiques dont je n'entrevoyais de plus près l'image que pour mieux sentir leur privation. J'étais si ennuyé de salons, de jets d'eau, de bosquets, de parterres et des plus ennuyeux montreurs de tout cela; j'étais si excédé de brochures, de clavecin, de tri, de nœuds, de sots bons mots, de fades minauderies, de petits conteurs et de grands soupers, que quand je lorgnais du coin de l'œil un simple pauvre buisson d'épines, une haie, une grange, un pré; quand je humais, en traversant un hameau, une bonne omelette au cerfeuil; quand j'entendais de loin le rustique refrain et la chanson des faneuses, je donnais au diable et le rouge et les falbalas et l'ambre, et, regrettant le dîner de la ménagère et le vin du cru, j'aurais de bon cœur paumé la gueule à monsieur le chef et à monsieur le maître qui me faisaient dîner à l'heure où je soupe, souper à l'heure où je dors, mais surtout à messieurs les laquais qui dévoraient des yeux mes morceaux, et, sous peine de mourir de soif, me vendaient le vin drogué de leurs maîtres dix fois plus cher que je n'en aurais payé de meilleur au cabaret[1]. »

1. *Confessions*, liv. IX.

Pendant qu'il jouissait ainsi des champs, du soleil, de la liberté, il se mit aussi à se souvenir et à rêver de sa jeunesse, de ses amours, non pas tant encore de ceux qui avaient duré et qui avaient réussi, comme on dit, que de ceux qui n'avaient été que des moments de joie et d'innocence, de gracieuses rencontres que l'âme seule avait savourées. Ce sont là les plus belles amours, douces au présent, plus douces encore à la mémoire. Alors revenaient en foule aux yeux de son imagination je ne sais combien de charmantes images et de délicieuses figures, évoquées par le printemps et par le soleil de son Hermitage, et comme il s'en trouve dans la mémoire de tous les hommes qui vieillissent sans ennui, parce qu'ils ont vécu sans frivolité. Rêvant et se souvenant, il se mit aussi à regretter de n'avoir pas aimé plus purement et plus vivement encore qu'il n'avait fait: regret naturel, même à qui a aimé honnêtement, car les honnêtes gens ont bien de la peine à ne pas regretter quelque peu le roman même qu'ils se sont interdit; regret plus naturel encore à qui a aimé plus vivement que purement, parce que la pureté dans l'amour est un idéal que chacun a dans l'âme et veut avoir dans sa vie. C'est l'honneur de l'amour que qui n'a point aimé purement ne croit pas avoir aimé, et qu'il demande alors à son âge mûr ce qu'il n'a pas su obtenir de sa jeunesse. Tels étaient les souvenirs, les rêves et les regrets qui occupaient Rousseau dans ses promenades et dans ses repos sous les vieux châtaigniers de Montmorency. Mais quoi! aimer à quarante-cinq ans, cela se peut-il? ou mourir sans avoir employé cette faculté d'aimer, cela se

peut-il davantage? Et voilà comment Rousseau, ne voulant point aimer à cause de son âge, et surtout par crainte du ridicule et du tracas, et ne pouvant pas non plus renoncer à exprimer ce qu'il sentait, fit un roman d'amour, se contentant de rêver ce qu'il ne voulait pas faire, et plus libre, plus amoureux peut-être avec les héroïnes de son imagination qu'avec celles du monde.

Le danger de cet état de rêverie amoureuse, c'est que si, en ce moment, une femme se présente qui soit belle ou qui soit seulement gracieuse, l'âme qui s'attendait à aimer aime du premier coup, et reconnaît dans la rencontre qui la charme l'héroïne qu'elle rêvait. Tel fut l'effet de la visite que madame d'Houdetot fit à Rousseau à l'Hermitage. Il ne se mit pas encore à l'aimer, mais il y pensa ; et c'est du mélange des souvenirs de sa jeunesse et des émotions que lui donnait la vie qu'il menait à l'Hermitage ; des rêves et des regrets de son âme, qui trouvait qu'elle n'avait point encore aimé comme elle le pouvait; des chimères de son imagination, qui, depuis la visite de madame d'Houdetot, prenaient un visage : c'est de tout cela, qu'au milieu des grands bois de Montmorency et de la mémoire des paysages de la Suisse, ravivés par ceux de la solitude qu'il aimait, naquit *la Nouvelle Héloïse*.

CHAPITRE VI

LA NOUVELLE HÉLOÏSE

I

La *Nouvelle Héloïse* eut un grand succès, quand elle parut. « Tout Paris, dit Rousseau dans ses *Confessions* [1], était dans l'impatience de voir ce roman; les libraires de la rue Saint-Jacques et celui du Palais-Royal étaient assiégés de gens qui en demandaient des nouvelles. Il parut enfin, et son succès, contre l'ordinaire, répondit à l'empressement avec lequel il avait été attendu... Les sentiments furent partagés chez les gens de lettres, mais dans le monde il n'y eut qu'un avis, et les femmes surtout s'enivrèrent du livre et de l'auteur, au point qu'il y en avait peu, même dans les hauts rangs, dont je n'eusse fait la conquête, si je l'avais entrepris. J'ai de cela des preuves que je ne veux pas écrire, et qui, sans avoir

1. Deuxième partie, livre Ier.

eu besoin de l'expérience, autorisent mon opinion. » Cette étrange fatuité de Rousseau est un signe curieux du succès de la *Nouvelle Héloïse* dans le monde d'élite, c'est-à-dire dans le monde où se fait le succès des livres; voici maintenant pour le succès populaire : dans les premiers jours de la publication, on louait le livre en lecture à raison de douze sols par heure.

Rousseau ne s'est donc pas flatté sur la vogue de son roman. A consulter la *Correspondance* de Voltaire, déjà ennemi de Rousseau en 1761, on voit quel bruit la *Nouvelle Héloïse* faisait à Paris et combien ce bruit était importun à Voltaire. « Mes anges sont-ils absorbés dans la lecture du roman de Jean-Jacques ou de celui de la Popelinière? » écrit-il le 11 février 1761 à M. d'Argental, en affectant de mettre sur la même ligne le roman de Jean-Jacques Rousseau et celui que venait de publier le fermier général la Popelinière. — « La *Nouvelle Héloïse* et *Daïra* m'ont fait relire *Zaïde*, » écrit-il la même année à M. Damilaville, continuant toujours à confondre le roman de Jean-Jacques et celui de M. de la Popelinière[1]. — « Je sais, écrit-il enfin à madame du Deffand, qu'il y a des personnes assez déterminées pour soutenir ce malheureux fatras, intitulé roman; mais quelque courage ou quelques bontés qu'elles aient, elles n'en auront jamais assez pour le relire. Je voudrais que madame de La Fayette revînt au monde, et qu'on lui

1. J'ai eu la curiosité de lire *Daïra*, et j'ai compris combien la confusion que Voltaire affectait de faire entre *la Nouvelle Héloïse* et *Daïra* était injurieuse, car je n'ai jamais lu de roman plus sottement inventé et plus sottement écrit.

montrât un roman suisse [1]. » Ces fréquentes mentions de la *Nouvelle Héloïse* et ces boutades contre le roman de Jean-Jacques montrent que Voltaire savait fort bien le succès qu'avait la *Nouvelle Héloïse* à Paris.

D'où vient donc que la *Nouvelle Héloïse*, tant louée, tant admirée au dix-huitième siècle, n'est guère plus lue aujourd'hui que par ceux qui veulent étudier Jean-Jacques Rousseau ? Que de gens lisent *Paul et Virginie*, qui n'ont jamais lu et ne liront jamais les autres ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre ! Peu de personnes au contraire lisent la *Nouvelle Héloïse* comme on lit un roman, pour s'amuser et pour s'émouvoir. Il y a eu un temps où la *Nouvelle Héloïse* a servi la réputation de son auteur ; aujourd'hui c'est la renommée de Jean-Jacques Rousseau qui soutient la *Nouvelle Héloïse* et qui lui donne des lecteurs. Tel est souvent, après tout, le sort des romans qui ont été le plus goûtés et le plus admirés au moment où ils ont paru ; tel a été le sort de l'*Astrée*, du *Cyrus* et de la *Clélie*. Comme les romans sont le genre d'ouvrages le plus accommodé aux idées et aux sentiments du temps, ils passent avec ces idées et ces sentiments, à moins qu'ils n'aient su y distinguer ceux qui sont vraiment propres au cœur de l'homme, ceux qui ne sont pas d'un temps et d'un moment, mais de tous les temps, et qu'ils ne les aient représentés avec vérité. Les romans ont tous la prétention de représenter le cœur humain ; mais le cœur humain a, si j'ose le dire, deux expressions différentes : il a sa physionomie du jour et du moment, il a aussi

1. Lettre du 6 mars 1761.

sa figure éternelle; et ce qui égare les romanciers, c'est qu'ils prennent souvent la physionomie du jour pour la figure éternelle, la grimace pour le visage, la minute pour l'heure. Il y a des manières d'aimer ou d'exprimer l'amour qui varient selon les goûts et presque selon les modes; mais il y a aussi, en amour comme pour le reste, des sentiments et des émotions qui sont toujours les mêmes. Je dirai plus : le personnage qui dans tous les romans est destiné à représenter l'amour ou à l'inspirer, la femme, a aussi, comme l'amour, sa physionomie contemporaine et son éternelle nature. Chaque siècle a sa femme qu'il façonne et qu'il pare à sa guise. La belle Oriane de l'*Amadis des Gaules* ne ressemble pas à la bergère Astrée dans l'*Astrée;* Astrée ne ressemble pas à Clélie; et Clélie ne ressemble pas à la Julie de la *Nouvelle Héloïse.* Plus chacun de ces personnages se rapporte à son siècle, plus il a de vogue et de crédit. Plus une femme est de son temps, de son jour, de sa minute, plus elle plaît et plus elle enchante. Elle est l'idéal du moment : il n'y a de grâce et de beauté que la sienne; mais, par un juste retour des choses d'ici-bas, plus ces héroïnes du roman et du monde ont ravi leur temps, moins elles ravissent la postérité. Comme la femme du jour et de l'heure effaçait en elles la femme naturelle et vraie, celle qui plaît toujours, la postérité reste froide et dédaigneuse devant ces portraits de l'an passé, devant ces poupées d'hier. La postérité d'ailleurs a aussi ses poupées qu'elle adore, et qu'elle croit les plus fidèles images de la femme. Les poupées se remplacent ainsi l'une l'autre pour l'amuse-

ment de ces grands enfants qui s'appellent siècles ou générations. Les bons romanciers et les bons poëtes dramatiques sont ceux qui, sachant écarter les poupées du jour, vont droit à la femme et la mettent dans leurs romans ou dans leurs drames avec sa véracité gracieuse et touchante. La belle Mandane et l'adorable Clélie sont des poupées, et tout aimables qu'elles étaient de leur temps, elles ont passé; la Chimène et la Pauline de Corneille, l'Andromaque et la Phèdre de Racine, la princesse de Clèves de madame de la Fayette, sont des femmes, et voilà pourquoi elles n'ont pas passé. Mettez beaucoup de la femme dans la poupée, la poupée a des chances pour vivre; mettez beaucoup de la poupée dans la femme, la femme ne vivra pas. Il y a au théâtre et dans les romans des héroïnes qui ont beaucoup de vrai, voyez l'Alzire et l'Idamé de Voltaire; mais comme elles ont encore plus de faux, comme elles ont trop pris l'air et l'allure de leur temps, comme elles sont trop devenues des poupées philosophiques et déclamatoires, elles ne nous plaisent plus. La poupée a tué la femme, tandis que Zaïre, qui n'a pris que le moins qu'elle a pu des minauderies du siècle, Zaïre vit encore et nous charme. La femme l'a emporté sur la poupée.

Dans la Julie de la *Nouvelle Héloïse*, la poupée du temps, c'est-à-dire la femme telle que Jean-Jacques Rousseau l'a imaginée et représentée, est morte; la femme naturelle et vraie vit encore et nous charme.

Rousseau, dans la *Nouvelle Héloïse*, a la prétention de peindre la femme, et son siècle a semblé croire qu'il y avait réussi. J'ose dire cependant que, de

toutes les choses humaines que Rousseau ignore, la femme est ce qu'il ignore le plus. Entendons-nous : il y a au sein des familles heureuses un être pur et charmant, qui semble y attirer par sa pureté les bénédictions du ciel, et par son charme les hommages du monde; ce sont nos filles, ce sont nos sœurs, aimées à la fois et dirigées, respectées et averties, à qui la tradition du foyer domestique enseigne par la bouche d'une mère les vertus qui embellissent les plus belles, et les grâces qui siéent aux plus sages. L'innocence de la vierge, la pudeur de l'épouse, la gravité de la mère, voilà les trois phases par lesquelles la femme passe de la vie de la terre à la vie du ciel, s'élevant toujours à mesure qu'elle accomplit ces devoirs domestiques, qui sont sa force et son honneur, et qui font qu'elle est le cœur, sinon la tête de sa famille. Tel est l'idéal de la femme dans la famille : non pas que je veuille dire que cet idéal se rencontre dans toutes les familles; mais il y en a des traits partout répandus çà et là; et quand nous voulons nous représenter la femme sous sa forme la plus gracieuse et la plus pure, c'est cette image charmante que nous évoquons d'autant plus aisément que les traits en sont près de nous.

La femme ne s'est jamais représentée à Rousseau sous cette forme à la fois familière et noble. Il connaît la femme, amoureuse et passionnée, qui veut régler ses passions philosophiquement; il connaît madame de Warens, triste idéal; mais il ignore ce que c'est que la jeune fille élevée par sa mère, la femme qui aime et honore son époux, la mère qui élève ses enfants, celle enfin à qui Dieu, par une bénédiction

particulière, a donné des devoirs qui sont en même temps des affections, tempérant ainsi ce que le devoir a de sévère par ce que l'affection a de doux, et soutenant ce que l'affection a de vif, et par conséquent de mobile, par ce que le devoir a de ferme et d'immuable. Voyez toutes les femmes que Rousseau a mises dans ses romans, Julie, Claire, Sophie; elles manquent de pureté, même quand elles sont vertueuses, ou quand elles le redeviennent; et comme elles manquent de cette douce pureté qui n'appartient qu'aux filles élevées par leurs mères, et non par les livres, elles manquent en même temps de délicatesse et même d'élégance. Elles ne sont pas de bonne compagnie, j'ose le dire, parce qu'elles ne sont pas de bonne famille. Il y a quelque chose de grossier et de hardi dans leurs sentiments, qui se ressent de la société de l'homme ou des livres. Elles ont beau couvrir cela de je ne sais quel vernis sentimental, la grossièreté perce. Voyez comme Julie écrit à son amant, quand Saint-Preux est à Paris : «.... Sais-tu goûter un amour tranquille et tendre, qui parle au cœur sans émouvoir les sens, et tes regrets sont-ils aujourd'hui plus sages que tes désirs l'étaient autrefois? Le ton de ta première lettre me fait trembler. Je redoute ces emportements trompeurs, d'autant plus dangereux que l'imagination qui les excite n'a point de bornes; et je crains que tu n'outrages ta Julie à force de l'aimer. Ah! tu ne sens pas, non, ton cœur peu délicat ne sent pas combien l'amour s'offense d'un vain hommage...[1]. » Je ne peux pas con-

1. Deuxième partie, lettre xve.

tinuer de citer ce que Julie continue de dire pendant une page tout entière encore, sans embarras, sans pudeur, et je ne parle même plus, Dieu me pardonne, de la pudeur des femmes ; je parle de la pudeur des hommes. Où donc Julie a-t-elle appris cet affreux mélange du langage de l'hygiène avec le langage de l'amour? Hélas! je le sais bien : c'est chez madame de Warens ; Julie est la fille de madame de Warens, au lieu d'être la fille d'une mère de famille. Sans cesse le secret de sa fatale éducation lui échappe, et, même quand elle parle de la pudeur, son style l'offense : « Deux mois d'expérience, dit-elle à Saint-Preux dans une de ses premières lettres, m'ont appris que mon cœur trop tendre a besoin d'amour, mais que mes sens n'ont aucun besoin d'amant[1]. »

Sophie n'est pas plus délicate que Julie. Elle songe aussi à la santé d'Émile, son mari ; c'est pour cela qu'elle se refuse à ses empressements ; surtout elle le lui dit, ce qui est affreux ; et Rousseau comprend si peu la sainteté du voile qui couvre le lit nuptial, que dans ces étranges entretiens entre Émile et Sophie, pendant les premiers jours de leur mariage, Rousseau se fait le confesseur et le médecin des plaisirs des deux jeunes époux. Il n'y a que quelques pages de la *République* de Platon, quand le philosophe règle effrontément l'union des guerriers et des femmes de sa république, il n'y a, dis-je, que ces pages qui approchent de la grossièreté de celles de Rousseau ; et dans *Émile*, comme dans la *République*, la grossièreté procède de l'esprit de système et de la prétention

1. Quatrième partie, lettre IX[e].

qu'ont les deux philosophes de substituer les lois insolentes de ce qu'ils appellent la raison aux lois chastes et mystérieuses de la nature.

Le manque de pudeur et de délicatesse n'est pas le seul trait que Julie tienne de madame de Warens. Elle en a d'autres qui ne la rendent guère plus aimable, ou plutôt qui ne la rendent pas plus femme. Ainsi, de même que madame de Warens était supérieure à Rousseau, qu'elle était à la fois sa préceptrice et sa maîtresse, Julie est supérieure à Saint-Preux. Elle est plus sage, comme l'entend Rousseau, de cette sagesse qui se fait des vertus à sa guise et qui en exclut les vertus les plus douces de la femme : elle est plus systématique, plus raisonneuse, plus *prêcheuse*, comme le dit Saint-Preux. Ordinairement, dans les romans, c'est l'homme qui fait l'éducation de la femme; ici, comme aux Charmettes, c'est la femme qui fait l'éducation de l'homme, qui lui enseigne la morale et la philosophie qu'il doit suivre. Julie n'est pas seulement l'amante de Saint-Preux, c'est sa directrice et sa casuiste. Il y a plus : Julie traite un peu Saint-Preux comme son domestique; elle lui donne de l'argent pour son voyage, et Saint-Preux le reçoit, ce qui est encore une ressemblance entre Saint-Preux et Rousseau, entre Julie et madame de Warens. Quiconque n'a pas lu les *Confessions* ne peut rien comprendre à la *Nouvelle Héloïse*. Tous les personnages et surtout les deux principaux, Saint-Preux et Julie, procèdent directement de Rousseau et de son histoire. Prenez l'histoire de Julie : c'est l'histoire de Rousseau refaite et corrigée par son imagination : c'est sa vie telle qu'il aurait voulu

l'avoir menée, et telle qu'il l'inventait pour la donner à son héroïne, ne pouvant pas la recommencer pour lui-même. Pécher, mais réparer son péché par le repentir, et se croire même plus grand par le repentir que par la vertu, telle est l'idée fondamentale de l'histoire de Julie; c'est aussi l'idée qui semble dominer Rousseau pendant toute sa vie. Un sentiment amer de son abaissement moral et social, un effort perpétuel pour s'en racheter, un repentir audacieux qui lui faisait afficher ses fautes pour montrer d'où il était remonté, tel est Rousseau dans toute sa vie. Telle est aussi son héroïne, qu'il propose hardiment à l'imitation de toutes les femmes, si bien qu'à en croire les *Confessions* de Rousseau ou l'histoire de Julie, la meilleure route vers le bien, c'est de commencer par le mal. J'aime beaucoup l'enfant prodigue lorsqu'il rentre dans la maison de son père pour s'humilier; mais, s'il y rentrait pour se faire précepteur de morale et prêcheur d'innocence, je me défierais de ce repentir effronté qui veut ravir le prix de la vertu, et je me prendrais à dire avec Bossuet: « Ne parlons pas toujours du pécheur qui fait pénitence ni du prodigue qui retourne dans la maison paternelle... Cet aîné fidèle et obéissant qui est toujours demeuré auprès de son père avec toutes les soumissions d'un bon fils mérite bien aussi qu'on loue sa persévérance[1]! »

Si Rousseau a essayé de mettre sa vie, telle qu'il aurait voulu l'avoir menée, dans l'histoire de Julie, il a mis son caractère et beaucoup aussi de son

1. Bossuet, *Panégyrique de saint François de Paule.*

histoire dans Saint-Preux; il dit lui-même dans ses *Confessions* qu'il s'est représenté dans Saint-Preux. Je sais bien que dans presque tous les romans les romanciers aiment à se peindre eux-mêmes, tantôt en pied, tantôt en buste; les anciens peintres aimaient à se mettre eux-mêmes dans un coin de leur tableau. Ainsi font les romanciers : ils écrivent devant leur miroir; ils s'y voient, ils y voient leur vie, tout cela en beau. Qui se regarde en effet au miroir, si ce n'est pour se voir en beau? Ce n'est pas là seulement l'effet de la vanité, c'est un sentiment meilleur et plus simple. Nous avons tous, qui que nous soyons et de quelque manière que nous ayons vécu, l'idée d'un moi meilleur que nous, et qui aurait pu être notre moi, l'idée d'une vie plus heureuse et plus sage que la nôtre, et qui aurait pu être notre vie. C'est ce moi charmant et imaginaire que nous aimons à mettre dans nos héros de roman; c'est cette vie meilleure aussi que la nôtre que nous mettons dans leur histoire : cela nous console des faiblesses de notre caractère et des malheurs de notre vie, de créer des héros qui soient sages et heureux, à défaut de nous-mêmes. Voilà, disons-nous, ce que nous aurions été, si le sort l'avait voulu. Ce sentiment, meilleur que la vanité, et aussi naturel au cœur de l'homme, est celui qui a poussé Rousseau à se peindre dans son roman. Il ne s'est pas toujours peint en beau, dira-t-on : oui, à prendre Saint-Preux pour le représentant de Rousseau. Rousseau, à nos yeux, ne s'est pas toujours peint en beau; mais il croyait peindre Julie en beau, quand il la peignait d'après madame de Warens embellie et rajeunie, et

il croyait lui-même se peindre en beau en prêtant à Saint-Preux ses sentiments et ses aventures. Rien ne montre mieux ce défaut d'élévation et de délicatesse qui est la plaie de Rousseau, et qu'il a essayé en vain de remplacer par je ne sais quel enthousiasme déclamatoire pour la vertu, que la bonne foi qu'il a mise à créer ses héros d'après lui-même, prêtant à Julie les sentiments de madame de Warens et les siens à Saint-Preux, sans croire en cela leur faire tort, et ne doutant pas un instant qu'ils ne fussent beaux et intéressants, puisqu'ils lui ressemblaient.

L'illusion de Rousseau, après tout, est naturelle; mais comment le dix-huitième siècle put-il s'y tromper? Comment Julie et Saint-Preux purent-ils passer pour des héros de tendresse pure et délicate? Comment pouvait-on trouver l'expression de l'amour élevé et généreux dans Julie et dans Saint-Preux? Cette erreur du dix-huitième siècle, qui excuse et autorise l'erreur de Rousseau, s'explique par l'état des idées et des mœurs pendant la première moitié du dix-huitième siècle.

Je ne prends pas toujours les romans pour la fidèle expression des mœurs du temps: ils expriment souvent l'imagination de la société plus que ses mœurs, ils disent plutôt ce que la société aimerait à faire que ce qu'elle fait, ils répondent aux goûts et aux penchants du monde plutôt qu'à sa conduite; mais ils n'en sont pas moins l'expression d'un certain état moral de la société. Il est dans la nature de l'homme de penser plus de mal qu'il n'en fait, et il ne faut pas qu'il se rassure trop sur le danger de ses mauvaises pensées par l'innocence de ses actions; car il est

d'autant plus prompt à mal faire, qu'il s'est habitué à mal penser ; et nous connaissons tous une société qui a manqué de périr dans une sorte d'orgie sociale, parce qu'elle avait encouragé dans ses livres le goût de l'orgie morale. Les romans licencieux des commencements du dix-huitième siècle, et surtout ceux de Crébillon fils, quoique parfois fort spirituels, ne sont pas pour moi l'expression des mœurs et de la conduite du dix-huitième siècle ; pourtant ces romans licencieux exprimaient l'état moral de l'imagination. Ils corrompaient dans les âmes l'image que nous y gardons tous de l'amour honnête et pur ; ils y substituaient l'image de l'amour licencieux. C'est ce déplorable penchant des esprits que le roman de Rousseau vint contrarier et redresser. Ce qui dans la *Nouvelle Héloïse* nous semble encore grossier était déjà un commencement de pureté, et ces amours, que nous voudrions voir plus délicats, l'étaient presque trop auprès des amours de Crébillon fils. Tout dépend du point de départ. A qui part des petites maisons de la régence, les Charmettes sont déjà un lieu de purification, et les bosquets de Clarens sont un sanctuaire. Le dix-huitième siècle, fatigué de la monotonie de ses romans libertins, sut gré à Jean-Jacques Rousseau de lui offrir d'autres tableaux sur lesquels l'œil pouvait s'arrêter sans que le front rougît. Comme Rousseau ne peignait pas l'amour de la même manière que ses devanciers, on crut qu'il le peignait meilleur et plus pur. Je dirai même que, comme la grossièreté qui se sent, pour nous, dans les personnages de l'*Héloïse* n'était pas la même que celle des personnages des romans du temps, comme

elle ne tournait pas à la débauche, le changement parut une amélioration, et c'est ainsi que les héros de l'*Héloïse*, Julie et Saint-Preux, passèrent presque pour platoniques, parce qu'ils n'étaient plus libertins; en même temps, comme ils gardaient quelque chose de sensuel, le siècle n'était pas trop dépaysé. Il reconnaissait la tendresse à ce signe, le seul que ses romans lui enseignassent depuis longtemps, et il jouissait de voir l'amour s'épurer sans trop changer. Ajoutez que, pour aider à cette honnête illusion du siècle, Julie et Saint-Preux confondaient sans cesse dans leurs discours l'amour avec la vertu; qu'ils semblaient enthousiastes de l'honneur, de la sagesse; qu'ils en parlaient sans cesse, au lieu de parler du plaisir, comme faisaient leurs devanciers. Le siècle les prit au mot, et ce que nous regardons comme une déclamation et comme un sophisme passait alors pour une protestation en faveur de la vertu. On s'éprit d'admiration pour ces héros qui faisaient de la morale sans renoncer aux douceurs de l'amour, qui se piquaient même de prendre leur vertu dans leur amour, et d'être d'autant plus honnêtes qu'ils étaient plus passionnés. La société aimait à se trouver purifiée sans se convertir; elle se prêtait de bonne grâce à un repentir qui n'était pas une mortification.

Il y a dans la *Nouvelle Héloïse* deux erreurs qui font les deux parties du roman: la première, c'est que l'amour inspire la vertu; la seconde, c'est que la sagesse humaine suffit pour donner aussi la vertu. Examinons rapidement le roman en suivant cette division.

Ç'a été de tout temps la prétention de l'amour, et

cette prétention lui fait honneur, de ne pas vouloir seulement être un plaisir. Comme l'amour anime et échauffe l'âme, il est tout naturel que l'âme prenne le surcroît de vie qu'elle se sent pour un surcroît de force, et qu'elle se croie plus haute, se sentant exaltée : c'est une erreur. L'amour ne change pas les âmes; il ne fait pas que les mauvaises deviennent bonnes; il fait seulement peut-être que les bonnes deviennent meilleures, et cela, par ce surcroît de force que l'amour donne à l'âme. On est en amour ce qu'on est partout ailleurs : doux si on est doux, ardent si on est ardent; seulement on l'est mieux. On n'est pas autre que soi ; mais on est un peu plus que soi. C'est un état de l'âme où nos facultés, sans changer de nature, changent de degré, et s'élèvent ou s'excitent par une sorte de mouvement instinctif. C'est même là, pour le dire en passant, ce qui rend les amoureux si séduisants tant qu'ils aiment et tant qu'ils sont aimés. Il y a alors en effet double cause pour qu'ils charment. D'abord ils valent mieux parce qu'ils aiment et que l'amour les inspire, ensuite ils valent mieux parce que tout ce qu'ils disent et tout ce qu'ils font est pris en bonne part; mais ôtez l'amour, tout change : quelle langueur d'esprit! quelle banalité de langage! Quoi! c'est là l'homme que j'aimais et qui m'aimait! — Non, ce n'est plus le même homme, car il ne vous aime plus; il n'est plus ce qu'il était. Ce n'est pas votre amour seulement qui lui faisait crédit, c'est son amour aussi qui lui prêtait beaucoup, et qui aujourd'hui, étant parti, ne lui prête plus rien, et le laisse à sa pauvreté naturelle. Les amants qui ne le sont plus sont sou-

vent étonnés d'avoir pu s'aimer; ils rougissent de leur choix, et en cela ils sont injustes l'un envers l'autre. Ils se voient aujourd'hui tels qu'ils sont, froids et mécontents; ils se voyaient autrefois tels qu'ils étaient, aimables et heureux, grâce à l'amour; mais ces grâces d'état et du moment ne sont pas des vertus. Les amants le croient pourtant, et presque tous se tiennent pour bons, parce qu'ils sont tendres. Quant à Saint-Preux, dont l'amour échauffe le cerveau plus que le cœur, il est tout près de se prendre pour un héros ou pour un saint, parce qu'il est amoureux. « Où sont-ils, s'écrie-t-il dans une lettre à Julie, où sont-ils, ces hommes grossiers qui ne prennent les transports de l'amour que pour une fièvre des sens, pour un désir de la nature avilie? Qu'ils viennent, qu'ils observent, qu'ils sentent ce qui se passe au fond de mon cœur; qu'ils voient un amant malheureux, éloigné de ce qu'il aime, incertain de le revoir jamais, sans espoir de recouvrer sa félicité perdue, mais pourtant animé de ces feux immortels qu'il prit dans tes yeux, et qu'ont nourris tes sentiments sublimes; prêt à braver la fortune, à souffrir ses revers, à se voir même privé de toi, et à faire des vertus que tu lui as inspirées le digne ornement de cette empreinte adorable qui ne s'effacera jamais de son âme. Ah! Julie, qu'aurais-je été sans toi? La froide raison m'eût éclairé peut-être. Tiède admirateur du bien, je l'aurais du moins aimé dans autrui. Je ferai plus, je saurai le pratiquer avec zèle; et pénétré de tes sages leçons, je ferai dire un jour à ceux qui nous auront connus : Oh! quels hommes nous serions tous, si le monde était

plein de Julies et de cœurs qui les sussent aimer! »

Eh! mon Dieu, le monde est plein de Julies et de cœurs qui les savent aimer; mais le malheur, c'est que les vertus que les Julies et les Saint-Preux se sentent dans l'âme ne sont que pour eux deux, et que rien ne s'en répand en dehors. Les amants ne sont dévoués, généreux, désintéressés, vertueux enfin, que l'un pour l'autre; ils ne le sont pas pour le reste du monde. Leur vertu est un secret entre eux, et un secret même qui n'a qu'un temps. Le prochain n'en sait rien, et n'en profite pas. Or, il n'y a de vertus que celles qui le sont un peu pour tout le monde. Les vertus qui ont un objet si particulier et un cercle si étroit sont des sentiments et non pas des vertus. Tel est l'amour. Il inspire le dévouement; mais envers qui? Envers ce qu'on aime, c'est-à-dire presque envers soi-même. On sauve sa maîtresse du péril parce qu'on l'aime; mais on ne se dévoue pas pour sa patrie ou pour sa religion parce qu'on aime sa maîtresse. Julie et Saint-Preux prennent pour une vertu le dévouement qu'ils ont l'un pour l'autre, et ce dévouement dont ils font tant de bruit est tout simplement cet égoïsme à deux, qui est le propre de l'amour, et qui en fait le charme[1].

1. Je trouve dans une des dernières pièces de Corneille, dans *Tite et Bérénice*, des vers qui expriment fort spirituellement combien il y a d'amour-propre dans l'amour. Seulement ces vers seraient mieux placés dans un traité de Nicole que dans une tragédie. Domitien dit qu'il ne peut pas croire que Domitie l'aime,

> Quand elle ne regarde et n'aime que soi-même.

Albin, son confident, lui répond :

L'excellence morale de l'amour, c'est-à-dire, après tout, la doctrine de l'amour chevaleresque, sans qu'aucune des prétentions de cette doctrine soit justifiée par l'histoire de Julie, voilà ce qui remplit la première partie du roman. J'ai même tort de comparer l'amour tel que le prêche la *Nouvelle Héloïse* avec l'amour chevaleresque. Que disait en effet la doctrine chevaleresque aux jeunes chevaliers? Voulez-vous être aimés? soyez braves, soyez hardis, soyez généreux; défendez les faibles, venez en aide aux malheureux. C'est au prix de ces vertus que vous obtiendrez l'amour des dames. Dans cette doctrine, l'amour était la récompense, et peut-être aussi l'encouragement de la vertu; mais il n'était pas lui-même une vertu, comme il a la prétention de l'être dans la *Nouvelle Héloïse*. Il inspirait le courage, l'effort sur soi-même, le mépris de la mort, toutes vertus qui profitent au monde, tandis que, dans la *Nouvelle*

Seigneur, s'il m'est permis de parler librement,
Dans toute la nature aime-t-on autrement?
L'amour-propre est la source en nous de tous les autres,
C'en est le sentiment qui forme tous les nôtres.
Lui seul allume, éteint ou change nos désirs;
Les objets de nos vœux le sont de nos plaisirs;
Vous-même, qui brûlez d'une ardeur si fidèle,
Aimez-vous Domitie ou vos plaisirs en elle?
Et quand vous aspirez à des liens si doux,
Est-ce pour l'amour d'elle ou pour l'amour de vous?
De sa possession l'aimable et chère idée
Tient vos sens enchantés et votre âme obsédée;
Mais si vous conceviez quelques destins meilleurs,
Vous porteriez bientôt toute cette âme ailleurs.
La conquête est pour nous le comble des délices;
Vous ne vous figurez ailleurs que des supplices.
C'est par là qu'elle seule a droit de vous charmer,
Et vous n'aimez que vous quand vous croyez l'aimer.

(*Tite et Bérénice*, acte Ier, sc. III.)

Héloïse, l'amour, pour être une vertu, n'a besoin que d'aimer, devoir facile et commode. Les emportements de la passion passent, dans la doctrine du roman, pour des qualités; les aveux et les épanchements irréfléchis de l'amour sont les signes d'une belle âme, et sont près d'être regardés comme de bonnes actions. Et ne croyez pas que cette doctrine amoureuse n'ait point eu ses mauvais effets : elle a justifié la passion à ses propres yeux[1]; les amants se sont crus honnêtes dès qu'ils se sont sentis amoureux, oubliant que les lois de l'honnêteté et de l'honneur sont souvent contraires à l'amour, ou plutôt se faisant dans leur amour même une honnêteté et un honneur sentimental qui les dispense complaisamment de l'honnêteté morale, et qui la leur fait dédaigner. Cette doctrine n'a pas seulement produit ses mauvais effets dans les âmes d'élite, comme Rousseau nous représente Julie et Saint-Preux; elle s'est répandue dans la foule, et elle est devenue plus dangereuse à mesure qu'elle est devenue plus banale. Les courtauds de boutique et les bacheliers d'école ont érigé les passions ou les instincts de leur âge en généreux sentiments, en saints enthousiasmes; ils se sont crus innocents dans la débauche parce

1. Voyez, dans la *Revue* du 1er juin 1853, le huitième article de M. de Loménie sur Beaumarchais. La piquante histoire de mademoiselle Ninon est l'histoire de la *Nouvelle Héloïse* en petit et en commun; c'est la faute érigée en vertu. Je n'ai pas le droit de remercier mon jeune et spirituel collaborateur du service qu'il rend à la littérature par son intéressant travail sur Beaumarchais; mais je puis bien le remercier du service que rend à ma thèse cette histoire, si bien racontée, de mademoiselle Ninon.

qu'ils y étaient ardents. Les grisettes, à leur tour, se sont crues des héroïnes de tendresse, jusqu'à ce qu'un beau jour cette duperie ou ce charlatanisme sentimental ait eu le sort qu'ont tous les sentiments faux, qui finissent toujours par aboutir aux émotions grossières ou aux calculs sordides, au plaisir ou à l'intérêt. Les Platons du comptoir et de la mansarde se sont changés sans trop de peine en Épicures : *Epicuri de grege porci.*

La première partie de la *Nouvelle Héloïse* pourrait plutôt servir à montrer les dangers de la sensibilité romanesque qu'à en glorifier les mérites, et je prendrais volontiers pour devise de cette partie du roman ces paroles de la dernière lettre de Julie : « Avec du sentiment et des lumières, j'ai voulu me gouverner, et je me suis mal conduite. »

La seconde partie de l'*Héloïse* est plus intéressante, plus vraie, plus élevée, quoiqu'elle soit fondée aussi sur une erreur que Rousseau semble embrasser, savoir : que la sagesse humaine peut suffire à corriger les passions de l'homme et à donner la vertu. Il soutient cette doctrine par ses réflexions, mais en même temps il la combat, si je ne me trompe, par l'expérience et même par les sentiments de son héroïne. C'est cette expérience, que Rousseau laisse au compte des événements de son histoire plutôt qu'il ne la proclame hardiment, qui fait l'intérêt de cette seconde partie de la *Nouvelle Héloïse*, et qui doit même faire vivre le roman.

Julie, pour obéir à son père, a renoncé à son amant, et a épousé M. de Volmar. M. de Volmar est un galant homme ; mais c'est un de ces philosophes

qui croient que la sagesse philosophique peut suffire à diriger le cœur de l'homme. Il a foi aux vertus humaines, à celles qui prennent leur principe dans l'homme, c'est-à-dire dans l'orgueil; car, dans la seconde comme dans la première partie de la *Nouvelle Héloïse*, la morale procède toujours de l'homme. Seulement, dans la première partie, elle procède de l'amour, et dans la seconde de la sagesse; mais c'est la même chose : c'est toujours l'homme et par conséquent la même faiblesse.

M. de Volmar sait que Saint-Preux a aimé Julie et qu'il était aimé d'elle. Cependant il appelle Saint-Preux dans sa maison, il veut que Julie continue à le voir: il est de ceux qui croient que l'amour est un bon sentiment; il ne veut donc pas le détruire dans l'âme de Julie et de Saint-Preux; il veut l'épurer et le conduire. « J'ai compris, dit-il à Saint-Preux et à Julie, dans une conversation où il est plutôt un précepteur qu'un mari, j'ai compris qu'il régnait entre vous des liens qu'il ne fallait pas rompre; que votre mutuel attachement tenait à tant de choses louables, qu'il fallait plutôt le régler que de l'anéantir, et qu'aucun des deux ne pouvait oublier l'autre sans perdre beaucoup de son prix.... Je sais bien que ma conduite a l'air bizarre et choque toutes les maximes communes; mais les maximes deviennent moins générales à mesure qu'on lit mieux dans les cœurs; et le mari de Julie ne doit pas se conduire comme un autre homme. » — « Mes enfants, nous dit-il d'un ton d'autant plus touchant qu'il partait d'un homme tranquille, soyez ce que vous êtes et nous serons tous contents. Le danger n'est que dans l'opinion;

n'ayez pas peur de vous, et vous n'aurez rien à craindre[1]. »

Nous connaissons cette sagesse-là et ses œuvres : il y a des personnes de fort bonne foi qui croient naïvement qu'il y a un moyen de tirer les trois vertus théologales des sept péchés capitaux, de faire le bien avec le mal, et de *l'ordre avec le désordre*, ou, pour se servir d'une image plus éclatante, mais qui n'exprime pas une pensée plus rassurante, de conspirer avec la foudre comme le paratonnerre. Vaines tentatives de la sagesse humaine, soit dans l'état, soit dans la famille ! On ne fait pas de l'ordre avec du désordre ; les démolisseurs ne peuvent pas devenir des constructeurs, et les gens habiles à faire des ruines sont incapables de faire des monuments. Si le paratonnerre conspire avec la foudre, c'est pour conduire le feu destructeur dans le puits où il s'éteint ; ce n'est pas là une association, c'est une compression. Il n'y a rien à tirer du mal que le pire, rien à tirer de l'anarchie d'un jour que l'anarchie de la semaine, et de l'anarchie de la semaine que l'anarchie du mois et bientôt de l'année. Le mal se combat et se réprime, mais il ne peut être ni employé, ni dirigé à volonté. M. de Volmar croit que l'amour de Julie et de Saint-Preux peut être conservé sans danger, et qu'avec de bons conseils et beaucoup de sagesse, il pourra en faire une vertu. Il croit enfin que c'est un feu qui peut servir encore à échauffer l'âme sans la brûler. Il répudie la sage et profonde maxime de l'Évangile : que celui qui aime le péril y périra,

1. Quatrième partie, lettre XIIe.

et il conseille aux deux amants d'aimer hardiment le péril, leur promettant qu'ils n'y périront pas; mais M. de Volmar a beau employer les épreuves les plus ingénieuses afin de transformer insensiblement l'amour de Julie avec Saint-Preux en une tendre et paisible amitié : ce sage mécanisme ne réussit pas, et Julie, plus clairvoyante que M. de Volmar, sent sa faiblesse. Elle tâche, il est vrai, étant philosophe aussi, de s'expliquer cette faiblesse ; elle interroge son cœur pour se rassurer, et son cœur, qui sait, comme un ami complaisant, quel est le conseil qu'on lui demande, son cœur lui fait la réponse qu'elle espérait : « Plus je veux sonder, dit-elle, l'état présent de mon âme, plus j'y trouve de quoi me rassurer. Mon cœur est pur, ma conscience est tranquille ; je ne sens ni trouble ni crainte... Ce n'est pas que certains souvenirs involontaires ne me donnent quelquefois un attendrissement dont il vaudrait mieux être exempte; mais, bien loin que ces souvenirs soient causés par la vue de celui qui les a causés, ils me semblent plus rares depuis son retour, et quelque doux qu'il me soit de le voir, je ne sais par quelle bizarrerie il m'est plus doux de penser à lui. En un mot, je trouve que je n'ai pas encore besoin du secours de la vertu pour être paisible en sa présence... Mais, mon ange, est-ce assez que mon cœur me rassure, quand la raison doit m'alarmer? J'ai perdu le droit de compter sur moi. Qui me répondra que ma confiance n'est pas encore une illusion du vice ? Comment me fier à des sentiments qui m'ont tant de fois abusée ? Le crime ne commence-t-il pas toujours par l'orgueil qui fait mépriser la tentation ?

Et braver des périls où l'on a succombé, n'est-ce pas vouloir succomber encore? » J'aime ces dernières phrases; j'aime que Julie sente le trouble de son cœur, et qu'au moment même où elle se dit paisible, elle s'effraie de sa faiblesse; voilà enfin les véritables mouvements du cœur humain, voilà les véritables sentiments d'une honnête femme, c'est-à-dire d'une femme sincère avec elle-même. Julie ressemble en ce moment à la Pauline de Corneille, qui, quoiqu'elle soit sûre de sa vertu, ne veut pas s'exposer à revoir dans Sévère l'amant qu'elle a aimé. Elle ne craint pas d'être vaincue; mais elle craint le combat

... Et ces troubles puissants

dit-elle,

Que fait déjà chez moi la révolte des sens.

Ces attendrissements qu'éprouve Julie et qui l'alarment, voilà ce que le langage scrupuleux et austère du dix-septième siècle appelait la révolte des sens. Loin de s'assurer en sa propre vertu, loin de braver le péril, Pauline a toutes les délicatesses d'une âme inquiète et défiante d'elle-même. En vain son père, qui ne songe qu'à obtenir la faveur de Sévère, qui est le favori de l'empereur, presse Pauline de voir Sévère; Pauline s'y refuse : Mon père, dit-elle avec une humilité de conscience qui me répond de sa vertu bien mieux que ne ferait l'orgueil,

Mon père, je suis femme et connais ma faiblesse;
Je sens déjà mon cœur qui pour lui s'intéresse;

Et poussera sans doute en dépit de ma foi
Quelque soupir indigne et de vous et de moi.
Je ne le verrai point...

Cette ressemblance entre Julie et Pauline, qui laisse à la Pauline de Corneille sa supériorité morale, fait l'intérêt de la seconde partie du roman de Rousseau. C'est là que commence cette lutte qui est le fond éternel du drame et du roman, la lutte de la passion contre le devoir. Julie en effet a beau faire, elle ne peut pas s'y tromper: ces attendrissements involontaires, ce plaisir même de penser à Saint-Preux, plus doux que celui de le voir, tout cela est la passion. M. de Volmar, il est vrai, toujours empressé à rassurer sa femme et à se rassurer lui-même, explique par des raisonnements ingénieux ce qu'il voit encore d'amour dans le cœur de Saint-Preux et de Julie. Il y a surtout une distinction qui lui ôte toute inquiétude: Saint-Preux et Julie s'aiment encore, il est vrai, mais c'est dans le passé, ce n'est pas dans lè présent. « Ce n'est pas de Julie de Volmar que Saint-Preux est amoureux, c'est de Julie d'Étange. Il ne me hait point comme le possesseur de la personne qu'il aime, mais comme le ravisseur de celle qu'il a aimée. La femme d'un autre n'est point sa maîtresse; la mère de deux enfants n'est plus son ancienne écolière. Il est vrai qu'elle lui ressemble beaucoup, et qu'elle lui en rappelle souvent le souvenir. Il l'aime dans le passé : voilà le vrai mot de l'énigme. Otez-lui la mémoire, il n'aura plus d'amour[1]. » Le pauvre sage! comme le voilà

1. Quatrième partie, lettre xive.

tranquille, grâce à cette distinction entre le passé et le présent! Il a même soin de s'absenter, afin de laisser seuls Saint-Preux et Julie, et qu'ils s'éprouvent et s'affermissent par l'épreuve. Alors, se laissant aller à la sécurité que leur donne cet habile directeur, les deux anciens amants vont se promener sur le lac de Genève et abordent aux rochers de la Meillerie. C'était à Meillerie que Saint-Preux autrefois, pendant ses amours avec Julie, s'était retiré pour apaiser les soupçons du père de Julie; c'était ce lieu plein de souvenirs chéris qu'il voulait revoir avec elle. Ils arrivent à ces rochers, qui autrefois s'avançaient au-dessus du lac et qui faisaient une sorte de terrasse solitaire, ayant d'un côté les Alpes et leurs cimes inaccessibles, de l'autre les eaux du lac, partout le désert et l'abîme. « Il semblait, dit Saint-Preux, que ce lieu désert dût être l'asile de deux amants échappés seuls au bouleversement de la nature. » Ces rochers de Meillerie, qui étaient devenus une sorte de pèlerinage pour les dévots de Rousseau, ont été impitoyablement brisés par les ingénieurs, pour ouvrir la route du Simplon, qui, en cet endroit, passe aux bords du lac de Genève. Voilà de ces aventures propres à notre siècle. Voyons pourtant cette scène des rochers de Meillerie; c'est, avec la mort de Julie, la plus belle scène du roman, celle où la passion est vraie et touchante, celle enfin où le sens moral du roman, jusque-là incertain, commence à se montrer, en dépit même des raisonnements des personnages.

« Quand nous eûmes atteint ce réduit, et que je l'eus quelque temps contemplé : Quoi! dis-je à

Julie en la regardant avec un œil humide, votre cœur ne vous dit-il rien ici, et ne sentez-vous point quelque émotion secrète à l'aspect d'un lieu si plein de vous? Alors, sans attendre sa réponse, je la conduisis vers le rocher, et lui montrai son chiffre gravé en mille endroits, et plusieurs vers de Pétrarque et du Tasse relatifs à la situation où j'étais en les traçant. En les revoyant moi-même après si longtemps, j'éprouvai combien la présence des objets peut ranimer puissamment les sentiments violents dont on fut agité près d'eux. Je lui dis, avec un peu de véhémence : O Julie! éternel charme de mon cœur! voici les lieux où soupira jadis pour toi le plus fidèle amant du monde; voici le séjour où ta chère image faisait son bonheur et préparait celui qu'il reçut enfin de toi-même... Voici la pierre où je m'asseyais pour contempler de loin ton heureuse demeure; sur celle-ci fut écrite la lettre qui toucha ton cœur; ces cailloux tranchants me servaient de burin pour tracer ton chiffre; ici, je passai le torrent glacé pour reprendre une de tes lettres qu'emportait un tourbillon; là, je vins relire et baiser mille fois la dernière que tu m'écrivis; voilà le bord où, d'un œil avide et sombre, je mesurais la profondeur de ces abîmes; enfin ce fut ici qu'avant mon triste départ je vins te pleurer mourante et jurer de ne pas te survivre. Fille trop constamment aimée, ô toi pour qui j'étais né! faut-il me retrouver avec toi dans les mêmes lieux, et regretter le temps que j'y passais à gémir de ton absence?... J'allais continuer; mais Julie qui, me voyant approcher du bord, s'était effrayée et m'avait saisi la main, la serra sans mot

dire en me regardant avec tendresse, et retenant avec peine un soupir ; puis tout à coup détournant la vue et me tirant par le bras : Allons-nous-en, mon ami, me dit-elle d'une voix émue, l'air de ce lieu n'est pas bon pour moi. » Ils reprennent la barque et traversent le lac. Là encore Saint-Preux, se laissant aller à ses rêveries, d'abord tendres et douces, bientôt sombres et amères, « est violemment tenté, dit-il, de précipiter Julie dans les flots et d'y finir dans ses bras sa vie et ses longs tourments. Cette horrible tentation devint à la fin si forte que je fus obligé de quitter brusquement la main de Julie pour passer à la pointe du bateau. Là, mes vives agitations commencèrent à prendre un autre cours; un sentiment plus doux s'insinua peu à peu dans mon âme; l'attendrissement surmonta le désespoir; je me mis à verser des torrents de larmes; et cet état, comparé à celui dont je sortais, n'était pas sans quelque plaisir. Je pleurai fortement, longtemps, et fus soulagé. Quand je me trouvai bien remis, je revins auprès de Julie; je repris sa main. Elle tenait son mouchoir; je le sentis fort mouillé. Ah ! lui dis-je tout bas, je vois que nos cœurs n'ont jamais cessé de s'entendre ! Il est vrai, dit-elle d'une voix altérée; mais que ce soit la dernière fois qu'ils auront parlé sur ce ton... Voilà, mon ami, le détail du jour de ma vie, où sans exception j'ai senti les émotions les plus vives. Au reste, je vous dirai que cette aventure m'a plus convaincu que tous les arguments de la liberté de l'homme et du mérite de la vertu. Combien de gens sont faiblement tentés, et succombent ! Pour Julie, mes yeux le virent, et mon

cœur le sentit; elle soutint ce jour-là le plus grand combat qu'âme humaine ait pu soutenir; elle vainquit pourtant. »

Elle vainquit! oui; mais encore deux victoires comme cela, et elle est perdue. Rousseau le sait bien, car il n'expose pas deux fois Julie à de pareils périls. Il la fait mourir. La mort est un expédient commode pour les romanciers dans l'embarras. Que faire en effet de Julie arrivée à ce point? Prolonger la lutte entre la vertu et la passion? Si longue que soit la lutte, il faut qu'elle finisse par une victoire ou par une défaite. Quel sera le vaincu? Sera-ce la passion? Le roman tourne au système et à la leçon; il perd la vérité et l'intérêt. Sera-ce la vertu qui succombera? L'exemple de Julie tournera alors contre les intentions de Rousseau. Singulière héroïne de vertu que celle qui, comme fille ou comme femme, aura également manqué à l'honneur! Rousseau au contraire a voulu faire de sa Julie l'héroïne du repentir, et montrer comment une première faute n'empêche pas une âme honnête de revenir à la vertu et de reconquérir l'estime et l'admiration du monde. Pour que sa leçon fasse effet, pour que Julie soit cette héroïne que nous devons admirer et imiter, il faut qu'elle meure vertueuse et honorée : aussi Rousseau la fait-il mourir promptement; mais il a beau faire, elle a encore assez vécu pour nous enseigner l'ascendant d'un premier amour et, disons-le, d'une première faute. Julie combat cet ascendant, elle y résiste, mais elle l'éprouve. Quand elle interroge son âme, quand elle s'examine, elle s'étonne de se trouver inquiète. « Je ne vois partout

que sujets de contentement, et je ne suis pas contente. Une langueur secrète s'insinue au fond de mon cœur; je le sens vide et gonflé. L'attachement que j'ai pour tout ce qui m'est cher ne suffit pas pour l'occuper; il lui reste une force inutile dont il ne sait que faire. Cette peine est bizarre, j'en conviens; mais elle n'est pas moins réelle. Mon ami, je suis trop heureuse; le bonheur m'ennuie... Concevez-vous quelque remède à ce dégoût du bien-être? Pour moi, je vous avoue qu'un sentiment si peu raisonnable et si peu volontaire a beaucoup ôté du prix que je donnais à la vie, et je n'imagine pas quelle sorte de charme on y peut trouver qui me manque, ou qui me suffise. Une autre sera-t-elle plus sensible que moi? Aimera-t-elle mieux son père, son mari, ses enfants, ses amis, ses proches? En sera-t-elle mieux aimée? Mènera-t-elle une vie plus de son goût? Sera-t-elle plus libre d'en choisir une autre? Jouira-t-elle d'une meilleure santé? Aura-t-elle plus de ressources contre l'ennui, plus de liens qui l'attachent au monde? Et toutefois j'y vis inquiète. Mon cœur ignore ce qui lui manque; il désire, sans savoir quoi [1]. »

Non, ce n'est pas le bonheur qui ennuie Julie; ce qui la rend inquiète et languissante, c'est la passion, c'est son amour combattu, mais non pas détruit; étouffé, mais non pas éteint. Ce bonheur qu'elle dépeint et qui la lasse, ce père, ce mari, cet enfant, cette vie douce et régulière, tout cela est un bonheur qui tient à l'ordre, et ce n'est jamais le bonheur

1. Sixième partie, lettre VIIIe.

dans l'ordre qui satisfait la passion. Si ses enfants, son père et son mari qu'elle aime, et dont elle est aimée, ne suffisent pas au cœur de Julie, c'est qu'elle aime encore Saint-Preux; elle le sent, quoiqu'elle ne veuille pas se l'avouer. Comment résister à cet amour? Comment le vaincre? Comment avoir la force d'aimer la vertu? Elle a demandé cette force à la sagesse de M. de Volmar, qui croit avoir cette force, et qui croit même pouvoir la donner. Julie pourtant ne s'y trompe pas. Elle sent bien que la sagesse de M. de Volmar a la force suffisante à ceux qui n'ont point à lutter, la force qui est bonne aux âmes sans passion; mais où vient la passion, cette force-là est impuissante. Où donc trouver la vraie force, celle qui fait lutter et vaincre? Dans la religion; allons plus loin, et servons-nous du mot de Rousseau : dans la dévotion. Oui, Julie devient dévote pour être forte, pieuse pour être honnête; elle demande à Dieu la force qu'elle ne trouve ni en elle ni autour d'elle. Écoutons-la un instant elle-même : « J'aimai la vertu dès mon enfance, et je cultivai ma raison dans tous les temps. Avec du sentiment et des lumières, j'ai voulu me gouverner, et je me suis mal conduite. Avant de m'ôter le guide que j'ai choisi, donnez-m'en quelque autre sur lequel je puisse compter. Mon bon ami! toujours de l'orgueil, quoi qu'on fasse; c'est lui qui vous élève, et c'est lui qui m'humilie. Je crois valoir autant qu'une autre, et mille autres ont vécu plus sagement que moi. Elles avaient donc des ressources que je n'avais pas. Pourquoi, me sentant bien née, ai-je eu besoin de cacher ma vie? Pourquoi haïssais-je le mal que j'ai

fait malgré moi? Je ne connaissais que ma force; elle n'a pu me suffire. Toute la résistance qu'on peut tirer de soi, je crois l'avoir faite, et toutefois j'ai succombé; comment font celles qui résistent? Elles ont un meilleur appui[1]. »

Quelles admirables paroles! Quel bon sens à la fois éloquent et touchant! Comment voulez-vous que je n'aime pas madame de Volmar? Rousseau semble l'avoir faite pour contredire et pour démentir toutes les erreurs de Julie d'Étanges. La seconde partie de *la Nouvelle Héloïse* réfute la première, et la réfute même plus que l'auteur ne semble l'avoir voulu. Je sais bien que Rousseau, dans sa préface, dit qu'il a voulu commencer par la passion pour finir par la morale, et qu'il a allumé et attisé le feu avant de faire jouer les pompes. Je ne m'étonne donc pas de voir madame de Volmar revenir à la vertu qu'avait oubliée Julie d'Étanges. C'est là le plan de la leçon, seulement la leçon va plus loin que ne le veut le professeur, car le professeur a semblé croire qu'il pourrait montrer dans madame de Volmar le triomphe de la morale sur la passion; mais Julie a bien vite compris que la morale humaine ne suffisait pas pour triompher de la passion, et elle appelle la piété au secours de la vertu, Dieu au secours de l'homme. Ainsi les deux erreurs fondamentales du roman et peut-être de Rousseau, la glorification de la sensibilité et la glorification de la morale humaine, sont tour à tour condamnées et répudiées par Julie. Avec une âme sensible, elle a failli; avec une âme hon-

1. Tome IV, lettre VIIIe.

nête, elle ne peut pas se relever, si cette âme honnête ne devient pas pieuse, si la dévotion ne vient pas au secours de la vertu. La sensibilité dont Julie et Saint-Preux, en véritables héros du dix-huitième siècle, se faisaient un mérite et un honneur, cet amour qu'ils érigeaient en vertu, ne les a pas seulement égarés dans la première partie du roman, où l'auteur a voulu très évidemment rendre ses héros à la fois coupables et aimables. La sensibilité et l'amour allaient encore peut-être les égarer dans la seconde partie du roman, où l'auteur a voulu les montrer honnêtes et aimables, si Julie ne mourait pas par un accident qui tire l'auteur d'embarras. La sensibilité est donc condamnée dans la seconde partie, non pas seulement par le repentir qu'en a Julie, mais par les troubles et les dangers mêmes qu'elle lui cause. Rousseau moraliste voulait régler, corriger la sensibilité, montrer qu'on pouvait avoir fait une faute d'amour dans sa jeunesse et n'en pas moins devenir une très-honnête femme. Rousseau romancier est allé plus loin, puisqu'il a montré que la sensibilité s'assujettit malaisément aux règles du devoir, et qu'il est difficile de trouver le bonheur dans l'honnêteté, quand on l'a cherché et qu'on a cru le trouver dans la sensibilité. Le cœur, n'ayant plus sa pâture passionnée, murmure et se plaint. Ne vous fiez donc pas à la sensibilité de votre âme ; prenez-la pour un danger et non pour un mérite ; ne caressez pas le jeune lion que nous portons tous en nous-mêmes, et surtout, si vous voulez qu'il reste toujours apprivoisé et doux, ne lui faites pas goûter le sang. S'il y goûte, il ne voudra plus d'autre

nourriture. La passion est aussi la nourriture qu'il faut refuser au cœur humain, sous peine de ne pouvoir plus lui en faire goûter une autre.

La défiance de la passion, parce que la passion même dont on se repent est plus forte que le repentir, voilà la première vérité qu'enseigne Julie de Volmar. La seconde vérité qu'enseigne Julie de Volmar et qui est encore une maxime de défiance de l'homme envers lui-même, c'est que l'âme humaine ne peut pas prendre en elle-même la force d'aimer assez la vertu pour la pratiquer. En vain M. de Volmar et Saint-Preux, le mari et l'amant, disent à Julie : Fiez-vous à votre âme, qui est grande et forte; fiez-vous à votre goût de l'honnêteté et de la vertu; n'ayez pas de doutes injurieux sur vous-même; Julie, en dépit de ces beaux conseils, se sent faible quand elle cherche sa force en elle-même. Aussi est-ce à Dieu qu'elle a recours : elle abjure tout orgueil humain et demande à la piété de lui rendre le devoir aimable et doux, ou plutôt de le lui rendre praticable avec plaisir, car elle aime le devoir, mais la pratique lui en est pénible, et c'est cette peine et ce malaise dans le devoir qu'elle demande à Dieu de lui ôter. Elle a bien raison : il ne faut commencer à croire un peu en notre vertu que lorsque le devoir nous devient aimable. Quand l'âme trouve du plaisir dans le devoir, alors elle est vraiment honnête, et alors aussi elle peut être confiante. Dieu n'a pas séparé absolument le plaisir du devoir, mais il n'a pas mis le plaisir dans les commencements du devoir. Il faut creuser un peu dans le devoir pour y trouver le plaisir. Il faut briser la coque pour goûter l'amande.

Nos devoirs nous deviennent peu à peu aimables, à condition d'y persévérer. *Cella continuata dulcescit*, dit admirablement l'*Imitation;* la cellule devient douce à la continuer. On peut dire du devoir ce que l'*Imitation* dit de la solitude. Le devoir s'adoucit et s'embellit par la pratique; mais cette pratique persévérante, Dieu seul peut nous en donner la force. Demander cette force à l'orgueil, à la sagesse humaine, au repentir moral (je ne dis pas à la pénitence chrétienne), c'est demander la stabilité au vent et la durée au temps. Ne nous étonnons donc pas de voir Julie, se sentant faible avec sa raison, demander à Dieu de la rendre forte et devenir dévote. Il y a là une admirable intelligence de la nature humaine. Quand l'homme ne demande qu'à lui-même la force de pratiquer le devoir, il la demande à qui aura la peine et le chagrin du devoir, à celui qui par conséquent n'est guère disposé à prendre ce souci et cet ennui. Où est en effet la récompense du devoir? En lui-même, dites-vous, ô stoïciens! Non, il faut un autre sentiment qui vienne soutenir le devoir, l'encourager, le récompenser.

...Quæ digna, viri, pro laudibus istis
Præmia posse rear solvi? pulcherrima primum
Dî moresque dabunt vestri[1].

Ainsi, même dans la doctrine païenne, ce sont les dieux qui récompensent et qui encouragent l'accomplissement du devoir; la satisfaction de la conscience ne vient qu'au second rang : tant il est naturel que

1. Virgile, *Enéide*, ch. IX.

l'homme emprunte au ciel la force de remplir les obligations de la terre[1].

Ce qui sauvera Julie, si elle vit, ce n'est pas seulement la dévotion, c'est surtout la cause de sa dévotion, c'est-à-dire le sentiment qu'elle a de sa faiblesse et son humilité. Le sentiment de notre faiblesse, quand il n'est pas accompagné de la confiance en Dieu, tourne aisément au désespoir. Avec la confiance en Dieu, il devient humilité, et alors il est une cause de force. L'humilité fortifie les âmes, parce que l'humilité, par l'idée qu'elle nous donne de Dieu et des hommes, nous abaisse devant la vraie grandeur, et nous relève devant la fausse. Elle nous donne la juste mesure des êtres en commençant par nous-mêmes. La pieuse humilité de Julie me répond donc de la force qu'elle aura pour résister à la passion, et Rousseau eût pu, en la faisant tout à fait dévote, la laisser vivre ; mais quel dénoûment, pour un roman du dix-huitième siècle, que la dévotion ! Je sais déjà beaucoup de gré à Rousseau d'avoir montré que, si Julie vit, il faut qu'elle vive dévote. Il n'a pas osé en faire une religieuse, ce qui n'était plus de mise ; mais il en a fait une convertie, ce qui était une grande hardiesse pour le temps, et ce qui était ainsi le commencement de la réaction religieuse que Jean-Jacques Rousseau a eu le mérite de commencer contre l'incrédulité systématique, quoiqu'il ait eu le tort de vouloir arrêter cette réaction à je ne sais quel déisme chrétien, si je puis associer ces deux mots l'un à l'autre. Julie, au

1. « Fiat mihi possibile per gratiam quod mihi impossibile videtur per naturam. » *Imitation*, liv. III, chap. IX.

moment de sa mort, était en train d'aller plus loin que le déisme chrétien de Rousseau, puisqu'elle confessait hautement déjà la principale vertu du christianisme et la plus oubliée au dix-huitième siècle, l'humilité. Le témoignage de Julie contre l'orgueil humain et son impuissance, même dans les âmes honnêtes, pour opérer le retour à la vertu et pour en donner le calme et la joie, est la répudiation la plus hardie et la plus décisive que Rousseau ait faite des doctrines de son siècle. Il a donné à Julie les deux sentiments que le dix-huitième siècle a le plus combattus, et que le dix-neuvième siècle a encore le moins repris, malgré ses bonnes intentions, je veux dire le scrupule et l'humilité. Nous sommes chrétiens de nos jours, parce que nous avons le parti pris de l'être; mais nous le sommes autant qu'on peut l'être sans le scrupule et l'humilité, deux vertus chrétiennes que nous semblons avoir plus de peine à reprendre que la foi elle-même, car nous soumettons plus aisément notre raison que notre cœur. Julie soumet à la fois sa raison et son cœur: sa raison, et c'est par là qu'elle contredit M. de Volmar, Saint-Preux et le dix-huitième siècle; son cœur, et c'est en le rendant scrupuleux et humble qu'elle ressemble aux héroïnes de l'amour au dix-septième siècle, à la princesse de Clèves dans le roman, à madame de La Vallière dans l'histoire.

Rousseau a mis une grande différence entre le repentir de Julie et le repentir de Saint-Preux, et cette différence n'est pas, il s'en faut de beaucoup, une supériorité de Saint-Preux sur Julie, et de l'homme sur la femme; c'est au contraire la continuation de

cette supériorité de la femme sur l'homme, qui est le caractère des héroïnes de Rousseau. Le repentir de Saint-Preux, dirigé par M. de Volmar, vient de l'orgueil, tourne à l'orgueil et aboutit à la faiblesse. Voyez la scène des rochers de Meillerie. Le repentir de Julie, loin de lui couvrir sa faute, lui en laisse comprendre l'ascendant dangereux; il vient de l'humilité, tourne à la dévotion, et produit la force. Je lisais dernièrement dans saint Chrysostome cette belle et profonde pensée sur l'humilité : « Voulez-vous savoir quel bien c'est que l'humilité? imaginez deux chars: dans l'un la justice avec l'orgueil, dans l'autre le péché avec l'humilité. Vous verrez le char du péché dépasser le char de la justice, non par sa propre force, mais par celle que lui donne l'humilité, et vous verrez l'autre char rester en arrière, non pas par l'infirmité de la justice, mais par le poids et la lourdeur de l'orgueil. De même, en effet, que l'humilité dans son essor s'élève jusqu'au ciel en dépit du poids du péché, de même l'orgueil, par sa lourdeur, tire et entraîne en bas la justice, qui perd son élan naturel vers le ciel[1]. » Ce char du péché qu'allége l'humilité et qu'elle emporte vers le ciel, c'est le char où est Julie; l'autre est celui de Saint-Preux, qui a bien l'orgueil, mais qui n'a pas la justice, de sorte que la chute est plus lourde et plus infaillible encore.

1. Saint Chrysostome, *Homélies*, t. Ier, p. 599, édit. Gaume.

CHAPITRE VII

SÉJOUR DE ROUSSEAU A L'HERMITAGE. AMOUR POUR MADAME D'HOUDETOT. — ROUSSEAU AVEC MADAME D'ÉPINAY.

I

La *Nouvelle Héloïse* fut commencée à l'Hermitage; mais Rousseau n'eut pas le temps de l'y finir. Il quitta brusquement la retraite que madame d'Épinay lui avait donnée, rompit avec elle, avec Grimm, avec Diderot, et alla s'établir à Montmorency, chez M. le duc de Luxembourg, changeant ainsi tout à coup d'amis, passant d'un milieu dans un autre, des philosophes chez les grands seigneurs, pour les quitter et les maudire bientôt tous, égaré par les noirs accès de sa maladie.

Il y a dans le récit du séjour de Rousseau à l'Hermitage trois points principaux : 1° l'amour de Rousseau pour madame d'Houdetot; 2° le départ de l'Hermitage et la rupture avec madame d'Épinay ; 3° la rupture avec Grimm et avec Diderot.

C'est à La Chevrette, chez madame d'Épinay, que Rousseau rencontra madame d'Houdetot. Elle était bienveillante et aimable. Voyant Rousseau timide et embarrassé dans le monde, elle causa avec lui : cela le charma. Madame d'Houdetot, étant à Eaubonne et sachant Rousseau à l'Hermitage, vint l'y voir. « Cette visite, dit Rousseau, eut un peu l'air d'un début de roman. Elle s'égara dans la route; son carrosse s'embourba dans le fond du vallon : elle voulut descendre et faire le reste du trajet à pied. Sa mignonne chaussure fut bientôt percée; elle enfonçait dans la crotte; ses gens eurent toutes les peines du monde à la dégager, et enfin elle arriva à l'Hermitage en bottes, et perçant l'air d'éclats de rire, auxquels je mêlai les miens en la voyant arriver. Il fallut changer de tout; Thérèse y pourvut, et je l'engageai d'oublier la dignité pour faire une collation rustique, dont elle se trouva fort bien. Il était tard, elle resta peu; mais l'entrevue fut si gaie, qu'elle y prit goût, et parut disposée à revenir. Elle n'exécuta pourtant ce projet que l'année suivante..... A ce voyage, elle était à cheval et en homme. Quoique je n'aime guère ces sortes de mascarades, je fus pris à l'air romanesque de celle-là, et pour cette fois ce fut de l'amour. Comme il fut le premier et l'unique en toute ma vie..., qu'il me soit permis d'entrer dans quelque détail sur cet article [1]. »

Avant de noter quelques-uns de ces détails, qu'il me soit permis à mon tour de faire une remarque. Rousseau dit que sa passion pour madame d'Houde-

1. *Confessions*, livre IX.

tot fut son premier et son unique amour. N'a-t-il donc pas aimé madame de Warens? N'a-t-il pas aimé à Lyon, en 1741, mademoiselle Serre? N'y a-t-il pas même dans sa correspondance une lettre d'amour adressée à mademoiselle Serre? Un des commentateurs de Rousseau trouve cette lettre très-passionnée, je la trouve banale et vulgaire : « Votre charmante image me suit partout, dit-il; je ne puis m'en défaire, même en m'y livrant[1]; elle me poursuit jusque pendant mon sommeil; elle agite mon cœur et mes esprits; elle consume mon tempérament[2]. » Quel style! Otez je ne sais quelle grossièreté, qui est trop souvent la marque de l'amour dans Rousseau, quelle banalité! Et comme je comprends bien que Rousseau, se mettant à aimer madame d'Houdetot, ait oublié cette lettre de 1741, dont moi-même je n'aurais pas parlé, si, en la lisant, je n'y avais trouvé une preuve de plus du singulier phénomène qui caractérise le talent de Jean-Jacques Rousseau, ce talent qui, longtemps ignoré de l'auteur lui-même, éclata tout à coup et brilla pendant plus de vingt ans, puis sembla peu à peu s'ensevelir dans la souffrance et l'égarement de la maladie[3]. La lettre

1. Phrase singulière, et que je ne puis expliquer que par cette autre-ci de Julie à Saint-Preux : « Je crains que tu n'outrages ta Julie à force de l'aimer. « (Tome II, lettre xve.)

2. *Correspondance*, année 1741.

3. Rousseau, dans son second Dialogue, dit, en parlant de son discours sur *les lettres et les arts* en 1749 : « De la vive effervescence qui se fit alors dans son âme (Rousseau, dans ses Dialogues, parle de lui-même à la troisième personne) sortirent les étincelles de génie qu'on a vu briller dans ses écrits durant deux

à mademoiselle Serre précède l'éruption du génie de Rousseau.

Madame d'Houdetot, qui inspira à Rousseau une passion si ardente, était-elle belle ou était-elle jolie ? Ni l'un ni l'autre. Rousseau dit lui-même qu'elle n'était pas belle : « Son visage était marqué de petite vérole, son teint manquait de finesse, elle avait la vue basse et les yeux un peu ronds ; mais elle avait l'air jeune avec tout cela, et sa physionomie, à la fois vive et douce, était caressante..... Elle avait l'esprit très-naturel et très-agréable ; la gaieté, l'étourderie et la naïveté s'y mariaient heureusement ; elle abondait en saillies charmantes, qu'elle ne recherchait point, et qui partaient quelquefois malgré elle..... Pour son caractère, il était angélique ; la douceur d'âme en faisait le fonds [1]. » Voilà un portrait qui se sent de l'amour que Rousseau a eu pour madame d'Houdetot. J'ai voulu, pour mieux connaître madame d'Houdetot, consulter les témoignages des femmes de son temps, de son monde, et particulièrement celui de madame d'Épinay, sa belle-sœur ; madame d'Épinay dit partout beaucoup de bien de madame d'Houdetot. Il y a plus : mademoiselle d'Ette, cette commensale malicieuse de madame d'Épinay, qui médisait tant qu'elle pouvait des personnes qui la recevaient, et qui peignait d'une manière si piquante tous les vices ou tous les défauts dont elle profitait, mademoiselle

ans de délire et de fièvre, mais dont aucun vestige n'avait paru jusqu'alors, et qui vraisemblablement n'auraient plus brillé dans la suite, si, cet accès passé, il eût voulu continuer d'écrire. » (Deuxième Dialogue.)

1. *Confessions*, livre IX.

d'Ette, la préceptrice et l'espionne du mal dans toute cette société riche, spirituelle et frivole, mademoiselle d'Ette est elle-même favorable à madame d'Houdetot. « Vous saurez d'ailleurs, dit mademoiselle d'Ette, que la comtesse d'Houdetot est devenue très-aimable; son esprit s'est formé. Elle est bien un peu étourdie, mais elle est si naturellement honnête, que c'est un agrément de plus pour une femme aussi jeune. Il ne tiendrait qu'à nous de la croire coquette; mais Émilie (madame d'Épinay) nous assure qu'il n'en est rien [1]. » Voyons maintenant ce que madame d'Épinay dit elle-même de madame d'Houdetot : « La comtesse d'Houdetot est venue hier me dire adieu. Que c'est une jolie âme; naïve, sensible et honnête! Elle est ivre de joie du départ de son mari, et vraiment elle est si intéressante, que tout le monde en est heureux pour elle [2]..... » Et ailleurs : « La comtesse d'Houdetot est venue hier souper avec nous..... Le marquis de Saint-Lambert était avec elle, il venait m'apprendre son départ pour l'armée. Madame d'Houdetot en est désespérée; elle ne s'attendait pas à cette séparation..... Elle ne se possède pas, et laisse voir sa douleur avec une franchise au fond très-estimable, mais cependant embarrassante pour ceux qui s'intéressent à elle... Mon Dieu! que j'ai d'impatience de voir dix ans de plus sur la tête de cette femme! Si elle pouvait acquérir un peu de modération, ce serait un ange. »

Voilà certes un portrait où il n'y a pas de mal-

1. *Mémoires* de madame d'Épinay, t. Ier, p. 180.
2. *Ibid.*, t. II, p. 224.

veillance, et il y en a même si peu, que madame d'Épinay ne parle pas de la figure de madame d'Houdetot. Ce n'était pas en effet par la figure qu'elle plaisait, Rousseau nous l'a déjà dit : c'était par sa grâce et par son amabilité[1]. Il y a encore aujourd'hui dans le monde des personnes qui ont vu madame d'Houdetot à Eaubonne avec M. de Saint-Lambert et avec M. d'Houdetot, avec son amant et avec son mari. J'ai recueilli çà et là leurs témoignages[2], et je les rassemble comme ils sont restés dans ma mémoire, sans chercher à les grouper, n'ayant d'autre intention que d'achever le portrait de ma-

1. Dans ses *Anecdotes pour servir de suite aux Mémoires de madame d'Epinay*, madame la vicomtesse d'Allard, qui, plus jeune que madame d'Houdetot, avait pourtant beaucoup vécu dans sa société, dit « que ce sera une consolation pour les femmes laides d'apprendre que madame d'Houdetot, qui l'était beaucoup, a dû à son esprit et surtout à son charmant caractère, d'être si parfaitement et si constamment aimée ; elle avait non-seulement la vue basse et les yeux ronds, comme le dit Rousseau, mais elle était extrêmement louche, ce qui empêchait que son âme ne se peignît dans sa physionomie ; son front était très-bas, son nez gros ; la petite vérole avait laissé une teinte jaune dans tous ses creux, et les pores étaient marqués de brun : cela donnait un air sale à son teint, qui, je crois, était beau avant cette maladie. » Je crois bien que ce portrait, fait par une jeune femme qui se souvient d'une vieille, sans pitié et sans prévoyance, ne représente pas madame d'Houdetot telle qu'elle était dans sa jeunesse et telle que Rousseau la vit à l'Hermitage : madame d'Allard exagère un peu la laideur de madame d'Houdetot pour mieux faire ressortir son esprit et son charmant caractère ; car c'est là ce dont madame d'Allard, comme tous ceux qui avaient vécu dans la société de madame d'Houdetot, avait gardé le plus de souvenir.

2. Parmi ces témoignages, celui qui m'a été le plus utile et qui m'est le plus cher est celui de M. Hochet, mon bon et affec-

dame d'Houdetot, et de faire mieux connaître celle qui inspira à Rousseau une passion d'autant plus vive, qu'il ne parvint jamais à la faire partager et qu'il en fit seul les frais, ce qui s'arrangeait du reste fort bien avec son genre de passion ou d'imagination.

Ce qui faisait vraiment le charme de madame d'Houdetot, c'est qu'elle avait, comme le dit si bien madame d'Épinay, une *jolie âme*, c'est-à-dire une âme gracieuse et naïve, honnête, comme le dit encore madame d'Épinay, non pas de cette honnêteté qui fait aimer ou suivre le devoir, mais de cette honnêteté qui consiste à ne déguiser aucun de ses sentiments, de cette honnêteté qui faisait que madame d'Houdetot était ivre de joie du départ de son mari et désespérée du départ de son amant. A ce genre d'honnêteté, ôtez la naïveté qu'y mettait madame d'Houdetot; ôtez l'excuse que faisaient la facilité des mœurs du siècle, les usages singuliers du monde, l'insouciance des maris ou l'embarras même qu'ils avaient d'aimer leurs femmes; ôtez ces excuses, et cette honnêteté touchera à l'effronterie du vice. Il n'en était rien, et si je ne craignais de tomber dans le paradoxe, je dirais volontiers que la morale alors était plus corrompue que les mœurs, ce qui arrive souvent, tandis qu'il y a des temps au contraire où les mœurs sont plus corrompues que la morale. Au dix-septième siècle et sous Louis XIV, la morale

tueux parent, un de ces hommes d'esprit que les affaires enlèvent aux lettres, qui honorent les affaires par leur intelligence et par leurs succès, mais qui se retournent toujours avec amour vers les lettres, et font de l'étude le délassement de leurs travaux et l'ornement de leur bonheur.

était chrétienne et les mœurs étaient souvent païennes. Au dix-huitième siècle, vers 1750, l'idée de la loi était effacée dans les âmes; mais le libertinage des principes était plus grand que le libertinage de la conduite. Dans cette singulière et aimable société du dix-huitième siècle, les devoirs étaient transposés et intervertis plutôt que détruits. Madame d'Houdetot resta toujours fidèle à M. de Saint-Lambert, et M. d'Houdetot, qui, au moment où il épousa madame d'Houdetot, aimait éperdûment une dame qu'il ne pouvait épouser, resta fidèle aussi à cette affection. La personne qu'aimait M. d'Houdetot ne mourut qu'en 1793, c'est-à-dire quarante-huit ans après le mariage de M. d'Houdetot, et pendant tout ce temps il l'aima constamment, de même que, pendant tout ce temps aussi, madame d'Houdetot aima Saint-Lambert, de telle sorte que M. d'Houdetot disait fort spirituellement : « Nous avions, madame d'Houdetot et moi, la vocation de la fidélité; seulement il y a eu un malentendu. »

M. d'Houdetot, sa femme et M. de Saint-Lambert sont morts tous trois dans un âge très-avancé. Ceux qui les ont vus dans leur retraite d'Eaubonne remarquaient que l'amant avait souvent de l'humeur et grondait beaucoup dans sa vieillesse, tandis que le mari était plein d'attentions pour sa femme, si bien qu'à voir les soins de l'un et les boutades de l'autre, un étranger se serait trompé, et aurait pris l'amant pour le mari.

Madame d'Houdetot avait l'esprit simple et délicat, juste et vif, sans empressement de se montrer. Toujours entourée d'hommes de lettres et d'hommes du

monde, la conversation, chez elle, était spirituelle et intéressante; elle n'y prenait part qu'avec réserve et à propos, pour la ranimer ou pour la résumer, et elle le faisait toujours par un mot juste et fin qui, lorsqu'il venait comme conclusion, ne laissait plus rien à dire. Ceux qui l'ont vue, même dans sa vieillesse, ont gardé le souvenir de quelques-uns de ces mots doux et justes dont elle avait le secret. Un jour, me disait M. Hochet, on causait chez elle des femmes, de leurs qualités, de leurs défauts, et comme c'était sous le Directoire, le temps faisait qu'on médisait plus qu'on ne louait. Madame d'Houdetot finit la conversation, qu'elle n'avait pas contrariée, en nous disant : « Sans les femmes, la vie de l'homme serait sans assistance au commencement, sans plaisir au milieu, et sans consolation à la fin. » C'était là son genre d'esprit, élégant et même réfléchi par habitude de la bonne compagnie, et pourtant toujours naturel.

Elle faisait de jolis vers qu'elle disait à ses amis, mais qu'elle n'a jamais voulu faire imprimer, fuyant la célébrité littéraire, quoique entourée d'auteurs. Ces vers lui arrivaient naturellement pour exprimer les émotions de sa vie, qui fut douce et heureuse, ce qui laisse croire qu'il y a toujours dans notre destinée un peu de notre âme et de notre caractère. Ses chagrins étaient les départs de Saint-Lambert pour l'armée; de là ces vers souvent cités, mais vraiment charmants :

L'amant que j'adore,
Prêt à me quitter,

D'un moment encore
Voudrait profiter.
Félicité vaine
Qu'on ne peut saisir,
Trop près de la peine
Pour être un plaisir !

Quand vint là Révolution, les dangers du temps n'empêchèrent pas madame d'Houdetot de songer à ses amis. Elle vint d'Eaubonne au Val, près Saint-Germain-en-Laye, voir mesdames la duchesse de Poix et la comtesse de Noailles, qui s'y étaient réfugiées et y vivaient fort solitaires. Elle resta trois jours au Val, avec une insouciance du péril que ne partageaient pas ses hôtesses, et qui tenait à une sorte de difficulté qu'avait son âme de croire au mal et au malheur. En partant, elle leur donna ces vers, qui n'ont point encore été publiés :

Malgré tant de malheurs, dans une paix profonde
Je passe encore ici les moments les plus doux;
Je puis auprès de vous oublier tout le monde :
Ce qu'il a de meilleur, je le retrouve en vous.
Ces grâces, ces vertus, dont vous êtes l'exemple,
Je les ai vu s'évanouir;
Mais votre retraite est un temple
Où je viens encore en jouir.
Telle une colonne superbe,
Monument des jours de splendeur,
Ne peut nous dérober sous l'herbe
Le souvenir de sa grandeur.
Dans votre asile solitaire,
Heureuses de nous rassembler,
Cherchons au moins à nous distraire,
Ne pouvant plus nous consoler.

La vieillesse elle-même, quoique madame d'Houdetot en ressentît les inconvénients, ne la corrigea point de cet optimisme, ou plutôt de cette disposition au bonheur qu'elle prenait dans la douceur de son âme. Voici comme elle parle de la vieillesse dans des vers fort spirituels, qui sont les derniers que je citerai :

Oh ! le bon temps que la vieillesse !
Ce qui fut plaisir est tristesse,
Ce qui fut rond devient pointu ;
L'esprit même est *cogne-fétu*[1].
On entend mal, on ne voit guère ;
On a cent moyens de déplaire.
Ce qui charma nous semble laid ;
On voit le monde comme il est.
Qui nous cherchait nous abandonne :
Le bon sens, la froide vertu
Chez nous n'attirent plus personne.
On se plaint d'avoir trop vécu.
Mais dans ma retraite profonde,
Qu'un seul ami me reste au monde :
Je croirai n'avoir rien perdu.

Rassemblez tous les traits que je viens d'indiquer, faites-en un ensemble, et animez-le par la jeunesse : voilà madame d'Houdetot telle que Jean-Jacques Rousseau l'a aimée.

Il y a deux récits de l'amour de Rousseau pour madame d'Houdetot : le récit des *Confessions* et le récit des *Mémoires de madame d'Épinay*. Ces deux récits ne s'éloignent pas beaucoup l'un de l'autre

1. Agit sans rien faire.

dans le commencement. Voyons d'abord le récit de Rousseau : c'est le roman.

Saint-Lambert était parti pour l'armée, et madame d'Houdetot était seule et triste. Elle aimait à parler de son affection pour Saint-Lambert ; elle en parla à Rousseau. A ce moment, Rousseau faisait la *Nouvelle Héloïse*, et, comme il le dit lui-même, « il était ivre d'amour sans objet. » Voyant madame d'Houdetot et l'entendant parler d'amour, quoique pour un autre, elle devint peu à peu l'objet de ses chimères amoureuses. Il vit sa Julie en madame d'Houdetot, et il vit madame d'Houdetot telle qu'il rêvait Julie. Madame d'Houdetot prêta une figure et un corps à Julie ; Julie prêta sa beauté imaginaire à cette figure et à ce corps. « Elle me parlait de Saint-Lambert en amante passionnée. Force contagieuse de l'amour ! en l'écoutant, en me sentant près d'elle, j'étais saisi d'un frémissement délicieux, que je n'avais jamais éprouvé auprès de personne. Elle parlait, et je me sentais ému ; je croyais ne faire que m'intéresser à ses sentiments, quand j'en prenais de semblables ; j'avalais à longs traits la coupe empoisonnée, dont je ne sentais encore que la douceur. Enfin, sans que je m'en aperçusse et sans qu'elle s'en aperçût, elle m'inspira pour elle-même tout ce qu'elle exprimait pour son amant. Hélas ! ce fut bien tard, ce fut bien cruellement brûler d'une passion non moins vive que malheureuse, pour une femme dont le cœur était plein d'un autre amour ! Malgré les mouvements extraordinaires que j'avais éprouvés auprès d'elle, je ne m'aperçus pas d'abord de ce qui m'était arrivé : ce ne fut qu'après son départ que, voulant penser à Julie, je fus frappé

de ne pouvoir plus penser qu'à madame d'Houdetot. Alors mes yeux se dessillèrent[1]. » ...

Il fut d'abord effrayé. Il appela, dit-il, à son aide, pour triompher de son amour, ses mœurs, ses sentiments, ses principes, la honte, l'infidélité, le crime, l'abus d'un dépôt confié par l'amitié, « le ridicule enfin de brûler à son âge de la passion la plus extravagante pour un objet dont le cœur préoccupé ne pouvait lui rendre aucun retour ni lui laisser aucun espoir. » Tout fut inutile : bientôt même sa conscience se rassura par un sophisme, comme se rassurent en général les consciences complaisantes : que craindre d'un amour qui n'est point partagé? où est le danger? « Quel scrupule, pensai-je, puis-je me faire d'une folie nuisible à moi seul? Suis-je donc un jeune cavalier fort à craindre pour madame d'Houdetot? Ne dirait-on pas, à mes présomptueux remords, que ma galanterie, mon air, ma parure vont la séduire? Eh! pauvre Jean-Jacques, aime à ton aise, en sûreté de conscience, et ne crains pas que tes soupirs nuisent à Saint-Lambert! » Ainsi rassuré, il s'abandonna à son amour. Cependant, comme l'amour excite le caractère plus qu'il ne le corrige, quoique aimant, il fut défiant, inquiet, ombrageux, comme il était de sa nature de l'être. Si par hasard madame d'Houdetot, à qui il avait avoué sa passion, voulait se moquer de lui! si elle ne pensait qu'à se divertir d'un barbon amoureux et de ses douceurs surannées! si elle en avait fait confidence à Saint-Lambert, et s'ils s'entendaient tous

1. *Confessions*, liv. IX.

les deux pour lui faire tourner la tête et le persifler! Là-dessus, voilà sa tête qui se monte, ses soupçons éclatent. Madame d'Houdetot voulut d'abord en rire. « Ce furent alors de ma part, dit Rousseau, des transports de rage : elle changea de ton. J'exigeai des preuves qu'elle ne se moquait pas de moi. Elle vit qu'il n'y avait nul autre moyen de me rassurer... Elle ne me refusa rien de ce que la plus tendre amitié pouvait accorder. Elle ne m'accorda rien qui pût la rendre infidèle, et j'eus l'humiliation de voir que l'embrasement dont ses légères faveurs allumaient mes sens n'en porta jamais aux siens la moindre étincelle. »

J'ai quelque répugnance à citer ce passage : il y a en effet dans tous les amours de Rousseau, soit les siens, soit ceux de ses héros, un coin d'histoire naturelle qui me rebute; mais j'avais besoin de le citer pour plusieurs raisons. Il est impossible de se tenir plus près de la vérité et de faire en même temps plus de roman que ne le fait Rousseau dans cette scène. Quand Rousseau laissa éclater ses soupçons, il fit sur madame d'Houdetot l'effet d'un malade ou d'un maniaque; mais comme aucun romancier ne fait volontiers de son héros un malade, comme tout auteur de mémoires et de confessions s'érige toujours en personnage héroïque ou intéressant, Rousseau n'a pas manqué de se donner des transports de rage. La rage sied en amour, et, de nos jours surtout, la passion recourt de bonne grâce à la frénésie, que beaucoup de gens confondent avec l'énergie. Était-ce en effet dans Rousseau rage de n'être point aimé? Cela m'attendrirait. Non, c'était crainte d'être moqué; c'était orgueil, ce qui est beaucoup moins

intéressant. Quoi qu'il en soit, madame d'Houdetot eut peur de cette frénésie, ou plutôt elle en eut pitié; et Rousseau ne s'y trompa pas, car il avoue qu'il en abusa, et qu'il se fit rassurer par des marques de tendre amitié, ne pouvant pas avoir plus. Madame d'Houdetot, avec le caractère doux que nous lui avons vu, craignant les orages et les secousses, prit le parti d'apaiser et de soigner ce maniaque amoureux. Elle ne le trompa point, elle ne trompa point davantage Saint-Lambert; mais elle accorda à Rousseau ce qu'il fallait pour que s'entretînt cette passion occupée d'elle-même, qui s'employait à la fois à peindre Julie et à transfigurer madame d'Houdetot, et qui, par une singularité propre à Rousseau, échauffait sa tête, son imagination, ses sens même, sans jamais prendre l'âme, ce qui rendait cet amour éloquent et peu dangereux. C'est peut-être ce que madame d'Houdetot avait compris, et ce qui la rendait indulgente.

« J'ai tort, continue Rousseau voulant peindre l'ardeur de son amour, j'ai tort de dire que l'amour que je ressentais n'était point partagé : il l'était en quelque sorte; il était égal des deux côtés, quoiqu'il ne fût pas réciproque. Nous étions ivres d'amour l'un et l'autre, elle pour son amant, moi pour elle; nos soupirs, nos délicieuses larmes se confondaient. Tendres confidents l'un de l'autre, nos sentiments avaient tant de rapport, qu'il était impossible qu'ils ne se mêlassent pas en quelque chose; et toutefois, au milieu de cette dangereuse ivresse, jamais elle ne s'est oubliée un moment; et moi, je proteste, je jure que si, quelquefois égaré par mes sens, j'ai tenté de

la rendre infidèle, jamais je ne l'ai véritablement désiré. » Me permettra-t-on ici de rappeler un souvenir de mes entretiens à la Sorbonne avec les jeunes gens de nos écoles, parce que ce souvenir se rapporte exactement à l'émotion que je ressens encore aujourd'hui en transcrivant ces paroles? Je lisais ce passage devant mon jeune auditoire, passant çà et là quelques notes et quelques phrases, quand m'interrompant : « Je ne veux pas aller plus loin, dis-je à mes auditeurs, non par pruderie, mais parce que je sens dans toute cette scène je ne sais quoi de faux et de grotesque que dissimule mal la déclamation. Que me parlez-vous de l'ivresse de madame d'Houdetot et de ses dangers, puisque cette ivresse n'était pas pour vous, puisqu'elle était pour Saint-Lambert absent, puisqu'elle n'avait que des souvenirs et point d'émotions? Cessez donc de calomnier en quelque sorte madame d'Houdetot en nous vantant sa sagesse et sa force, comme s'il y avait eu pour elle du mérite à être sage où elle n'était point tentée, du mérite à être forte où il n'y avait pas de périls! Mais vous, philosophe, quel rôle aviez-vous dans ces tête à tête? Vous avez déjà joué le malade pour vous faire traiter tendrement en ami, ou tout au moins vous avez continué à paraître défiant quand déjà au fond vous ne l'étiez plus, afin d'obtenir des preuves que madame d'Houdetot ne se moquait pas de vous. Et maintenant que faites-vous? Vous faites pire : vous la poussez vers les plus tendres souvenirs, vers les plus amoureuses pensées, espérant que ses souvenirs deviendront des émotions, et que vous en profiterez. Quoi! vous n'avez devant vous qu'un marbre qu'un

autre seul peut animer, vous le savez, et pourtant vous essayez d'échauffer ce marbre, vous essayez d'en faire une femme! Et quelle femme ce serait, si elle allait ressentir vos suggestions! » Mes jeunes gens pensaient comme moi, et je n'en étais pas étonné. Ils sentaient avec l'âme qu'on a à leur âge et que gardent toujours les honnêtes gens, ils sentaient que cet amour moitié romanesque et moitié brutal de Rousseau ne méritait pas le nom d'amour. Triste condition en effet de l'amour tel que l'a peint Rousseau : il veut en faire une passion au lieu d'un plaisir. Mais cette passion que Rousseau ressent pour madame d'Houdetot, passion non partagée et qui semble fort à son aise pour être toute platonique, comme il la rend grossière en dépeignant l'agitation de ses sens! C'est l'amour platonique de Priape. Voyez en effet ce qu'il dit de ses courses de Montmorency à Eaubonne, où demeurait madame d'Houdetot, de ses palpitations, de ses mouvements convulsifs, de ses éblouissements [1] en chemin à l'idée du

1. « Un éblouissement m'aveuglait, mes genoux tremblants ne pouvaient me soutenir; j'étais forcé de m'arrêter, de m'asseoir; toute ma machine était dans un désordre inconcevable ; j'étais prêt à m'évanouir. Instruit du danger, je tâchais en partant de me distraire et de penser à autre chose. Je n'avais pas fait vingt pas, que les mêmes souvenirs et tous les accidents qui en étaient la suite revenaient m'assaillir, sans qu'il me fût possible de m'en délivrer..... J'arrivais à Eaubonne, faible, épuisé, rendu, me soutenant à peine. A l'instant que je la voyais, tout était réparé; je ne sentais plus auprès d'elle que l'importunité d'une vigueur inépuisable et toujours inutile (*). » C'est la clinique de l'amour peut-être, mais ce n'est pas l'amour.

* *Confessions*, livre x.

baiser qui l'attendait à son arrivée; et le grotesque ou le dégoût étant, grâce à Dieu, la punition ordinaire de la grossièreté, voici de quelle manière étrange Rousseau finit la description de cet amour pour madame d'Houdetot qu'il a voulu rendre intéressant : « Cet état, et surtout sa durée pendant trois mois d'irritation continuelle et de privation, me jeta dans un épuisement dont je n'ai pu me tirer de plusieurs années, et finit par me donner une descente que j'emporterai ou qui m'emportera au tombeau. Telle a été la seule jouissance amoureuse de l'homme du tempérament le plus combustible, mais le plus timide en même temps, que peut-être la nature ait jamais produit[1]. »

Que dire de cet amour qui finit par une hernie et de l'homme qui le raconte et qui croit nous toucher par ce détail d'hôpital? Il y a de tout dans l'amour de Rousseau, de l'enthousiaste et du séducteur, du satyre et du malade : il n'y manque que l'amour vrai, simple, et par conséquent décent. Comment de plus, dans ces étranges confidences, ne pas remarquer la folie de cette incroyable vanité qui fut la grande maladie de Rousseau, et qui est devenue la maladie épidémique de notre siècle, de cette vanité qui fait que chaque homme veut avoir tout et être tout, changeant de prétentions selon les goûts mobiles du temps, et, dans chaque prétention, visant à l'excès, qui semble la perfection? « Si un mortel, dit Pindare, jouit d'un bonheur sans mélange, si ses richesses sont suffisantes, et s'il y joint la gloire, qu'il

1. *Confessions*, livre IX.

n'aspire pas à devenir dieu! » Conseil bien simple en apparence et le plus difficile à suivre, si nous consultons l'expérience. C'était, au temps de Pindare, un grand bien qu'une vie paisible, riche et glorieuse, et ce l'est encore, je pense; mais quoi? si j'ai la paix, la fortune et la gloire, pourquoi n'aurais-je pas les autres biens de l'humanité? Si j'ai le génie, pourquoi n'aurais-je pas le pouvoir? Si j'ai le pouvoir, pourquoi n'aurais-je pas le plaisir? Et si j'ai le plaisir, pourquoi n'aurais-je pas, pour le trouver et le sentir plus vite et mieux que les autres, une inépuisable sensibilité? Que dis-je? être sensible, c'est trop peu au siècle où tout le monde veut l'être; il faut être combustible, car il faut primer en tout; il faut être en tout, en bien ou en mal, le plus grand effort de la nature : il faut être dieu!

Quant à moi, je fais peu de cas, je dois l'avouer, de la glorification que Rousseau fait de la combustibilité de son tempéramment. Est-ce de ma part dédain des sens? est-ce audace de spiritualisme? Eh mon Dieu non! Si je fais fi de cette combustibilité, c'est que je la trouve fort commune; c'est que le chapitre d'histoire naturelle que Rousseau intercale si malheureusement dans le récit de son amour pour madame d'Houdetot est un lieu commun, si je puis parler ainsi, au lieu d'être un paradoxe; c'est que ce chapitre a plus ou moins sa place dans toutes les confessions des jeunes gens, et que ce que Rousseau prend pour une originalité et une supériorité de tempérament n'est au contraire qu'une banalité.

Est-ce à dire pourtant que, dans le récit que fait Rousseau de son amour pour madame d'Houdetot, il n'y

ait rien qui soit gracieux et intéressant? Je me souviens que, dans ma jeunesse, les dévots de Rousseau vantaient beaucoup la scène du bosquet d'Eaubonne. Voyons cette scène que Rousseau a deux fois racontée, une fois dans ses *Confessions* et l'autre dans sa *Correspondance*. « Un soir, dit Rousseau dans les *Confessions*, après avoir soupé tête-à-tête, nous allâmes nous promener au jardin par un très-beau clair de lune. Au fond de ce jardin était un assez grand taillis, par où nous fûmes chercher un joli bosquet, orné d'une cascade dont je lui avais donné l'idée, et qu'elle avait fait exécuter. Souvenir immortel d'innocence et de jouissance! Ce fut dans ce bosquet qu'assis avec elle sur un banc de gazon, sous un acacia tout chargé de fleurs, je trouvai, pour rendre les mouvements de mon cœur, un langage vraiment digne d'eux. Ce fut la première, et l'unique fois de ma vie; mais je fus sublime, si l'on peut nommer ainsi tout ce que l'amour le plus tendre et le plus ardent peut porter d'aimable et de séduisant dans un cœur d'homme. Que d'enivrantes larmes je versai sur ses genoux! Que je lui en fis verser malgré elle! Enfin, dans un transport involontaire, elle s'écria : « Non, jamais homme ne fut si aimable, et jamais amant n'aima comme vous! Mais votre ami Saint-Lambert nous écoute, et mon cœur ne saurait aimer deux fois. » Je me tus en soupirant; je l'embrassai... Quel embrassement! mais ce fut tout. Il y avait six mois qu'elle vivait seule, c'est-à-dire loin de son amant et de son mari; il y en avait trois que je la voyais presque tous les jours, et toujours l'amour en tiers entre elle et moi! Nous avions soupé tête-à-

tête, nous étions seuls, dans un bosquet, au clair de la lune, et après l'entretien le plus vif et le plus tendre, elle sortit, au milieu de la nuit, de ce bosquet et des bras de son ami, aussi intacte, aussi pure de corps et de cœur qu'elle y était entrée. » Cette scène n'est pas tout à fait racontée de même dans la *Correspondance.* « Rappelle-toi, dit Rousseau à madame d'Houdetot dans une de ces lettres qui semblent composées pour un roman, rappelle-toi ces temps de félicité qui, pour mon tourment, ne sortiront jamais de ma mémoire. Cette flamme invisible, dont je reçus une seconde vie plus précieuse que la première, rendait à mon âme, ainsi qu'à mes sens, toute la vigueur de la jeunesse. L'ardeur de mes sentiments m'élevait jusqu'à toi. Combien de fois ton cœur, plein d'un autre amour, fut-il ému des transports du mien ! Combien de fois m'as-tu dit dans le bosquet de la cascade : « Vous êtes l'amant le plus tendre dont j'eusse l'idée; non, jamais homme n'aima comme vous ! » Quel triomphe pour moi que cet aveu dans ta bouche ! Assurément, il n'était pas suspect. [1] » Entre cette version et celle des *Confessions,* la différence est notable. Dans les *Confessions*, c'est une seule fois, un soir, dans un bosquet charmant, que Rousseau a été *sublime* en peignant son amour, et que madame d'Houdetot a été émue jusqu'à avoir besoin de se souvenir de Saint-Lambert, et jusqu'à dire qu'elle ne pouvait aimer deux fois, tant elle était près de le faire. Ici, ce qui est fort différent, c'est dans plusieurs soirées que

1. Rousseau, t. IV. *Correspondance*, p. 263, juin 1757.

madame d'Houdetot a dit à Rousseau qu'il était l'amant le plus tendre dont elle eût l'idée, car Rousseau n'était pour elle que l'idée d'un amant, et cet aveu, qui était fort impartial dans la bouche de madame d'Houdetot, est un triomphe pour Rousseau, qui a l'air de se contenter de cette admiration purement littéraire. On dirait qu'il lui suffit de bien exprimer l'amour, sans se soucier beaucoup de le ressentir ou de l'inspirer. La scène des *Confessions,* scène unique et où Rousseau a rassemblé en une seule fois toutes ses émotions et toutes les sympathies de madame d'Houdetot pour rendre le tableau plus vif et plus touchant, la scène des *Confessions* ressemble un peu à celle des rochers de Meillerie dans la *Nouvelle Héloïse;* elle ne m'inquiète pourtant pas pour madame d'Houdetot, dût-elle même se renouveler plusieurs fois; car madame d'Houdetot n'aime pas Rousseau. En effet, à prendre le récit de la *Correspondance*, la scène s'est renouvelée plusieurs fois, et par conséquent fort tempérée. Ce que Rousseau arrange en scène de drame n'était qu'une conversation prolongée et reprise, un sujet d'entretien, un exercice d'éloquence pour Rousseau et une distraction pour madame d'Houdetot pendant l'absence de Saint-Lambert.

Le récit de la *Correspondance* fait partie des lettres que Rousseau avait écrites à madame d'Houdetot et qu'il lui redemanda après leur rupture, quand madame d'Houdetot voulut qu'il lui rendît les siennes. « Elle me dit qu'elle les avait brûlées, dit Rousseau dans ses *Confessions;* j'en osai douter et j'avoue que j'en doute encore. Non, l'on ne met point au feu de

pareilles lettres. On a trouvé brûlantes celles de la Julie; eh Dieu! qu'aurait-on donc dit de celles-là! Non, non, jamais celle qui peut inspirer une pareille passion n'aura le courage d'en brûler les preuves; mais je ne crains pas non plus qu'elle en ait abusé : je ne l'en crois pas capable; et de plus j'y avais mis bon ordre. La sotte mais vive crainte d'être persiflé m'avait fait commencer cette correspondance sur un ton qui mît mes lettres à l'abri des communications. Je portai jusqu'à la tutoyer la familiarité que j'y pris dans mon ivresse. Mais quel tutoiement! elle n'en devait sûrement pas être offensée. » Si ces lettres, où Rousseau tutoyait madame d'Houdetot par défiance, dit-il, et afin qu'elles ne fussent pas montrées, mais un peu aussi, selon moi, par fantaisie littéraire et pour s'exercer aux lettres de la *Nouvelle Héloïse*, si ces lettres ont été brûlées par madame d'Houdetot, d'où vient donc celle qui est dans la *Correspondance* et d'où j'ai tiré le second récit de la scène du bosquet? D'un brouillon de Jean-Jacques Rousseau. Oui, Jean-Jacques Rousseau faisait des brouillons de ces lettres brûlantes qu'il écrivait à madame d'Houdetot. Rousseau ne peut pas croire que madame d'Houdetot ait pu brûler ces lettres si bien composées. L'étonnement est naïf et dénote l'auteur. Les dévots de Rousseau non plus n'ont pas voulu croire que ces lettres aient été brûlées, et nous voyons, dans les *Anecdotes* de madame la vicomtesse d'Allard, que « madame Broutain, qui demeurait dans le voisinage d'Eaubonne, voulant connaître la vérité sur le sort de ces lettres, interrogea un jour sur ce sujet madame d'Houdetot, qui lui répondit

qu'effectivement elle les avait brûlées; à l'exception d'une seule qu'elle n'eut pas le courage de détruire, parce que c'était un chef d'œuvre d'éloquence et de passion, et qu'elle l'avait remise à M. de Saint-Lambert. Madame Broutain saisit la première occasion pour s'informer auprès du poëte du sort de cette lettre : elle s'était égarée dans un déménagement, il ne savait pas ce qu'elle était devenue; telles furent ses réponses. » Faites donc des lettres brûlantes pour qu'elles s'égarent dans un déménagement! Quant à moi, la version que je tiens de M. Hochet sur ces lettres est un peu moins désolante pour la vanité des sentiments humains. Je lui parlais un jour de la scène du bosquet. « Je connais bien ce bosquet d'Eaubonne, et j'y ai bien souvent causé avec madame d'Houdetot vieille, mais toujours aimable, et avec M. de Saint-Lambert, vieux aussi et un peu grondeur. Un jour je parlai de ces lettres, et madame d'Houdetot me répondit fort simplement qu'elle les avait brûlées, excepté quatre, qu'elle avait remises à M. de Saint-Lambert; je me tournai vivement vers celui-ci en lui demandant ce qu'il en avait fait? — Brûlées aussi, me répondit le vieux philosophe avec un sourire et une grimace. Je me tus malgré ma curiosité, qui me poussait à lui demander s'il les avait lues et si elles étaient bien ardentes; car il était facile de voir que tout le bruit que Rousseau avait fait de son amour pour madame d'Houdetot et des belles lettres qu'il lui avait adressées, leur semblait ridicule et leur était désagréable: en quoi je les approuvais fort. Les gens qui sont vraiment du monde n'aiment pas à passer dans le roman. » Voilà

ce qu'il y a déjà plus de quarante ans racontaient à M. Hochet madame d'Houdetot et M. de Saint-Lambert, vieux tous deux, et quarante ans après Rousseau, dans le même bosquet où Rousseau met la scène de son amour. Pour enseigner la vanité des choses humaines, le bosquet d'Eaubonne ce jour-là valait la vue des ruines de Rome.

Nous avons vu comment Rousseau raconte son amour pour madame d'Houdetot : c'est un roman, et quoique nous ayons souvent contredit le roman, cependant il est impossible que ce récit, où Rousseau, fasciné par son imagination, donne souvent ses rêves pour ses souvenirs, n'ait pas fait quelque effet sur nous. Voyons maintenant dans les *Mémoires de madame d'Épinay* ce que fut cette fantaisie amoureuse que Rousseau eut pour madame d'Houdetot, comment madame d'Houdetot elle-même la prenait, ce qu'en pensait madame d'Épinay, et achevons de réduire à sa juste expression cet amour dont Rousseau fait un roman qui n'est guère plus vrai que la *Nouvelle Héloïse*.

« Pourquoi donc, dit Grimm dans une lettre à madame d'Épinay, ne me parlez-vous plus des amours de Rousseau ? est-ce que vous n'en avez plus de nouvelles depuis l'arrivée du marquis [1] ? Vous avez de bons yeux; mandez-moi, je vous prie, ce que vous pensez de la comtesse dans cette aventure. Il me semble que vous ne lui supposez aucun tort. Je suis porté à la juger comme vous; mais encore faut-il savoir à qui l'on a affaire. Il y a quelque temps

1. Saint-Lambert.

qu'elle mandait à Saint-Lambert que Rousseau était fou. Il faut que cela soit bien fort, disait-il, puisqu'elle s'en aperçoit[1]. » Ainsi, d'après les témoignages de Saint-Lambert, Rousseau put pendant quelque temps être fou auprès de madame d'Houdetot sans que madame d'Houdetot s'en aperçût. Elle avait les yeux ailleurs. Elle n'a vu la folie de Rousseau que lorsque cette folie est arrivée à son plus haut point.

Madame d'Épinay répond à Grimm : « Certainement, si je l'avais voulu, je serais très-fort au courant des amours de Rousseau, ou du moins au courant du bavardage de Thérèse. Elle est même venue plusieurs fois pour me porter ses plaintes, mais je l'ai toujours fait taire. » Ne pouvant pas se faire écouter de madame d'Épinay, Thérèse allait bavarder avec les hôtes oisifs de La Chevrette, et fournir des sujets d'entretien à leur médisance. Madame d'Épinay était même souvent obligée de rappeler à ces médisants qu'ils devaient ménager sa belle-sœur, surtout quand elle ne méritait pas qu'on la déchirât. « En effet, sur quel fondement? Sur le rapport d'une fille jalouse, bête, bavarde et menteuse, qui accuse une femme qui nous est connue pour étourdie, confiante, inconsidérée à la vérité, mais franche, honnête, et très-honnête, sincère et bonne au suprême degré de bonté. J'aime mille fois mieux croire que Rousseau s'est tourné la tête tout seul, sans être aidé de personne, que de supposer que madame d'Houdetot s'est réveillée un beau matin coquette et corrompue..... Leurs promenades solitaires n'avaient sûre-

1. *Mémoires de madame d'Epinay*, année 1757.

ment pas d'autre but, de la part de la comtesse, que de métaphysiquer sur la morale, la vertu, l'amour, l'amitié et tout ce qui s'ensuit. Si l'ermite avait un but plus physique, je n'en sais rien; mais la comtesse n'en aura rien vu : s'il l'a expliqué de manière à n'en pouvoir douter, elle sera tombée des nues [1]. »

Le témoignage de madame d'Épinay se rapporte ici d'une manière curieuse à celui de Saint-Lambert. Comme Saint-Lambert, madame d'Épinay croit que pendant longtemps madame d'Houdetot, préoccupée ailleurs, n'a pas vu la folie de Rousseau, et que, lorsqu'elle s'en est aperçue, elle est tombée des nues. Plus loin, madame d'Épinay ajoute: « Eh bien! j'avais raison, lorsque je soutenais que les amours de Rousseau n'étaient qu'un bavardage, il n'y a pas un mot de vrai à tous les propos de Thérèse. Que je me sais de gré de n'avoir jamais voulu y prêter l'oreille! Le marquis de Croismare a fait une promenade tête-à-tête avec la comtesse, qui n'a fait que l'entretenir, à mots couverts plus clairs que le jour, de sa passion pour le marquis de Saint-Lambert. M. de Croismare l'a mise fort à son aise, et au bout d'un quart d'heure elle lui a confié que Rousseau avait pensé se brouiller avec elle, dès l'instant qu'elle lui avait parlé sans détour de ses sentiments pour Saint-Lambert... Il a épuisé toute son éloquence pour lui faire naître des scrupules sur cette liaison, qu'il nomme criminelle; elle est très-loin de l'envisager ainsi. Quoi qu'il en soit, voilà, ce me semble, l'énigme expliquée des fréquentes conférences de Rousseau et

1. *Mémoires de madame d'Epinay*, année 1757.

de la comtesse[1]. » Et voilà aussi le roman de Rousseau réduit à sa juste expression. Madame d'Houdetot, pleine de son amour pour Saint-Lambert, en parlait volontiers à tout le monde; elle en a parlé à Rousseau, qu'elle a pris pour confident. Le confident a voulu devenir un amant, et il a commencé par prêcher à madame d'Houdetot de renoncer à Saint-Lambert au nom de la vertu. Madame d'Houdetot a résisté; peu à peu le moraliste s'est changé en amoureux passionné, et même il a avoué son amour : c'est à peine si madame d'Houdetot s'en est aperçue. Ce n'est qu'à la fin qu'elle a compris que Rousseau l'aimait; sans se fâcher, elle a tâché de le guérir de cet amour, elle n'en a même point alors parlé à Saint-Lambert par discrétion ou par insouciance. C'est une lettre anonyme qui instruisit Saint-Lambert des fréquentes visites de Rousseau à Eaubonne.

Qui avait écrit cette lettre anonyme? Madame d'Épinay, dit Rousseau dans ses *Confessions*, et ici nous arrivons à la rupture de Rousseau avec madame d'Épinay et à son départ de l'Hermitage.

Dans le récit romanesque que Rousseau fait de son amour pour madame d'Houdetot, madame d'Épinay joue le rôle d'une rivale dédaignée et furieuse. Il se représente à La Chevrette causant avec madame d'Houdetot, dans le parc, vis-à-vis l'appartement de madame d'Épinay, sous ses fenêtres, « d'où, ne cessant de nous examiner, et se croyant bravée, elle assouvissait son cœur par ses yeux de rage et d'indignation[2].

1. *Mémoires de madame d'Epinay*, année 1757.
2. *Confessions*, livre IX.

« C'est dans un de ces moments de rage que madame d'Épinay, selon Rousseau, écrivit à M. de Saint-Lambert. L'orgueil de Rousseau s'accommodait de l'idée que madame d'Épinay était près de l'aimer et qu'elle était jalouse de l'amour qu'il avait pour madame d'Houdetot. Hélas! la rivale de madame d'Houdetot, celle que l'amour de Rousseau pour madame d'Houdetot rendait furieuse et désespérée, c'était Thérèse; c'était cette fille sotte, bavarde et jalouse, qu'il avait prise à la fois pour servante et pour femme, qu'il oubliait complétement pendant son amour pour madame d'Houdetot, qu'il ne croyait pas même capable d'être jalouse, et qui l'était, ce qui me semble après tout fort naturel. Rousseau prétend que madame d'Épinay pressait Thérèse de lui livrer les lettres que madame d'Houdetot écrivait à Rousseau, et c'est Thérèse au contraire qui guettait ces lettres et qui les portait à madame d'Épinay pour se plaindre de Rousseau. Ces deux femmes que Rousseau avait si malheureusement associées à son sort, Thérèse et la mère Levasseur, plus bavarde encore et plus menteuse que sa fille Thérèse, allaient sans cesse faire leurs confidences à madame d'Épinay, qui les repoussait. « J'ai été obligée, dit madame d'Épinay, de mettre fin à leur confidence, qui devient très-scandaleuse. Elles ont trouvé une lettre; je ne sais trop ce que c'est, n'ayant voulu leur permettre d'entrer dans aucun détail; j'ai dit à Thérèse : Mon enfant, il faut jeter au feu les lettres qu'on trouve, sans les lire, ou les rendre à qui elles appartiennent[1]. »

1. *Mémoires de madame d'Épinay*, année 1757.

Cette morale de bonne compagnie n'était pas à l'usage de Thérèse. Elle avait la curiosité et le bavardage des petites gens; de plus, sa mère et elle s'étaient aperçues, avec la finesse que les gens d'en bas ont pour découvrir dans les gens d'en haut les défauts qui peuvent leur être profitables, que tout le monde à La Chevrette ne repoussait pas leurs confidences comme madame d'Épinay, qu'il y avait là des oisifs et des curieux qui n'étaient pas fâchés d'entendre tous ces commérages d'antichambre, dont ils faisaient des médisances de salon. Elles bavardaient donc contre Rousseau et contre madame d'Houdetot par tempérament, par dépit jaloux, et je ne puis pas en vouloir beaucoup à Thérèse de ce dépit, quoique je la déteste et la méprise fort à cause de sa conduite pendant la vie de Rousseau et après sa mort. Sa jalousie était sa moins mauvaise qualité. N'ayant de la femme que l'instinct et point les vertus, c'est par cet instinct qu'elle avait autrefois résisté à Rousseau, quand Rousseau voulait mettre ses enfants à l'hôpital, et c'est par cet instinct encore qu'elle s'irritait de l'affection que Rousseau laissait éclater pour madame d'Houdetot. Thérèse et la mère Levasseur bavardaient aussi par intérêt, pour se faire plaindre et même aussi pour se faire payer. « Ah! si madame savait! disait la vieille Levasseur à madame d'Épinay. On ne nous donne rien; nous sommes endettées d'un louis. » Madame d'Épinay donnait le louis; mais la vieille allait encore se plaindre aux autres commensaux de la Chevrette. Elle avait compris que, Rousseau étant un peu regardé par tout ce beau monde comme une bête cu-

rieuse et extraordinaire, les détails que ses gardiennes donnaient sur ses allures amusaient ce monde à la fois dupe et moqueur. Il y avait là, pour ainsi dire, deux sociétés en présence l'une de l'autre : la société des petites gens, besoigneuse et mendiante, et la société du monde, frivole et curieuse. Dans cette rencontre, les petits, comme c'est l'ordinaire, attrapaient les grands. Puis venait Rousseau, qui, tiraillé entre ces deux sociétés, l'une qui était celle que lui faisait son talent, et l'autre qui était celle que lui faisaient ses habitudes et son caractère, allant sans cesse de bas en haut et de haut en bas, sans pouvoir jamais trouver sa vraie place et son vrai milieu, tantôt livré aux chimères de son imagination qui l'élevaient, et tantôt livré aux tracasseries et aux misères de son intérieur qui l'abaissaient, n'avait d'autre ressource que de jeter dans ses *Confessions* le vernis du roman sur les riens dont il faisait des scènes dramatiques, comme la scène du bosquet d'Eaubonne, sur les commérages de ses gouvernantes dont il faisait des complots pour les grandir : dupe à la fois de son imagination, qui transformait ses rêves en réalités, et de son orgueil, qui ne consentait pas à être la victime de caquets de cuisine. Essayez par exemple de persuader à Rousseau que la rivale de madame d'Houdetot, que l'auteur de la lettre anonyme, celle qui l'a écrite ou qui l'a dictée, c'est Thérèse : quelle chute pour son orgueil ! Aussi aime-t-il mieux accuser tout le monde que Thérèse, pour ne pas réduire son roman à la proportion d'une querelle de ménage, et de quel ménage !

C'est ici que commence, à vrai dire, la rupture de Rousseau avec madame d'Épinay. Comme cette rupture est également racontée dans les *Mémoires de madame d'Épinay*, nous pouvons encore ici comparer les deux récits et faire une sorte d'enquête. Je ne fais pas seulement cette enquête pour arriver à la vérité, je la fais surtout pour arriver à bien comprendre le caractère et j'allais presque dire la maladie de Rousseau, bizarre réunion d'orgueil, d'inquiétude, d'illusion et de fausseté. Quand les récits de Rousseau sont contraires à la vérité, ce n'est pas toujours qu'il mente, et ce n'est pas non plus toujours qu'il soit trompé par son imagination. Il y a en lui les deux choses : il croit voir des complots qui n'existent pas, et il a des soupçons qui sont des illusions ; mais, quand ses illusions commencent à se dissiper, son orgueil les continue par une sorte de parti pris : il a commencé par être dupe, il finit par être menteur, et le maniaque se change en calomniateur effronté, le tout avec un tel mélange de maladie et de perversité, qu'il est impossible de l'absoudre tout à fait comme un insensé et de le condamner tout à fait comme un méchant.

S'étant persuadé que madame d'Épinay avait écrit la lettre anonyme, Rousseau n'allait plus à La Chevrette. Madame d'Épinay, qui ne le voyait plus depuis quelques jours, lui écrivit : « Je suis en peine de vous, mon ours ; vous m'aviez promis, il y a cinq jours, que je vous verrais le lendemain ; vous n'êtes pas venu et vous ne m'avez rien fait dire : vous n'êtes point accoutumé à me manquer de parole, vous n'avez sûrement pas d'affaires ; si vous aviez du cha-

grin, mon amitié s'offenserait que vous m'en fassiez mystère. Vous êtes donc malade? Tirez-moi de mon inquiétude, mon bon ami; elle est proportionnée aux sentiments que vous me connaissez pour vous[1]. » Cette lettre est affectueuse et bonne; elle est de plus fort naturelle de la part de quelqu'un qui, habitué à voir Rousseau presque tous les jours, s'étonnait de son absence. Voici la réponse de Rousseau: « Je ne puis rien vous dire encore. J'attends d'être mieux instruit et je le serai tôt ou tard. En attendant, soyez sûre que l'innocence accusée trouvera un défenseur assez ardent pour donner quelque repentir aux calomniateurs, quels qu'ils soient. » — « Je fus si étonnée de cette lettre, dit madame d'Épinay dans ses *Mémoires*, elle me parut si inintelligible, que je questionnai Thérèse sur l'état de Rousseau et sur sa tête. Elle me

1. Les lettres de madame d'Épinay, telles qu'elles sont dans les *Mémoires*, diffèrent de celles que Rousseau rapporte dans ses *Confessions*. C'est le même fonds d'idées et de sentiments, ce ne sont pas les mêmes phrases. La seule différence qu'on puisse noter, c'est que les lettres de madame d'Épinay, dans les *Confessions*, ont un ton plus affectueux que celles de ses *Mémoires*, de telle sorte que le récit de Rousseau est encore plus favorable à madame d'Épinay que celui qu'elle fait elle-même. Je ne puis m'expliquer cette différence, qui du reste n'a aucune importance, que d'une seule manière : Madame d'Épinay faisait son récit pour Grimm, son amant, alors absent, qui l'avait souvent blâmée de l'affection inconsidérée qu'elle témoignait à Rousseau, lui prédisant qu'elle en serait dupe quelque jour. Elle affaiblissait donc, en écrivant à Grimm, les marques d'amitié qu'elle donnait à Rousseau, afin d'éviter les reproches de Grimm. Le ton affectueux de ses billets à Rousseau, tels qu'ils sont rapportés dans les *Confessions*, n'en témoigne que mieux de sa bonté et de sa sincérité à l'égard de Rousseau.

dit qu'il était dans une agitation extrême. Au reçu de ma lettre, il s'était écrié : « N'est-ce pas ajouter l'ironie à l'injure que de vouloir que j'aille me consoler chez elle ? On se moque de moi ; mais, patience[1] ! »

Ces lettres injurieuses et violentes qui tout à coup rompaient avec un ami ne sont pas rares dans la vie de Rousseau ; mais celle-ci était la première ; c'était aussi son premier accès de défiance maladive. Bientôt Rousseau déclare à madame d'Épinay qu'il la soupçonne d'avoir écrit la lettre anonyme à Saint-Lambert, et il termine sa lettre par des paroles qui ne sont plus du malade, mais du méchant. S'il parvient, dit-il, à découvrir que madame d'Épinay est l'auteur de la lettre anonyme, il deviendra son irréconciliable ennemi. « Vos secrets seuls seront respectés, car je ne serai jamais un homme sans foi. Je n'imagine pas que les perplexités où je suis puissent durer bien longtemps. Je ne tarderai pas à savoir si je me suis trompé. Alors j'aurai peut-être de grands torts à réparer, et je n'aurai jamais rien fait en ma vie de si bon cœur. Mais savez-vous comment je rachèterai mes fautes durant le peu de temps qui me reste à passer près de vous ? En faisant ce que nul autre ne fera que moi, en vous disant franchement ce qu'on pense de vous dans le monde et *les brèches que vous avez à réparer à votre réputation*. Malgré tous les prétendus amis qui vous entourent, quand vous m'aurez vu partir, vous pourrez dire adieu à la vérité : vous ne trouverez plus personne qui vous la dise. »

1. *Mémoires de madame d'Épinay*, année 1757.

Que penserons-nous de ce projet de repentir, qui n'est qu'une occasion de plus d'insulter madame d'Épinay? Il y avait de quoi blesser la femme la meilleure et la plus indulgente. Madame d'Épinay fut blessée, et sa réponse exprime ce sentiment. Ici cependant encore elle est plus blessée dans le billet qu'elle rapporte à Grimm, et plus affligée, plus émue dans la lettre des *Confessions*. Je cite les deux billets en regard :

LETTRE

DANS LES CONFESSIONS.

« Je n'entendais pas votre lettre de ce matin : je vous l'ai dit parce que cela était. J'entends celle de ce soir : n'ayez pas peur que j'y réponde jamais ; je suis trop pressée de l'oublier ; et, quoique vous me fassiez pitié, je n'ai pu me défendre de l'amertume dont elle me remplit l'âme. Moi, user de ruses, de finesses avec vous ! Moi, accusée de la plus noire des infamies ! Adieu : je regrette que vous ayez la... Adieu : je ne sais ce que je dis... Adieu : je serai bien pressée de vous pardonner. Vous viendrez quand vous voudrez ; vous serez mieux reçu que ne l'exi-

LETTRE

DANS LES MÉMOIRES DE Mme D'ÉPINAY

« Sans doute vous avez des preuves incontestables de ce que vous osez m'écrire, car il ne suffit pas du soupçon pour accuser une amie de dix ans. Vous me faites pitié, Rousseau. Si je ne vous croyais pas fou ou sur le point de l'être, je vous jure que je ne me donnerais pas la peine de vous répondre, et je ne vous reverrais de ma vie. Vous voyez bien que votre lettre ne peut pas m'offenser : elle ne saurait me convenir ; elle ne m'approche seulement pas. Il ne vous faudra pas de grands efforts pour vous avouer que vous ne pensez pas un mot de toutes ces infamies. Je suis cependant bien aise de vous dire que cette extravagance ne vous réussira pas avec moi. Si vous êtes d'humeur à changer de ton et à ré-

geraient vos soupçons. Dispensez-vous seulement de vous mettre en peine de ma réputation. Peu m'importe celle qu'on me donne. Ma conduite est bonne, et cela me suffit. Au surplus, j'ignorais absolument ce qui est arrivé aux deux personnes qui me sont aussi chères qu'à vous. »

parer l'injure que vous me faites, vous pouvez revenir à cette condition ; mais ce n'est qu'avec elle que je vous recevrai. Gardez-vous de me parler de ma prétendue réputation. Loin de me donner par là ce que vous appelez une marque d'amitié, donnez-m'en une du respect et de l'estime que vous me devez, en ne me tenant que des propos que je puisse me permettre d'entendre. Sachez, au reste, que peu m'importe la réputation qu'on me donne : ma conduite est bonne, et cela me suffit. Je vous délierai quand il vous plaira sur mes secrets, pour peu qu'ils vous coûtent à garder ; vous savez mieux que personne que je n'en ai point qui ne me fissent honneur à divulguer. »

Ces deux lettres sont différentes. Celle des *Confessions* est d'une amie affligée ; celle des *Mémoires* est d'une bienfaitrice offensée. Quelle est la vraie? Je crois plutôt à la lettre des *Confessions*, à celle où madame d'Épinay se récrie si vivement contre l'accusation de Rousseau, et où elle le croit encore plus fou que méchant, plus digne de pitié que de haine, quoiqu'elle lui dise en même temps de quelle amertume il a rempli son âme : j'y retrouve plus l'émotion et l'idée du moment. Dans la lettre des *Mémoires*, au contraire, Rousseau est traité plus en méchant qu'en fou, et c'est là l'idée que les amis qu'il avait quittés et insultés avaient fini par prendre de lui ; mais cette idée-là n'était pas en-

core celle qui prévalait en 1757. Déjà on le croyait malade; on ne le croyait pas encore méchant. Au reste, sans chercher davantage quelle est la vraie de ces deux lettres, ne témoignent-elles pas toutes les deux de la sincérité de madame d'Épinay? Y a-t-il là rien qui sente la femme jalouse, méchante et perfide que Rousseau s'imaginait en madame d'Épinay?

Quel effet firent sur Rousseau les lettres de madame d'Épinay? Loin d'en être touché, il prit cette bonté pour de la finesse et de l'habileté; que sais-je même? pour l'aveu d'une conscience embarrassée. Rompit-il dès ce moment avec madame d'Épinay et quitta-t-il l'Hermitage? Non, et c'est ici que nous allons voir plus clairement que partout ailleurs ce qu'il y avait dans l'âme de Rousseau de faible et de tortueux. Comme l'orgueil s'ajoutait à toutes ces faiblesses pour les couvrir et non pour les corriger, comme sa vanité ne voulait jamais rougir, alors ses faiblesses tournaient en effronteries, ses timidités en mensonges impudents, sans perdre pourtant leur air gauche et embarrassé. Rompre avec madame d'Épinay sur un soupçon, quoique le soupçon fût injuste, c'était une conduite folle, mais honnête et franche. Ne point soupçonner au hasard et à tort, c'eût été une conduite sage. Rousseau ne tint aucune de ces conduites honnêtes et raisonnables. Il soupçonna, il accusa, et puis il se mit à craindre que madame d'Épinay, indignement accusée, ne lui fît une réponse qui le forçât à quitter l'Hermitage; puis madame d'Épinay lui ayant répondu avec la bonté que nous avons vue, toute blessée qu'elle était, Rousseau prétend qu'il prit sa réponse pour une finesse. « Elle évita, dit-il,

par le tour de sa réponse, de me réduire à l'extrémité de quitter aussitôt l'Hermitage; mais il fallait ou sortir ou l'aller voir sur-le-champ; l'alternative était inévitable. Je pris le dernier parti, fort embarrassé de ma contenance dans l'explication que je prévoyais[1]. » Quelle bizarre complication de vanité et de mensonges! Eh non! ce n'est point pour ne pas sortir de l'Hermitage, ce n'est point pour ne pas compromettre le nom de madame d'Houdetot dans l'éclat de sa rupture avec madame d'Épinay, ce n'est pas par ces raisons compliquées qu'il sent qu'il faut qu'il aille sur-le-champ voir madame d'Épinay. C'est, j'ose le dire, par une raison meilleure et plus simple. Il a compris déjà l'erreur et l'injustice de ses soupçons contre madame d'Épinay, et il va lui en demander pardon. Voilà la cause de sa visite. Oui, il fallait sortir de l'Hermitage ou avouer ses torts. Comme Rousseau alors les reconnaissait, comme il savait déjà qu'il avait bien injustement accusé madame d'Épinay, il allait à La Chevrette avouer sa faute. Voilà Rousseau dans l'histoire; mais dans ses *Confessions*, dans ce roman de son orgueil, comment avouer qu'il a fait une faute, et surtout comment avouer qu'il a demandé pardon? Il aime mieux se calomnier à la fois lui-même et madame d'Épinay; il calomnie madame d'Épinay en expliquant sa bonté par l'habileté d'une femme rompue au monde, et il se calomnie lui-même par les airs de fausse politique qu'il se donne.

J'avais besoin de faire ces réflexions avant d'arriver à cette explication tant redoutée par Rousseau.

1. *Confessions*, livre IX.

Ici encore il y a deux récits de la scène : celui de Rousseau et celui de madame d'Épinay. Citons-en d'abord les traits principaux. Le lecteur verra aisément quel est des deux récits le plus vraisemblable. Selon Rousseau, dans cette explication qu'il craignait tant, il en fut quitte pour la peur. « A son abord, dit-il, madame d'Épinay lui sauta au cou en fondant en larmes. Cet accueil inattendu et de la part d'une ancienne amie l'émut extrêmement. Il pleura beaucoup aussi. Je lui dis quelques mots qui n'avaient pas grand sens ; elle m'en dit quelques-uns qui en avaient encore moins, et tout finit là... Mon air embarrassé, continue Rousseau, devait lui donner du courage ; cependant elle ne risqua point l'aventure : il n'y eut pas plus d'explication après le souper qu'avant. Il n'y en eut pas plus le lendemain... Puisqu'elle était seule offensée, au moins dans la forme, il me parut que ce n'était pas à moi de chercher un éclaircissement qu'elle ne cherchait pas elle-même ; et je m'en retournai comme j'étais venu [1]. » Quel lecteur, en lisant ce récit artificieux, ne serait tenté de croire que madame d'Épinay, étant coupable, n'ose pas s'expliquer avec Rousseau ? Qui ne prendrait son silence pour l'embarras que laisse une faute ? Qui surtout ne prendrait ses pleurs pour un aveu ? Quant à ceux de Rousseau, c'est pure émotion et faiblesse de cœur ; ils ne témoignent pas contre lui. Voyons maintenant le récit de madame d'Épinay : « Rousseau est arrivé l'après-dîner ; nous étions tous à la promenade. Voyant qu'il ne pouvait me parler, il me demanda

1. *Confessions*, livre IX.

permission de me dire un mot. Je restai à quelque distance de la compagnie. Je ne veux point, lui dis-je, par égard pour vous, faire de ceci une scène publique, à moins que vous ne m'y forciez ; remettons notre conversation après la promenade, supposé que vous soyez venu avec les dispositions dans lesquelles je puis me permettre de vous entendre ; sinon, je n'ai rien à vous dire, vous pouvez repartir... Lorsque nous fûmes rentrés, j'allai dans mon appartement, et je dis à Rousseau de me suivre. Quittez, me dit-il, lorsque nous fûmes seuls, cet air froid et imposant avec lequel vous m'avez reçu ; il me glace : en vérité, c'est me battre à terre. N'êtes-vous pas trop heureux, lui dis-je, que je veuille bien vous recevoir et vous entendre, après un procédé aussi indigne qu'absurde ? Je ne saurais vous rendre le détail de cette explication. Il s'est jeté à mes genoux avec toutes les marques du plus violent désespoir ; il n'a pas hésité à convenir de ses torts : *sa vie, m'a-t-il juré, ne suffira pas à son gré pour les réparer*[1]... Le résultat de notre conversation a été de lui promettre d'oublier les torts qu'il venait d'avoir avec moi, si je le voyais à l'avenir s'en souvenir assez pour ne plus faire injure à tous ses amis[2]. »

1. Je recueille ici un morceau de vérité que je retrouve dans le récit des *Confessions*, et qui se rapporte à la phrase de madame d'Épinay : « Nos silencieux tête-à-tête ne furent remplis que de choses indifférentes, ou de quelques propos honnêtes de ma part, par lesquels, lui témoignant ne pouvoir encore rien prononcer sur le fondement de mes soupçons, je lui protestais avec bien de la vérité que, s'ils se trouvaient mal fondés, *ma vie entière serait employée à réparer leur injustice.* »

2. *Mémoires de madame d'Épinay*, année 1757.

Je crois que, dans ce récit fait à Grimm, madame d'Épinay a cherché à se montrer plus fière et plus majestueuse que ne le lui ont permis sa bonté et l'idée surtout qu'elle avait que Rousseau était un malade encore plus qu'un méchant; mais je ne doute pas du fond du récit; je ne doute pas des pleurs de Rousseau et de ses aveux. « J'oubliai bientôt presque entièrement cette querelle, dit Rousseau en finissant le récit de son explication avec madame d'Épinay, et je crus bêtement qu'elle l'oubliait elle-même, parce qu'elle paraissait ne s'en plus souvenir. » La bête ici, selon moi, ce n'est pas Rousseau, qui se souvient bien plus qu'il ne le dit de la querelle, parce que c'est lui qui a fait l'injure, et qu'on oublie plus aisément les injures qu'on a reçues que celles qu'on a faites; la bête, et la bonne, est madame d'Épinay, qui fait de la morale à Rousseau, et qui croit qu'elle le convertira à la reconnaissance.

Ce n'est pas que madame d'Épinay ne commençât à s'éclairer sur le caractère de Rousseau. Ç'a été le sort de tous les dévots, et encore plus de toutes les dévotes de Rousseau, de finir par le détester; elles commençaient par le fétichisme, elles aboutissaient à l'antipathie, en voyant que le dieu n'était qu'un homme et moins qu'un homme. Son génie et son éloquence attiraient à lui tous ceux qui croyaient que derrière l'auteur il y avait un homme, tous ceux surtout qui prenaient au mot les prétentions que Rousseau avait à la vertu et à la sensibilité. Ne nous étonnons pas de l'illusion que faisait Rousseau ; elle est fort naturelle : comment croire que dans un auteur il n'y a pas un homme, et l'homme que mon-

tre l'auteur? Comment ne pas se laisser aller du roman au romancier? Les femmes surtout, et cela fait honneur à leur nature, ayant plus besoin d'idéal que les hommes, sont fort disposées à cette duperie involontaire qui d'une lectrice fait d'abord une complice et ensuite une victime.

Deux choses avaient peu à peu guéri madame d'Épinay de son enthousiasme pour Rousseau : ses observations et les avertissements de Grimm. « On ne pouvait guère avoir plus de pénétration que madame d'Épinay, dit Grimm dans sa *Correspondance*, un tact plus juste, de meilleures vues avec un esprit de conduite plus ferme et plus adroit. » Ayant à ce degré l'esprit d'observation, madame d'Épinay, après le premier engouement, vit bien vite ce qu'il y avait de vide et de gonflé, par conséquent de faux dans Rousseau, ou plutôt le contraste malheureux qu'il y avait entre son génie et son caractère. Grimm, amant de madame d'Épinay, et qui avait aussi l'esprit fin et juste, l'aida par ses avis à découvrir les défauts de Rousseau. Il est curieux de voir, dans les *Mémoires de madame d'Épinay*, les progrès de ce désenchantement. « Ce que vous m'avez dit de cet homme, écrit madame d'Épinay à Grimm, me l'a fait examiner de plus près : je ne sais si c'est prévention, ou si je le vois mieux que je ne le voyais; mais cet homme n'est pas vrai : lorsqu'il ouvre la bouche, et qu'il en sort un propos dont je ne puis me dissimuler la fausseté, il se répand en moi un certain froid que je ne saurais bien rendre, mais qui me coupe la parole si décidément, qu'on me tuerait plutôt que de me faire trouver deux mots à lui dire. Il y a sûrement

Je crois que, dans ce récit fait à Grimm, madame d'Épinay a cherché à se montrer plus fière et plus majestueuse que ne le lui ont permis sa bonté et l'idée surtout qu'elle avait que Rousseau était un malade encore plus qu'un méchant; mais je ne doute pas du fond du récit; je ne doute pas des pleurs de Rousseau et de ses aveux. « J'oubliai bientôt presque entièrement cette querelle, dit Rousseau en finissant le récit de son explication avec madame d'Épinay, et je crus bêtement qu'elle l'oubliait elle-même, parce qu'elle paraissait ne s'en plus souvenir. » La bête ici, selon moi, ce n'est pas Rousseau, qui se souvient bien plus qu'il ne le dit de la querelle, parce que c'est lui qui a fait l'injure, et qu'on oublie plus aisément les injures qu'on a reçues que celles qu'on a faites; la bête, et la bonne, est madame d'Épinay, qui fait de la morale à Rousseau, et qui croit qu'elle le convertira à la reconnaissance.

Ce n'est pas que madame d'Épinay ne commençât à s'éclairer sur le caractère de Rousseau. Ç'a été le sort de tous les dévots, et encore plus de toutes les dévotes de Rousseau, de finir par le détester; elles commençaient par le fétichisme, elles aboutissaient à l'antipathie, en voyant que le dieu n'était qu'un homme et moins qu'un homme. Son génie et son éloquence attiraient à lui tous ceux qui croyaient que derrière l'auteur il y avait un homme, tous ceux surtout qui prenaient au mot les prétentions que Rousseau avait à la vertu et à la sensibilité. Ne nous étonnons pas de l'illusion que faisait Rousseau; elle est fort naturelle : comment croire que dans un auteur il n'y a pas un homme, et l'homme que mon-

tre l'auteur? Comment ne pas se laisser aller du roman au romancier? Les femmes surtout, et cela fait honneur à leur nature, ayant plus besoin d'idéal que les hommes, sont fort disposées à cette duperie involontaire qui d'une lectrice fait d'abord une complice et ensuite une victime.

Deux choses avaient peu à peu guéri madame d'Épinay de son enthousiasme pour Rousseau : ses observations et les avertissements de Grimm. « On ne pouvait guère avoir plus de pénétration que madame d'Épinay, dit Grimm dans sa *Correspondance*, un tact plus juste, de meilleures vues avec un esprit de conduite plus ferme et plus adroit. » Ayant à ce degré l'esprit d'observation, madame d'Épinay, après le premier engouement, vit bien vite ce qu'il y avait de vide et de gonflé, par conséquent de faux dans Rousseau, ou plutôt le contraste malheureux qu'il y avait entre son génie et son caractère. Grimm, amant de madame d'Épinay, et qui avait aussi l'esprit fin et juste, l'aida par ses avis à découvrir les défauts de Rousseau. Il est curieux de voir, dans les *Mémoires de madame d'Épinay*, les progrès de ce désenchantement. « Ce que vous m'avez dit de cet homme, écrit madame d'Épinay à Grimm, me l'a fait examiner de plus près : je ne sais si c'est prévention, ou si je le vois mieux que je ne le voyais; mais cet homme n'est pas vrai : lorsqu'il ouvre la bouche, et qu'il en sort un propos dont je ne puis me dissimuler la fausseté, il se répand en moi un certain froid que je ne saurais bien rendre, mais qui me coupe la parole si décidément, qu'on me tuerait plutôt que de me faire trouver deux mots à lui dire. Il y a sûrement

quelque cause étrangère à sa conduite que je ne connais pas, et qui lui donne à mes yeux cet air faux[1]. »

Je sais qu'observer, c'est déjà ne plus aimer; je sais de plus qu'un homme observé paraît aisément embarrassé et faux. Cependant il m'est impossible de ne pas remarquer avec quelle sagacité madame d'Épinay a mis ici le doigt sur la plaie de Rousseau, la fausseté; et de tous les défauts qui nuisent au commerce de l'amitié, c'est là assurément le plus grand. Nos amis peuvent avoir beaucoup de travers; mais ce que je leur demande avant tout, c'est d'être vrais; ce que je veux, c'est qu'en les aimant, j'aime un homme et non un mannequin, c'est que leur parole soit un sentiment et non une phrase, c'est que leur poignée de main soit une bonne étreinte et non un beau geste. Or en Rousseau le geste dominait; le personnage avait détruit l'individu. Cette façon d'être toujours en scène devient insupportable aussitôt qu'elle est aperçue, et madame d'Épinay l'apercevait chaque jour davantage dans Rousseau. Ainsi un matin Rousseau vient voir madame d'Épinay; il lui annonce qu'il veut aller à Paris : « A Paris? — Oui, à Paris. — Et pourquoi? — Pour voir Diderot, se jeter à son cou, lui demander pardon de je ne sais quelle lettre trop vive qu'il lui a écrite... Quoiqu'il n'ait pas tort, dit-il, il veut lui aller jurer une amitié éternelle. — Si cette démarche était sincère, elle serait fort belle; mais il ne faut pas avoir de distractions, lorsque l'on veut en imposer. Rousseau *n'est plus*

1. *Mémoires*, année 1757.

à mes yeux qu'un nain moral, monté sur des échasses... J'avais entamé un fort beau discours, très-touchant, à ce qu'il me semblait, lorsque tout à coup il m'interrompit pour me demander si je n'avais pas un portefeuille à lui prêter pour emporter sous son bras. Cette demande me parut étrange. — Eh! pourquoi donc faire? lui dis-je. — C'est pour mon roman, me répondit-il un peu embarrassé. Je compris alors le motif de son grand empressement à voir Diderot. — Tenez, lui dis-je sèchement, voilà un portefeuille; mais il est de trop dans votre voyage, il vous en fait perdre tout le fruit. Il rougit et entra dans une fureur inconcevable : je lui dis les choses les plus fortes sur les sophismes absurdes qu'il me débitait pour justifier une démarche que j'aurais pu trouver toute simple, s'il n'avait pas voulu la colorer d'un motif qui n'était pas le véritable. Je lui dis, entre autres choses, qu'à force de vouloir soutenir le rôle d'homme singulier, qui ne lui était jamais dicté par son cœur, mais seulement par je ne sais quel système de vanité et d'amour-propre, il deviendrait faux par habitude... Ce matin, il est entré chez moi à six heures, comme je venais de me lever. Il a longtemps fixé les yeux sur moi, sans me parler; puis tout à coup je l'ai entendu sangloter. — Mon pauvre ami, lui ai-je dit, vous me faites pitié. — Vous êtes une femme bien singulière! s'est-il écrié, il faut que vous m'ayez ensorcelé, pour que je souffre patiemment tout ce que vous me dites. Quel art avez-vous donc, de dire les vérités les plus dures et les plus offensantes, sans qu'on puisse vous en savoir mauvais gré? — Mon ami, ai-je répondu, c'est que vos torts ne sont qu'une er-

reur de votre esprit, et que votre cœur n'y a pas de part. — Où diable avez-vous pris cela? reprit-il avec la plus grande violence; sachez, madame, une fois pour toutes, que je suis vicieux; que je suis né tel, et que... et que vous ne sauriez croire, mordieu! la peine que j'ai de faire le bien, et combien peu le mal me coûte. Vous riez? Pour vous prouver à quel point ce que je vous dis est vrai, apprenez que je ne saurais m'empêcher de haïr les gens qui me font du bien. — Mon ami, lui dis-je, je n'en crois pas un mot, car c'est comme si vous me disiez que vous ne pouvez pas vous empêcher d'aimer ceux qui vous font du mal... Nous nous sommes quittés fort bons amis; il n'a pas pris le portefeuille; mais, par ce qu'il m'a dit, je crains bien qu'il ne me pardonne pas le moment de franchise que je lui ai arraché[1]. »

Madame d'Épinay avait raison. Ce que les gens qui se font un rôle pardonnent le moins, c'est d'être pénétrés, et en même temps leur grimace est si visible au bout de quelque temps, que tout le monde la connaît. C'est là ce qui arrivait à Rousseau et c'est là aussi ce qui le forçait, outre sa manie inquiète, de changer de temps en temps d'amis et de société, c'est-à-dire de théâtre. Dans la société de madame d'Épinay, de Grimm, de Diderot, tout le monde savait que Rousseau jouait la comédie, un peu par caractère, un peu par manie, à la fois charlatan et dupe, comme on finit toujours par l'être. « Vous avez parlé comme un ange à Rousseau le jour de son départ pour Paris, répond Grimm à madame d'Épinay; sa conversation

1. *Mémoires*, année 1757.

est à imprimer. Si vous lui eussiez toujours parlé sur ce ton-là, vous lui auriez épargné bien des chagrins ; mais je crains que sa folie ne soit trop avancée pour qu'on puisse espérer de le revoir jamais heureux et tranquille. La demande du portefeuille m'a fait sauter jusqu'aux nues. Il faut être bien sot pour être faux et vouloir faire des dupes[1]. » Diderot, de son côté, voyait mieux aussi chaque jour le fond du caractère de Rousseau, et cela à propos même de cette lecture que Rousseau lui faisait de son roman. Rousseau, en effet, sur le sermon que lui avait fait madame d'Épinay, n'avait renoncé qu'au portefeuille et point à la consultation qu'il voulait avoir de Diderot. « J'ai reçu hier une lettre de Diderot, dit Grimm à madame d'Épinay, qui peint votre hermite comme si je le voyais. Il est venu s'établir chez Diderot, sans l'avoir prévenu, le tout pour faire avec lui la révision de son ouvrage... Rousseau l'a tenu impitoyablement à l'ouvrage depuis le samedi dix heures du matin jusqu'au lundi onze heures du soir, sans lui donner à peine le temps de boire ni manger. La révision finie, Diderot cause avec lui d'un plan qu'il a dans la tête, et prie Rousseau de l'aider à arranger un incident qui n'est pas encore trouvé à sa fantaisie. — Cela est trop difficile, répond froidement l'hermite ; il est tard, je ne suis point accoutumé à veiller. Bonsoir, je pars demain à six heures du matin ; il est temps de dormir. Il se lève, va se coucher, et laisse Diderot pétrifié de son procédé[2]. »

1. *Mémoires*, année 1757.
2. *Ibid.*, même année.

C'est surtout pendant la querelle que Rousseau fait à madame d'Épinay que Grimm multiplie ses avertissements et ses prédictions sur le caractère de Rousseau, la blâmant d'avoir voulu garder encore les égards de l'amitié avec un homme qu'il ne fallait traiter que comme un fou ou un méchant. Madame d'Épinay défend la conduite qu'elle a tenue, juge à son tour Rousseau, et cette correspondance devient ainsi une sorte d'enquête sur le caractère et l'humeur de Rousseau. « Je vous en prie, dit Grimm à madame d'Épinay, jouez dans tout ceci le rôle qui vous convient. Vous savez que les fous sont dangereux, surtout quand on biaise avec eux, comme vous avez fait quelquefois avec ce pauvre diable, par des égards malentendus pour ses folies : on en attrape toujours quelques éclaboussures. » Une fois informé de toute l'aventure, voici comment Grimm juge la conduite de madame d'Épinay, lui reprochant toujours d'avoir été trop bonne et trop indulgente : « L'histoire de Rousseau m'afflige, dit-il ; cet homme finira par être fou. Nous le prévoyons depuis longtemps ; mais ce qu'il faut considérer, c'est que ce sera son séjour à l'Hermitage qui en sera cause. Il est impossible qu'une tête aussi chaude et aussi mal organisée supporte la solitude. Le mal est fait ; vous l'avez voulu, ma pauvre amie, quoique je vous aie toujours dit que vous en auriez du chagrin. Je prends aisément mon parti sur lui : il ne mérite pas qu'on s'y intéresse, parce qu'il ne connaît ni les droits, ni les douceurs de l'amitié ; mais je voudrais vous garantir de tous les dangers, et voilà ce que je ne trouve pas facile. Il est certain que cela finira par quelque diable

d'aventure qu'on ne peut prévoir... Vous n'êtes pas assez sensible aux injures, je vous l'ai souvent dit. Il faut les ressentir et ne s'en point venger; voilà ma morale. » Madame d'Épinay se défend. — Si elle n'a pas témoigné plus de ressentiment contre Rousseau après l'injure qu'il lui faisait, c'est qu'elle n'a vraiment, dit-elle, aucun ressentiment contre lui, « attendu qu'il n'a pas eu un instant de soupçon réel contre moi. Cela ne se peut pas, j'en suis sûre, et je suis également certaine qu'il ne se serait pas permis de m'accuser auprès de personne. C'est une fausseté de sa part, à la vérité; mais une fausseté que lui a sans doute suggérée sa folie, pour se brouiller, et, par conséquent, être quitte de la reconnaissance avec moi, et partir pour son pays, afin d'y publier que tous ses amis l'ont chassé de celui-ci à force de mauvais procédés; c'est un moyen presque sûr d'être bien accueilli des hommes, que d'avoir à se plaindre de leurs semblables [1]. La folie de celui-ci me fait pitié, et sa fausseté m'inspire le plus profond mépris. Vous voyez que je le traite bien plus mal que vous ne me le conseillez; car vous croyez bien que je ne saurais marquer de l'amitié à celui que je méprise; mais je ne saurais davantage marquer du ressentiment à un fou. Je m'en tiens donc à l'indifférence [2]. »

Ainsi, tandis que Rousseau prenait madame d'Épinay pour objet de sa manie soupçonneuse, madame d'Épinay prenait elle-même pour Rousseau de

1. Observation profonde et juste, qui explique l'intérêt que Rousseau a obtenu par ses *Confessions* auprès de la postérité.

2. *Mémoires*, année 1757.

la pitié et de l'indifférence. Avec ces sentiments des deux côtés, la rupture ne pouvait pas beaucoup tarder; mais cette rupture avec madame d'Épinay devait être accompagnée de la rupture que fit Rousseau avec Grimm et avec Diderot, avec tous ses anciens amis. C'est cette rupture maintenant que je dois raconter : je le ferai le plus brièvement que je pourrai. Si pourtant je me laisse aller malgré moi à quelque détail, voici mon excuse. La rupture de Rousseau et de Diderot fut un événement à Paris, et pendant quelque temps cette rupture fut l'unique entretien de la société. Chamfort nous apprend que M. le duc de Castries en témoignait un jour son étonnement : « Mon Dieu ! disait-il, partout où je vais, je n'entends parler que de ce Rousseau et de ce Diderot ! Conçoit-on cela ? Des gens de rien, des gens qui n'ont pas de maison, qui sont logés à un troisième étage ! En vérité, on ne peut pas se faire à ces choses-là. »

Il est donc important, pour bien comprendre le dix-huitième siècle, d'étudier *ces choses-là*.

CHAPITRE VIII

RUPTURE DE ROUSSEAU AVEC MADAME D'ÉPINAY, GRIMM ET DIDEROT

Il y a dans la rupture de Jean-Jacques Rousseau avec madame d'Épinay, avec Grimm et Diderot, avec le parti philosophique, deux points à considérer: il y a le récit de la rupture et ses causes particulières, il y a aussi ses causes et ses effets généraux. L'histoire de cette rupture et le détail de ses causes sont une enquête curieuse sur le caractère de Rousseau. L'étude des causes générales se rattache à toute l'histoire littéraire du dix-huitième siècle et à cette grande scission qui se fait dans le parti philosophique entre ceux qui s'approchent du matérialisme pour mieux éviter de rencontrer Dieu et la religion, et ceux qui se rapprochent du spiritualisme et de Dieu sans vouloir aller jusqu'au christianisme. Il y a peu d'athées et de matérialistes décidés dans le dix-huitième siècle, mais l'athéisme et le naturalisme ont beaucoup d'amis involontaires. Il y a aussi peu

de chrétiens sévères et fervents dans le monde lettré du dix-huitième siècle, mais le christianisme et les idées religieuses y ont gardé aussi beaucoup d'amis involontaires. Le christianisme et l'athéisme sont pour ainsi dire les deux pôles opposés du monde lettré de ce siècle, et on penche vers l'un ou vers l'autre de ces pôles selon sa nature et son goût; il y en a peu toutefois qui se décident à toucher à l'un ou à l'autre. Ces divers degrés de rapprochement font les deux grands partis philosophiques qui divisent avec mille nuances la société du temps. Voltaire est dans l'un de ces partis, le parti le plus irréligieux sans être athée, Rousseau dans l'autre, et sa rupture avec Grimm et Diderot lui donna la liberté de prendre la place qui lui appartenait dans le parti qui défendait Dieu et le spiritualisme, et qui était religieux sans être chrétien. Étrange confusion d'idées propre à certains siècles où il est plus facile de savoir ce qu'on n'est pas que ce qu'on est.

Je laisse de côté aujourd'hui tout ce qui se rapporte aux causes générales de la rupture de Rousseau avec Grimm et Diderot et aux penchants de son esprit; je veux m'attacher seulement à l'histoire particulière de cette rupture, je veux en suivre les détails, afin de continuer à étudier de près le caractère de Rousseau. Comme je vais bientôt arriver à l'*Émile*, et que j'ai hâte de laisser l'homme pour n'avoir plus à m'occuper que de l'écrivain, je veux achever, par le récit détaillé de la rupture avec Diderot, le portrait moral que j'essaye de tracer.

I

La rupture de Rousseau avec Diderot a deux époques et deux sujets différents : d'abord la querelle entre Rousseau et Diderot à cause du séjour que Rousseau voulait faire à l'Hermitage pendant l'hiver de 1756 à 1757 ; cette querelle est apaisée tant bien que mal par l'intervention de madame d'Épinay; ensuite la querelle à propos du voyage de madame d'Épinay à Genève, quand Diderot veut que Rousseau accompagne celle-ci à Genève, que Rousseau s'y refuse, et qu'alors, se livrant à ses défiances, il accuse madame d'Épinay d'avoir tramé un complot pour l'emmener à Genève, rompt avec Grimm, quitte l'Hermitage, et enfin se brouille sans retour avec Diderot. La première querelle est dans l'hiver de 1756-1757; la seconde, dans l'hiver de 1757-1758. Le printemps et l'été de 1758 sont remplis par la passion de Rousseau pour madame d'Houdetot [1] . 1757

1. J'ai à réparer une erreur que j'ai faite dans une page précédente : j'ai rapporté et rapproché le témoignage de madame Broutain et le témoignage de mon parent M. Hochet sur les lettres de Jean-Jacques Rousseau à madame d'Houdetot, et que madame d'Houdetot avait brûlées. C'est de madame Broutain que M. Hochet tenait l'histoire de ces lettres brûlées : cela ne fait donc pas deux témoignages, mais un seul. C'est à Sannois que M. Hochet a vu madame d'Houdetot et M. de Saint-

et 1758 sont, comme on le voit, les deux années les plus orageuses de la vie de Rousseau.

Rousseau prétend dans ses *Confessions* qu'il y avait un complot de la part de ses amis de Paris, et surtout de la part de Diderot, « pour l'arracher de la solitude de l'Hermitage, à force de l'y tourmenter[1]. » Ici distinguons soigneusement les sentiments des divers personnages. Grimm et Diderot blâmèrent tous deux l'établissement de Rousseau à l'Hermitage, Grimm par intérêt pour madame d'Épinay, Diderot ne concevant pas que Rousseau pût se décider à vivre ainsi dans la solitude, ni surtout à passer l'hiver à l'Hermitage. Dès le printemps de 1756, au moment où Rousseau venait d'accepter l'offre que lui faisait madame d'Épinay d'habiter l'Hermitage, Grimm avait dit à madame d'Épinay : « Vous rendez à Rousseau un fort mauvais service de lui donner l'habitation de l'Hermitage; mais vous vous en rendez un bien plus mauvais encore. La solitude achèvera de noircir son imagination; il verra tous ses amis injustes, ingrats, et vous toute la première, si vous refusez une seule fois d'être à ses ordres; il vous accusera de l'avoir sollicité de vivre auprès de vous, et de l'avoir empêché de se rendre aux vœux de sa patrie... Je vous jure que ce qui peut vous arriver de moins fâcheux dans tout ceci, c'est de vous

Lambert et s'est souvent entretenu avec eux, mais non pas des lettres de Rousseau ou de ses *Confessions*, car, ainsi que l'avait remarqué M. Hochet, madame d'Houdetot et M. de Saint-Lambert, en véritables gens du monde, n'aimaient pas le bruit de roman que Rousseau avait fait autour d'eux.

1. *Confessions*, livre IX.

donner un ridicule : on croira que c'est par air et pour faire parler de vous que vous avez logé Rousseau[1]. » Madame d'Épinay rejeta bien loin les conseils de Grimm ; elle le trouva même injuste envers Rousseau. « Je suis persuadée, disait-elle, qu'il n'y a que façon de prendre cet homme pour le rendre heureux ; c'est de feindre de ne pas prendre garde à lui, et s'en occuper sans cesse. » — « Que vous connaissez mal votre Rousseau! disait Grimm à madame d'Épinay. Retournez toutes ses propositions si vous voulez lui plaire ; ne vous occupez guère de lui, mais ayez l'air de vous en occuper beaucoup ; parlez de lui sans cesse aux autres, même en sa présence, et ne soyez point la dupe de l'humeur qu'il vous en marquera... » Il ajoutait : « Au reste, je vous conseille très-fort, madame, de travailler de loin à le détourner de passer l'hiver prochain à l'Hermitage. Je vous jure qu'il y deviendra fou ; mais, cette considération à part, qui ne laisse pas d'être forte, il serait en vérité barbare d'exposer la vieille Levasseur à rester six mois, sans secours, dans un lieu inabordable par le mauvais temps, sans société, sans distractions, sans ressource : cela serait inhumain[2]. » Pour prévoir aussi bien quelle serait la conduite de Rousseau avec madame d'Épinay, Grimm avait un grand avantage sur elle : il connaissait Rousseau et savait que chez lui, comme chez beaucoup d'hommes, l'orgueil était le principe de tout, tandis que madame d'Épinay, à titre de femme,

1. *Mémoires de madame d'Epinay*, année 1756.
2. *Ibid.*, même année.

croyait qu'il y avait là seulement un cœur inquiet et malheureux, ce qui l'attirait.

Grimm croyait donc que madame d'Épinay aurait à se repentir de sa bonté avec Rousseau, parce que celui-ci ne pourrait pas supporter la solitude et qu'il deviendrait fou; de plus, il trouvait qu'il y aurait de l'inhumanité à faire passer l'hiver à l'Hermitage à madame Levasseur et à sa fille Thérèse. Ce sentiment-là était suggéré à Grimm par ces deux femmes qui ont eu sur la vie de Rousseau une si fatale influence, et d'autant plus grande que Rousseau ne s'en doutait pas. Les *gouverneuses* avaient grand' peur de passer l'hiver à l'Hermitage, seules et loin de tout commérage, loin aussi des cadeaux et des libéralités qu'elles avaient l'art d'obtenir des amis que Rousseau avait dans le grand monde. Elles allaient donc semer l'alarme chez les amis de Rousseau, se faisant plaindre et peut-être aussi se faisant dédommager d'avance. « Je n'ai pu gagner Rousseau pour l'engager à quitter l'Hermitage cet hiver, dit madame d'Épinay; mesdames Levasseur n'osent lui marquer leurs craintes, parce qu'il leur a fait entendre que, si on le contrariait davantage, il s'en irait sans mot dire et les laisserait maîtresses de leur sort. MM. Grimm et Gauffecourt ont en vain, comme moi, épuisé leur éloquence. Il est certain que son humeur le gagne de jour en jour, et je redoute pour lui l'effet de cette solitude profonde durant six mois. »

L'effroi que les gouverneuses avaient de passer l'hiver à la campagne paraissait fort naturel aux gens du monde près desquels elles allaient se plaindre. Le monde du dix-huitième siècle n'aimait pas

la campagne, et ce fut Rousseau qui lui apprit à l'aimer, et plus encore peut-être à la vanter qu'à l'aimer. Le goût de la campagne est un goût récent et qui ne vient qu'à certains moments de la société et de l'histoire. Je doute fort qu'en l'âge d'or on aimât beaucoup la campagne; on l'aime mieux dans l'âge de fer, parce qu'il est dans le cœur de l'homme d'aimer surtout ce qu'il n'a pas. Il faut pour aimer les champs être un peu las de la ville. Or, depuis le seizième jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, la société et le monde étaient des plaisirs encore trop nouveaux et trop peu goûtés pour qu'on en fût déjà las : la ville l'emportait sur la campagne. La terre n'était que la propriété : elle faisait la fortune du riche, elle ne faisait pas son agrément. La meilleure campagne était celle qui rapportait le plus ou bien encore celle où l'on parvenait à vivre comme à la ville, et non pas celle qui était la plus riante aux yeux. Que faire à la campagne si l'on n'y avait pas les plaisirs et le monde de Paris? « Personne ne venait me voir, dit madame d'Épinay, qui avait quitté la Chevrette en plein été; j'allais me trouver exactement seule, et j'ai préféré venir à Paris rendre service à mes amis et m'amuser auprès d'eux[1]. » Voilà l'amour de la campagne au dix-huitième siècle, avant les conversions vraies ou feintes que fit Rousseau.

Quand les amis de Rousseau le virent partir pour l'Hermitage et s'y séquestrer, ils dirent que c'était un caprice qui passerait bientôt; quand ils virent qu'il voulait y passer l'hiver, ils ajoutèrent que c'était

1. *Mémoires de madame d'Epinay*, année 1756.

une folie, et bientôt même, s'apitoyant sur les gouverneuses, que c'était une inhumanité. « La coterie holbachique prédisait hautement, dit Rousseau au commencement du neuvième livre de ses *Confessions*, que je ne supporterais pas trois mois de solitude, et qu'on me verrait dans peu revenir avec ma courte honte vivre comme eux à Paris. » Non-seulement il ne revint pas, mais il déclara qu'il voulait rester l'hiver à la campagne.

Qu'y a-t-il jusqu'ici dans tout cela? Rousseau veut passer l'hiver à l'Hermitage, et ses amis l'en dissuadent, parce que la campagne leur fait horreur en hiver, et ne leur plaît que médiocrement dans l'été. J'y trouve une sollicitude d'amitié un peu tracassière, mais je ne vois pas de complot contre Rousseau. Ici arrive Diderot avec sa sensibilité déclamatoire et théâtrale, avec son zèle bruyant, avec ses airs impérieux et ses phrases d'oracle. Rousseau a tort de prendre Diderot pour un conspirateur et un méchant; mais il aurait mille fois raison de le prendre pour le plus importun et le plus impatientant des amis.

Je ne veux pas faire ici le portrait de Diderot : je veux seulement expliquer comment Rousseau et Diderot ne pouvaient guère, avec leurs caractères et leurs habitudes, s'entendre et se supporter longtemps. Grimm dit dans une lettre à madame d'Épinay : « J'admire que tout le monde ait sans cesse des tracasseries avec Diderot. Depuis cinq ans que je suis son ami intime et qu'il est pour moi l'homme du monde que j'aime le plus, je n'ai jamais entendu parler de rien : c'est que, pour faire des tracasseries, il faut

être deux, et que tous ces bavards ne font qu'abuser de sa franchise et de sa bonne foi [1]. » Grimm a raison. Pour faire des tracasseries, il faut être deux, un *tracassant* et un *tracassable*. Or Grimm avait un grand bonheur : il n'était pas tracassable ; mais cela ne prouve pas que Diderot ne fût pas tracassant. Il avait sa manière de l'être ; et cette manière ne s'accordait pas le moins du monde avec la nature de Rousseau, le plus tracassable des hommes. Diderot, au fond, était bon et sensible ; mais il s'était habitué à mettre en dehors plus de sentiments encore qu'il n'en avait. Il y a des hommes, et c'est le grand nombre, dont la difficulté est d'égaler la parole à la pensée. Chez Diderot, au contraire, la parole allait au-delà de la pensée et de l'émotion. Il avait une nature éloquente et oratoire qui tournait tout en déclamation ; il n'était point faux et hypocrite ; il était comédien, et cela naturellement. Tout lui était une scène et une situation ; il n'était jamais lui-même, et toujours dans un rôle ; jamais à la ville, toujours au théâtre. L'acteur, sans le vouloir et sans le savoir, remplaçait l'homme. Ces natures-là sont plus fréquentes qu'on ne le croit. Comment s'arranger avec elles? Il faut faire ce que faisait Grimm avec Diderot, c'est-à-dire ramener toutes choses à la vérité, rabattre beaucoup des paroles, et ne s'en prendre qu'au sentiment, laisser l'acteur et aller à l'homme, ne point enfin abuser de ce que Grimm appelle amicalement la franchise et la bonne foi de Diderot, et de ce que j'appelle ce génie décla-

1. *Mémoires de madame d'Epinay*, année 1757.

matoire et bruyant qui, comme un écho, grossissait tout ce qu'il entendait, et, comme un microscope, agrandissait tout ce qu'il voyait.. Grimm, qui avait l'oreille juste et l'œil perçant, à travers l'écho entendait le son exact, et à travers le microscope retrouvait la proportion juste; c'est par là qu'il n'était pas tracassable. Rousseau était tout le contraire; il avait dans l'imagination ce que Diderot avait dans la parole : il grossissait tout. Au lieu de comprendre, comme Grimm, que Diderot était un personnage d'optique qu'il fallait ramener à sa taille naturelle, il prenait Diderot au sérieux, croyait aux tragédies qu'il jouait, confondait l'acteur avec l'homme, et sortait pénétré d'admiration ou d'horreur, d'amour ou de haine, sans se dire jamais qu'il sortait du théâtre. Comment se le serait-il dit? La vie réelle n'existait pas pour Rousseau. Son imagination, toujours dans les extrêmes, lui faisait un monde peuplé de vertus de l'âge d'or, ou de méchancetés de l'âge de fer. Le malheur, c'est qu'avec tous ses amis Rousseau commençait par les croire de l'âge d'or, et finissait par les croire de l'âge de fer. Il ne vivait pas, il rêvait; seulement il y avait cette différence entre lui et Diderot, que, rêvant tous deux, l'un en dehors, si je puis parler ainsi, et l'autre en dedans, Diderot de ses rêves ne faisait que des phrases, et, la phrase faite, oubliait le rêve, tandis que Rousseau de ses rêves faisait des actions, et, une fois l'action faite, oubliait aussi le rêve, s'attachant à ce qu'il avait fait comme à une vérité. Quand ces deux rêveurs se rencontraient, quand la parole exagérée et bruyante venait heurter la pensée crédule et soupçonneuse,

Dieu sait alors quels effets résultaient de cette rencontre. Rien ne gardait plus sa proportion naturelle. Où il y avait un conseil amical à donner, l'un faisait une tirade déclamatoire et sentimentale, et l'autre à son tour, où il n'y avait qu'une déclamation de théâtre, voyait un complot ou une trahison. Nulle part ce défaut de justesse de ton dans l'un, et de justesse de jugement dans l'autre, n'est plus visible que dans l'histoire que nous racontons en ce moment.

Rousseau voulait passer l'hiver à la campagne, et ses amis ne le voulaient pas. Les gouverneuses surtout s'en effrayaient. Ce dissentiment n'avait rien de bien grave; il n'y avait certes pas d'*inhumanité* à vouloir rester l'hiver à l'Hermitage, et il n'y avait pas non plus de perfidie à vouloir que Rousseau vînt à Paris. Entre gens simples et sensés, deux ou trois mots eussent fini l'affaire : entre Diderot et Rousseau, les choses ne pouvaient pas se passer de cette façon simple et raisonnable. Diderot, dans la préface du *Fils naturel,* avait dit, à propos de je ne sais plus quoi : « Il n'y a que le méchant qui soit seul. » Rousseau lut cette phrase, et il s'imagina que Diderot, en l'écrivant, avait pensé à lui : pure vision d'une vanité et d'une imagination inquiètes! Diderot n'avait-il à penser qu'à Rousseau? N'y avait-il que Rousseau qui voulût être solitaire? Était-ce vivre en solitaire que de vivre à la campagne avec sa femme et sa belle-mère, à quatre lieues de Paris? Rousseau pourtant écrit à Diderot pour se plaindre. A cette lettre, qu'eût répondu un ami ordinaire, point déclamateur, point bruyant de paroles, point théâtral, un autre que Diderot enfin? «Mon ami, vous vous

êtes mépris; je n'ai pas pensé à vous; vous n'êtes pas un solitaire. » Diderot répond : « Vous n'êtes pas de mon avis sur les Hermites; dites-en tant de bien qu'il vous plaira, vous serez le seul au monde dont j'en penserai ; encore y aurait-il bien à dire là-dessus si l'on pouvait vous parler sans vous fâcher. Une femme de quatre-vingts ans[1] ! » Il y a de l'emphase sentimentale dans cette exclamation : Une femme de quatre-vingts ans ! C'est le style de Diderot. Rousseau aurait dû lui répondre que la mère Levasseur n'était pas ce qu'on appelle dans le monde, avec un sentiment de respect bien naturel, une femme de quatre-vingts ans : c'était une vieille commère bavarde et gourmande, qui, comme bavarde, regrettait ses caquets de Paris, et, comme gourmande, regrettait les douceurs qu'elle se faisait donner par les amis de Rousseau; mais Rousseau était l'homme du monde le moins capable de traiter les petites choses et les petites gens avec le sans-façon de la vérité. Il aimait mieux au besoin d'une commère faire une conspiratrice; il aimait mieux créer des complots que de voir des ridicules ou des petitesses. Aussi, dans ses *Confessions*, met-il la mère Levasseur dans le complot tramé contre lui par ses amis [2].

Quant à la lettre de Diderot, au lieu de piquer le ballon avec une épingle, ce qu'il fallait toujours faire avec les phrases de Diderot, Rousseau se plaint

1. *Confessions*, livre IX.

2. « On avait besoin de la vieille pour arranger le complot. Il est étonnant que, durant ce long orage, ma stupide confiance m'ait empêché de comprendre que ce n'était point moi, mais elle, qu'on voulait ravoir à Paris. » *Confessions*, livre IX.

à madame d'Épinay que Diderot l'injurie. « Ma chère amie, écrit-il à madame d'Épinay, il faudra que j'étouffe, si je ne verse pas mes peines dans le sein de l'amitié. Diderot m'a écrit une lettre qui me perce l'âme. Il me fait entendre que c'est par grâce qu'il ne me regarde pas comme un scélérat, et *qu'il y aurait bien à dire là-dessus*, ce sont ses termes; et cela, savez-vous pourquoi? Parce que madame Levasseur est avec moi. Eh! bon Dieu, que dirait-il de plus si elle n'y était pas? Je les ai recueillis dans la rue, elle et son mari, dans un âge où ils n'étaient plus en état de gagner leur vie... Tout cela n'est rien, et je ne suis qu'un scélérat si je ne lui sacrifie encore mon bonheur et ma vie, et si je ne vais mourir de désespoir à Paris pour son amusement. Hélas! la pauvre femme ne le désire point; elle ne se plaint point; elle est très-contente [1]. Mais je vois ce que c'est; M. Grimm ne sera pas content lui-même qu'il ne m'ait ôté tous les amis que je lui ai donnés. Philosophes des villes, si ce sont là vos vertus, vous me consolez bien de n'être qu'un méchant! J'étais heureux dans ma retraite; la solitude ne m'est point à charge; je crains peu la misère; l'oubli du monde m'est indifférent; je porte mes maux avec patience: mais aimer, et ne trouver que des cœurs ingrats, ah! voilà le seul qui me soit insupportable [2]! » Cette lettre, où Rousseau me semble se plaindre en déclamateur d'une déclamation, ne toucha pas beaucoup madame d'Épinay.

1. La mère Levasseur mentait à Rousseau quand elle lui disait qu'elle était très-contente de passer l'hiver à l'Hermitage.

2. *Mémoires de madame d'Epinay*, année 1756.

Rousseau en effet, en accusant Grimm, n'avait pas pris le bon moyen de se faire écouter. Elle essaya pourtant de calmer Rousseau ; elle n'y réussit pas. Elle juge d'ailleurs fort bien la correspondance entre les deux philosophes, quoique avec un peu de complaisance pour Diderot : « La lettre que Rousseau a écrite à M. Diderot est remplie d'invectives et de mauvaises chicanes, tandis qu'il aurait eu beau jeu avec de la modération ; car, en effet, celles qu'on lui écrit sont un peu dures. Il faut pourtant convenir qu'avec de la bonne foi il n'y aurait jamais eu un instant de tracasserie à tout cela. Diderot, pour toucher son ami sur le sort de sa vieille gouvernante, a voulu sans doute lui mettre sous les yeux les reproches qu'il aurait à se faire, s'il lui arrivait le plus léger accident ; l'imagination de Diderot lui a fait voir la bonne Levasseur malade, au lit de mort, faisant à Rousseau le discours le plus pathétique : et Rousseau n'ayant à opposer à ce tragique tableau que des raisons faibles et puériles... Dès lors il ne le voit plus que comme un ingrat, un assassin ; il n'est plus digne de son estime ; il se persuade que tout ce qui peut arriver l'est, et il lui dit sans façon qu'il est un barbare. C'est un fort beau morceau de poésie que ces deux lettres de Diderot [1]. »

Madame d'Épinay a raison, Diderot faisait un drame ; mais j'avoue que, sans avoir l'inquiétude ombrageuse de Rousseau, je saurais fort mauvais gré à celui de mes amis qui ferait un drame de mes souffrances. Sans doute Rousseau eût bien fait de

1. *Mémoires de madame d'Epinay*, année 1757.

prendre froidement la poésie de Diderot ; il eût même bien fait « de lui rire au nez pour toute réponse, » comme il se reproche dans les *Confessions* de ne l'avoir pas fait ; mais je comprends qu'on n'aime pas à voir faire de la poésie sur son dos, pas plus qu'on n'aime le médecin qui fait des expériences de médecine à nos dépens. Êtes-vous mon ami ? conseillez-moi, avertissez-moi, prenez part à mes peines ; mais ne prenez pas mes chagrins ou mes embarras pour matière de discours français, ou bien j'aurai le droit de vous dire que vous êtes un grand poëte qui aime mieux son art que son ami.

Ces réflexions m'amènent naturellement aux règles que Rousseau veut établir en amitié. Premièrement il veut que ses amis soient ses amis et non pas ses maîtres, dit-il ; qu'ils lui rendent service sans prendre un certain air de supériorité qui lui déplaît. S'il survient une querelle et qu'il se mette lui-même en colère mal à propos, ses amis ne doivent pas s'y mettre à son exemple, ou bien ils ne l'aiment pas... En qualité de malade, il a droit aux ménagements que l'humanité doit à la faiblesse et à l'humeur d'un homme qui souffre... Enfin il est pauvre, et cet état mérite encore des égards. « Tous ces ménagements que j'exige, dit-il à madame d'Épinay qu'il n'avait point encore accusée, vous les avez eus sans que je vous en parlasse, et sûrement jamais un véritable ami n'aura besoin que je les lui demande. Mais, ma chère amie, parlons sincèrement ; me connaissez-vous des amis[1] ? »

1. *Mémoires de madame d'Epinay*, année 1757.

« Me connaissez-vous des amis ? » disait Rousseau à madame d'Épinay. Pouvez-vous avoir des amis ? Telle était la seule réponse que madame d'Épinay avait à faire à Rousseau. Ce n'est pas que les maximes que Rousseau prétend établir en amitié soient fausses et injustes, gardons-nous de le croire. Les amis ne doivent être ni tyranniques, ni injurieux, ni vains, ni durs, ni insouciants : ils doivent supporter les défauts de leurs amis malades. Rousseau a raison ; ce sont là vraiment les devoirs de l'amitié. Qu'est-ce donc que je reproche à Rousseau ? Une seule chose, mais capitale, et qui rend l'amitié impossible : il érige en droits pour lui-même les devoirs qu'il impose à ses amis. Oui, je dois supporter la mauvaise humeur de mon ami malade, mais il n'a pas le droit d'avoir de la mauvaise humeur contre moi. Oui, quand mon ami a tort et qu'il se fâche, je dois être doux et indulgent avec lui, je dois le ménager; mais il n'a pas le droit d'avoir toujours tort et de toujours se fâcher contre moi. Oui, je ne dois pas être fier et vain des services que je rends à mon ami, mais il n'a pas le droit d'être particulièrement ingrat envers moi. L'homme a plus de devoirs qu'il n'a de droits, et tous les devoirs que j'ai envers mon prochain ne sont pas des droits que mon prochain a sur moi. C'est même, si nous y prenons garde, cet excédant des devoirs sur les droits qui maintient ici-bas la société morale. Nous voulons souvent détruire cet ordre établi de Dieu, changer en droits pour tous les devoirs du prochain envers nous. Ainsi l'aumône est le devoir du riche : nous en faisons le droit du pauvre. Je dois aimer mon pro-

chain comme moi-même; mais le prochain a-t-il le droit de me dire: Aime-moi! A cela, je suis tenté de répondre : Sois aimable ! L'accomplissement des devoirs est une vertu; mais le prochain n'a pas le droit d'exiger que j'aie de la vertu à son profit, sans quoi la vertu des uns serait le péché des autres, ce qui n'est pas dans l'ordre moral; car de cette manière, si par vertu je nourris mon prochain, mon prochain deviendra paresseux; si je suis humble, mon prochain deviendra orgueilleux; de telle sorte que le plus sûr moyen de rendre la société impossible, c'est de créer autant de droits dans ce monde qu'il y a de devoirs. Chacun alors en effet ne pensera plus qu'aux droits qu'il a, oubliant les devoirs, et ces devoirs exigés deviendront insupportables. Telle est l'erreur du code d'amitié que fait Rousseau. Il s'arroge comme droits tous les devoirs qu'il impose à ses amis, et parce que ses amis doivent être doux, indulgents, affectueux, tolérants avec lui, il croit avoir le droit d'être capricieux, fantasque, défiant et grondeur avec eux.

Le petit code d'amitié que Rousseau rédigeait à son profit m'a fait relire le *De Amicitia* de Cicéron. Je ne veux pas faire ici une comparaison entre le traité de Cicéron et la lettre de Rousseau. Je citerai seulement ce passage qui me semble fort bien s'appliquer aux deux caractères de Rousseau et de Diderot, et qui explique comment la durée de leur amitié était impossible: « Un ami, dit Cicéron, ne doit pas aimer à accuser son ami ou à l'entendre accuser... La bonne amitié ne doit pas seulement repousser les accusations contre nos amis, elle ne doit pas

être soupçonneuse; elle ne doit pas croire aisément qu'un ami a manqué envers nous de foi et de tendresse[1]. » Voilà pour Rousseau; voici maintenant pour Diderot : « Il faut aussi en amitié une grande douceur de façons et de paroles; jamais de hauteur ni de dureté. L'amitié doit toujours avoir une familiarité aimable et douce; rien de tendu ni de sévère; il faut qu'elle soit facile et avenante. » C'est cette douceur et cette facilité qui manquaient à Diderot. Il ne manquait pas au fond de bonté, il manquait de bonhomie. Le funeste penchant qu'il avait à mettre en scènes de théâtre et de roman tous les incidents de la vie ordinaire gâtait ses bonnes qualités. Il était tracassier afin d'être dramatique.

Cependant, grâce à l'intervention de madame d'Épinay, la querelle de Rousseau et de Diderot s'était apaisée. Rousseau était allé à Paris voir Diderot; Diderot était venu à l'Hermitage. « Vous aviez bien raison de vouloir que je visse Diderot, écrit Rousseau à madame d'Épinay, il a passé hier la journée ici. Il y a longtemps que je n'en ai passé d'aussi délicieuse. Il n'y a point de dépit qui tienne contre la présence d'un ami. » Mais il n'y a pas de réconciliation non plus qui ne laisse de trace, et bientôt survint une nouvelle querelle qui fut une rupture. Cette fois la rupture ne fut pas seulement avec Diderot, elle fut avec tous les anciens amis de Rousseau, avec madame d'Épinay, avec Grimm, avec Diderot, avec tout le parti philosophique.

1. *De Amicitiâ*, ch. XVIII.

II

Quelles étaient les dispositions d'esprit de Rousseau au moment de cette seconde querelle? L'hiver de 1756-57, cet hiver que Rousseau avait voulu passer à l'Hermitage en dépit de ses amis et de ses gouverneuses, était fini. Rousseau était réconcilié avec Diderot. Madame d'Houdetot était venue s'établir à Eaubonne, et la passion que Rousseau avait prise pour elle avait rempli son été ; mais cette passion avait été malheureuse : Saint-Lambert était revenu, et, pour marquer son mécontentement à Rousseau, dormait impertinemment aux lectures que lui faisait celui-ci[1]. Madame d'Houdetot était froide et sérieuse. C'était dans l'âme de Rousseau une première cause de dépit et d'amertume. Madame d'Épinay, quoiqu'elle eût pardonné à Rousseau l'indigne soupçon qu'il avait eu contre elle, d'avoir écrit une lettre anonyme à Saint-Lambert pour l'avertir de l'amour de Rousseau pour madame d'Houdetot, madame d'Épinay n'avait plus pour lui qu'une sorte de compassion sans affection, et Rousseau, qui se souvenait de l'avoir offensée, se sentait embarrassé avec elle. Enfin Grimm, qui avait suivi le maréchal d'Estrées en Allemagne comme secrétaire pendant la campagne de 1757, Grimm

1. *Confessions*, livre IX.

était revenu et régnait à La Chevrette, chez madame d'Épinay.

Si j'étais le moins du monde disposé à croire que les amis de Rousseau conspiraient contre lui, je croirais volontiers avec Rousseau, dans ses *Confessions*, que Grimm était le chef ou l'inventeur du complot. Grimm en effet avait un grand tort envers Rousseau : il avait une clairvoyance impitoyable ; il voyait tous les travers de Rousseau, comprenait mieux que personne quels devaient en être les effets, et en avertissait ses amis, madame d'Épinay surtout ; s'étant bien vite aperçu que Rousseau ne pouvait pas avoir d'amis, il ne l'aimait plus, et s'en garait comme d'un maniaque ou d'un fou. Cette conduite n'est pas celle d'un conspirateur aux yeux de quiconque sait les torts du caractère de Rousseau ; mais aux yeux de Rousseau, qui naturellement ignorait ses propres torts, elle devait tout à fait avoir l'air d'une conspiration. La meilleure manière d'expliquer ce que je veux dire en ce moment est de prendre çà et là dans les *Mémoires de madame d'Epinay*, si favorables à Grimm, quelques traits de la conduite de Grimm envers Rousseau. Cette conduite est toujours sage et sensée, mais elle n'est pas d'un ami. Grimm a toujours raison, soit dans ses jugements, soit dans ses procédés avec Rousseau, mais il a durement raison.

Rousseau, réconcilié avec madame d'Épinay, se reprochait souvent, soit comme une injustice, soit comme une maladresse, d'avoir accusé Grimm auprès de madame d'Épinay. Il voulait, disait-il, une fois que Grimm serait revenu, réparer les torts qu'il

avait envers lui. « Aidez-moi, aidez-moi, m'a-t-il dit d'un air pénétré, raconte madame d'Épinay dans une lettre qu'elle écrit à Grimm, à retrouver un ami qui n'a jamais cessé de m'être cher. Je lui ai promis de vous engager à l'écouter; je n'ai rien promis de plus; c'est à vous de faire le reste... Plus nous lui connaissons d'orgueil, plus sa démarche me paraît sincère; mais il a besoin d'être soutenu et encouragé[1]. » On voit que madame d'Épinay craint que Grimm ne soit froid et sec avec Rousseau, et ne le traite comme un homme avec qui il est décidé à rompre. Voyons le récit de la réconciliation que madame d'Épinay tâchait de ménager entre Rousseau et Grimm. Ce sont toutes ces réconciliations successives, réconciliation avec Diderot, réconciliation avec madame d'Épinay, réconciliation avec Grimm, qui amenèrent inévitablement la grande et suprême rupture.

Grimm, étant revenu à Paris, part pour Épinay avec madame d'Épinay. « Rousseau nous y attendait, dit madame d'Épinay. M. Grimm, que j'avais prévenu qu'il l'y trouverait, me prédit que leur explication se passerait en bavardage, et que Rousseau ne dirait pas un mot de ce qu'il devait dire. « Au reste, avait-il ajouté, s'il fait un pas, j'en ferai « quatre : vous y pouvez compter. » Grimm avait bien deviné. Rousseau courut à lui en lui tendant la main, non comme quelqu'un qui a des torts et qui cherche à les réparer, mais comme un homme généreux qui tend la main à un coupa-

1. *Mémoires de madame d'Epinay*, année 1757.

ble et qui pardonne. M. Grimm *le reçut avec le même ton qu'il avait pris depuis longtemps avec lui.* Au bout d'une demi-heure il se retira dans son appartement, et y fut assez longtemps; Rousseau n'avait pas l'air à son aise. « Il se fait tard, me dit-il tout d'un coup; Grimm ne descend pas, si je l'allais trouver, qu'en dites-vous, madame? Tout comme il vous plaira, lui dis-je; mais si c'est avec la disposition où vous étiez lorsqu'il est arrivé, avec l'air de protection... Pardieu, madame, vous êtes d'une tyrannie inconcevable; voulez-vous que j'affiche mes torts et mon pardon? Cela ne me va point. J'ai cru, monsieur, que c'était le rôle qui vous convenait après avoir affiché votre injustice. Est-ce dans le silence de votre cabinet que vous l'avez accusé de vous avoir fait perdre le pain que vous vous efforciez de gagner[1]? Est-ce au fond de votre cœur que vous l'avez soupçonné de vous décrier?.... » Il me tourna le dos brusquement, et s'en alla dans le jardin. M. Grimm rentra, et, ne voyant plus Rousseau, il me demanda en riant si j'étais contente de sa réception. « Non, assurément, lui dis-je. » Il me plaisanta sur la crédulité que j'avais mise à son repentir. « Je parierais, ajouta-t-il, qu'il ne se reproche pas davantage l'injure qu'il vous a faite. » Le soir Rousseau fut cependant trouver M. Grimm dans son appartement, lorsque tout le monde fut retiré.

1. Ce mot s'explique et se vérifie par le passage suivant des *Confessions* : « Il m'ôtait même, autant qu'il était en lui, la ressource du métier que je m'étais choisi, en me décriant comme un mauvais copiste, et je conviens qu'il disait en cela la vérité; mais ce n'était pas à lui de la dire. » *Confessions*, livre IX.

Il le complimenta sur son retour, il le questionna sur son voyage ; puis, en se retirant, il lui prit la main en disant : « Ah çà, mon cher Grimm, vivons désormais en bonne intelligence, et oublions réciproquement ce qui s'est passé. » Grimm se mit à rire : « Je vous jure, lui dit-il, que ce qui s'est passé de votre part est le moindre de mes soucis. »

Ils se séparèrent après cette belle explication, et Rousseau n'en eut pas moins le front de me dire le lendemain : « Vous devez être contente, madame, et Grimm doit l'être aussi, je me suis assez humilié pour vous complaire à tous les deux ; mais, si cela doit me rendre le cœur de mon ami, je ne m'en repens pas. » « Que l'on juge quel a été mon étonnement en apprenant le détail de cette prétendue humiliation[1] ! »

Prenons maintenant le récit des *Confessions*. Rousseau raconte comment, vaincu par les raisonnements et les instances de madame d'Épinay, il avait fini par croire qu'il avait mal jugé Grimm et qu'il avait envers lui des torts graves qu'il devait réparer. « Bref, comme j'avais déjà fait plusieurs fois avec Diderot, avec le baron d'Holbach, moitié gré, moitié faiblesse, je fis toutes les avances que j'avais droit d'exiger ; j'allai chez Grimm, comme un autre George Dandin, lui faire des excuses des offenses qu'il m'avait faites, toujours dans cette fausse persuasion qui m'a fait faire en ma vie mille bassesses auprès de mes feints amis, qu'il n'y a point de haine qu'on ne désarme à force de douceur et de bons pro-

1. *Mémoires de madame d'Epinay*, année 1757.

cédés... Je m'attendais que, confus de ma condescendance et de mes avances, Grimm me recevrait, les bras ouverts, avec la plus tendre amitié. Il me reçut en empereur romain, avec une morgue que je n'avais jamais vue à personne. Je n'étais point du tout préparé à cet accueil. Quand, dans l'embarras d'un rôle si peu fait pour moi, j'eus rempli, en peu de mots et d'un air timide, l'objet qui m'amenait près de lui, avant de me recevoir en grâce, il prononça avec beaucoup de majesté une longue harangue qu'il avait préparée, et qui contenait la nombreuse énumération de ses rares vertus, et surtout dans l'amitié... Je tombais des nues, j'étais ébahi, je ne savais que dire, je ne trouvais pas un mot. Toute cette scène eut l'air de la réprimande qu'un précepteur fait à son disciple en lui faisant grâce du fouet[1]. »

Des deux récits, lequel croire ? Je crois à tous les deux, car ils se ressemblent beaucoup plus qu'ils n'en ont l'air. Je crois volontiers à tout ce que dit madame d'Épinay de l'orgueil de Rousseau et de ses effets. J'ai vu beaucoup de grands orgueils de nos jours, et le signe le plus caractéristique que j'aie observé chez les hommes atteints de cette manie de l'orgueil, c'est que, dans l'ordre moral, ils croyaient tout pouvoir et ne rien devoir. Ils ne niaient pas la morale ; seulement ils s'y croyaient supérieurs, comme si la morale était une loi qui ne régnait que jusqu'à un certain degré de l'échelle humaine. Rousseau en était arrivé à ce point d'hallucination

1. *Confessions*, livre IX.

vaniteuse que tout ce qui était de lui lui semblait saint et sacré : la faute ne pouvait pas approcher de lui. Cependant, si je crois tout de l'orgueil de Rousseau, je crois tout aussi de la désaffection et de la malveillance de Grimm envers Rousseau. Les excuses furent faites avec un orgueil embarrassé; elles furent reçues avec une froideur insouciante et dédaigneuse.

Telles étaient les dispositions d'esprit de Rousseau quand vint l'incident qui amena la querelle : je veux parler du voyage de madame d'Épinay à Genève.

Madame d'Épinay était fort souffrante, et ses amis la pressaient d'aller à Genève consulter Tronchin, qui était le médecin à la mode à cette époque et qui faisait, disait-on, des cures merveilleuses. Elle se décida à faire ce voyage. Rousseau prétend qu'elle voulait se faire accompagner par lui; madame d'Épinay prétend au contraire qu'elle n'a jamais songé à se faire accompagner par Rousseau, qui l'aurait fort embarrassée. « Un jour, dit Rousseau, madame d'Épinay m'envoya chercher. En entrant j'aperçus dans ses yeux et dans toute sa contenance un air de trouble, dont je fus d'autant plus frappé, que cet air ne lui était point ordinaire, personne au monde ne sachant mieux qu'elle gouverner son visage et ses mouvements. Mon ami, dit-elle, je pars pour Genève; ma poitrine est en mauvais état, ma santé se délabre au point que, toute chose cessante, il faut que j'aille voir et consulter Tronchin. Cette résolution, si brusquement prise et à l'entrée de la mauvaise saison, m'étonna d'autant plus, que je l'avais

quittée, trente-six heures auparavant, sans qu'il en fût question. Je lui demandai qui elle emmènerait avec elle. Elle me dit qu'elle emmènerait son fils avec M. de Linant[1], et puis elle ajouta négligemment : Et vous, mon ours, ne viendrez-vous pas aussi? Comme je ne crus pas qu'elle parlât sérieusement, sachant que, dans la saison où nous étions, j'étais à peine en état de sortir de ma chambre, je plaisantai sur l'utilité du cortége d'un malade pour un autre malade : elle parut elle-même n'en avoir pas fait tout de bon la proposition, et il n'en fut plus question[2]. »

Pourquoi Rousseau n'en est-il pas resté à l'idée qu'il a eue au moment même de la proposition, que cette proposition faite *négligemment n'était point sérieuse?* A ce moment Rousseau voyait bien et juste. Pourquoi n'a-t-il pas gardé ce point de vue simple et vrai? Trois choses l'en ont empêché : les commérages de la cuisine de madame d'Épinay, sa manie ombrageuse et son orgueil inquiet et soupçonneux, enfin l'intervention bruyante de Diderot.

Voyons d'abord comment les commérages de la cuisine de madame d'Épinay sont devenus, grâce à Rousseau, des calomnies auprès de la postérité. « Je n'avais pas besoin, dit Rousseau dans ses *Confessions*, de beaucoup de pénétration pour comprendre qu'il y avait à ce voyage un motif secret qu'on me taisait. Ce secret, qui n'en était un dans toute la maison que

1. Le précepteur.

2. *Confessions*, livre IX.

pour moi, fut découvert dès le lendemain par Thérèse, à qui Teissier, le maître d'hôtel, qui le savait de la femme de chambre, le révéla. » Rousseau s'arrête là et continue son récit après cette réticence qui dit tout. Un des derniers commentateurs et éditeurs de Rousseau n'a pas manqué d'ajouter en note que madame d'Épinay allait à Genève pour y cacher une grossesse. Ainsi les propos de l'antichambre de madame d'Épinay, recueillis et accrus par Thérèse, cette fille bavarde et menteuse, qui était le vilain génie de Rousseau, voilà les fondements de la calomnie qu'il jette, dans ses *Confessions*, à la tête de sa bienfaitrice ; voilà comment la voix dénigrante des plus petites et des plus basses gens du monde, au lieu de mourir entre l'antichambre et la cuisine, arrive jusqu'à nous à l'aide de Rousseau, qui s'approprie la malice envieuse d'une domestique et s'en inspire pour être ingrat à son aise. Si la chose eût été vraie, c'eût été encore une indignité de la dévoiler ; que dire quand elle est fausse, quand la fausseté en est évidente à tous les yeux, quand le commentateur et l'éditeur de Rousseau, qui a suppléé à la réticence indiscrète des *Confessions*, est forcé lui-même de remarquer qu'il y a lieu de douter? car enfin, dit-il en note, madame d'Épinay part avec son fils, et M. d'Épinay lui-même conduit sa femme jusqu'à Genève et l'y installe. Voilà comment madame d'Épinay essayait de cacher son état. Tout est donc invraisemblable dans le secret que la femme de chambre a révélé au maître d'hôtel, le maître d'hôtel à Thérèse, Thérèse à Rousseau, et Rousseau à la postérité. Le commentateur en convient ; seu-

lement, comme il est décidé à trouver madame d'Épinay coupable afin de trouver Rousseau innocent, forcé de renoncer à une imputation, il en invente une autre plus affreuse, et n'absout madame d'Épinay d'une faute que pour l'accuser d'un crime. Quelle manie calomnieuse ! et pourquoi, bon Dieu ? Pour expliquer que Rousseau a eu raison de ne pas accompagner madame d'Épinay à Genève, comme s'il fallait que madame d'Épinay fût coupable à la fois et d'une faute et d'un crime pour que Rousseau fût excusé de ne pas la conduire à Genève, comme s'il ne suffisait pas pour justifier Rousseau qu'il fût malade et hors d'état de voyager. Rousseau disant à madame d'Épinay : « Je suis trop malade pour partir avec vous, » est un ami sensé et raisonnable que personne ne peut accuser, sauf Diderot, qui fait de la rhétorique sur toutes choses ; mais quand Rousseau dit dans ses *Confessions :* « Je n'ai point voulu accompagner madame d'Épinay, parce qu'elle avait fait une faute, » et quand le commentateur ajoute : « peut-être un crime, » en vérité, il y a là une fureur de calomnie que je ne comprends pas.

« Je ne voulais pas, dit Rousseau, servir de chaperon à madame d'Épinay. » Mais quoi ? puisque son mari partait avec elle, puisqu'il la conduisait et l'installait à Genève, que fallait-il de plus ? Rousseau avait-il la prétention d'être pour madame d'Épinay un meilleur chaperon que son mari même ? Je ne veux pas qu'on me prenne pour le chevalier de la vertu de madame d'Épinay, et je n'ai pas besoin non plus de prouver que madame d'Épinay était une Lucrèce, pour prouver qu'elle n'est coupable

ni des manœuvres que Rousseau dit qu'elle faisait pour cacher sa faute et où elle voulait l'envelopper, ni de l'horreur que lui prête le commentateur de Rousseau. Madame d'Épinay avait Grimm pour amant ; tout le monde le savait ; M. d'Épinay lui-même ne l'ignorait pas, et madame d'Épinay n'en faisait ni mystère ni vanité. Le peu de secret qu'il y avait dans tout cela rend même d'autant plus invraisemblable le secret qui, selon Rousseau, était la cause du voyage de Genève ; car enfin que voulait-on cacher ? Une faute que tout le monde connaissait, et j'ajoute que tout le monde excusait, grâce à la facilité des mœurs du temps? Les suites de la faute ? Le mari protestait lui-même par sa présence contre une idée de ce genre. Pourquoi vouloir à toute force mettre des mystères ou des horreurs là où la vérité suffit pour tout expliquer ? Une femme est malade depuis longtemps ; les médecins de Paris ne la guérissent pas ; elle quitte Paris pour aller consulter à Genève un grand médecin qui est à la mode, et pour changer d'air et de régime : son mari l'accompagne à Genève, l'y installe et revient ensuite à Paris pour ses affaires. Quoi de plus simple et de plus vraisemblable ? Au moment de partir, elle dit à un de ses amis : « Pourquoi ne m'accompagneriez-vous pas ? » La proposition est faite en riant et accueillie de même, puis on n'y pense plus. Quoi de plus simple encore et qui ressemble plus aux paroles qui se disent et s'entendent sans cesse dans le monde ? Voilà toute l'histoire de ce voyage que Rousseau fait si mystérieux.

Comment Rousseau a-t-il donc cru que madame d'Épinay tenait à ce qu'il l'accompagnât? comment sur cette idée s'est-il laissé aller à ses soupçons? Ici encore arrive Diderot, et sa lettre à Rousseau sur le voyage de madame d'Épinay; mais cette lettre même de Diderot a une histoire différente dans les *Mémoires de madame d'Epinay* et dans les *Confessions*.

« Pendant les derniers jours que madame d'Épinay avait passés à la campagne, Rousseau avait paru redoubler d'attachement pour elle. La veille du jour où elle quitta Épinay, tandis qu'ils étaient seuls ensemble, on apporta à madame d'Épinay ses lettres; il s'en trouva une pour Rousseau, adressée chez elle; elle la lui remit. »

La lecture de cette lettre causa à celui-ci un mouvement de dépit si violent, que, se croyant seul, il se frappa la tête de ses deux poings en jurant. « Qu'avez-vous? lui dit-elle; quelle nouvelle vous met dans cet état? Mordieu! dit-il en jetant à terre la lettre qu'il venait de déchirer de ses dents, ce ne sont pas là des amis; ce sont des tyrans! Quel ton impérieux prend ce Diderot! Je n'ai que faire de leurs conseils [1]. » Madame d'Épinay ramasse la lettre, et elle en donne un extrait; mais comme dans les *Confessions* nous avons la lettre même de Diderot, c'est là qu'il faut la lire :

« Je suis fait pour vous aimer et pour vous donner du chagrin (écrit Diderot à Rousseau). J'apprends que madame d'Épinay va à Genève, et je n'entends point dire que vous l'accompagniez. Mon ami, content de ma-

1. *Mémoires de madame d'Epinay*, année 1757.

dame d'Épinay, il faut partir avec elle; *mécontent, il faut partir beaucoup plus vite. Êtes-vous surchargé du poids des obligations que vous lui avez?* voilà une occasion de vous acquitter en partie et de vous soulager. Trouverez-vous une autre occasion dans votre vie de lui témoigner votre reconnaissance? Elle va dans un pays où elle sera comme tombée des nues. Elle est malade; elle aura besoin d'amusement et de distraction. L'hiver! voyez, mon ami. L'objection de votre santé peut être beaucoup plus forte que je ne la crois; mais êtes-vous plus mal aujourd'hui que vous ne l'étiez il y a un mois, et que vous ne le serez au commencement du printemps? Ferez-vous dans trois mois d'ici le voyage plus commodément qu'aujourd'hui? Pour moi, je vous avoue que si je ne pouvais supporter la chaise, je prendrais un bâton et je la suivrais. Et puis ne craignez-vous point qu'on ne mésinterprète votre conduite? On vous soupçonnera ou d'ingratitude *ou d'un autre motif secret*. Je sais bien que, quoi que vous fassiez, vous aurez toujours pour vous le témoignage de votre conscience; mais ce témoignage suffit-il seul, et est-il permis de négliger jusqu'à certain point celui des autres hommes? Au reste, mon ami, c'est pour m'acquitter avec vous et avec moi que je vous écris ce billet. S'il vous déplaît, jetez-le au feu, et qu'il n'en soit non plus question que s'il n'eût jamais été écrit. Je vous salue, vous aime, et vous embrasse [1]. »

J'ai souligné dans cette lettre de Diderot ce qui devait, étant lu par madame d'Épinay, amener inévitablement entre elle et Rousseau une explication. Quant au mot de Diderot, « on vous soupçonnera d'ingratitude *ou d'un autre motif secret*, » il a trait à la passion que Rousseau avait pour madame d'Houdetot. C'était là, disait-on dans le monde, le motif qui empêchait Rousseau d'accompagner ma-

1. *Confessions*, livre IX.

dame d'Épinay à Genève [1]. Je fais cette remarque pour qu'il soit bien entendu que le motif secret dont parle Diderot ne se rapporte pas le moins du monde aux ignobles commérages du maître d'hôtel et de Thérèse. Je reviens maintenant à l'explication entre madame d'Épinay et Rousseau. « Si vous êtes mécontent de madame d'Épinay, écrivait Diderot, c'est une raison de plus de l'accompagner. » — « Mécontent de moi, monsieur! s'écria madame d'Épinay lisant cette phrase; quels sont donc mes torts avec vous, s'il vous plaît? » — Rousseau revint comme d'un rêve, et resta interdit de l'imprudence que la colère venait de lui faire commettre; il arracha la lettre des mains de madame d'Épinay, et enfin, pressé de répondre : « C'est, dit-il, la suite de ces anciennes inquiétudes [2]; mais vous m'avez dit qu'elles n'étaient pas fondées; je n'y pense plus, vous le savez bien. Est-ce que réellement cela vous ferait plaisir que j'allasse à Genève? — Et vous vous êtes permis, lui dit madame d'Épinay, de m'accuser auprès de M. Diderot? — Je l'avoue, reprit-il; je vous en demande pardon. Il vint me voir; alors j'avais le cœur oppressé, je ne pus résister à l'envie de lui confier ma peine. Le moyen d'avoir de la ré-

1. Madame d'Houdetot voulait que Rousseau accompagnât madame d'Épinay à Genève. « Elle me témoigna combien elle aurait désiré que j'eusse fait le voyage de Genève, prévoyant qu'on ne manquerait pas de la compromettre dans mon refus, ce que la lettre de Diderot semblait annoncer d'avance. » *Confessions*, livre IX.

2. La lettre anonyme qu'il avait accusé madame d'Épinay d'avoir écrite à Saint-Lambert.

serve avec celui qui nous est cher! — Vous trouvez donc qu'il en coûte moins, monsieur, de soupçonner son amie et de l'accuser sans vraisemblance et sans certitude? — Si j'avais été sûr, madame, que vous eussiez été coupable, je me serais bien gardé de le dire; j'en aurais été trop humilié, trop malheureux. — Est-ce aussi la raison, monsieur, qui vous a empêché depuis de dissuader M. Diderot? — Sans doute, vous n'étiez pas coupable; je n'en ai pas trouvé l'occasion, et cela devenait indifférent. » Madame d'Épinay, indignée, voulut le chasser de son appartement. Il tomba à ses genoux et lui demanda grâce, en l'assurant qu'il allait écrire sur-le-champ à Diderot pour la justifier. « Tout comme il vous plaira, lui dit-elle; rien de votre part ne peut plus m'affecter. Vous ne vous contentez pas de me faire la plus mortelle injure; vous me jurez tous les jours que votre vie ne suffira pas pour la réparer, et en même temps vous me peignez aux yeux de votre ami comme une créature abominable; vous souffrez qu'il garde cette opinion, et vous croyez que tout est dit en lui mandant aujourd'hui que vous vous êtes trompé. — Je connais Diderot, lui répondit-il, et la force qu'ont sur lui les premières impressions; j'attendais que j'eusse quelques preuves pour vous justifier. — Monsieur, reprit-elle, sortez; votre présence me fait mal : je suis trop heureuse de partir; je ne pourrais prendre sur moi de vous revoir. Vous pouvez dire à tous ceux qui vous le demanderont, que je n'ai point désiré que vous vinssiez avec moi, parce qu'il ne pouvait jamais nous convenir de voyager ensemble, dans l'état où votre santé et la mienne sont

réduites. Allez, et que je ne vous revoie pas[1] ! »

Le récit de madame d'Épinay a sur celui que fait Rousseau dans ses *Confessions* un avantage incontestable : il explique à merveille pourquoi Rousseau a quitté l'Hermitage. Madame d'Épinay lui ayant défendu de la revoir, il ne pouvait plus rester à l'Ermitage chez elle. Dans le récit des *Confessions*, au contraire, on ne comprend pas bien pourquoi Rousseau quitte l'Hermitage, sinon qu'il se brouille avec madame d'Épinay parce qu'elle a voulu l'enmener à Genève. « Si j'eusse été, dit-il, dans mon état naturel après la proposition et le refus de ce voyage de Genève, je n'avais qu'à rester tranquille, et tout était dit. » C'est vrai, s'il n'y avait pas eu l'explication que raconte madame d'Épinay et que Rousseau passe sous silence. « Mais j'en avais sottement fait une affaire qui ne pouvait rester dans l'état où elle était : et je ne pouvais me dispenser de toute explication ultérieure qu'en quittant l'Hermitage ; ce que je venais de promettre à madame d'Houdetot de ne pas faire, au moins pour le moment présent. » Quelles raisons madame d'Houdetot avait-elle donc données à Rousseau pour ne point quitter l'Hermitage ? « Des raisons, dit Rousseau, toutes-puissantes sur mon cœur. » Je ne sais si je me trompe, mais il me semble facile, après tout ce que je viens de citer, de comprendre et de suivre la conduite de Rousseau, plus absurde encore qu'elle n'est méchante, et qui ne devient ingrate qu'à cause de la vanité qu'il met à se croire infaillible. Rousseau ne voulait pas aller à Genève

1. *Mémoires de madame d'Epinay*, année 1757.

avec madame d'Épinay; Diderot là-dessus écrit à Rousseau qu'il est obligé d'honneur et de reconnaissance à accompagner madame d'Épinay; Rousseau croit aussitôt qu'il y a un complot fait pour l'emmener à Genève : dans sa colère, il laisse voir à madame d'Épinay la lettre de Diderot, et madame d'Épinay y voit, non ce qui regarde Rousseau, mais ce qui la regarde, chose fort naturelle, c'est-à-dire que Rousseau l'a accusée auprès de Diderot. De là l'explication dont Rousseau ne parle pas dans ses *Confessions*, non plus que de la défense que lui fait madame d'Épinay de jamais la revoir, ce qui équivalait à lui donner congé de l'Hermitage. D'un autre côté, Rousseau, congédié par madame d'Épinay, ne voulait pas avoir l'air de recevoir le congé, il voulait le donner ; de là son ardeur à grossir la querelle qu'il faisait à madame d'Épinay d'avoir tramé un complot pour l'emmener à Genève. Ce complot créait un tort à madame d'Épinay et donnait un grief à Rousseau contre elle.

La lettre de Diderot à Rousseau avait dû naturellement irriter madame d'Épinay et amener l'explication qui fit la rupture. Cette lettre devait aussi irriter Rousseau et le jeter dans cette aveugle colère qui lui fit montrer la lettre de Diderot à madame d'Épinay. Était-ce à cause du ton de pédagogue que prenait Diderot? Ce ton devait irriter Rousseau; mais il était ordinaire chez Diderot. Ce qui irritait surtout Rousseau et ce qui inquiétait sa vanité, c'était l'idée même du séjour à Genève avec madame d'Épinay. Le sentiment qui lui rendait cette idée insupportable éclate dans une lettre à Saint-Lambert,

où il se plaint que madame d'Houdetot veuille aussi qu'il aille à Genève. « Quoi qu'il arrive, dit-il, je ne veux pas aller m'étaler dans mon pays à la suite d'une fermière générale [1]. » Voilà, ne nous y trompons pas, le vrai mot de la situation. Toutes les raisons que lui donnait Diderot pour accompagner madame d'Épinay l'en détournaient au lieu de l'y décider. Vous êtes l'obligé de madame d'Épinay. —J'entends ! on veut que je sois son valet, et cela dans mon pays même. — Madame d'Épinay n'a pas de relations à Genève ; elle y tombe des nues. — Croit-on que j'aie à Genève uue famille riche et puissante qui va entourer madame d'Épinay? Eh non ! elle verra que ma famille est composée de bonnes gens, mais de petites gens. Elle écrira à Paris que le citoyen de Genève est un petit bourgeois, et elle montrera à Genève que le grand écrivain de Paris n'a qu'une condition précaire et subalterne dans le monde. Je perdrai des deux côtés : à Paris le prestige de ma citoyenneté génevoise, à Genève le prestige de ma réputation littéraire.

En même temps, chose fort naturelle avec l'esprit inquiet et défiant de Rousseau, plus il craignait le voyage de Genève, plus il croyait au complot fait pour l'y entraîner. C'est par ces dispositions d'esprit qu'il faut expliquer la lettre que Rousseau écrivit à madame d'Épinay dans les derniers temps du séjour de celle-ci à Paris, et qui hâta encore la rupture. « Je ne disconviens pas, dit-il, que le désir de m'avoir avec vous ne soit obligeant et m'honore ; mais outre

1. *Correspondance*, 1757, p. 276.

que vous m'aviez témoigné ce désir avec si peu de chaleur, *que vos arrangements de voiture étaient déjà pris*[1], je ne puis souffrir qu'une amie emploie l'autorité d'autrui pour obtenir ce que personne n'eût mieux obtenu qu'elle. Je trouve à tout cela un air de tyrannie et d'intrigue qui m'a donné de l'humeur, et je ne l'ai peut-être que trop exhalée, mais seulement avec votre ami et le mien (Grimm et Diderot). Je n'ai pas oublié ma promesse[2]; mais on n'est pas le maître de ses pensées, et tout ce que je puis faire est de vous dire la mienne en cette occasion pour être désabusé si j'ai tort... J'ignore comment tout ceci finira; mais, quoi qu'il arrive, soyez sûre que je n'oublierai jamais vos bontés pour moi, et que, quand vous ne voudrez plus m'avoir pour esclave, vous m'aurez toujours pour ami. »

Madame d'Épinay ne répondit pas à cette lettre; mais Rousseau poursuivant toujours ses deux idées fixes, toutes contradictoires qu'elles étaient l'une à l'autre, d'une part d'accuser madame d'Épinay d'un complot, afin d'avoir un grief contre elle, et d'autre part de tâcher de rester à l'Hermitage le plus longtemps qu'il pourrait, parce que cela lui était commode et doux, Rousseau écrivit à Grimm une longue lettre qui répondait à sa double pensée, qui accusait et qui priait, qui commençait la guerre et

1. Madame d'Épinay ne voulait donc pas emmener Rousseau : il le reconnaît.

2. C'était la promesse de justifier madame d'Épinay auprès de Diderot, promesse faite pendant l'explication qu'a racontée madame d'Épinay. Cette lettre confirme ainsi le récit de madame d'Épinay.

qui offrait la paix : lettre pleine d'éloquence, parce qu'elle exprimait les défiances de Rousseau et son impatience des bienfaits reçus, toutes ses passions enfin ; lettre pleine d'habileté en même temps, parce que la passion et même la manie n'ôtent pas l'habileté. Citons quelques passages de cette lettre, ceux où éclate le plus cette ardeur d'être ingrat qui fait ici l'éloquence de Rousseau.

« Dites-moi, Grimm, pourquoi tous mes amis prétendent que je dois suivre madame d'Épinay ? Ai-je tort, ou seraient-ils tous séduits ? Auraient-ils tous cette basse partialité toujours prête à prononcer en faveur du riche, et à surcharger la misère de cent devoirs inutiles, qui la rendent plus inévitable et plus dure ?.... Qu'est-ce qui peut m'obliger à suivre madame d'Épinay ? L'amitié, la reconnaissance, l'utilité qu'elle peut retirer de moi ? Examinons tous ces points.

« Si madame d'Épinay m'a témoigné de l'amitié, je lui en ai témoigné davantage ; les soins ont été mutuels, et du moins aussi grands de ma part que de la sienne..... Quant aux bienfaits, premièrement je ne les aime point, je n'en veux point, et je ne sais aucun gré de ceux qu'on me fait supporter par force ; j'ai dit cela nettement à madame d'Épinay, avant d'en recevoir aucun d'elle. Ce n'est pas que je n'aime à me laisser entraîner comme un autre à des liens si chers, quand l'amitié les forme ; mais, dès qu'on veut trop tirer la chaîne, elle rompt, et je suis libre.... Venons à l'article de l'utilité. Madame d'Épinay part dans une bonne chaise de poste, accompagnée de son mari, du gouverneur, de son fils, et de cinq ou six domestiques ; elle va dans une ville peuplée et pleine de société, où elle n'aura que l'embarras du choix.... Considérez mon état, mes maux, mon humeur, mes moyens, mon goût, ma manière de vivre, plus forte désormais que les hommes et la raison même ; voyez, je vous prie, en quoi je puis servir madame d'Épinay dans

ce voyage, et quelles peines il faut que je souffre, sans lui être jamais bon à rien. Soutiendrai-je une chaise de poste? Puis-je espérer d'achever si rapidement une si longue route sans accident? Ferai-je à chaque instant arrêter pour descendre, ou accélérerai-je mes tourments et ma dernière heure pour m'être contraint?.... Je pourrais suivre la voiture à pied, comme le veut Diderot; mais la boue, la pluie, la neige me retarderont beaucoup dans cette saison. Quelque fort que je coure, comment faire vingt-cinq lieues par jour? Et, si je laisse aller la chaise, de quelle utilité serai-je à la personne qui va dedans?

« Je crois voir d'où viennent tous les bizarres devoirs qu'on m'impose ; c'est que tous les gens avec qui je vis me jugent toujours sur leur sort, jamais sur le mien, et veulent qu'un homme qui n'a rien vive comme s'il avait six mille livres de rente et du loisir de reste. Personne ne sait se mettre à ma place, et ne veut voir que je suis un être à part, qui n'a point le caractère, les maximes, les ressources des autres, et qu'il ne faut point juger sur leurs règles [1]. »

Je disais, au commencement de ces études sur la vie et les ouvrages de Jean-Jacques Rousseau, que Rousseau me semblait souvent une sorte de sauvage transporté, par je ne sais quel hasard singulier, dans les salons du dix-huitième siècle. Dans la lettre à Grimm, je reconnais tout à fait ce sauvage moitié naturel et moitié affecté que j'essaie de définir. Rousseau dit qu'il est un être à part : il a raison; oui, il est à part, non pas seulement par son caractère et par son génie, mais par sa vie et par sa condition. Pauvre, il vivait avec des riches, chez des riches, et n'osait pas s'y faire servir. Il y a des pauvres qui se font hardiment parasites et commensaux : Rousseau

1. *Correspondance*, année 1757.

n'avait pas cette intrépidité de mauvais aloi. Il y a des pauvres de bon sens qui ne prennent des riches que le plaisir de la conversation, qui causent avec les grands, mais qui ne vivent pas avec eux ; Rousseau n'avait pas cette habile retenue ; il se donnait tout entier du premier coup, quitte à se retirer brusquement tout entier au premier caprice. Il acceptait tout le premier jour : services, bienfaits, caresses, il était prodigue à recevoir, si j'ose ainsi parler ; mais dès le lendemain il commençait à faire ses comptes, et tâchait de s'acquitter par le mécontentement. Il recouvrait l'indépendance par l'ingratitude ; alors il sentait sa pauvreté et ses inconvénients, mais c'était pour s'en faire des griefs ; alors il parlait avec une emphase injurieuse de ses souliers qu'il nettoyait lui-même au milieu de vingt domestiques qui le servaient. Il y avait en lui toutes les sortes de pauvres : le pauvre timide et embarrassé, le pauvre envieux et ingrat, enfin le pauvre gourmé et déclamateur, ce qui est un genre de pauvre tout récent, et qui procède beaucoup de Rousseau. Ce sont tous ces pauvres, le bon et le mauvais, le vrai et le faux, que je retrouve dans cette lettre à Grimm, qui est à la fois un chef-d'œuvre d'éloquence et d'ingratitude.

Cette lettre était faite évidemment pour le public, et elle pouvait lui faire illusion ; mais, jugée par les amis de Rousseau et de madame d'Épinay, par ceux qui avaient vu tout ce que madame d'Épinay avait mis de bonté et de délicatesse dans sa conduite envers Rousseau, par ceux qui avaient même souvent averti madame d'Épinay qu'elle gâtait Rousseau, comme on gâte un enfant, et qu'elle s'en repentirait,

jugée par la société du temps, cette lettre devait l'indigner et l'indigna. Que veut en effet Rousseau, se disaient Grimm et Diderot, à parler si fastueusement de sa pauvreté et de ses inconvénients? Sommes-nous des riches par hasard? Ne travaillons-nous pas pour vivre, comme il fait lui-même? Nous n'en vivons pas moins dans le monde, et nous y vivons de bonne grâce, sans mendicité et sans envie. Que ne fait-il comme nous? Nous avons parmi les riches et les grands des amis qui nous obligent, sans que nous nous hâtions d'être ingrats envers eux, pour prouver que nous ne sommes pas leurs valets. Voilà ce que devaient se dire Grimm et Diderot, Grimm surtout, indigné de voir madame d'Épinay si mal récompensée de ses bienfaits. Il écrivit donc à Rousseau une lettre violente, et dans cette déclaration de rupture Rousseau ne vit qu'un dernier témoignage du complot tramé depuis longtemps contre lui.

Il n'avait pourtant pas encore quitté l'Hermitage, et même il désirait tellement y rester pendant l'hiver de 1757 à 1758, qu'il écrivit de nouveau à ce sujet à madame d'Épinay, alors à Genève, lui disant : « J'ai voulu quitter l'Hermitage et je le devais; mais on prétend qu'il faut que j'y reste jusqu'au printemps; et, puisque mes amis le veulent, j'y resterai jusqu'au printemps, si vous y consentez[1]. » Madame d'Épinay, informée par Grimm de sa rupture avec Rousseau[2]

1. *Confessions*, liv. IX.

2. « Quelques jours avant votre départ, j'ai reçu une lettre de Rousseau, pour justifier la répugnance qu'il marquait à vous suivre. Elle est le comble de la folie et de la méchanceté. C'est

et décidée aussi à rompre avec lui après tant de mauvais procédés, lui répondit : « Puisque vous vouliez quitter l'Hermitage et que vous le deviez, je suis étonnée que vos amis vous aient retenu. Pour moi, je ne consulte point les miens sur mes devoirs, et je n'ai plus rien à vous dire sur les vôtres. » Le congé était clair et dur, plus dur même qu'il n'appartient à madame d'Épinay. Rousseau quitta immédiatement l'Hermitage, et alla s'établir à Montmorency, dans une petite maison qu'il garda pendant un an, jusqu'en 1759, où il alla s'établir chez M. le duc de Luxembourg, au château de Montmorency.

La rupture était faite avec Grimm et madame d'Épinay ; restait Diderot, Diderot que Rousseau accusait depuis longtemps d'être un tyran, et qu'il soupçonnait déjà d'être un ennemi. Dans les derniers jours que passa Rousseau à l'Hermitage, Diderot l'y vint voir. Cette visite de Diderot était, si je ne me trompe, une sorte d'enquête que celui-ci venait faire. Il voulait savoir à quoi s'en tenir sur les griefs de Rousseau contre madame d'Épinay ; il voulait aussi s'expliquer pourquoi Saint-Lambert se plaignait de l'impertinence de Rousseau. Diderot avait intérêt à éclaircir ce dernier point. Rousseau en effet, vers la fin de sa passion pour madame d'Houdetot, avait dit un jour à Diderot que Saint-Lambert avait tort de se plaindre de lui, attendu que sa passion pour ma-

pourquoi je n'ai pas voulu vous la faire lire au moment de notre séparation. Je lui ai répondu comme il le méritait et comme vous auriez toujours dû faire. » (Lettre de Grimm à madame d'Épinay. *Mémoires de madame d'Epinay*, année 1757.

dame d'Houdetot avait toujours été honnête et pure, et qu'il ne lui avait même jamais avoué ses sentiments. Diderot, s'échauffant là-dessus, conseilla à Rousseau d'écrire à Saint-Lambert, de lui avouer sa passion pour madame d'Houdetot et de lui promettre d'étouffer son amour, tout pur qu'il était. Rousseau jura qu'il écrirait la lettre, et il l'écrivit. A quelque temps de là, Diderot rencontre Saint-Lambert chez le baron d'Holbach; on parle de Rousseau. Saint-Lambert laisse échapper quelques mots de mépris. Diderot s'étonne, et prenant Saint-Lambert à part : « N'avez-vous donc pas reçu, lui dit-il, une lettre de Rousseau? — De quelle lettre me parlez-vous? lui répond Saint-Lambert. Je n'en ai reçu qu'une, à laquelle on ne répond qu'avec des coups de bâton. » Et Saint-Lambert apprend à Diderot que la lettre de Rousseau, au lieu d'être un aveu et une excuse à la fois héroïque et sentimentale, comme l'avait conseillé Diderot, n'est qu'un long sermon sur la liaison entre Saint-Lambert et madame d'Houdetot. Diderot furieux écrit à Rousseau : point de réponse. Alors il vient à l'Hermitage chercher cet éclaircissement que Rousseau ne voulait pas lui donner.

Ici encore, comme toujours, deux récits.

« Diderot est allé hier à l'Hermitage afin de s'expliquer avec Rousseau, dit Grimm dans une lettre à madame d'Épinay. Le soir, à son retour, il m'écrivit la lettre dont je vous envoie copie, car elle est belle et mérite d'être conservée. Ce matin, il est venu me voir, et m'a conté le détail de sa visite. Rousseau était seul au fond de son jardin; Du plus loin qu'il aperçut Diderot, il lui cria d'une voix

de tonnerre, et le visage allumé : « Que venez-vous faire ici? — Je viens savoir, lui répondit le philosophe, si vous êtes fou ou méchant. — Il y a quinze ans, reprit Rousseau, que vous me connaissez; vous savez que je ne suis pas méchant, et je vais vous prouver que je ne suis pas fou : suivez-moi. » Il le mène aussitôt dans son cabinet, ouvre une cassette remplie de papiers, en tire une vingtaine de lettres, qu'il eut cependant l'air de trier sur les autres papiers: « Tenez, dit-il, voilà des lettres de la comtesse, prenez au hasard, et lisez ma justification. » La première sur laquelle Diderot tombe, il y lit très-clairement les reproches les plus amers que lui fait la comtesse d'abuser de sa confiance, pour l'alarmer sur ses liaisons avec le marquis, tandis qu'il ne rougit pas d'employer les piéges, la ruse et les sophismes les plus adroits pour la séduire. « Ah! certes, vous êtes fou, s'écria Diderot, de vous être exposé à me laisser lire ceci; lisez donc vous-même; cela est clair. » Rousseau pâlit, balbutia, puis entra dans une fureur inconcevable, fit une sortie contre le zèle indiscret des amis, et ne convint jamais qu'il eût tort. Connaissez-vous rien de comparable à cette folie?.... Aujourd'hui Rousseau fait un crime à Diderot de s'être expliqué avec le marquis, et l'accuse hautement d'avoir révélé son secret; ce qui est encore bien gauche, car il le force à le divulguer pour éviter de passer pour un traître. Voilà cet homme qui faisait un code de l'amitié. Il y a à lui pardonner toute la journée; et il ne passe rien aux autres. »

Voyons maintenant cette lettre de Diderot dont parle Grimm. Elle confirme le récit de Grimm, mais elle montre aussi la singulière exagération de paroles que Diderot mettait partout.

« Cet homme est un forcené. Je l'ai vu, je lui ai reproché, avec toute la force que donnent l'honnêteté et une sorte d'intérêt qui reste au fond du cœur d'un ami qui lui est dévoué depuis longtemps, l'énormité de sa con-

duite; les pleurs versés aux pieds de madame d'Épinay, dans le moment même où il la chargeait près de moi des accusations les plus graves [1]; cette odieuse apologie qu'il vous a envoyée, et où il n'y a pas une seule des raisons qu'il avait à dire;... que sais-je encore? Je ne suis point content de ses réponses; *je n'ai pas eu le courage de le lui témoigner*, j'ai mieux aimé lui laisser la misérable consolation de croire qu'il m'a trompé. Qu'il vive! Il a mis dans sa défense un emportement froid qui m'a affligé. J'ai peur qu'il ne soit endurci. Adieu, mon ami; je vous embrasse bien tendrement. Je me jette dans vos bras comme un homme effrayé; je tâche en vain de faire de la poésie, mais cet homme me revient tout à travers mon travail; il me trouble, et je suis comme si j'avais à côté de moi un damné. Il est damné, cela est sûr. Adieu, mon ami!... Grimm, voilà l'effet que je ferais sur vous, si je devenais jamais un méchant : en vérité, j'aimerais mieux être mort. Il n'y a peut-être pas le sens commun dans tout ce que je vous écris, mais je vous avoue que je n'ai jamais éprouvé un trouble d'âme si terrible que celui que j'ai. Oh! mon ami, quel spectacle que celui d'un homme méchant et bourrelé! Brûlez, déchirez ce papier, qu'il ne retombe plus sous vos yeux; *que je ne revoie plus cet homme-là*; il me ferait croire aux diables et à l'enfer. Si je suis jamais forcé de retourner chez lui, *je suis sûr que je frémirai tout le long du chemin*. J'avais la fièvre en revenant. *Je suis fâché de ne lui avoir pas laissé voir l'horreur qu'il m'inspirait*, et je ne me réconcilie avec moi qu'en pensant que vous, avec toute votre fermeté, vous ne l'auriez pas pu à ma place : je ne sais pas s'il ne m'aurait pas tué. On entendait ses cris jusqu'au bout du jardin, et je le voyais! Adieu, mon ami, j'irai demain vous voir; j'irai chercher un homme de bien, auprès duquel je m'asseye, qui me rassure, et qui chasse de mon âme je ne sais quoi d'infernal qui la tourmente et qui

1. Ces mots viennent confirmer encore le récit de l'explication entre Rousseau et madame d'Épinay, dont Rousseau ne dit pas un mot dans les *Confessions*.

s'y est attaché. Les poëtes ont bien fait de mettre un intervalle immense entre le ciel et les enfers. En vérité, la main me tremble. »

Dirai-je l'effet que me fait cette lettre? Elle me laisse froid. Diderot a beau s'y échauffer et s'y agiter; plus il se remue, moins il m'émeut. Singulière indignation, après tout, que celle de Diderot! Quand il est avec Rousseau, il est calme; il ne lui témoigne rien; il consent même à paraître dupe. Ce n'est que dans son cabinet qu'il s'emporte et qu'il tressaille. N'est-ce pas là le comédien qui ne prend la passion que lorsqu'il entre en scène? Encore un coup, je n'accuse pas Diderot d'hypocrisie. Avec Rousseau il était tranquille et raisonnable, parce que c'était l'homme qui était en jeu; mais aussitôt qu'il est rentré chez lui et qu'il a écrit, l'écrivain s'est mis de la partie; alors, grâce à son imagination, la visite de l'Hermitage s'est changée en scène de drame et de roman. Rousseau n'a plus été l'homme moitié malade et moitié méchant que nous connaissons; il est devenu un forcené, un damné! Ç'ont été les fureurs d'Oreste, des cris affreux, que sais-je? il aurait tué Diderot! Je m'étonne même que Diderot ne se soit pas cru tué. Cependant rassurons-nous : Diderot n'a pas laissé voir l'horreur que lui inspirait *ce méchant et ce bourrelé;* il a attendu, pour ressentir toute cette horreur et pour l'exprimer, qu'il fût rentré chez lui et qu'il fût, comme le disait Rousseau dans la lettre à Grimm, les pieds au feu et bien chaudement enveloppé dans sa robe de chambre fourrée. Sommes-nous sûrs au moins qu'il ne reverra pas Rousseau? Oui, puisqu'il ne veut pas même revoir la lettre où

il raconte qu'il a vu cet homme-là : à plus forte raison ne voudra-t-il pas voir l'homme lui-même ! Non, Diderot ne répond de rien ; il pourra revoir Rousseau, *il pourra être forcé de retourner chez lui*. Mais alors, grand Dieu ! qu'arrivera-t-il ? Ce qui arrivera ! c'est que *Diderot frémira tout le long du chemin*. J'entends : il frémira avant, il frémira après, il sera calme pendant. Le drame ici, vraiment, touche à la comédie.

Rousseau, qui avait reçu son congé de Grimm et de madame d'Épinay, et dont l'orgueil avait souffert, crut pouvoir reprendre sa revanche avec Diderot et rompre avec lui le premier ; il voulut même donner à cette rupture une grande publicité. Il venait de publier la *Lettre sur les Spectacles;* il écrivit dans la préface : « J'avais un aristarque sévère et judicieux ; je ne l'ai plus, je n'en veux plus : mais je le regretterai sans cesse, et il manque encore bien plus à mon cœur qu'à mes écrits. » Et il ajouta en note ce passage de l'Ecclésiaste : « Si vous avez tiré l'épée contre votre ami, n'en désespérez pas, car il y a un moyen de revenir vers votre ami ; si vous l'avez attristé par vos paroles, ne craignez rien, il est possible encore de vous réconcilier avec lui ; mais pour l'outrage, le reproche injurieux, la révélation du secret et la plaie faite à son cœur en trahison, point de grâce à ses yeux : il s'éloignera sans retour. » Ainsi il accusait Diderot d'avoir révélé le secret de cette passion pour madame d'Houdetot que tout le monde connaissait, et qu'il avait lui-même avouée à Saint-Lambert. Diderot ne répondit pas ; mais, comme il le dit lui-même dans une lettre : « Nos amis communs ont jugé entre lui et moi ; je

les ai tous conservés, et il ne lui en reste aucun[1]. »

Moins inquiet et moins défiant, Rousseau aurait-il pu rester lié longtemps encore avec Grimm, avec Diderot, avec la société philosophique du temps? La chose était difficile, Rousseau ayant les opinions et les sentiments qu'il avait. Son génie l'éloignait de l'école philosophique, et son caractère l'écartait du monde. En 1757, Rousseau écrivait à madame d'Épinay, encore son amie : « Croyez-moi, ma bonne amie, Diderot est maintenant un homme du monde. Il fut un temps où nous étions tous deux pauvres et ignorés, et nous étions amis. J'en puis dire autant de Grimm ; mais ils sont devenus tous deux des gens importants... J'ai continué d'être ce que j'étais, et nous ne nous convenons plus. » Non, Rousseau n'avait pas continué d'être ce qu'il était, non plus que Grimm et Diderot : ils avaient grandi, ce qui est le plus dangereux écueil des amitiés ; car à mesure que les hommes s'élèvent, leurs sentiments et leurs idées, en se développant, risquent de se heurter. Entre gens obscurs et ignorés, dans le cercle de la vie privée les occasions de rencontre et de choc sont bien moins fréquentes que dans la vie publique ; les froissements aussi sont moins sensibles. Or ne nous y trompons pas ; les philosophes du dix-huitième siècle, par l'ascendant qu'ils commençaient à avoir dans le monde, avaient, pour ainsi dire, déjà les avantages et les inconvénients de la vie publique; ils étaient les orateurs, non de la tribune politique, qui n'existait pas, mais de cette tribune philoso-

1. *Mémoires de madame d'Épinay*, année 1757.

phique et sociale qui était partout où il y avait un salon. D'amis privés, les philosophes du dix-huitième siècle devenaient donc peu à peu des amis politiques, avec toutes les chances de zizanie et de désunion qu'a l'amitié politique. Combien n'avons-nous pas vu d'amis désunis par la politique à mesure qu'ils s'élevaient? Effet de l'ambition et de la jalousie ! dira-t-on; non, en vérité : effet seulement de la diversité inévitable des idées et des sentiments développée et manifestée par la puissance des événements. Personne ne résiste à sa vocation, quand la vocation est aidée par les circonstances ; personne ne continue d'être ce qu'il était, et Rousseau, en 1758, n'était certes plus ce qu'il était avant le *Discours sur les arts* et le *Discours sur l'inégalité des conditions humaines.* Sa vocation contre l'école philosophique, qui en 1749 était déjà le penchant de son esprit, était devenue une sorte d'ascendant et de nécessité en 1758.

En comparant l'amitié entre Rousseau, Grimm et Diderot avec l'amitié politique, je crois avoir fait comprendre pourquoi elle n'a pas duré, pourquoi la rupture a eu tant d'éclat, et je crois en même temps m'être ménagé une excuse d'avoir raconté avec tant de détails ces brouilleries, qui paraissent peu importantes à n'en considérer que le sujet, mais qui, par leurs effets, sont pour ainsi dire les événements politiques de l'histoire littéraire du dix-huitième siècle.

FIN DU TOME PREMIER.



TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME PREMIER.

Paris. — Imprimerie Viéville et Capiomont, rue des Poitevins, 6.







